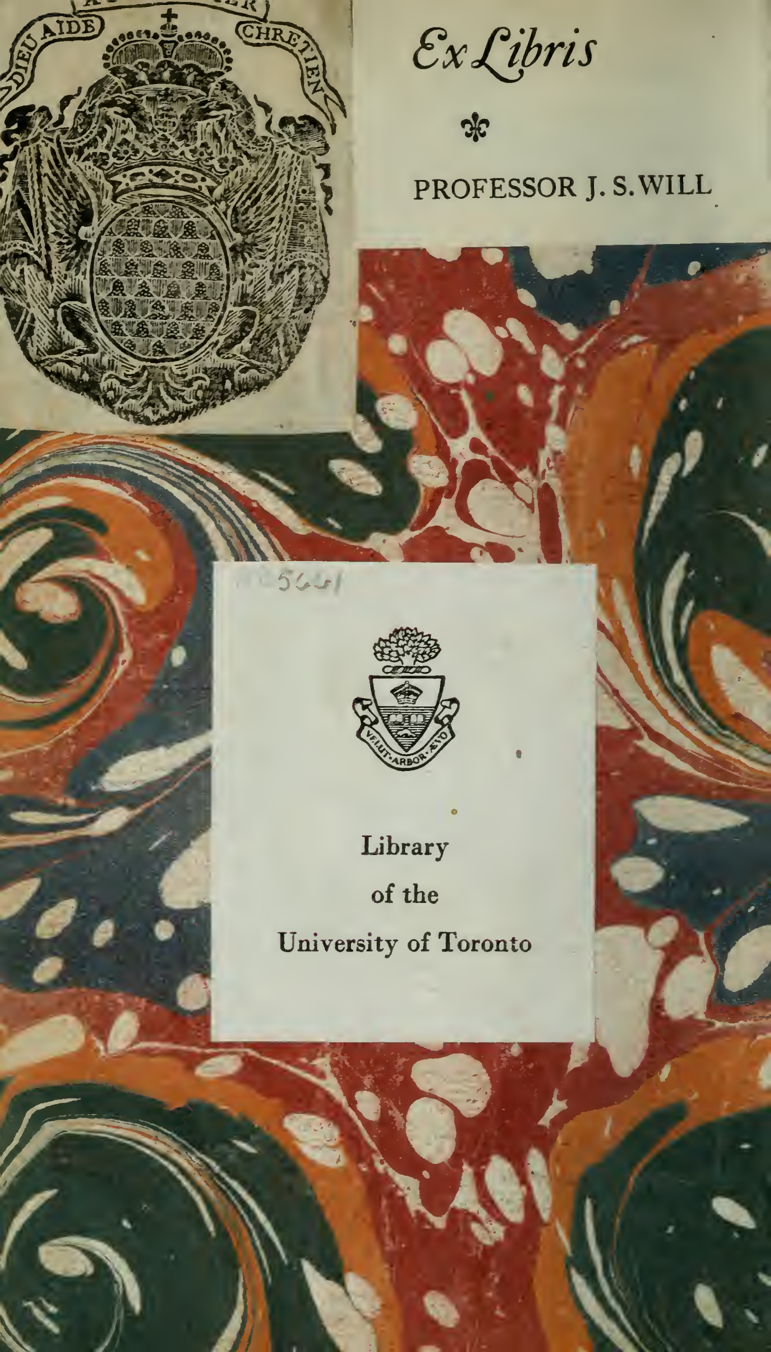

DIEU AIDE
CHRETIEN
Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto



NOUVEAU
THEATRE
DE LA FOIRE,
OU RECUEIL
De Pieces, Parodies & Opera-Comiques;

Représentés sur le Théâtre de l'Opera-Comique, depuis son rétablissement jusqu'à présent. Année 1761.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des P I E C E S *contenues dans ce quatriéme Volume du Théâtre de la Foire.*

GILLES GARÇON PEINTRE, Z'AMOUREUX-T-ET RIVAL, *Parade.*

LE MAGAZIN DES MODERNES, *Opera-Comique.*

L'HEUREUX DÉGUISEMENT, OU LA GOUVERNANTE SUPPOSÉE, *Opera-Comique.*

ARIETTES DE L'HEUREUX DÉGUISEMENT.

LE DIABLE A QUATRE, OU LA DOUBLE MÉTAMORPHOSE, *Opera-Comique.*

BLAISE LE SAVETIER, *Opera-Comique.*

ARIETTES DE BLAISE LE SAVETIER.

GILLES, GARÇON PEINTRE, Z'AMOUREUX-T-ET RIVAL.

PARADE,

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire S. Germain, le 2 Mars 1758.

Non plausus sed risus.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



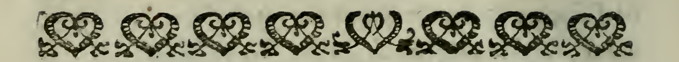
EPITRE A EGERIE.

O Toi que mon ame a choisie.
Toi dont l'esprit, les mœurs, les graces, l'enjouement
M'ont appris qu'il est dans la vie
Un plaisir né du sentiment,
Des penchants qui flattoient ma jeunesse volage;
Tu m'as montré le dangereux attrait,
Je sçais qu'il n'est pour l'homme aucun bonheur parfait;
Mais je sens qu'à tes pieds j'en trouve au moins l'image.
Pourrois-tu refuser l'hommage
De ce frivole écrit que je t'offre en tremblant?
Hélas! de mon esprit ce vil libertinage,
A tes regards peut être avilit mon talent;
Mais que veux-tu, pardonne un instant de folie,
Le plus sage souvent a besoin d'une erreur,
Je cherchois à charmer cette mélancolie
Qui fut loin de tes yeux l'aliment de mon cœur.
Tu rougiras pour moi, ton ame noble & fiere

Voudroit que juſtement admiré des François,
Ton immortel amant vole dans la carriere
Et prétende aux plus grands ſuccès.
Ah ! ma chere EGERIE, *épargne ma foibleſſe.*
Sans embarras, ſans deſirs, ſans ennuis,
Je coule en paix des jours filés par la pareſſe,
Dont ton amour ſeul fait le prix.
D'un Public dangereux, difficile, volage,
Quiconque oſe briguer l'incertaine faveur,
Doit oppoſer aux vents l'orgueil de ſon courage.
En bute aux traits du fourbe & du faux connoiſſeur,
Sans doute il a beſoin pour affronter l'orage,
Ou du plus grand génie, ou du plus grand bonheur.
J'y prétendrois en vain ; d'ailleurs, chere EGERIE,
Au mépriſable éclat d'une vaine ſaillie,
Je vois chaque François applaudir à ſon tour,
Et l'Apôtre de la Folie
Eſt ici le héros du jour.
Flattons ſon goût, cédons à ſa manie,
Un an d'honneur vaut-il une heure de plaiſir ?
Oſons-nous faire une Philoſophie,
Et cherchons des ſuccès dont nous puiſſions jouir,
On renonce aiſément au temple de mémoire,
Quand on commence à connoître ſon cœur.
A quatorze ans j'aimois la gloire,
A vingt ans j'aimai le bonheur.
Convenons-en, qu'importe, à l'ainé des Corneilles

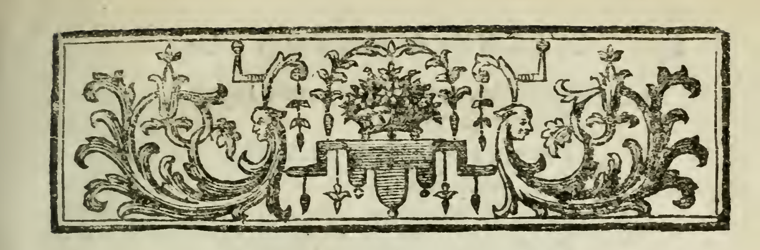
Si l'Europe en ſilence admire ſes ſuccès ?
Nous jouiſſons du fruit de ſes pénibles veilles ,
Peut-il jouir de nos regrets ?
Dans la nuit du tombeau , ſa grande ame endormie
S'éveille-t-elle au bruit de nos clameurs ?
Va , l'amour de la gloire eſt l'ivreſſe des cœurs ,
Et l'amour du plaiſir , la raiſon de la vie.
Jouiſſons-en , belle EGERIE ,
Saiſiſſons ce moment qui ſe perdroit en vain ;
Que ſerai-je demain , ſi demain je m'éveille ?
Mon être , mes deſirs , en moi rien n'eſt certain.
C'eſt la digeſtion de la veille
Qui fait l'eſprit du lendemain.

POINSINET le jeune.



ACTEURS.

CASSANDRE, *Peintre*,	M. Bouret.
GILLES, *ſon Garçon*,	M. La Ruette.
ISABELLE,	Mlle. Rosaline.
COLOMBINE,	Mlle. Deschamps.



GILLES,

GARÇON PEINTRE,

PARADE.

Le Théâtre repréſente la boutique d'un Peintre d'Enſeignes. On y voit de vieux Tableaux, des Enſeignes de toutes les eſpeces, & ſur le devant un tonneau avec une pierre à broyer les couleurs.

SCENE PREMIERE.

GILLES *ſeul, broyant des couleurs.*

Air : *Quand on a bu la tête tourne.* N°. 1.

QUAND on z'a bû la tête tourne,
tourne,
Mais quand on aime, ah ! c'eſt ben
pis,
Pour Iſabelle l'eſprit m'tourne, tourne,

L'ingrate amuſe le tapis :
D'vant ſa maiſon
J'vien, j'paſſe & je r'tourne,
J'en perds la raiſon ;
Mais ſi j'la tien,
Parguienne, j'vous la r'tourne
Si bien qu'il n'y manqu'ra rien.

Oh ! pour ſûr ſans doute c'eſt zun état ben pitoyable que d'être amoureux d'une grande paſſion au vis-à-vis d'une perſonne qui z'eſt plus ingrate qu'un caillou.

ARIETTE. N°. I.

Mon petit bijou
C'eſt mon Iſabelle,
Ah ! que j'en ſuis fou ;
Mais cette cruelle
M'enſorcele :
La mutine
Me lutine,
Toujours elle rit,
J'li rempli ſa poche,
J'li tourne ſa broche
Rien ne l'attendrit,
La nuit je grelote
Tout ſeul dans mon lit,
Et quand je ſanglote,
La friponne rit.

SCENE II.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE *avec ſon Jerôme.*

COURAGE, courage, Gilles, je te vois dans une allegreſſe qui m'porte au cœur la gaieté d'la plus grande joie que j'aie jamais eue.

GILLES.

Queux ſiſtême de bêtiſe Monſieur le bonhomme Caſſandre ! faut être ben mal appris pour me trouver d'la gaieté, moi qui ſuis tout imbibé dans l'affliction d'ma triſteſſe.

CASSANDRE.

Comment ! z'aurais-tu caſſé la tirelire où que tu mets ton argent.

GILLES.

C'eſt ben plus dangereux qu'ça ; j'ſuis tamoureux comme un dogue, Monſieur Caſſandre.

CASSANDRE.

T'es amoureux, & qui t'a coulé dans c'prejudice là, mon zami.

GILLES.

ARIETTE.

Je revenois du cabaret
Tout en chantant ma chanſonnette,
Et je rentrais chez nous tout drait
Quand je trouvis une brunette
    Petits yeux ronds,
    Jolis petons,
    Petits yeux ronds
    Qui vous diſons
    Mieux que la bouche.
Eh ! quoi ! vous héſitez,
Près de moi vous reſtez
    Comme une ſouche.
Non, non, je n'ai point de rigueur,
Venez à moi, venez mon cœur,
    Un diſcours modeſte
A toujours ſon prix.
    J'voulais fuir, mais zeſte
Voilà Gilles pris.

CASSANDRE.

Tien, il y a du remede ; il faut t'mettre z'un peu d'poudre ſans qu'ça paraiſſe, avec du linge tout blanc d'la veille puis aller voir ta Maitreſſe, lui trouſſer z'un petit compliment.

GILLES.

Oh ! c'n'eſt pas l'embarras.

CASSANDRE.

N'faut pas qu'l'amour ſait z'une ſujettion d'chagrin pour z'un cavalier d'eſprit, fais comme moi.

ARIETTE.

Toujours chantant,
Toujours content,
Je ris ſans ceſſe,
Et je fais bien,
Je fais très bien.
Va, la triſteſſe
Ne mene à rien.
Dans ma jeuneſſe,
Près de ma maitreſſe,
Comme un bon luron
J'étois vif & drôle,
J'li mordois l'épaule,
J'li pinçois l'menton,
Ah! que j'étois drôle
Auprès d'un tendron.

GILLES.

C'eſt bon, j'mordrai, j'pincerai.

CASSANDRE.

V'là qu'eſt aſſez parlé d'ces ſottiſes-là; r'venons-t-à not affaire d'l'importance la plus principale; as-tu bien broyé des couleurs pour à l'occaſion de ç't'enſeigne que j'dois peinturer ſur l'devant d'la boutique de ç'te fruitiere harangere en détail.

GILLES.

Diantre, feu notre maître, un morceau d'vot' façon f'ra l'admiration des Quinze-vingts.

CASSANDRE.

C'est sa mere, vois-tu, qui veut mettre la figure de sa fille en étalage, afin d'attirer l'chaland.

GILLES.

C'est mauvais signe ; car comme dit ç'grand Philosophe, un bon cabaret n'a pas besoin d'bouchon.

CASSANDRE.

Tais-toi, c'est d'la bonne besogné, j'ai bientôt soixante ans passés, & j'veux commencez à m'faire une réputation : c'est pourquoi :

ARIETTE. N°. 4.

Dans mon Enseigne
Je veux qu'on peigne
Les plus beaux portraits,
Comment en chenilles
Nos jolis muguets
Courent par la ville
En cabriolets.
Loin de la bagarre
Le peuple fuira,
Quand l'un criera, gare,
L'autre écrasera.

Vient une charette :
Crac, tout eſt caſſé,
Dans la boue on jette
Le chariot briſé.
Le galant murmure,
Le guet vient au bruit,
On ſe bat, on jure
Et chacun s'enfuit,
Oui, dans mon Enſeigne, &c.

GILLES.

Fi, qu'ça s'ra beau.

CASSANDRE.

C'n'eſt pas l'tout, on z'y verra une boutique de fruitiere avec des choux de fleurs, des laitues promenées, des navets t'au ſucre, & dans l'beau milieu une jeune fille qui....

GILLES.

Qui ç'te jeune fille ?

CASSANDRE.

Qui.... ? Iſabelle.

GILLES.

Iſabelle ! (*à part.*) ah ! queux ſurpriſe d'indignation, ma chere z'Iſabelle ; faut cacher l'deſeſpoir de ma douleur & ly parler tout doucement. (*haut.*) Que l'diable m'emporte & qu'la peſte vous creve ſi vous n'ſçavez pas qu'c'eſt moi qui roule ſur toute la beſogne de la maiſon.

CASSANDRE

Queux débordement d'inſolence. Sçais-tu qu'les bonhommes Caſſandre depuis cent ans de pere en fils n'ont jamais digeré d'ſottiſes en farce.

GILLES.

C'eſt qu'ils avons toujours tourné l'dos.

CASSANDRE.

V'là-t-il pas zun habile homme, témoin quand il z'a peint c'te marchande Lingere à l'enſeigne de la Sageſſe.

GILLES.

Et vous ç'fameux Traiteur à l'Etrille.

CASSANDRE.

Et toi zun marchand d'vin à la Bonne foi.

GILLES.

Et vous zun Apoticaire aux Deux viſages.

CASSANDRE.

Et toi z'une Sage femme aux trois Pucelles.

GILLES.

Et vous.

DUO.

CASSANDRE.	GILLES.
Ah ! c'en eſt trop,	
Fras-tu ſilence ?	Quoi, vieux magot.
Queux inſolence !	
Tu te tairas.	Non pas, non pas,

Tais-toi, croi-moi,
J'ſuis t'en colere;
De ce bâton,
De ce bâton,
C'eſt z'avoir trop d'audace.
à part.
J'penſe qu'il a peur:
Comment, zon m'injurie,
Attend, attend,
Pan, pan, pan, pan.
Il le bat.

Nenni ma foi,
Que veux-tu faire?
Oſe-le donc,
Vieux rogaton.
Quand tu fras la grimace.
à part.
Il eſt blanc de paleur.

V'là qui m'met zen furie,
Me frapper moi préſent!
Il le barbouille avec un gros pinceau.

Comment, comment, za moi!
Comment, za moi!
Attend, voleur.

Tien, tien, voila pour toi.
Voilà pour toi,
Vieux radoteur.

Ils ſe battent.

Pan, pan,
Es-tu content?

Pan, pan,
Es-tu content?

La perruque de Caſſandre & le chapeau de Gilles tombent.

SCENE III.

CASSANDRE, GILLES, COLOMBINE.

COLOMBINE *avec un balai.*

COMMENT, qu'eſt-ce que c'eſt qu'çà, queux bruit d'tintamarre.

CASSANDRE.

C'eſt ç'coquin d'Gilles qui zeſt toujours dans l'habitude de manquer d'reſpect.

COLOMBINE *bat Cassandre.*

A son maître, ah ! le coquin, il za tort.

GILLES.

Eh ! ben oui, v'là qu'est ben justicieusement jugé ; quand il z'aura eu l'impolitesse de m'faire parler par sa canne, n'faudroit-il pas que j'li baise les pas d'ses genoux ?

COLOMBINE *bat Gilles.*

Est-il véritable que ça soit possible : il ta battu, oh ! il za tort.

Air : *La Bergere.* N°. 2.

Mais quand on z'est genti'shomme
Nés natifs de bons marchands,
Convient-il de s'rosser comme
Des bourgeois ou de p'tites gens.
Fi, pour vous j'en rougis presque,
Ah ! queux honte, queux affront.

GILLES.

Mais quand zon s'bat pour le fesque,

COLOMBINE.

Ça fait z'une autre raison.

CASSANDRE *la mene à un coin du Théâtre.*

Ecoute un peu, Colombine, toi qui z'as la conception facile ; j'veux qu'tu prennes la cause de ma partie. Est-il justitieux que j'souffre d'un z'ignorant un agonissement d'injures.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Fi, ça z'eſt criant.

GILLES *la mene à l'autre.*

Air : *Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?*

Moi, j'ſouffrirois qu'il peignît z'Iſabelle,
Que tête pour tête ils reſtent tous les deux !
Et moi, comme un ſot.... Non, Mamſelle
J'ſuis t'un amant trop courageux,
Et je m'appelle
Gil' le hargneux,
S'il en z'eſt amoureux.

COLOMBINE.

Queux trouble extrême !

GILLES.

C'eſt moi qu'on z'aime,
J'li deffends même
D'la voir avec ſes yeux.

COLOMBINE.

Comment, zamoureux ! qu'eſt-ce que ça ſignifie ?

CASSANDRE.

Rien, rien, j'ſuis l'maître, v'là tout ; j'ai déjà d'avance peinturé toutes les ombres du tableau.

GILLES.

Et moi, j'ſuis l'garçon, j'frai la beſogne des clairs.

CASSANDRE.

J'n'attends plus que la belle z'Iſabelle qui veut ben s'preter z'à la ſoummiſſion d'être le modele.

COLOMBINE.

Ah! ſpadille, manille, matador, v'là donc qui z'eſt découvert, & vous avez la z'ardieſſe d'l'inſolence de m'proferer ces ſottiſes-là d'vant moi.

CASSANDRE.

Comment donc?

COLOMBINE.

M'prenez-vous pour une fille de cire une fois. J'ſouffrirois t'ici un zautre modele, moi qui ſuis ded'puis dix ans poſſedée de ç't emploi là.

GILLES.

Oui, j'ſuis témoin zauriculaire que not premier maître ſe ſervoit toujours d'ſon viſage pour faire des portraits d'famille.

CASSANDRE.

Allons, c'eſt zavoir trop d'ambition

que d'vouloir que tout roule ici ſur vous ; m'faut z'un modele tout neuf.

COLOMBINE.

Mais vraiment, on vous l'fra faire.

ARIETTE.

Eh ! quoi, la pauvre Colombine
Déplairoit zà Monſieur,
Vous me rendez toute chagrine,
Ah ! c'eſt z'un grand malheur,
Ah ! je ris de bon cœur.
Ma figure eſt connue
De tout notre quartier,
Suivez-moi dans la rue
Vous entendrez crier
Chit, chit, chit, chit :
L'aimable fille !
Qu'elle eſt gentille !
Chit, chit, chit, chit.
Je fuis ce bruit,
Mais un galant s'approche,
Tire un zœil de ſa poche,
Et m'dit zavec reſpect :
Vien chez moi, ma petite,
Manger z'une carpe frite.
Je grille à ton aſpect,
En fais-je la folie,
Non pas, Gilles, non pas ;
Mais en fille polie
Je lui réponds tout bas :
Je n'le peux pas,
Ça n'ſe peut pas ;
Ainſi ma bonne mine

Partout me fait honneur.
Cependant Colombine
Ne plait pas t'à Monſieur,
Ah! c'eſt un grand malheur,
Ah! je ris de bon cœur.

CASSANDRE.

Ne craignez rien, ma chere Colombine, je ne veux que dépeindre la figure de la belle z'Iſabelle, & quand je l'aurai tirée zen peinture....

GILLES.

Et tirez, tirez plutôt vos chauſſes.

CASSANDRE.

Paix, j'entends la démarche d'une figure humaine; c'eſt z'Iſabelle, ſongez tous deux à lui faire bien des gracieuſetés.

SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE, COLOMBINE, GILLES.

ISABELLE *retrouſſée avec un parapluie.*

BON JOUR Monſieur l'bonhomme Caſſandre; ma mere m'envoye à vous pour m'achever de peindre. M. Gilles m'a déja z'ébauchée, c'eſt à vous, dit-elle, à m'y mettre la derniere main.

GILLES *à part.*

Ah ! l'infidelle !

ISABELLE.

Dam j'ſuis venue comm' ça pour n'pas gâter ma friſure.

CASSANDRE.

Ça fait ben voir vot inducation. *à part.* Qu'elle a l'air noble !

COLOMBINE, CASSANDRE.

Mais vois donc qu'elle a bon air !
Que cette coëffure en l'air
Fait un bon effet !

Colombine. Ah ! ah, vous avez bon air.
Caſſandre. *Gilles.* } Qu'elle eſt belle, qu'elle a bon air !
Bon air tout à fait.

ISABELLE.

Vous avez ben d'la bonté.

COLOMBINE.

Pardi v'la d'beaux ch'veux, ç't'emprunt-là vous a-t-il couté cher ?

ISABELLE.

Comment zon m'inſulte chez vous, Monſieur Caſſandre !

CASSANDRE.

Demeurez là zun inſtant, je vais leur parler ferme. Ecoute, ma chere zamie Colombine, tu ſçais que je t'ai toujours aimé, & je t'aimerai toujours juſqu'au dernier tombeau des jours de ma vie.

COLOMBINE.

Z'eſt-il ben vrai, cher perfide ?

CASSANDRE.

Oui, j'en fais l'ſerment l'plus affreux ſur les charmes de ta beauté. Que je ſois le dernier des parjures.

COLOMBINE.

Ah ! vous me r'aſſurez l'cœur.

GILLES.

Oui, oui, nage toujours & ne t'y fie pas.

CASSANDRE.

Gilles, tu zeſt un garçon de bon ſer voilà quatre ſols que je te donne pour aller te divertir avec Colombine pendant que je ferai mon ouvrage en peinture.

GILLES.

C'eſt parler comme un miracle ; grand

merci not' Maître. J'vous laiſſe faire l'original avec z'Iſabelle, & moi j'tirerai les copies.

CASSANDRE.

Retirez vous tous deux zun moment ; car z'Iſabelle a trop de pudeur pour ſe faire peindre comme ça devant l'monde.

COLOMBINE.

Volontiers ; viens-ça, Gilles.

GILLES.

Ah ! ça, M. Caſſandre, ſoyez ben ſage.

COLOMBINE *bas à Gilles.*

Obſervons-les.

SCENE V.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

NOus en voilà débaraſſés.

Air : *Au moment que j'técoute.*

Mettez-vous à votre aiſe,
Faites comme chez vous.
Voulez-vous une chaiſe ?

Ah ! qu'elle a les yeux doux !
Dans l'fond d'mon cœur, ma Belle,
Je ſens certain deſir.
Oui, je me ſens, chere Iſabelle,
Je me ſens rajeunir.

ISABELLE.

Oh ! dame, je n'ſçais pas répondre à ces choſes-là, parce qu'il n'faut pas qu'une zhonête fille diſe des douceurs à zun homme ; mais quand vous s'rez mon mari comm' l'veut ma ch'mere, j'ſrai vot' femme, & ça fra dix francs.

ARIETTE.

Ta cher z'Iſabelle
Pour toi ſeul vivra,
Te careſſera :
Quand la nuit près d'elle
Caſſandre ſera,
Sa bouche fidelle
Tout bas lui dira
Tarela, la, la.
Quelle douce ivreſſe !
Que ces moments ſont doux !
Vois-tu ma tendreſſe ?
Vien, mon cher zepoux.
Ainſi z'Iſabelle
Pour toi ſeul vivra, &c.

CASSANDRE *troublé.*

En vérité.... Ma chere zamie... C'eſt trop... Enfin.... J'ſuis dans une profuſion... que...

SCENE VI.

COLOMBINE, ISABELLE, CASSANDRE, GILLES.

COLOMBINE.

AH ! j'ti prends, v'là donc la belle récompense de m'estre zabuzée à vot service, qu'vous auriez déja dû m'épouser plus d'vingt fois !

CASSANDRE.

Coquine, si j'm'en croyois, je te. . . .

GILLES.

Et vous, Ingrate d'infidelle, malgré les serments qu'vous m'avez jettés à la tête, v'là que vous écoutés les adorations de mes Rivaux.

ISABELLE.

Comment ! qu'est-ce que ça signifie ? je n'vous connois pas, M. Gilles ?

GILLES.

Ah ! Zirhumaine, après ç'jour où q'nous

avons paſſé toute la nuit zà cauſer enſemble, l'un auprès d'l'autre.

COLOMBINE.

La belle raiſon ! n'ſçais-tu pas qu'les Filles d'la façon de Mamſelle ont toujours la mémoire courte ?

ISABELLE.

Queux impertinence ! v'là que j'ſuis t'obligée de rougir.

CASSANDRE.

Taiſez-vous, ſerpens à langues de vipeeres.

GILLES.

Parguienne, feu not Maître, vous n'avez qu'à l'épouſer, çà mettra la joie dans not maiſon, & nous aurons bonne compagnie.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce à dire ?

COLOMBINE.

Il a raiſon, épouſer z'une Mamſelle comme vous, c'eſt z'entrer dans une gran-

de famille, on z'a ben-tôt tous les voiſins pour parents. Ah! qu'vous s'rez t'heureux!

ISABELLE.

Comment! Monſieur Caſſandre, vous ſupportez çà?

GILLES.

Bon, bon, ſa Défunte lui en a bien fait ſupporter d'autres.

CASSANDRE.

Tiens, Gilles, quand tu voudras parler, commence par te taire.

COLOMBINE.

Vas, vas, laiſſons-le faire, il s'ra en bonnes mains.

ISABELLE.

Mais, mais, pour qui donc m'prend-on? T'nez, M. Caſſandre, j'vous l'dis tout doucement, ſi par mon inducation j'n'étois pas une Fille ben née, c'eſt que j'leux arracherois les deux yeux du viſage.

COLOMBINE.

N'ty joue pas, ſi je me mets en train de te frotter....

CASSANDRE.

Si tu la bats, j'ſçai ben ç'que j'frai; j'aſſommerai Gilles.

TOUS QUATRE ENSEMBLE.

CASSANDRE.

Tu ſçais comme je roſſe,
Ceſſe de m'inſulter,
En Pere de famille
On me doit reſpecter.

Ce bras te roſſera.

Quoi! tu la bats, coquine!
Attends-moi; maître ſot,
Ce maître ſot,
Tiens, tiens, courage,
Donnons des coups.
Ah! je ſuis écorché,
Hé, hé, hé, hé!
Je ſuis tout écorché,
Hé, hé!

ISABELLE.

Je ſuis honnête Fille,
On me doit reſpecter.
Comment! quand zon m'offenſe,
Je n'me vengerais pas!
Tiens, tiens, courage,
Donnons des coups.
Ha, ha, ha, ha!
V'là que j'ai l'œil poché,
Hé, hé!

COLOMBINE.

Mamſelle Caraboſſe.

Gille, écoute-les dire :
Qu'on les reſpecte, ah ! ah !

Quoi ! ces viſages-là,
On les reſpectera !

Ah ! chienne, tu commences !
Tiens, tu me la payeras.

Tiens, tiens, j'enrage,
Etrillons-nous :

Il vous en ſouviendra,
Ha, ha !
Il vous en ſouviendra.

GILLES.

Tu te feras frotter.

Ma foi, j'en meurs de rire,
Quoi ! ces viſages-là,
On les reſpectera !

Arrête, Colombine,
J'équipe ce magot,
Ce vieux magot.
Tiens, tiens, j'enrage,
Etrillons-nous.

Ha, ha, ha, ha !

Il vous en ſouviendra,
Ha, ha !
Ma foi, laiſſons-les là.

CASSANDRE.

Ah! par la vertu de ma barbe est-il d'la prudence inhumaine de battre zune honnête Fille, dont on ne sçait pas en quel état elle peut z'estre. Sortez d'ici tout à l'heure, & n'y remettez jamais les pieds de votre vie, tant que vous serez au monde.

COLOMBINE.

Pardi, j'nous passerons ben d'vot condition, j'suis t'assez riche, j'm'en vais ramasser la succession d'un d'mes parents qui a fait banqueroute ; il vient d'm'écrire qu'il étoit mort. Adieu, vieux Roupilleux.

GILLES.

Adieu, vieux Zigzag.

CASSANDRE.

Vas-t'en, vas-t'en : ma chere z'Isabelle, vous m'voyez dans le plus grand transportement de fureur où que puisse réduire la colere.

ISABELLE.

Et vous croyez que j'resterai dans ç'domicile de maison-ci, pour m'entendre

dire z'une région d'injures, à bouche que veux-tu, moi qui z'ai la pudeur d'une composition si douce ! Ah ! jour de Dieu, si mon cousin le Grenadier n'était pas t'à la Campagne de l'Armée....

CASSANDRE.

Il z'est vrai qu'ils m'ont battu. Mais il faut ben souffrir quelques petites vivacités de la part de nôs Domestiques.

ISABELLE.

Non, c'est inutile, j'suis dans un saisissement.

ARIETTE.

V'là que j'tombe en fayance,
Je perds la couleur ;
Queux tourment de souffrance !
Ah ! mon cher Monsieur,
Soulagez mon cœur,
Venez de grace,
Quel embarras !
Q'u'on me délasse,
Hélas ! hélas !
V'là que j'tombe en fayance, &c.

CASSANDRE.

C'est vrai, v'là z'Isabelle qui s'pâme. Ah ! queux état ! Ah ! Ciel, Terre, Mer,

Air, s'il faut que vous en mouriez jusqu'au dernier ſoupir, ma chere z'Iſabelle, j'tuerai Gilles, j'aſſommerai Colombine, je m'étranglerai moi-même, & puis j'm'en irai demander vengeance au Commiſſaire.

ISABELLE.

Vous parlez comme z'une Tragédie, il vaudrait ben mieux m'donner du ſecours.

CASSANDRE.

C'eſt vrai, j'vois ben qu'il faut qu'j'en cherche.

SCENE VII.

GILLES, ISABELLE.

GILLES.

ET moi, j'en donne. Ah! z'Ingrate!

ISABELLE.

Ah! coquin!

GILLES.

Infidelle!

ISABELLE.

ISABELLE.

Scélérat, tu te joins à Colombine contre moi !

GILLES.

Vous épousez Cassandre en vrai mariage!

ISABELLE.

Il faut que j'obéisse aux volontés des ordres de ma Mere.

GILLES.

Oh ! si je n'craignois pas d'mourir, j'prendrois mon couteau, & je m'en donnerois cent coups de plat d'épée zau travers du corps.

DUO.

GILLES.	ISABELLE.
Barbare, Ingrate, Cruelle, Envain je grille pour toi, As tu pû m'ètre infidéle ? As-tu pû trahir ta foi ?	Si tu perds ton Isabelle, Cher z'Amant, c'est malgré moi. Oui, je te suis infidelle Et tu sens que je le dois.

Comme un parpillon volage,
Qui vole à travers les choux,
V'la qu'un z'autre Amant t'engage,
J'méritois un sort plus doux.

Barbare, Ingrate, Cruelle, &c.	Tout d'même qu'une fontaine Qui murmure & coule à grand bruit, Près de l'Objet qui m'enchaîne, Loin de toi, j'pleur'rai jour & nuit.
Barbare, Ingrate, Cruelle, As tu pû trahir ta foi ?	Si tu perds ton Isabelle, Ah ! tu sens que je le dois.

ISABELLE.

Ma Mere ne veut m'donner qu'à z'un Mari qui s'pouſſe dans l'monde.

GILLES.

Eh ! ben, je m'pouſs'rai : par exemple, je m'frai Laquais chez la bonne Amie de queuque Financier.

ISABELLE.

Non pas, j'veux qu'il z'ait pigeon ſur rue.

GILLES.

J'aurai tout ce qui faudra. J'en ſuis convenu avec Colombine, qui vous compt'ra tout ça, ma cher' z'Amie.

ISABELLE.

Si cela z'eſt, j'te rends ma foi, mais il faut encore menager ç'vieux Roguignard.



SCENE VIII.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES.

CASSANDRE.

V'Là que j'vous prépare z'une bonne carpe de bierre, & que j'vous apporte du vinaigre des vingt-quatre voleurs ; mais comment, que fais-tu là, coquin ? j'crois que tu fais des propoſitions à ma chere z'Iſabelle ?

ISABELLE.

Me prenez-vous pour z'une Fille à rien ſupporter de diſgracieux : allez, M. Gilles eſt zun bon garçon, qui veut zentrer dans mes intérêts.

GILLES.

L'Ingrat, tandis que j'lui pardonnois tous les coups de bâton que j'ai bien voulu lui donner.

CASSANDRE.

Allons, ne parlons plus d'ça, tu n'es donc pas fâché de voir avec plaiſir que je me marie.

GILLES.

Parguienne, c'eſt tout gain pour moi ; vous f'rez la dépenſe de la maiſon, & moi la beſogne.

CASSANDRE.

C'fripon-là za toujours des mots à double entente : emmenons Iſabelle ; venez-ça prendre un peu l'air, ça vous f'ra du bien.

SCENE IX.

GILLES *ſeul.*

AH ! malheureux Gilles, v'là qu'il l'emmene.

Fatal zAmour, cruel Vainqueur,
Falloit-il ſe moquer de ma tendre zardeur ?



SCENE X.

COLOMBINE, GILLES.

COLOMBINE.

GILLES, es-tu tout ſeul ?

GILLES.

Oui, nous ne ſommes que moi.

COLOMBINE.

Je viens de chanter pic pendre de not vieux Maître à Madame Iſabelle la mere ; va, j'lai mis dans d'biaux draps.

GILLES.

Quel coup de génie, tout zira ben ; j'viens de m'expatrier avec l'bon-homme Caſſandre, & je reſte ici.

COLOMBINE.

Oh ! ne donne pas là-dedans, dès qu'il zaura contritraqué ſon Mariage, il z'eſt dans la diſſolution de te chaſſer.

GILLES.

Me chaſſer, quand il zépouſe une jolie femme ! ah ! ſatinom, quat & douze, ça me fait friſſonner tous les ch'veux d'la tête ; j'ai beaucoup d'reſpect pour lui ; mais j'lui donnerois vingt coups de pied dans l'ventre.

COLOMBINE.

Dam, fais pour le mieux.

GILLES.

Enfin ſuffit, j'ly ferai entendre de quel bois je me mouche.

ARIETTE.

Je ſuis t'en colere,
Ne m'approchez pas,
Ah ! tu me verras,
Tu me verras faire
Un joli fracas.
Que plutôt le tonnerre
Pleuve à foiſon ſur nous ;
Que je ſois ſous la terre
Mangé des loups-garoux,
Enfin laiſſe faire,
Bientôt ſon affaire
Sera dans le ſac,
Tien, prends du tabac.

COLOMBINE.

Je te remercie.

GILLES.

C'eſt du bon tabac,
Je ſuis t'en furie,
J'm'en vas tout bruler,
Saccager, voler.
Si rien ne réſiſte,
Je ſerai vengé.
Atchit, atchit.

COLOMBINE.

Que le ciel t'aſſiſte.

GILLES.

Ah ! ben obligé,
Je ſuis t'en colere,
Ne m'approchez pas.
Ah ! tu me verras,
Tu me verras faire
Un joli fracas.

Mais le v'là qui vient; pour plus de ſureté faut commencer par ne l'y rien dire : cache-toi vîte derriere ce tableau.



SCENE X. & derniere.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, COLOMBINE *cachée.*

CASSANDRE.

OUI, j'vous l'dis, j'leux montrerai zau doigt & zà l'œil que j'ſuis l'maître zune fois.

ISABELLE.

C'eſt quand vous êtes tout ſeul.

CASSANDRE.

Au ſurplus, nonobſtant; pour r'venir à not' affaire d'limportance la plus principale; Gilles, puiſque te v'là, zaporte nous un peu le petit fricot que j'ons de y a trois jours, avec le reſte du ſoupé d'hier au ſoir. Vous, mā chere z'Iſabelle, eſſayons à vous mettre zun peu en zattitude.

PANTOMIME.

Gilles apporte une table ſans nappe avec une eſpece de collation, vole quelques morceaux du goûté, boit à même la bouteille, fait des grimaces à Caſſandre qui arrange Iſabelle comme pour la peindre, met ſes lunettes, les ôte, boit & chante.

ARIETTE.

N'es-tu pas ravie
Qu'il m'ait prit envie
De faire un tableau
Où je peins en beau
Ta tête, mignogne ?
Dis moi, dis, friponne,
Dès qu'on le verra,
Z'un chacun ſçaura
Qu'Iſabelle
Eſt belle,
Et l'on s'écriera :
Le joli modele
Que Caſſandre a là !
Qu'elle eſt adorable !

Il m'ſemble que j'ſuis ben alteré zaujourd'hui ; donne-moi zà boire... (*Il boit à chaque exclamation*) ! La jolie bouche... ! Les beaux yeux... ! Les jolis bras... ! La belle tête... ! Qu'elle mange noblement !

ISABELLE.

Ça zeſt trop galant.

CASSANDRE.

Il peint.

Ah ! ſi j'pouvois peindre le ſon d'ſa voix.

Air : *Robin turelure.*

Eſt-il de talent plus beau
Que celui de la peinture ?
Avec un bout de pinceau
Turelure,
On fait toute la nature,
Robin turelure, lure.

GILLES.

V'là ſon bonhomme d'eſprit qui décampe.

ISABELLE.

S'rez-vous ben longtems, M. Caſſandre?

CASSANDRE.

Oh ! n'craignez rien, n'penſez ſeulement qu'à vous t'nir tranquille, parce que pour peu qu'une perſonne grouille quand zon la peint, ça fait que l'Peintre dans ſa peinture....

Turelure, lure, & flon, flon, flon,
Chacun a ſon ton ſon allure.

Je n'ſais pas pourquoi qu'la main m'tremble come ça, ſi j'buvois encore un coup. (*Il prend la bouteille que Gilles a changée, & ſe verſe de l'eau ; il ſe retourne & voit Gilles qui boit à même celle où il y a du vin.*) Ah ! coquin, j'te prends ſur le fait, il faut que j't'aſſomme.

GILLES *ſe laiſſe battre tranquillement, & quand il a bû, il crie.*

C'n'eſt pas moi, hai, hai, hai.

COLOMBINE *pendant que Caſſandre bat Gilles.*

J'ai ben des choſes à te dire ; ta mere conſent que tu épouſes Gilles, ſi l'vieux

Caſſandre veut ben ſe retirer lui & ſa parole : nous t'expliquerons ça.

GILLES.

Mettons vite le mannequin à ta place ; dép chons.

On met le mannequin à la place d'Iſabelle.

CASSANDRE.

Ouf, je ſuis eſtropié, excuſez, chere zIſabelle, ce ſont de petits accidents qui zentretiennent la paix dans un ménage ; mais comme elle me regarde tendrement ! La v'là toute immobile dans l'admiration de me contempler. Oh ! je ne tiens plus au tranſportement de mon ardeur.

ARIETTE *en Echo.*

Oui, mon cher tendron j't'adore.

COLOMBINE.

J't'adore.

GILLES.

Zencore.

ISABELLE.

J't'adore.

CASSANDRE.

Je veux baiſer votre main, la.

COLOMBINE.

Oui dà

GILLES.

Mon cœur zeſt tout d'braiſe.

ISABELLE.

Baiſe, baiſe.

CASSANDRE.

Permettez-vous
Que je vous baiſe auſſi les genoux ?

COLOMBINE.

Les genoux !

GILLES.

Les genoux.

ISABELLE.

Les genoux.

COLOMBINE.

A genoux.
Ah ! traitre, j'ti tiens.

CASSANDRE.

Que vois-je ! Colombine ! Iſabelle ?

COLOMBINE.

Vois-tu ta promeſſe de mariage ?

ISABELLE.

Comment ! vous avez la zhardieſſe de m'faire des propoſitions, tandis que vous ſignifiés des promeſſes à des Colombines.

COLOMBINE.

Il faut m'épouſer tout à l'heure, ou j'te fais condamner aux galeres.

GILLES.

Il m'faut quinze francs pour dix ans de gages, ou j'te fais mettre au pilori.

CASSANDRE.

Ah ! j'ſuis ruiné.

ISABELLE.

J'm'en vas conter à ma chere mere que tu voulois me ſuborner, & je te ferai pendre.

CASSANDRE.

Ecoutez, il y a un moyen d'arranger l'affaire; puiſque Colombine a z'hérité, j'l'épouſe parce que j'l'aime, & je cede ma boutique & Iſabelle & Gilles pour ſes quinze francs de gages, ça fera que par la concordance de la choſe, vous s'rez tous d'accord, & que le diable vous emporte.

COLOMBINE.

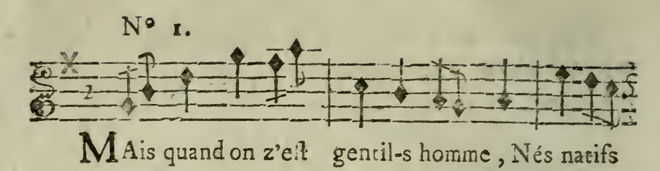
V'là qu'eſt ben parlé.

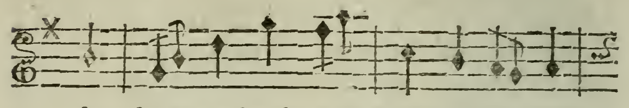
GILLES.

J'ons eu l'avantage, & ça fait voir d'une façon ben renommée qu'la vieilleſſe doit toujours avoir un grand reſpect pour les jeunes gens.

QUATUOR.

A toi je m'engage,
Ça, marions nous:
Dans notre ménage
Nous ferons les foux;
Ça, marions nous.
Oh! la bonne choſe!
Nous ferons les foux,
Et ſi l'on en cauſe,
Et ſi l'on en gloſe,
D'un commun accord,
Rions-en d'abord.

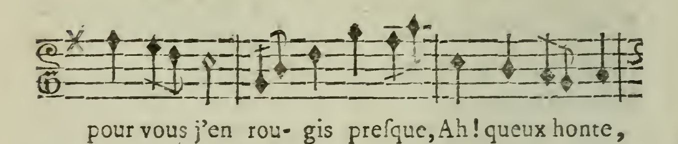


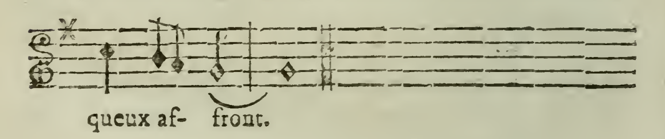


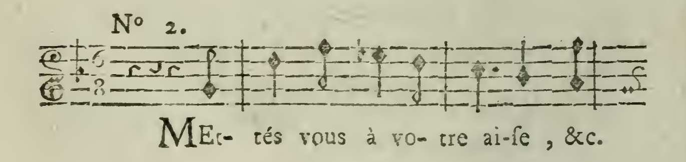
de bons marchands, Con- vient- il de s'roſ-



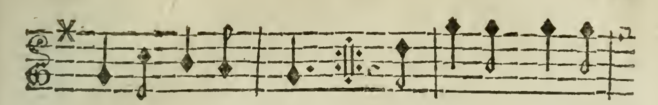
ſer com-me Des bourgeois ou de p'tites gens. Fi,







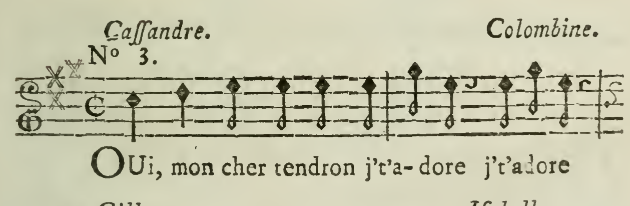


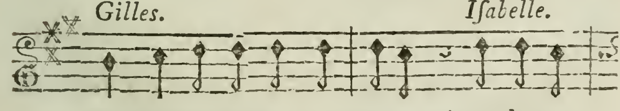




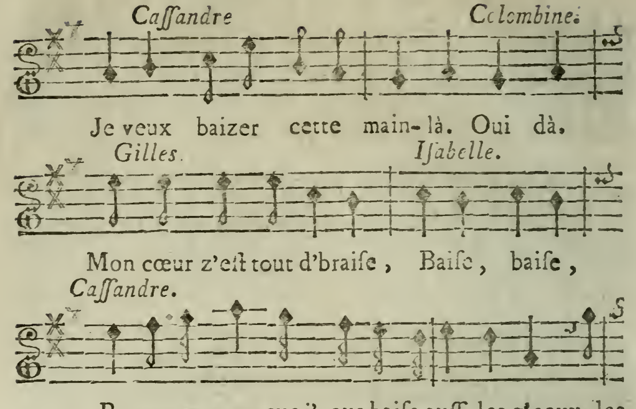


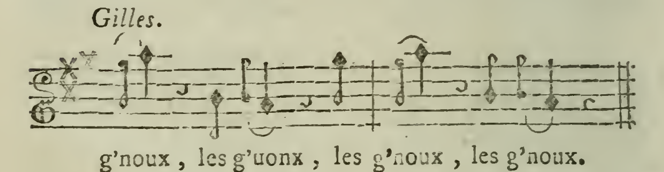






Ah ! repete le moi z'en- core, j't'a- dore ,





APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Gilles Garçon &c.* & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion & la repréſentation. A Paris ce 27 Février 1758.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du Recueil des Piéces de Théâtre de l'Opera Comique.

LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE EN UN ACTE.

Par M. PANARD.

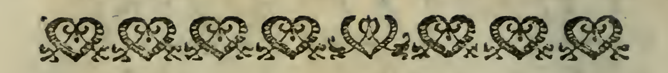
Représenté sur le Théâtre de la Foire S. Germain;
Et repris à la Foire S. Laurent le 28 Juin 1758.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

MERCURE.

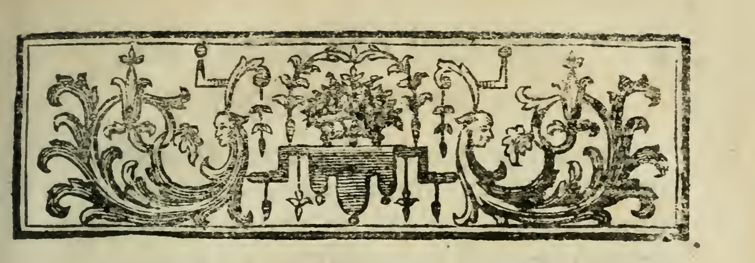
LA BAGATELLE.

LA NOUVEAUTÉ.

UN POETE.

UN MUSICIEN.

La Scene est dans le Palais de Mercure.



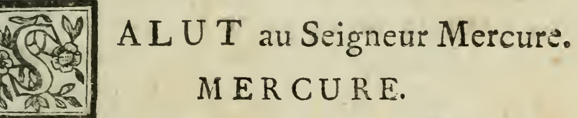
LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA BAGATELLE.

LA BAGATELLE.

SALUT au Seigneur Mercure.

MERCURE.

Eh ! bon jour, charmante Bagatelle; quel sujet vous amene en ces lieux?

LA BAGATELLE.

J'ai appris que Jupiter vous avoit exilé des Cieux, & l'amitié qui nous unit depuis longtems m'amene auprès de vous. Comment vous trouvez-vous à Paris?

MERCURE.

A merveille, grace à mon induſtrie.

LA BAGATELLE.

Air : *Du Confiteor.*

Je ſçai que vous conduiſez bien
Une amoureuſe confidence.

MERCURE.

Bon, le métier ne vaut plus rien.
Mes ſubſtituts en abondance
De cet emploi s'acquittent mieux;
Mercure eſt moins Mercure qu'eux.

LA BAGATELLE.

Qu'eſt-ce donc qui vous occupe à Paris?

MERCURE.

Un emploi nouveau que j'ai imaginé. Je ſuis à la tête du Magazin des Modernes, & Directeur général des lieux communs.

LA BAGATELLE.

Bon. Il en eſt de tous états & de toutes profeſſions.

MERCURE.

Cela eſt vrai. Par exemple, les lieux communs des amans ſont de louer la beauté de leur maitreſſe, de gagner la femme de chambre, & celui des plaideurs de faire des préſens au ſécretaire.

LA BAGATELLE.

Air : *Ton vilain petit mouton.*

Ceux de Fanchon ſont de ranger
Sous ſes loix un jeune Etranger,
Pour le duper, pour le gruger;
Ceux du Medecin ſont de faire
Saigner, cliſteriſer, purger.
Les dépôts ſont ceux du Notaire;
Ceux des plumets ſont d'aller ſe loger
Chez quelque bonne Douairiere
Qu'on puiſſe aiſément ronger.

MERCURE.

Ceux qui ſont ſous ma conduite ne regardent que l'eſprit, & ce ſont-là les troupes auxiliaires des Auteurs modernes.

LA BAGATELLE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Ce poſte vous eſt convenable,
Votre droit eſt inconteſtable
Sur le Magazin des Auteurs.

MERCURE.

Pourquoi?

LA BAGATELLE.

Les preuves en sont claires,
Le Dieu qui préside aux voleurs
Doit présider aux Plagiaires.

Voyons un peu l'ordre que vous suivez dans cette régie.

MERCURE.

Voici ce que j'ai fait pour la commodité des Auteurs du premier Théâtre.

Air : *L'honneur dans un jeune tendron.*

J'ai fait dépecer par lambeaux
Les deux Tragiques les plus beaux
Que l'on ait connus sur la scène :
Ce sont leurs sublimes travaux
Qui, de l'aveu de Melpomene,
Forment tous les Auteurs nouveaux.

LA BAGATELLE.

Corneille & Racine sans doute.

MERCURE.

Oui ; j'en ai tiré les principales sentences, les termes pompeux, les déclarations d'amour, les fureurs, les vers de dépit & de jalousie.

LA BAGATELLE.

C'eſt l'entendre.

MERCURE.

Celui qui en fait la diſtribution ſous mes ordres s'appelle Cothurne. A droite j'ai placé ce qui concerne l'Opera. Le Commis que j'ai chargé de ce diſtrict ſe nomme Merveilleux. A gauche j'ai mis le dépôt de la Comédie Italienne & de l'Opera-Comique.

LA BAGATELLE.

Tous deux enſemble.

MERCURE.

Oui.

Air : *A la tabatiere de la jeune Iris.*

A la même ſource
Ils vont ſe pourvoir,
Et pour leur reſſource
Tous deux n'ont qu'un tiroir.

LA BAGATELLE.

J'approuve votre projet ; mais vous empiétez ſur mes droits. Vous ſçavez que depuis longtems tous les Ouvrages Modernes ſont du reſſort de la Bagatelle.

MERCURE.

Je le ſçais ; mais vous ne pouvez répondre à tout.

LA BAGATELLE.

Il eſt vrai.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Pendant tout le cours de l'année
Tout ce que l'on voit de nouveau,
Ce que l'on vend ſous le manteau,
Et qu'on lit ſous la cheminée,
Sont des enfans de mon cerveau.

MERCURE.

La plupart meurent au berceau.

LA BAGATELLE.

C'eſt pour cela que j'ai tant d'occupation ; autrefois on faiſoit des livres immortels ; à préſent dès qu'un ouvrage paroît, il eſt vieux ; il faut qu'un autre lui ſuccede.

MERCURE.

Auteurs, Imprimeurs, Colporteurs, tout y gagne, & vous avez fort bien fait de bannir tous ces gros volumes remplis d'érudition, qui faiſoient pâlir les Scavans dans leurs cabinets. Tout le monde aujourd'hui peut avoir de l'eſprit ſans étude.

LA BAGATELLE.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

On borne ſes connoiſſances
A de petits riens nouveaux,

Tous les Arts & les Sciences
Sont en Extraits & Journaux.
Des ennuyeuſes lectures
On évite l'embarras ;
Tout ſe réduit en Brochures ;
Tout ſe met en Almanachs.

MERCURE.

Vous devez être excedé de fatigue.

LA BAGATELLE.

Oh ! je vous en réponds, & ſi vous voulez, nous travaillerons en commun.

MERCURE.

Volontiers, j'accepte la ſociété.

LA BAGATELLE.

Vous agirez d'un côté & moi de l'autre : tenez-vous ici ; quand j'aurai trop de pratique, je vous en enverrai, & je vous conſeille de mettre ſur la porte de votre Magazin cette Inſcription :

Air : *Servantes, quittez vos paniers.*

Venez, Meſſieurs, ici prenez
Ce qui vous accommode,
Rapapillottez, raccommodez,
Rabobinez ;
Jeunes Auteurs, ici prenez
Marchandiſe à la mode.

(Elle ſort.)

SCENE II.

MERCURE, LE POETE.

MERCURE.

J'AUGURE bien de notre ſociété. Mais quel eſt ce perſonnage ? Il compte par ſes doigts, c'eſt apparemment un Auteur qui n'eſt pas verſé dans la meſure des vers.

LE POETE.

Air : *Les Folies d'Eſpagne.*

Le Ciel en moi mit des talens ſans nombre ;
Pour les polir je viens dans ce ſéjour :
Depuis longtems mon mérite eſt à l'ombre,
Je veux enfin l'expoſer au grand jour.

MERCURE.

Qui êtes vous ? Que voulez-vous ?

LE POETE.

Air : *Non je ne ferai pas.*

Mon pere eut cinq enfans, qui tous cinq ſont illuſtres ;
Je ſuis l'aîné des cinq, mon âge eſt de cinq luſtres.
Rimeur depuis cinq ans, connu depuis cinq mois,
Je viens depuis cinq jours pour la cinquiéme fois.

MERCURE.

Quel jargon ! Oh, oh ! Celui-là ſort ſans doute des lieux communs.

LE POETE.

Air : *Comme un Coucou.*

J'ai deſſein de faire un chef-d'œuvre
Qui ſoit connu dans l'univers.
Pour moi mettez la main à l'œuvre.

MERCURE.

Que voulez-vous ?

LE POETE.

Dix-neuf cens vers.

MERCURE.

Dix-neuf cens vers ? C'eſt une Tragédie apparemment ?

LE POETE.

Vous l'avez dit ; ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

MERCURE.

Sans doute que l'Amour aura eu les prémices de votre Muſe ?

LE POETE.

Vous devinez juſte, j'ai eu trois Maitreſſes en trois mois ; & il y a trois ans, que pour la premiere fois je fis trois couplets ſur l'air des Triolets.

MERCURE.

Je vais gager que vous les avez faits

à trois heures du matin ; faites-nous part de cette merveille.

LE POETE.

Ecoutez.

Air : *Du Confiteor.*

Vos yeux font naitre mille feux ;
Vos rigueurs causent mille allarmes ;
Pour vous on forme mille vœux,
On admire en vous mille charmes
Qui fixent mille Amans & plus.

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.

Voilà ce qui s'appelle des vers nombreux.

LE POETE.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Cent & cent fois je vous ai dit.

MERCURE.

Je crois qu'il comptera toujours, il m'impatiente ; à la fin il faudra m'en défaire ; écoutez puisque vous voulez des vers.

Air : *Tâtez-en, Tourlouriretteˎ* ou Ce *point est de grande importance.* (Coq du Village).

De ce qui vous est néceſſaire,
Cothurne est le dépositaire,

Du Tragique il a le débit,
Allez là faire votre emplette,
Tâtez-en, Tourlouririette,
Si le cœur vous en dit.

LE POETE.

J'y vais, & quand ma provifion fera faite, j'aurai l'honneur de vous la faire voir, votre petit ferviteur, ferviteur, ferviteur

MERCURE.

Mais que veut la Nouveauté? Elle me paroît bien agitée.

SCENE III.

LA NOUVEAUTÉ, MERCURE.

MERCURE.

Air : *Réveillez-vous.*

LE grand Magazin de Mercure,
Par vous n'eft jamais frequenté.

LA NOUVEAUTE'.

Rien n'eft fi nouveau je vous jure,
Que d'y trouver la Nouveauté.

MERCURE.

Air : *Sois complaisant.*

Vous à Paris ! On dit que cette Ville
Depuis longtems, loin d'elle vous exile.

LA NOUVEAUTE'.

Non,
J'y trouve encore un azyle
Chez quelques Auteurs de renom.

Mais je prévois que je n'y resterai pas longtems, & que la force de l'exemple les obligera de m'abandonner.

MERCURE.

Je le crois comme vous ; mais quel est le motif de votre visite?

LA NOUVEAUTE'.

De vous faire mes adieux.

MERCURE.

Comment, vous voulez nous quitter ?

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je fasse en ce pays ? Dès que je parois sur un Théâtre,

Air : *Le long de la.*

On ne m'y ſupporte guere,
La Crititique méchamment
Pour me déclarer la guerre,
Fait camper ſon régiment
Le long de çà,
Le long de là,
Le long du Parterre,
Par derriere & par devant.

MERCURE.

Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'avez pas ſujet de vous plaindre ; la Chanteuſe que vous venez de donner au Théâtre Lyrique vous fait aſſez d'honneur.

Air : *Et tant, tant, tant.*

Sur la Scene de l'Harmonie,
Quand on ſçait qu'elle doit chanter,
Nombreuſe & belle Compagnie
Vient pour l'entendre & la gouter.
Des Chanteuſes la plus parfaite
N'eut gloire ſi complette.
On l'aime tant & tant, tant, tant,
Qu'une que chacun regrette,
N'eut pas un début ſi charmant.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt vrai, mais c'eſt un bonheur qui ne m'arrive gueres.

MERCURE

Ne devez-vous pas être content du ſort d'Iphigénie ?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, mais elle doit beaucoup à la charmante Actrice qui l'a repréſentée.

MERCURE

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur n'en eſt pas moins eſtimé.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

L'équitable Parterre
Fait bien de l'animer ;
Quel homme ſur la terre
Pourroit ne pas aimer
Une Muſe nouvelle
Dont le juſte pinceau
De l'amitié fidelle
Fit un portrait ſi beau ?

LA NOUVEAUTE'.

Tout cela ne m'ôte point l'ennui que j'éprouve en cette Ville, j'ai pris mon parti ; j'y renonce.

MERCURE.

MERCURE.

Bon voyage, mon Magaſin n'en ira que mieux; quelle foule nous allons avoir!

LA NOUVEAUTE'.

Oui-dà, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là.

Air: *Belle Iris vous avez des pommes, ou l'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Quoique je vous ſois incommode,
Je reſterai dans ce ſéjour;
Mais je me joindrai dès ce jour
Avec ma parente la Mode,
Et n'étant plus dans les écrits,
Je vais me réduire aux habits.

MERCURE.

Hé bien! que ferez-vous?

LA NOUVEAUTE'.

Air: *Pourquoi toujours fuir ma préſence.*

Je veux qu'un ridicule change,
De tant d'injuſtices me venge,
Par moi, chez un Sexe enchanteur,
On admetra l'extravagance
D'avoir quatre pieds de hauteur,
Et vingt-cinq de circonférence.

MERCURE.

Fort bien.

LA NOUVEAUTE'.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Par moi de graves perſonnages
Seront coeffés en hériſſon,
J'empaqueterai leur viſage
Dans une perruque en buiſſon.
On verra des gens à requête
Dans leur criniere enſevelis,
Et pour ſurcharger une tête
Il en faudra dépouiller dix.

MERCURE.

Courage.

LA NOUVEAUTE'.

Air : *Comme un coucou que l'Amour preſſe.*

Le jeune Abbé fringant & leſte
Frappé d'un nouveau vertigo,
Par ſon rabat d'un bleu céleſte,
Fera renchérir l'Indigo.

Ce n'eſt pas tout.

MERCURE.

Tant pis.

LA NOUVEAUTE'

Le fort de ma vengeance tombera ſur nos Petits-Maîtres ſubalternes.

MERCURE.

La matiere eſt abondante.

LA NOUVEAUTÉ.

On les verra publiquement,
Pour canne, tenir une gaule,
Se promener en ſifflotant,
Et ſaluer avec l'épaule.

Ils tourneront à chaque inſtant,
Et leur main toujours inquiete
Tiendra tour à tour curedent,
Mouchoir, tabatiere & lorgnette.

Triple doublure à leur habit
En rendra l'enflure très vaſte,
Grande bouche, ſoulier petit,
Formeront un parfait contraſte.

En ſe boutonnant on aura
Grand ſoin qu'en bas il ſe rencontre
Du vuide par où l'on verra
Flotter le cordon de la montre.

Pendant quatre heures un Frater
Tiendra leur tête en papillote,
Pour accommoder du bel air,
Le vrai ſiége de la Calotte.

Je veux ſur le corps un ſurtout;
Sur leur jambe une demi-botte,

Pour arme un couteau dont le bout
Ne paſſe pas la redingote.

Pour aller loin de leur maiſon
Courtiſer des Nymphes gentilles ;
C'eſt ainſi que ces Papillons
Se déguiſeront en chenilles.

MERCURE.

Finira-t-elle bien-tôt?

LA NOUVEAUTÉ.

Je porterai encore plus loin ma vengeance, je ferai quitter les plus belles Promenades de Paris pour le Rempart.

Air: *Y allons donc, jouez, violons.*

En calêche l'étourderie,
Dans un Fiacre la Bourgeoiſie,
Y feront voir un air coquet.
Je veux qu'en voiture Allemande
Plus d'une Danſeuſe s'y rende.
Le Chevalier Colifichet,
Le petit Robin Dameret,
Et le galant petit collet,
Y montreront un air follet.
La Finance en riche Berline,
Dans ſa caiſſe la Médecine,
La Muſique & Danſe en ſoufflet,
La Folie en cabriolet.

MERCURE.

Eſt-ce tout ?

LA NOUVEAUTÉ.

Enfin.

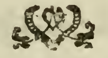
Air : *Bouchez, Nayades.*

Dans une voiture commune,
Que l'on nomme Demi-Fortune,
Plus d'un Commis étalera
Ses beaux habits & ſon beau linge ;
Quelquefois même on y verra
Des Guenons dans un cul de Singe.

Adieu.

MERCURE.

Me voilà défait d'une grande babillarde, mais voici notre Poete qui revient ; il a ſans doute trouvé ce qu'il lui faut ?



SCENE VI.

MERCURE, LE POETE.

LE POETE.

Air : *Laire la, laire lan la.*

OH! trois & quatre fois heureux.

MERCURE.

Notre Compteur revient heureux!

LE POETE.

Que de beaux vers je m'en vais faire!
Laire la, laire lan laire,
Laire la, laire lan la.

MERCURE.

Vous me tenez parole : voyons le choix que vous avez fait.

LE POETE.

Air · *De tous les Capucins du Monde.*

Vingt maximes par accolades,
Six qui-pro-quo, douze tirades,

Sont dans cette poche en paquets.
Là des récits , des confidences ,
Trente ſonges , vingt-ſix portraits
Avec dix-huit reconnoiſſances.

MERCURE.

Quelle proviſion !

LE POETE.

Oh ! pour cela vos gens m'ont accablé de bienfaits.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Ils ne ſont pas chiches ,
J'en ſuis fort content ,
Ils m'ont donné galamment
Six cens Hémiſtiches ,
Et les quatre au cent.

Ho ! parbleu , j'ai de quoi briller.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Que de complimens , que d'éloges !
Mon nom va voler juſqu'aux cieux ,
Parterre , Amphithéâtre , Loges ,
Sur moi tout fixera les yeux.

MERCURE.

Tout le monde ſe ſert de ces Hémiſtiches ; mais il y a façon d'en faire uſage. Voyons comment vous avez arrangé cela.

LE POETE.

Rien n'eſt plus aiſé : j'ai la tête ſi meublée, que je puis faire un Impromptu, dont je me flatte que vous ſerez ſatisfait.

MERCURE.

(*à part.*) Le revenant bon de mon emploi eſt de me divertir des foux. (*haut.*) Allons, Monſieur, commencez, je vous écoute.

LE POETE.

Figurez-vous le Dialogue d'un Prince avec ſon Confident.

Je vais te réveler un important ſecret ;
Écoute, cher Arcas, écoute, & ſois diſcret....
En pouvez-vous douter ?....Tu connois Laonice ?
Laonice, Seigneur.... Soit raiſon, ſoit caprice,
Je ſens pour cet objet les feux les plus conſtans....
Et depuis quand, Seigneur ?... Aſſez & trop long-temps.
Seigneur, ignorez-vous, & faut-il vous l'aprendre
Que l'on eſt malheureux quand on a le cœur tendre?
Oubliez-vous ... Finis tes diſcours ſuperflus,
Le ſort en eſt jetté, qu'on ne m'en parle plus....
Puis-je me taire & voir qu'on trahit votre flâme?...
Quoi! malgré le beau feu qui regne dans mon ame,
La Princeſſe pourroit bruler d'une autre ardeur ?...
Seigneur, n'en doutez point... Ah ! comble de douleur !

Armez-vous, Dieux vengeurs? Grands Dieux, lancez la foudre.
Impitoyables Dieux; Dieux, mettez les en poudre:
J'en atteſte les Dieux; les Dieux m'en ſont témoins;
Juſtes Dieux! c'en eſt fait: Dieux! quel prix de mes ſoins!
Ciel! que viens-je de voir? ciel! que viens-je d'entendre?
Ciel! que m'apprenez-vous? Ciel! que viens-je d'apprendre?
Courons... où courez-vous? Arrêtez un moment...
Où la Princeſſe eſt-elle? ... En ſon appartement.
Elle vient; je la vois; c'eſt-elle qui s'avance.
Arcas, retire-toi.

Il jette ſon chapeau.

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LE POETE.

C'eſt le Confident qui s'en va.

Je tremble en ſa préſence.
Quel bonheur vous amene? En croirai-je mes yeux?
Quoi! Madame, c'eſt vous; vous, Madame, en ces lieux,
Je revois les attraits dont mon ame eſt ravie,
Pourrois-je m'en flater? O ſort digne d'envie!
Unique & cher objet de mes vœux les plus doux,
Je puis donc à la fin mourir à vos genoux;

Que mon cœur eſt charmé ! que mon ame eſt contente !
Que mon bonheur eſt doux ! que ſa douceur m'enchante !
Elle n'écoute point.

MERCURE.

Vraiment, je le crois bien.

LE POETE.

Princeſſe, au nom des Dieux,
Au nom de cet amour qui vous eſt odieux
Parlez, expliquez-vous; vous gardez le ſilence.
Malheureux que je ſuis; que faut il que je penſe ?
Malgré cette rigueur, vous le dirai-je, hélas,
L'Amour & ſes ardeurs ont pour moi des appas.
Et quoi qu'on puiſſe faire, & quoi qu'on puiſſe dire,
Je chérirai toujours l'Amour & ſon empire.

Il ôte ſon mouchoir, & s'en ſert comme d'un mouchoir à la Romaine.

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ?

LE POETE.

C'eſt le mouchoir de la Princeſſe qui va parler.

(Il contrefait la Princeſſe.)

Prince, quand on vous voit, on voit un grand vainqueur;
Mais tout vainqueur eſt homme, & tout homme eſt trompeur.

Et bientôt si mon cœur payoit votre tendresse,
Vous changeriez... Moi... Vous... Que votre crainte
cesse.
Ah ! ne m'opposez plus un si cruel devoir,
Ou bien vous me verrez mourir de désespoir.
Non, ne vous flattez pas, il faudra que j'expire,
Plutôt que de souffrir un si cruel martire;
J'expirerai, Madame, au sortir de ce lieu.
Prince, qu'allez-vous faire ? Adieu, Princesse, adieu.

MERCURE.

A merveille ! mon cher : je défie tous les Modernes de coudre mieux que vous.

LE POETE.

Adieu, je vous quitte, mon enthousiasme ne peut plus rester oisif; dans trois jours, je vous livre une Tragédie complette.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Ciel ! quel sera mon plaisir !
D'ici je vois le spectacle,
J'entends cent mains m'applaudir,
Deux cens voix crier miracle.
Aye, aye, aye,
Je pâme,
Je n'y puis tenir.

Adieu, Seigneur, adieu.

SCENE V.

MERCURE, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN *dans la couliſſe chante.*

LE Ciel qui m'a fait votre Roi....

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Depuis longtemps je connois la....

MERCURE.

Eſt-ce une Comédie ?

LE MUSICIEN.

Mon talent eſt pour l'Opera ;
Et non point pour Thalie.

MERCURE.

Un Opera.

LE MUSICIEN.

Oui, oh ! que l'idée en eſt brillante ; il a pour titre, Demorgogon, Roi des fées.

MERCURE.

Ce titre promet beaucoup.

LE MUSICIEN.

Et j'ai amené avec moi des Muſiciens pour exécuter mon projet.

MERCURE.

C'eſt donc à la muſique que vous travaillez ; mais quel eſt l'Auteur des paroles ?

LE MUSICIEN.

L'Auteur des paroles ! c'eſt moi.

Air : *Le précepteur d'amour.*

Mes vers ſont doux, mes ſons brillans,
Et le Dieu de la double cîme
Réunit en moi les talens
De la muſique & de la rime.

MERCURE.

Vous ne pouvez mieux faire que de vous livrer à ce Théâtre ; c'eſt le plus fréquenté.

LE MUSICIEN.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Eſt-il ſurprenant que la preſſe
Chez lui ſe rencontre toujours ?
Le triomphe y regne ſans ceſſe,
Flore y fait briller les beaux jours.

MERCURE.

A toute heure on voit ſur ſes traces
Le doux Printemps & les Zephirs,
L'Amour, les Attraits & les Graces,
Les Ris, les Jeux & les Plaiſirs.

LE MUSICIEN.

Je ſçais cela par moi-même, c'eſt pourquoi j'ai recours à votre Magazin.

MERCURE.

Je vais vous mettre à même; vous choiſirez.

LE MUSICIEN.

Eſt-il poſſible que depuis le tems que l'on s'y fournit, il y ait encore quelque choſe ?

MERCURE.

Allez, allez, il y a bonne proviſion; je vais vous la faire voir. Merveilleux, apportez votre tiroir.

LE MUSICIEN.

Mais il n'y a pas là deux cents mots.

MERCURE.

Deux cents mots! il y en a tout au plus ſoixante-dix, & c'eſt aſſez pour un Opera.

Air : *Dormir eſt un tems perdu.*

Sur ces mots vus & revus
Tout ſon bien ſe fonde :
Pair à pair ils ſont couſus ,
De peur qu'on ne les confonde ;
Ils ſont ſi bien accouplés
Qu'ils reſteront aſſemblés
Juſqu'à la fin du Monde.

LE MUSICIEN *lit.*

Murmure , endure , chaîne , entraîne , gloire , victoire , ſoupirs , plaiſirs , douceurs , ardeurs , horreurs , fureurs ; mais tous ces mots-là me ſont familiers.

MERCURE.

Air : *Le fameux Diogene.*

De la douce harmonie
La puiſſance infinie ,
Par les chants les plus beaux ;
Leſtement les manie ,
Et ſi bien les varie
Qu'ils paroiſſent nouveaux.

Air : *Ce n'eſt point par effort qu'on aime.*

Cette ſéductrice agréable
Fait voir à l'eſprit enchanté
Dans le commun de l'admirable ;

Dans le vieux, de la nouveauté;
Dans l'inſenſé, de l'eſtimable;
Dans un monſtre, de la beauté.

LE MUSICIEN.

Qu'eſt-ce que ce cahier renferme.

MERCURE.

Les Epithetes dont nos Auteurs Lyriques ſe ſervent.

LE MUSICIEN *lit.*

Ondes pures, fontaines claires, feuillage épais, monſtre affreux, zéphirs gracieux, heros glorieux. Bon, je connois tout cela; j'en ai employé une partie dans mon ouvrage.

MERCURE.

A propos d'ouvrage, vous m'avez promis de me le faire voir.

LE MUSICIEN.

Volontiers. (*à l'Orcheſtre.*) Allons, Meſſieurs, jouez-nous l'ouverture.

MERCURE *après l'ouverture.*

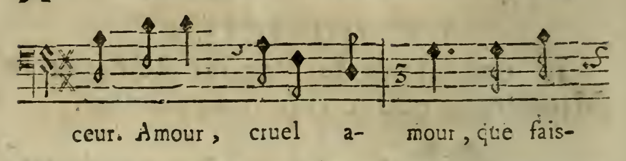
Comment donc, voilà du brillant.

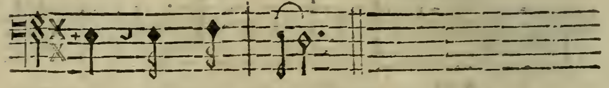
LE

LE MUSICIEN.

Je commence le premier Acte par le Monologue que je vais vous chanter.







MERCURE.

Vous avez raiſon de dire que vous réuniſſez tous les talens.

LE MUSICIEN.

A la ſeconde Scene un Confident vient me débiter quelques maximes pour me prouver que je dois me livrer à la tendreſſe,

Et qu'un grand cœur peut bien avoir une foibleſſe.

Je me rends, & je le charge de parler à celle que j'adore ; il ſort. Arrivent des eſclaves à qui j'ai donné la liberté ; c'eſt le ſujet du Divertiſſement. Choſe étonnante, choſe étonnante ! des eſclaves qui ont langui vingt ans dans les fers, deviennent tout à coup ingambes ; c'eſt un charme de leur voir paſſer l'entrechat.

MERCURE.

Je connois l'Opera à ce trait.

LE MUSICIEN.

Au ſecond Acte la Fée jalouſe vient

m'annoncer que j'ai un rival ; la fureur me saisit ; je fais un tapage de tous les diables ; je maudis l'Amour, j'implore les Furies. Ecoutez cet air, il est charmant.

Vengez-moi d'un cruel outrage,
Démons, accourez tous ;
Servez ma rage
Et mon courroux.

MERCURE.

Celà est caracterisé.

LE MUSICIEN.

L'Enfer arrive.

CHŒUR *des Démons.*

Nous accourons à ta voix,
Qu'il gémisse,
Qu'il fremisse,
Qu'il perisse
Mille fois,
L'ingrat qui cause ton supplice.

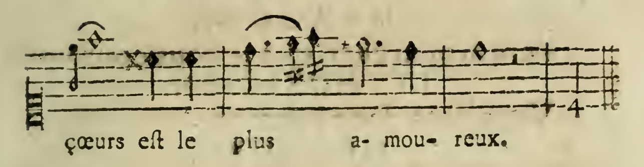
MERCURE.

De mieux en mieux.

LE MUSICIEN.

Au troisiéme Acte la Princesse à qui on a fait une fausse confidence, vient se plaindre aux échos de ma légereté. Une longue Ritournelle lui donne le temps de faire trois tours de Théâtre pour arranger sa queue, & elle chante l'air suivant.


6
4
DOux charmes des cœurs a- mou- reux, Ef-
poir, n'abu- ſe point mon a- me: L'in- grat
Démogor- gon vient de trahir ma flâ- me, Mon
cœur de tous les cœurs eſt le plus a- mou-
Fort.
reux. SIMPHONIE.
L'in- grat Dé-mo- gor- gon vient de
tra- hir ma flâ-me, Mon cœur de tous les



MERCURE.

Vous faites de votre voix ce que vous voulez.

LE MUSICIEN.

J'arrive à la fin de ſon air, nous nous expliquons. La paix ſe fait par un Duo ; le Dénouement tombe des nues, la fête vient des Antipodes ; les quatre Parties du monde qui ſont raſſemblées dans mon antichambre, entrent ſur deux colonnes. On chante un petit air, on execute un Pas de deux, grand Chœur ſur le champ, grand Chœur. Allons, Meſſieurs, réveillez-vous.

CHŒUR.

Chantons, chantons la brillante victoire
D'un ſuperbe vainqueur couronné par la Gloire.
Qu'il triomphe à jamais au Temple de mémoire ;
Que ſur les mers,
Que dans les airs,
Juſqu'aux enfers
On entende le bruit de nos charmans concerts,
Que ſur les mers, &c.

MERCURE.

Venez, mon cher, que je vous couronne.

LE MUSICIEN.

Vous êtes donc content.

MERCURE.

A ravir.

Air : *O turlutaine.*

Des beaux fruits de votre veine
Tout Paris sera rempli.

LE MUSICIEN.

Je vais effacer sans peine,
O turlutaine,
Quinault ainsi que Lully.

MERCURE.

Turlutu tanta lari.

LE MUSICIEN.

Pour vous persuader de la superiorité de mon talent, je vais vous donner un Divertissement, qui, je crois, aura votre suffrage.

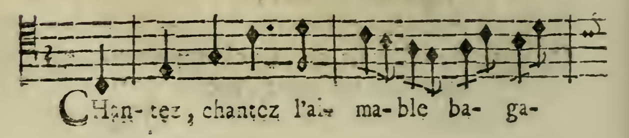
MERCURE.

Je le verrai avec plaisir, pourvû qu'il ne tarde pas à paroître.

DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E.

Air : *Pour le Musicien.*




telle, Mo-dernes Amphions, par el-le vous bril-
lez; Mé-ri- tez ses fa- veurs
par des soins redou- blés, Et rendez sa
gloire immor- tel- le, Et rendez sa gloire immor-
tel- le, immor- tel-. le. Par son di-
vin se- cours Vous faites tous les jours Cou-
ler


le doux jus de la treil- le.
Vous peignez un Buveur qui gou- tant à longs
traits Un ne- ctar plein d'attraits, Vuide plusieurs
fois la bou- teille, Pour dor- mir & ron-
fler a-près, Vuide plusieurs fois la bou-
teille, Pour dor- mir & ronfler, & ron-
fler, & ron- fler, & ron- fler a- près.

VAUDEVILLE.

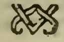

PAr ce geste- là, On met le ho- là,
C'est par ce geste qu'on ap- prouve; C'est par ce lui-
ci que l'on réprou- ve. ; De fa-veur ce signe
est cer- tain, L'on ex-prime ain- si le dé- dain,
L'a- mitié serre ain-si la main, Et l'a-mour
la baise à Ca- tin : Tu-re lu-re lu-re,
Flon flon flon, Chacun a son ton, son al- lu- re.

On voit bien des gens
Rire entre leurs dents,
D'autres dans leur joyeux délire
Semblent pleurer à force de rire ;
Voici le rire d'un faquin ,
Le rire ironique & malin ,
Le ris ſous cape & clandeſtin ,
Le rire du Niais ou Flandrin
Turelure , &c.

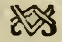


Le malheur , au cieux
Fait lever les yeux :
Pour vanter un objet qui touche ,
On met les cinq doigts deſſus la bouche ;
On fait ceci dans l'embarras :
La crainte fait doubler le pas ,
La pitié nous fait faire hélas !
L'ennui fait étendre les bras ,
Turelure , &c.

L'art de la ſanté
Fut bien inventé
Par nombre de gens qui nous bernent:
Et voilà comment ils s'y gouvernent ,
Le Medecin fait en tâtant ,
Le Chirurgien en piquant ,
L'Apotiquaire en ſe baiſſant ,
Tous trois font faire au patient , *aye* , *aye* , *aye*.
Turelure , &c.



Hymen, que de fois
On fraude tes droits !
Tous les jours dans chaque aventure
L'une eſt Jupiter, l'autre Mercure :
Voici le geſte de l'Amant,
Tel eſt celui du Confident ;
L'Epoux fait cela prudemment,
Sa femme lui fait ce préſent,
Turelure, &c.



L'autre jour Fanchon
Dit à Tircis, non ;
Mais en le diſant d'un air tendre
Le non, mieux que oui, ſe fait entendre :
Un bon cœur dit en promettant ;
Repoſez-vous ſur moi.
Le faux ainſi dit foiblement :
Je ſerois flatté de vous obliger.
Le précepteur dit en grondant,
Toujours le nez en l'air !
L'écolier répond en ſautant,
Turelure, &c.

Avec ce doigt-ci
On menace ainſi :
Par ceci la paix ſe demande :
Le ſecret ainſi ſe recommande :
Entre amis on s'appelle ainſi : *hé.*
Du maître au valet c'eſt ceci, *holà, quelqu'un.*
La Marchande a le ton poli,
Faites nous l'honneur d'entrer chez nous, Meſſieurs, ne vous faut-il rien du nôtre ?

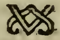
D'autres, les ſoirs, font celui-ci, *chit*, *chit*.
Turelure, &c.



Un talent ſuffit
Pour mettre en crédit,
Quiconque ſçait s'y rendre habile :
Eſt ſûr de briller en cette ville ;
L'un s'enrichit avec l'archet,
Avec le pinceau l'autre fait
Un viſage qui n'eſt pas le vôtre.
L'autre fait à coups de fleuret : *une*, *deux*.
Mais voici le meilleur ſecret, *un entrechat*.
Turelure, &c.

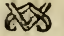


Dans ces lieux charmans,
Grand nombre d'amans
Viennent débiter la fleurette,
Mais differemment l'amour s'y traite,
Le Commis dit à ſa Louiſon, *baiſe*, *mon cœur*.
Elle lui répond ſur ce ton ; *non*.
Le plumet dit à ſa Fanchon,
Allons, *ne fais pas la farouche*.
Le Grenadier en faction,
Caporal, *l'heure ſonne*, *il faut me relever*.
Turelure, &c.



Paris dans ſon ſein
Renferme un eſſain
D'habitans dont le goût differe ;
Leur façon ne ſe reſſemble guere :

A la ville on dit poliment ;
Monſieur, vous pouvez diſpoſer de votre ſerviteur, il vous eſt entierement dévoué.
Aux fauxbourgs en ſe promenant,
Dame, je faiſons de bon cœur tout ce que je faiſons.
Au Palais Royal en cauſant,
Un dîné ſecret nous attend ; la Mimi eſt de la partie.
A la Douane on dit bruſquement,
Vous reviendrez demain, midi ſonne.
Turelure, &c.



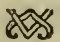
Le Chantre Allemand
Mugit en chantant ;
De l'Eſpagnol la voix dolente
Sur le même ton toujours lamente ; *je languis.*
L'Italien fredonne ainſi ;
Sempré mio cuóre inſiammáto d'ardóre per voi.
L'Anglois en ſifflant fait ceci ;
You are, Miſſe, the life of my ſoul.
Le goût du François, le voici :
Charmant amour, vous êtes adorable.
Celui du Suiſſe eſt celui ci,
Mamzel Fanchon, toi l'y être pien joulie fille.
Turelure, &c.

Que le Petit Cours
Offre de beaux jours !
Chacun y conduit ſa Climene,
D'un air different on s'y promene ;
C'eſt ainſi que le Robin va,
Il fait bien du vent pour ma friſure.

L'Officier comme cela, *à grands pas.*
L'Abbé marche dans ce goût là,
Le soleil est bien chaud aujourd'hui.
Le pas du Traitant, le voilà,
Ouf, je viendrai à bout de cette entreprise qui me vaudra au moins mille pour cent de bénéfice.
Turelure, &c.



Themis, tous les jours
Voit un grand concours
De gens de tout sexe & tout âge,
Chacun au Barreau fait son ouvrage :
Le Clien dit en suppliant :
Monseigneur, ma Cause est si juste.
L'Huissier s'égosille en criant,
Paix là, silence au Bareau.
L'Avocat s'enrhume en disant,
Messieurs, je plaide pour Homere.
Le Bailli fait en l'écoutant : *ha....*
Turelure, &c.



Ce lieu si badin
Paroît un jardin
Tout garni de fleurs printanieres :
Les Roses sont aux Loges premieres ;
De Muguets le Théâtre est plein,
Les Secondes Loges de Thin,
Le Parterre de Romarin,
A la Porte on voit le Jasmin,
Turelure, &c.

Quand un Acte eſt bon,
Tout dans ce canton
Fait voir des tranſports d'allegreſſe,
Quand il eſt mauvais, quelle triſteſſe!
L'on entend faire au Spectateur;
Que c'eſt mauvais! c'eſt déteſtable.
C'eſt ainſi qu'eſt l'Entrepreneur,
Me voilà bien avancé avec la dépenſe.
Voici le geſte de l'Auteur,
Peut-on jouer auſſi déteſtablement; ces malheureux feront tomber ma Piece.
Et voici celui de l'Acteur,
Ma foi, Monſieur l'Auteur, vous m'avez donné là un rôle qui ne vaut pas le diable: je ne puis le rendre bon, jouez-le vous-même ſi vous n'êtes pas content.
Turelure, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Magazin des Modernes*, Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 14 Juillet 1758.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome III. du Nouveau Recueil des Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement.

CATALOGUE DES THÉATRES,

Nouveaux ou nouvellement réimprimés. 1758.

ŒUvres de Boiſſi, *in*-8°. 9 vol. nouvelle édition, 1758. 36 l.
Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12 belles figures, dont les deſſeins ſont de M. Cochin. 1758. 9 l.
De Marivaux, Théâtre Franç. & Ital *in*-12. 5 vol. 15 l.
Théâtre de M. de V***, *in*-12. 1753. 3 l.
Choix de nouvelles Pieces qui ont été repréſentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol *in*-12. 18 l.
Le Théâtre d'Apoſtolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. *in*-12. 1758. 5 l.
Le Théâtre Anglois Comique, 2 vol. *ſous preſſe.*
Théâtre édifiant ou Tragédies ſaintes de M. Duché. 2 l. 10 ſ.
Théâtre de M. Fagan, *in*-12. *ſous preſſe.*
Théâtre de Rotrou, *ſous preſſe.*
Théâtre de Pellegrin, *ſous preſſe.*
Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Pieces repréſentées ſur des Théâtres particuliers, *in*-12. 3 l.
Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pieces de differens Auteurs, repréſentées depuis quelques années, 4 vol. *in*-8. 20 l.
D'Avice, *in*-8. 1 vol. 3 l. 10 ſ.
Théâtre de l'Affichard, *in*-8. 1 vol. 5 l.
De Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol. 5 l.
De Peſſelier, *in*-8. 1 vol. 5 l.
Théâtre de la Grange, *in*-8. 3 l. 10 ſ.
De Romagneſi & Riccoboni, 1 vol. *in*-8. 5 l.
Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'Eſprit, 1 vol. *in*-8. 5 l.
Œuvres de Vadé, ou Recueil des Opera-Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8. 20 l.
Nouveau Théâtre de la Foire ou Recueil de Pieces qui ont été repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement, 4 vol *in*-8. avec les airs notés. 20 l.
Théâtre de Favart, 3 vol. *in*-8. avec la Muſique. 15 l.
Le Tome III. ſe vend ſéparément.

Les Spectacles de Paris, ou Calendrier Hiſtorique & Chronolog. de tous les Théâtres, 7 Parties, 1758. Chaque Partie ſe vend ſéparément. 1 l. 4 ſ.

L'HEUREUX DÉGUISEMENT,

OU

LA GOUVERNANTE SUPPOSÉE,

OPERA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

MELÉE D'ARIETTES.

Par M. DE MARCOUVILLE.

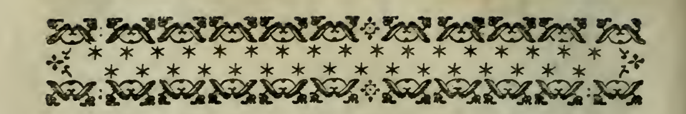
Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire S. Laurent le 7 Août 1758.

Le prix est de 24 sols avec les Airs choisis.
La Musique est de M. LA RUETTE.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

JULIE, *jeune veuve, ſous le nom de Léonor.*

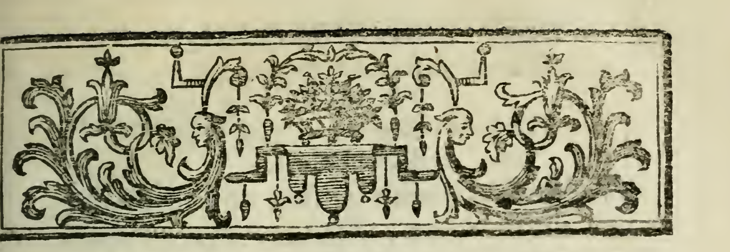
VALERE, *engagé ſecrettement avec Julie.*

GERONTE, *vieux Gentilhomme, pere de Lucile.*

LUCILE, *promiſe à Valere.*

FRONTIN, *Valet de Julie, au ſervice de Geronte.*

La Scene ſe paſſe dans les jardins du Château de Geronte.



L'HEUREUX DÉGUISEMENT,

OPERA-COMIQUE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *en habit de voyage*, FRONTIN.

JULIE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*



N ce lieu pourquoi m'introduire,
Malgré la frayeur qu'il m'inspire ?

FRONTIN.

Tout dort encor dans le Château ;
Ne craignez rien, je vais vous dire

Ce qui s'eſt paſſé de nouveau.

JULIE.

Voyons : hâte-toi de m'inſtruire.

FRONTIN.

Volontiers ; mais il faut de l'ordre. Je vous diſois donc, Madame, que depuis le jour que Valere, après vous avoir donné ſa foi, ſortit un beau matin de chez vous, ſous prétexte d'aller arranger ſes affaires pour vous épouſer ; & qu'il laiſſa par mégard ſur ſa table une Lettre & un Portrait qui vous inſtruiſirent de ſa perfidie ; vous m'envoyates après lui pour tâcher de découvrir....

JULIE *vivement.*

Air : *Ici ſont venus en perſonne.*

Finis ce détail inutile,
Tu m'as écrit que de Lucile
Il alloit devenir l'Epoux :
Que le vieux Geronte ſon pere,
L'attendoit ici dans ſa Terre :
Qu'à lui tu t'étois préſenté
Pour valet ; que de mon côté
J'euſſe à partir en diligence.
Hé ! bien : J'arrive en conſéquence.
Ici pourquoi m'amenes-tu ?
Dis donc : Que ſçais-tu ? Qu'as-tu vû ?

FRONTIN.

Ce que je ſçais, Madame, ce que je ſçais ?

JULIE.

Dis donc vîte.

FRONTIN.

Je ſçais que Valere eſt arrivé d'hier ; car je l'ai vû.

JULIE.

Tu l'as vû ?

FRONTIN.

Oui, Madame.

JULIE.

Le traître !

FRONTIN.

Oui, Madame. Je ſçais auſſi que la nôce eſt pour ce ſoir ; car Geronte a donné des ordres pour cela.

JULIE.

Le perfide !

FRONTIN.

Oui, Madame. Je ſçais encore que vous m'avez tout l'air de rompre ce mariage-là.

JULIE.

Oh ! je t'en réponds.

ARIETTE.

Le parjure, le volage,
Malgré la foi qui l'engage,
Oſe former d'autres nœuds !
Qu'il tremble, qu'il frémiſſe ;
Je vais pour ſon ſupplice,
Me montrer à ſes yeux.
A ſa nouvelle amante

Démaſquons le trompeur :
Que le mépris, la froideur,
Que le dépit, la fureur
Soient le ſeul prix de ſa flâme inconſtante.
Que celle qui l'enchante,
Sans ceſſe le tourmente,
Et lui perce le cœur.

FRONTIN.

Hé ! bien ; voilà ce qui s'appelle avoir du courage & de la fermeté !

JULIE.

Le fourbe ! C'eſt donc pour ce ſoir ?

FRONTIN.

Oui, vraiment. Geronte enchanté de ſon gendre futur, & plus encore de ſes grands biens, veut nous ſouffler tout cela dans une nuit. Comment donc ? Il fait préparer dans ce jardin une fête magnifique, il donne à ſa fille un train conſidérable, une ſuite nombreuſe.

Air : *Quand le péril.*

Et pour la rendre plus brillante,
Le bon homme en perd la raiſon.
Il veut avoir pour ſa maiſon
Une Surintendante.

JULIE.

Ah ! ah ! ce que tu me dis là me fait naître une idée. Oui : je pourrai bien mieux les tromper. Dis à Geronte que tu connois une femme de condition dans le

malheur, qui cherche à ſe placer auprès de quelque jeune Dame.

FRONTIN.

J'entends.

JULIE.

Tu me préſenteras.

FRONTIN.

Fort bien !

JULIE.

Laiſſe-moi faire. Mon rôle ne m'embarraſſera pas vis-à-vis du vieillard.

FRONTIN.

Je le crois, il eſt ſi facile !

JULIE.

Air : *Je ne ſçais comment.*

Les yeux baiſſés par modeſtie,
Doucement je l'aborderai :
D'un ton naïf, d'une voix affoiblie,
Lentement je lui parlerai ;
Dans le recit de mes diſgraces,
Je pleurerai,
Je gémirai,
Des *Honeſta* je connois les grimaces :
Je l'attendrirai.

FRONTIN.

La bonne piece !

JULIE.

Va, je prépare à mon traître un tour auquel il ne s'attend pas. Mais il faut m'introduire dans la maiſon, pour agir de concert.

FRONTIN.

A merveille ! Mais, Madame, en verité, l'honneur .... & l'avantage de servir avec une camarade .... enfin une Maitresse qui veut bien se mettre au niveau de son serviteur pour....

JULIE.

Laisse-là tes complimens, & songe à m'appeller désormais Léonor.

FRONTIN.

Léonor ! & pourquoi quitter le nom de Julie ? Il étoit si joli !

JULIE.

Que tu es simple ! avec ce nom-là Valere malgré le déguisement que je vais prendre....

FRONTIN.

Ah ! je comprends. C'est penser à tout. (*à part.*) Quelle rusée !

JULIE.

Je vais me préparer. Toi, ne néglige rien pour engager Geronte à m'accepter.

FRONTIN.

Air : *Trois enfans gueux.*

Soyez tranquille, allez, je réussis,
Quand j'entreprends de conduire une affaire.
Je vous retiens d'avance en ce logis.
Accordons-nous.

JULIE.

Sur quoi ?

FRONTIN.

Sur l'honoraire.

JULIE.

Finis tes plaiſanteries. Je t'attendrai chez moi,& tu me trouveras prête. Quelle joie, Frontin, de pouvoir punir un perfide!

Elle ſort.

SCENE II.

FRONTIN *ſeul.*

JE conçois cela. Tromper & ſe venger; cela eſt aſſez ſatisfaiſant. Au ſurplus voilà l'uſage, & ma Maitreſſe eſt dans l'ordre.

Air, Noté N°. 1.

Tant qu'à ſa Belle
Un amant eſt fidele,
Le plus tendre retour
Doit payer ſon amour;
Mais auſſitôt qu'il change,
Soudain elle s'arrange
Pour le faire ſouffrir:
Car dût-elle en périr,
La femme qui ſe venge
A toujours du plaiſir.

Mais j'apperçois notre vieux Seigneur. Il a l'air bien occupé.

SCENE III.

GERONTE, FRONTIN.

GERONTE.

Air : *L'occasion fait le larron.*

VALERE enfin ce soir sera mon gendre ;
Tout est d'accord, le contrat est dressé:
Eraste ici n'a plus rien à prétendre,
Et m'en voilà débarrassé.

FRONTIN *à part.*

Cela n'est pas encor sûr.

GERONTE.

Je l'ai prié de supprimer ses visites, il n'osera reparoître. Il n'a que sa noblesse pour tout bien. Lucile à qui il avoit sçu plaire, paroît triste depuis l'arrivée de Valere.

FRONTIN *à part.*

Ce n'est pas sans raison.

GERONTE.

Mais tout est conclu. Je me moque de cela.

FRONTIN *à part.*

Oh ! nous verrons.

GERONTE.

Je viens de lui parler ferme.

FRONTIN *à part.*

Paroles perdues !

GERONTE.

Et je lui ai fort bien dit que la jeuneſſe eſt ſujette à bien des défauts.

FRONTIN.

Que malheureuſement la vieilleſſe n'a plus.

GERONTE.

Et que le bien ſeul doit déterminer.

FRONTIN.

Fi donc ?

GERONTE *l'appercevant.*

Hem ! Ah ! c'eſt toi, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur. Mais vous me paroiſſez agité.

GERONTE.

Oh ! ce n'eſt rien. Je viens de gronder Lucile.

FRONTIN.

La pauvre enfant ! n'eſt-ce pas au ſujet d'Eraſte ?

GERONTE.

Juſtement.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, cet Eraſte-là lui tient bien au cœur.

GERONTE.

Qu'il lui tienne à tout ce qu'il voudra.

ARIETTE.

Je veux qu'elle ait Valere,
J'en ai donné ma foi;
Cet amant doit lui plaire,
Il me convient à moi. (*fin.*)

FRONTIN.

Si la Belle au contraire
A fait un autre choix.

GERONTE.

Ne suis-je pas son pere?

FRONTIN.

Oh! vraiment, je le crois;
Mais vous aurez beau faire,
L'Amour sçaura....

GERONTE.

Tais-toi:
Ce sera mon affaire,
Je lui ferai la loi.
Je veux &c.

FRONTIN.

Vous avez raison; il vous convient, tout est dit.

GERONTE.

Oh! oh! je sçais mes droits. Je veux en conséquence lui donner quelque personne prudente pour la conduire, car elle est étourdie....

FRONTIN *d'un ton affectueux.*

Ah! Monsieur, une jeune veuve que j'ai servie, & que je servirois encore, si ses malheurs ne l'avoient obligée de me

réformer, ſeroit bien votre affaire. Elle cherche actuellement quelque place honorable.

GERONTE.

Et quelle eſt-elle ?

FRONTIN.

Vraiment, Monſieur, c'eſt une femme de condition ; mais d'une régularité, d'une vertu, d'un ſcrupule....

GERONTE.

Mais elle eſt jeune, me dis-tu ?

FRONTIN.

Voilà ce qu'il y a d'admirable ! C'eſt, vous dis-je, tout ce qu'il vous faut.

GERONTE.

Air : *Sur le Pont d'Avignon.*

Mais pourrai-je la voir ?

FRONTIN.

Je connois ſa demeure :
Elle ſera chez vous au plûtard dans une heure.

GERONTE.

Tu me feras plaiſir. Valere en ſera charmé, & cela le raſſurera.

FRONTIN *à part.*

Ah ! oui, très charmé.

GERONTE.

Car il eſt un peu jaloux.

FRONTIN.

Léonor le guérira.

GERONTE.

Léonor ?

FRONTIN.

Oui : c'eſt le nom de la perſonne en queſtion. Elle a fait des cures ſurprenantes.

Air : *Des Trembleurs.*

Elle fixe le volage,
Ramene un mari peu ſage,
Humaniſe la ſauvage,
Tranquilliſe le jaloux :
Par ſon art dans le ménage,
On ne voit jamais d'orage ;
Et le fruit de ſon ouvrage
Eſt le bonheur des Epoux.

En un mot, brouilleries, pardons, ruptures, raccommodements, tout eſt de ſon reſſort.

GERONTE.

C'eſt un prodige ! il faut en profiter.

ARIETTE.

Par ſes ſoins, ma fille,
Au bien s'adonnera,
Se formera :
Elle élevera,
Sa petite famille ;
Et chacun s'écriera
Les jolis enfans que voilà !
Je brule, je pétille
Quel plaiſir ce ſera
De voir cela.

Va la chercher, Frontin, je ſuis d'une impatience !... Je vais en prévenir ma fille.

(Il ſort en chantant.)

Quel plaiſir ce ſera &c.

SCENE IV.

FRONTIN *seul.*

CELA ne va pas mal. Ah ! M. Valere, vous n'avez qu'à vous bien tenir. Nous allons travailler pour vous. Mais le voici, je crois, avec Lucile. Saisissons ce moment pour rejoindre Julie, & lui annoncer ces bonnes nouvelles.

(*Il sort.*)

SCENE V.

VALERE, LUCILE.

VALERE.

Air, Noté N°. 2.

PRET à devenir votre epoux,
Une trop juste crainte allarme ma tendresse.
Un pere pour combler mon espoir le plus doux
M'accorde votre main ; mais ma délicatesse
Ne veut l'obtenir que de vous.

Oui, belle Lucile, je vous aime, & le don seul de votre cœur peut faire ma félicité.

LUCILE.

Vous me connoiſſez depuis quelques inſtans, & vous m'aimez, Monſieur ? Je le veux croire ; mais il faut auſſi que je vous aime, & vous l'exigez ! En vérité....

VALERE.

Peut-on déſirer avec trop d'ardeur un bien ſi précieux ?

LUCILE.

Air, Noté N°. 3.

Par les ſoins & par la conſtance
On mérite un pareil retour,
Puis-je compter ſur un amour
Qui demande dès ſa naiſſance ?
Contentez-vous de l'eſperance,
J'aimerai peut-être à mon tour.

VALERE.

Que je ſuis malheureux !

LUCILE.

Effectivement, vous êtes bien à plaindre. (*à part.*) Qu'il m'ennuye !

VALERE.

Sans doute, puiſque vous ne m'épouſerez que par obéiſſance.

LUCILE.

N'eſt-ce pas beaucoup que d'obéir ?

VALERE.

En eſt-ce aſſez pour un cœur qui vous adore ?

LUCILE.

LUCILE.

(*à part.*) Qui vous adore ! (*haut.*) Songez que j'aurois pû refuser....

VALERE *vivement.*

O ! ciel ! j'aurois expiré de douleur à vos yeux.

LUCILE.

(*à part.*) Expiré ! Qu'il est fade !

SCENE VI.

GERONTE, LUCILE, VALERE.

GERONTE.

JE te cherchois, ma fille. Ah ! vous voilà, Valere : hé ! bien, j'aime cela ; les pauvres enfans ! ... Allons, continuez, il faut s'accoutumer à être ensemble, cela est nécessaire. Tenez, j'ai connu jadis les délices du tête à tête : j'en ai profité quelquefois, & je m'en ressouviens encore avec plaisir.

ARIETTE.

Dans un réduit,
La nuit,
Sans bruit,
Lorsqu'un amant
Sçait bien instruire

De ſon martyre
Un objet charmant ;
La Belle ſoupire,
Et plaint ſon tourment.
L'amant careſſant
Devient plus preſſant :
On lui réſiſte
Foiblement ;
Mais il inſiſte
Vivement ;
Et d'une cachette
L'Amour qui les guette
Saiſit le moment. (*bis.*)

Voilà comme je faiſois, & comme il faut s'y prendre.

VALERE.

Oui ; mais il faut être aimé pour cela.

GERONTE.

Sans doute. Eſt-ce que vous en êtes encore à compter votre martyre ? Conſolez-vous. Ce ſoir l'Amour ſaiſira le moment.

LUCILE.

Eh ! mon pere !

GERONTE.

Tu rougis ? C'eſt bien fait. O çà, ma fille, je viens te faire part d'une découverte admirable.

LUCILE.

Quelle découverte ?

GERONTE.

Air : *Fanfare de S. Cloud.*

C'eſt une femme charmante
Que Frontin doit m'amener.
Que tu vas être contente
Si je puis te la donner !
On la dit prudente & ſage ,
Je crois qu'elle conviendra :
Du détail de ton ménage
Ton mari la chargera.

LUCILE.

C'eſt-à-dire que vous m'allez donner une Gouvernante ?

GERONTE.

Eh ! non ; mais tu es encore trop jeune pour conduire une maiſon.

LUCILE *vivement.*

Il ne faut donc pas me marier.

GERONTE.

Si fait , ſi fait.

LUCILE.

Mais ſi je ne ſuis pas capable....

GERONTE.

Il y a des choſes que tu peux faire.

LUCILE.

Eh ! non , mon pere , je ne ſçais rien.

GERONTE.

Veux-tu que je te diſe ? Je crains que tu n'en ſçaches trop.

LUCILE.

Air : *Menuet de Grandval.*

Mais vous ne dites rien, Valere ;
Approuveriez-vous ce projet ?

VALERE.

Quelqu'un choisi par votre pere
Doit être un excellent sujet.

LUCILE.

Fort bien, cela étoit arrangé, & je vois que la méfiance....

VALERE.

Point du tout, Mademoiselle.

LUCILE *à part.*

Il sera jaloux ! que je suis malheureuse !

VALERE.

Mais à votre âge, on est quelquefois obsédée.

GERONTE.

Oui, les Galants viennent roder, il faut écarter cela ; n'est-ce pas, Valere ?

VALERE.

Sans doute.

Air, Noté N°. 4.

Jeune Epouse ignore l'adresse
Dont usent ces séducteurs.
Pour surprendre sa foiblesse,
Petits soins, sermens imposteurs
Sont de leur fausse tendresse
Les garants trompeurs ;
Mais l'Argus veille sans cesse,
Pour montrer à sa jeunesse
Le piége caché sous les fleurs.

GERONTE.

Vous avez raiſon, le piége ! oui, le piége eſt fort bon.

LUCILE.

Et moi, je vous dirai malgré mon peu d'expérience, que toutes ces précautions ne ſont qu'une ſotte maladreſſe ; & qu'il eſt ſouvent dangereux de trop gêner une jeune femme.

GERONTE.

Oh ! oh ! où peut-elle avoir appris cela ?

LUCILE.

Air, Noté N°. 5.

Toujours ſoupçonner, toujours craindre,
C'eſt le tourment d'un cœur jaloux.
Hélas ! qu'un époux eſt à plaindre,
Quand il a beſoin de verroux !
Dormez ſur la foi d'une Belle,
Maris, qui voulez être heureux.
La liberté vous ſert bien mieux
Que la garde la plus fidelle.

GERONTE.

Oh ! la liberté ! une femme en a toujours aſſez. (*à Valere.*) Qu'en dites-vous ?

VALERE.

Diſpenſez-moi de répondre. J'aurois peur de déplaire....

LUCILE *piquée.*

Air : *Un mouvement de curiosité.*

Eh ! non, Monſieur, vous n'avez rien à craindre,
Expliquez-vous avec ſincerité :
Un jour de plus que vous ſerviroit de feindre
Pour me tromper avec plus de ſureté ?
Vous parlerez demain ſans vous contraindre ;
Et vous aurez pour vous l'autorité.

VALERE.

Moi ! Vous tromper ! Ciel ! Vous me croyez capable....

LUCILE.

Allez, Monſieur, vous ferez tout comme les autres, & je ſçais à quoi je dois m'attendre.

VALERE.

De grace, belle Lucile ; quoi ! Vous ſortez !

LUCILE.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

LUCILE *d'un ton piqué.*

Mon pere, permettez-moi d'aller réfléchir ſur les nouveaux devoirs que l'on vient de m'impoſer.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

GERONTE, VALERE.

GERONTE.

ELLE eſt un peu piquée.

VALERE.

J'en ſuis au déſeſpoir.

GERONTE.

Vous avez bien fait de tenir bon ; cela étoit-de conſéquence. D'ailleurs ce ſont mes intentions.

VALERE.

Elle m'en croira complice, & vous ſçavez que je les ignorois.

GERONTE.

Eh ! non, vous dis-je. Allez la rejoindre, dites-lui quelques douceurs ; les nuages ſe diſſiperont. C'eſt un petit caprice qui ſe paſſera.

VALERE.

J'y cours ; mais je crains de l'irriter encore.

SCENE VIII.

GERONTE *ſeul.*

LE pauvre garçon ! Il en eſt déſolé. Que les hommes ſont à plaindre d'avoir à eſſuyer les petites fantaiſies de toutes ces femelles, & qu'ils ſeroient heureux s'ils pouvoient s'en paſſer !

ARIETTE.

On prend femme ; c'eſt l'uſage ;
Mais tout homme, s'il eſt ſage,
Avant d'entrer en ménage,
Y réfléchit bien du temps.
Dans les nœuds du mariage
Combien d'epoux mécontens !
On ſe dégoûte, on enrage,
On ſe brouille, on fait tapage ;
Et l'on fait rire les gens.
Le caprice,
L'injuſtice,
L'artifice,
La malice
De la femme ſont le lot.
Si l'Epoux eſt pacifique,
C'eſt un nigaud, c'eſt un ſot ;
S'il ſe plaint, s'il dit un mot,
C'eſt un maître tyrannique ;
S'il la ſuit, c'eſt un jaloux.

S'il s'arrête, s'il badine
Un instant chez sa voisine,
Sa moitié dans son courroux,
Impertinente, revêche,
Insolente, pigrièche,
Le fait mettre à ses genoux.
Pauvre Epoux
Que faire ? (*bis.*)
Enrager tout bas, se taire,
Et filer doux.

C'est encore le meilleur parti.

SCENE IX.

GERONTE, LÉONOR *deguisée*; FRONTIN.

FRONTIN.

IL est seul, avançons. Voilà, Monsieur, l'aimable Léonor dont je vous ai parlé.

GERONTE *en soulevant son voile.*

Approchez, vertueuse personne.... Qu'elle est belle, Frontin !

FRONTIN.

Trouvez-vous cela ?

GERONTE.

Quel air de douceur !

FRONTIN.

C'est un mouton.

LE'ONOR.

Puis-je me flatter de n'être pas tout-à-fait désagréable au Seigneur Geronte ?

Air : *Sûr de ta foi.*

En parlant de moi, Frontin vous aura fait,
Par excès de zèle, un trop brillant portrait.

GERONTE.

Ah ! Mignone, il ne l'a point fait assez beau. (*à part.*) Quelle grace !

FRONTIN *à part.*

La friponne joue à ravir.

LE'ONOR.

Ah ! Monsieur, les malheurs m'ont bien changée.

FRONTIN.

Oh ! oui ; la douleur d'un veuvage.... la perte d'une fortune .... les veilles .... les austérités....

GERONTE *la regarde à chaque mot & se retourne du côté de Frontin.*

A son âge ! Quel dommage !

LE'ONOR.

Air : *Que je regrette.*

Je ne regrette plus le bien,
Si chez vous il m'en reste à faire :
Daignez m'en fournir le moyen.

GERONTE.

Vous me serez très nécessaire.
(*à part.*) Je suis tout troublé.

LE'ONOR.

Quoi ! Monsieur,

Puis je eſperer un tel bonheur ?

GERONTE.

Ah ! reſpectable Léonor, c'eſt vous qui ferez celui de ma maiſon ; mais rien ne vous manquera.

LE'ONOR.

Si vous daignez m'y recevoir, il me faut ſi peu de choſe ! le plus ſimple vêtement, la plus légere nourriture....

GERONTE.

Non pas. Je prétends que la meilleure chere & les plus beaux habits....

FRONTIN.

Ne parlez pas de cela. Vous allez la fâcher. Elle eſt d'une ſimplicité & d'une frugalité....

GERONTE.

Oui ?

FRONTIN.

Elle m'y avoit accoutumé, je ne mangeois plus.

GERONTE.

Cela eſt admirable !

LE'ONOR *triſtement.*

J'ai fait jadis regner l'ordre & la décence dans la maiſon de feu mon epoux.

FRONTIN.

Ah ! ſi vous aviez vû cela !

LE'ONOR *pleurant.*

Je l'ai perdu.

FRONTIN *pleurant.*

Ah ! ah !

LE'ONOR.

Je n'ai point d'autres talens. L'honneur, la vertu ; c'eſt tout ce qui m'eſt reſté dans mon triſte état.

GERONTE.

Air :

Diſſipez cette triſteſſe,
Elle pénetre mon cœur.
Mignone, à votre malheur
Je ſens que je m'intereſſe.
Il ne doit lancer ſes traits
Que ſur une ame commune :
Tant d'eſprit & tant d'attraits
Ne ſont pas faits
Pour l'infortune.

LE'ONOR *feint de ſe retirer.*

Eh ! Monſieur, que dites-vous ?

GERONTE *à Frontin.*

Hé bien ! où va-t-elle donc ?

FRONTIN.

Vraiment, vos éloges la font rougir. Vous riſquez de la perdre.

GERONTE *la ramene.*

Eh ! venez donc.

LE'ONOR.

Air :

Je crains trop le charme
D'un diſcours flatteur :
La vertu s'allarme

De la moindre douceur.
Un mot, un ſeul geſte
Amollit le cœur :
Bientôt, ſi je reſte,
Adieu la pudeur. (*bis.*)

Permettez-moi de me retirer.

GERONTE.

Non, non, reſtez. Je ne dirai plus rien. Frontin, quelle modeſtie !

FRONTIN.

Cela eſt inconcevable ! (*à part.*) La fine mouche !

GERONTE.

Je ne veux plus agir que par vos conſeils. Que ma fille ſera heureuſe d'être entre vos mains !

LE'ONOR *ironiquement.*

Elle s'en trouvera bien, je vous aſſure.

FRONTIN *à Geronte.*

C'eſt une Gouvernante comme on n'en voit point.

GERONTE.

Mais qui peut à votre âge vous avoir donné tant d'expérience ?

LE'ONOR *d'un ton fort grave.*

L'étude & la réflexion.

FRONTIN *à Geronte du même ton.*

Et la réflexion.

LE'ONOR.

ARIETTE.

J'ai la confiance
Des maris inquiets :
J'ôte l'efpérance
Aux galants muguets.
J'obferve, je guette
Du matin au foir ;
Et fous ma baguette
L'Epoufe coquette
Rentre en fon devoir.

Voilà tout mon fecret.

FRONTIN.

C'eft un dragon de vertu.

GERONTE.

Allons, allons ; il me tarde de vous préfenter à ma fille. Frontin, tu m'as fait un beau préfent.

FRONTIN.

Je le fçais bien.

GERONTE.

TRIO.

Qu'elle eſt habile !

FRONTIN.

Vous ne voyez rien encor.

GERONTE.

C'eſt pour Lucile
Un vrai tréſor.

FRONTIN.

Oui, pour Lucile,
C'eſt un tréſor.

GERONTE *à Léonor.*

Viens-çà, ma chere.

LE'ONOR *à part.*

J'ai ſçu lui plaire.

GERONTE.

Tu donneras le ton
Dans ma maiſon :
Sois la maitreſſe.

LE'ONOR & FRONTIN.

Quelle allegreſſe !

GERONTE.

Et que chacun prenne de tes leçons.

LE'ONOR & FRONTIN.

Oh ! pour le coup, [Frontin, / Ma foi,] nous le tenons.

GERONTE.

Sois la maitresse.

LE'ONOR.

Je suis maitresse !

FRONTIN.

Quelle allegresse !

GERONTE.

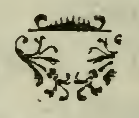
Et que chacun prenne de tes leçons.

LEONOR & FRONTIN.

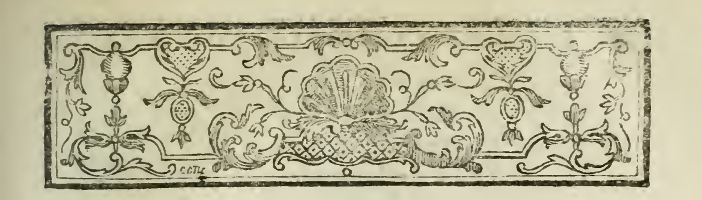
Oh ! pour le coup, [Frontin, / Ma foi,] nous le tenons.

(Ils sortent.)

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN *seul en éclatant de rire.*

ARIETTE.


H! ah! ah! le tour eſt charmant!
En un moment,
Par ſon déguiſement,
Notre prude nouvelle
A troublé la cervelle
Du bonhomme enchanté:
Il n'écoute plus qu'elle.
Je crois, en vérité
Qu'il eſt tenté
De ſa beauté.
Sur la réſerve,
Léonor les obſerve;
Et par la gravité
Son propos eſt dicté.
Lucile endêve,
Et ne dit mot:

Valere rêve,
Et fait le ſot :
Geronte admire
D'un air ſournois ;
Et moi de rire
En tapinois.
Ah ! ah ! ah ! j'en mourrai, je crois.

J'ai laiſſé notre grave Léonor avec Lucile qu'elle a priſe en particulier ; elle va ſans doute diſpoſer ſes batteries ; mais les voici.

SCENE III.

LÉONOR, LUCILE, FRONTIN.

LE'ONOR *d'un air gai.*

Ah ! c'eſt toi, Frontin ?

FRONTIN *d'un ton affecté.*

Oui, Dame Léonor, tout prêt à exécuter vos ordres.

LEONOR *à Lucile.*

Vous avez là un aſſez bon ſujet.

FRONTIN *avec humilité.*

Ah ! fi donc ; vous me faites rougir. Je ſuis plein d'imperfections ; mais avec vos bons exemples....

LÉONOR *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

FRONTIN *déconcerté.*

Que diantre !

LÉONOR.

Ah ! ah ! ah ! ah !

FRONTIN.

Se moque-t-on de moi ?

LÉONOR.

Air : *Allez vous tomber en foiblesse.*

Laisse là, Frontin, la grimace,
Tu peux lever les yeux.

FRONTIN.

Comment donc !

LÉONOR.

Oui ; je t'en fais grace :
Reprend ton air joyeux :
Lucile à qui j'ai sçu plaire,
Te permet de te défaire
De ce ton doucereux.

FRONTIN.

Ah ! tant mieux ! ma foi je respire,
L'air grave m'étouffoit.
Je craignois d'éclater de rire,
Cela me suffoquoit.

LÉONOR.

Hé ! bien, charmante Lucile, je vous ai fait peur, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Je l'avouerai, j'étois prévenue contre vous.

FRONTIN *à Léonor.*

Je crois qu'elle vous donnoit au diable de bon cœur.

LUCILE.

ARIETTE.

Je vous croyois, ma chere,
Impérieuſe, auſtere;
Scrupuleuſe, ſévere;
Mais en vous je ne voi
Qu'une humeur ſociable,
Qu'un caractere affable
Qui bannit mon effroi.
Vous êtes trop aimable
Pour un pareil emploi.

LEONOR.

Auſſi ne l'ai-je pris que pour vous être utile.

ARIETTE.

Vous aimer, vous ſervir, vous plaire,
Voilà l'objet de mes deſirs:
Votre bonheur ſera ma ſeule affaire,
Je prendrai ſoin de vos plaiſirs.
Un tendre amant gémit, ſoupire
Des nœuds qui l'éloignent de vous;
Mais dès ce ſoir il ſera votre Epoux,
Si par mes ſoins vous vous laiſſez conduire.

FRONTIN *à Lucile.*

Vous conviendrez qu'elle eſt aſſez commode!

LÉONOR.

Vous aimez Eraſte, lui ſeul peut rendre

votre petit cœur content ; & j'ai bien des choſes à vous dire là-deſſus ; mais il faut me donner toute votre confiance.

LUCILE.

Elle vous eſt bien due. Oui, ma chere Léonor.

FRONTIN.

Ma chere, cela m'attendrit.

LÉONOR.

Air : *Dieu des amans.*

Tais-toi, badin,
Vois dans ce jardin
Si quelqu'un eſt venu nous ſurprendre.

FRONTIN.

Vous me chaſſez ! ah ! quelle noirceur !
J'aime les récits à la fureur.

LÉONOR.

Ne veux-tu pas comprendre
Qu'il faut du ſecret ?

FRONTIN.

Hé ! bien : je ſuis diſcret.

LÉONOR.

Lucile doit apprendre
Des faits importans
Que tu ſçais dès long-temps.

FRONTIN.

Ah ! vous avez raiſon.

LÉONOR.

Va donc ; (*à l'oreille.*) & lorſque Geronte

ſera bien en colere, reviens me prendre chez moi, pour m'aider à frapper les derniers coups.

FRONTIN.

Cela ſuffit. (*Il ſort.*)

SCENE III.

LÉONOR, LUCILE.

LUCILE *vivement.*

QU'avez-vous donc à m'apprendre, & comment pourrai-je me flatter d'avoir Eraſte? Je brule de le ſçavoir.

LÉONOR.

J'aime cette impatience; mais le voici. Valere qui vous paroît ſi tendre & ſi amoureux....

LUCILE.

Oh! je le déteſte.

LÉONOR.

à part. *haut.*

Tant mieux. Valere enfin que vous devez épouſer ce ſoir, n'eſt qu'un perfide qui vous trompe. Il eſt engagé ſecrettement avec une Dame que l'on nomme Julie & qui le pourſuit actuellement.

LUCILE *vivement.*

Le ſcélerat ! je vais tout découvrir à mon pere.

LÉONOR.

Doucement ; il ne faut pas faire une pareille démarche ſans avoir de preuve ; & voici qui vous en ſervira.

(Elle lui donne un Portrait que Valere avoit oublié à ſon départ.)

LUCILE.

Que vois-je ?

LÉONOR.

Votre Portrait qu'il a ſacrifié à cette Dame. Elle me l'a confié pour vous le rendre.

LUCILE.

Le traître !

LÉONOR.

Vous ſentez combien ce procédé eſt inſultant !

LUCILE.

ARIETTE.

Quelle perfidie !
Dieux ! quelle noirceur !
Jugez de mon malheur,
Si lorſqu'il m'a trahie
Il avoit eu mon cœur :
La honte & la douleur
M'auroient ôté la vie.
Quelle perfidie !
Dieux ! quelle noirceur !

LE'ONOR.

Allez trouver Geronte. Vous pouvez me citer ; & lorſqu'il en ſera temps, je fournirai d'autres preuves ; (*à part.*) du moins, je l'eſpere.

LUCILE.

Que je vous ai d'obligations ? Cher Eraſte, peut-être que cet incident nous ſera favorable.

LE'ONOR.

N'en doutez pas.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Je vous promets d'engager votre Pere
A vous donner à l'objet de vos vœux ;
Mais avant tout, il faudra de Valere
Dévoiler le crime à ſes yeux.

Allez ; mais agiſſez encore ſecrettement ; & ſi vous rencontrez Valere, ne lui laiſſez rien appercevoir. Il doit me parler ici & j'ai beſoin de gagner ſa confiance pour vous ſervir.

LUCILE.

Que je vous embraſſe ! Je vous devrai le bonheur de ma vie.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LÉONOR *seule.*

PUisse-t-elle faire aussi le mien !

ARIETTE.

Vole, Amour, vole à ma voix,
Venge-toi d'un parjure,
Son crime est une injure,
Pour tes droits.
Il m'a juré cent fois
Une ardeur éternelle :
Sa flâme nouvelle
Blesse ton choix.
Vole à ma voix ;
Ramene l'infidele
Sous mes loix.

Le voici. J'ai peine à retenir ma colere. Il faut feindre cependant pour le mieux tromper.

(Elle baisse son voile.)



SCENE V.

LÉONOR, VALERE.

LE'ONOR *gravement.*

JE vous attendois, Monſieur.

VALERE.

Ah ! diſcrete Léonor ; j'ai recours à vous. Vous voyez l'homme du monde le plus malheureux.

LE'ONOR.

Vous ne méritez pas un pareil ſort. (*ironiquement*) Vous êtes ſi honnête homme ! (*à part.*) Le fourbe !

VALERE *toujours diſtrait, & n'oſant jetter les yeux ſur Léonor.*

J'aime, que dis-je ? J'adore Lucile, je vais l'épouſer ; & cependant je ſoupire.

LE'ONOR.

J'entends, vous ne la croyez pas auſſi amoureuſe que vous.

Air : *Comment faire.*

Mais une fille ne doit point
Paroître ſenſible à ce point :
La pudeur l'engage à ſe taire.

VALERE.

Un autre ſans doute a ſon cœur,
Jamais je n'en ſerai vainqueur.

LE'ONOR *à part.*

Je l'eſpere.

Allez, Monſieur, le temps & ſa vertu la rendront ſans doute plus ſenſible à votre mérite.

VALERE.

Ne me flattez pas d'un bonheur que vous ſeule pouvez me faire obtenir.

ARIETTE.

En ma faveur faites valoir vos droits.
Vous excellez dans l'art de ſéduire une Belle;
Et le cœur de la plus rebelle
Devient docile à votre voix.
Lucile vous chérit, elle aime à vous entendre,
Engagez ſon cœur à ſe rendre:
De ſon devoir tracez-lui le portrait.
On goûte une leçon, on s'empreſſe à l'apprendre,
Quand c'eſt l'amitié qui la fait.

Vous pouvez tout exiger de ma reconnoiſſance, ſi par votre moyen....

LE'ONOR.

Je puis quelque choſe, il eſt vrai: mais enfin .... vous parlez de reconnoiſſance, & qui m'aſſurera de ſes effets? (*en le fixant.*) Je connois des gens qui m'avoient tout promis pour devenir heureux, & qui ont tout oublié après leur bonheur.

VALERE.

Ce ſont des ingrats que l'on devroit punir.

LE'ONOR.

Sans doute. (*à part.*) Et tu peux t'y at-

tendre. (*haut.*) Mais vous-même, Monſieur,

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

N'avez-vous jamais oublié
Les bienfaits ? ....

VALERE *vivement.*

Ce ſoupçon m'offenſe.
Par eux l'honnête homme lié,
S'acquitte par la récompenſe.

LE'ONOR.

(*à part.*) Le monſtre ! (*haut.*) C'eſt penſer noblement. Mais cependant .... vous avouerai-je mes craintes ? Je voudrois un écrit, lui ſeul me raſſureroit.

VALERE.

Hé ! bien, jugez de ce que je veux faire pour vous. J'avois prévû votre inquiétude, & vous mettrez vous-même le prix à vos bienfaits.

LE'ONOR.

Expliquez-vous.

VALERE *tire un papier.*

Oui, ſage Léonor, vous avez toute ma confiance. Je vous crois incapable d'en abuſer. Prenez ce papier. Il eſt ſigné de ma main.

LE'ONOR.

(*à part.*) A merveille ! (*haut.*) Après ?

VALERE.

Vous pourrez le remplir. Servez-moi,

& fixez votre récompenſe. Je vous avouerai de tout.

L E' O N O R *avec transſport, après avoir pris le blanc ſeing.*

Ah ! Monſieur, ce procédé me charme. Soyez sûr que j'en ferai un bon uſage.... Vous m'avez gagnée. (*ironiquement.*) Vous êtes ſi franc & ſi ſincere ! Ne craignez plus l'indifference de celle que vous devez épouſer.

A R I E T T E.

Je connois plus d'un tour,
Pour moi tout eſt poſſible.
Vous la verrez ſenſible
Avant la fin du jour.
Dès ce ſoir mon adreſſe
Rendra votre maitreſſe
A vos vœux empreſſés.
Comptez ſur ma promeſſe ;
Pour vous je m'intéreſſe
Plus que vous ne penſez.

VALERE.

Quoi ? Vous me promettez...?

LE'ONOR.

Je ſuis sûre de mon fait. (*à part.*) Perfide, tu ne m'échapperas plus. (*haut.*) Mais, laiſſez moi ſeule, les momens nous ſont chers.

VALERE.

Je ſors pénétré de vos bontés, & je vais en attendre les effets.

SCENE VI.

LÉONOR *seule.*

ARIETTE.

VA, tu n'attendras pas.
Oui : je tiens ton supplice :
Tremble, le précipice
Est ouvert sous tes pas.

Récitatif obligé.

Mais, mon cœur gémissant
Souffrira de sa peine.
Suis je sûre en le punissant
Qu'il reprendra sa chaîne ?
De ce lien tout mon bonheur dépend.
Tâchons de l'attendrir : si son cœur se repent ;
Ma victoire est certaine.

J'entends du bruit, il est temps d'achever mon ouvrage.

(Elle sort.)



SCENE VII.

GERONTE, LUCILE, FRONTIN.

GERONTE.

ARIETTE.

LA fureur me tranſporte.
Me traiter de la ſorte !
Comment ! un tel affront
Fera rougir mon front !
J'étouffe....
Ouffe !
Le traitre le payera. (*fin.*)

FRONTIN, *rit à part.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah !

GERONTE.

Comment, Coquin ! tu ris !

FRONTIN.

Non, le Diable m'emporte ;
J'éclate, je gémis ;
Ma douleur eſt ſi forte !

GERONTE.

La fureur, &c.
Frontin, ſers ma colere.

FRONTIN.

Monſieur, que faut-il faire ?

GERONTE.

Vole chez le Notaire
Déchirer le Contrat.

FRONTIN.

(pleure.) *(rit.)*
Ah, ah ! Ah, ah, ah, ah !

GERONTE.

Contremande la fête
Dont j'avois pris le soin.

FRONTIN.

Je ne suis pas si bête,
Nous en aurons besoin.

GERONTE.

Et toi, ma chere fille,
Soutien de ma famille,
Va, e te marierai,
Si-tôt que je pourrai :
Que l'honneur te décide,
Laisse là ce Perfide,
Je sçais un autre Epoux.

FRONTIN, *à part.*

Elle a cho si sans vous.

GERONTE.

Hem !

FRONTIN.

Je dis comme vous.
Il faut un autre Epoux.

GERONTE.

La fureur, &c.

FRONTIN.

Allons, Monsieur, pestez, jurez, criez, & vous aurez raison. Quelle horreur! Quel brigandage !

GERONTE.

GERONTE.

AIR : *Que chacun de nous se livre.*

Ah ! Si j'étois de son âge ,
Il éprouveroit mon bras.

FRONTIN.

On verroit un beau tapage.
Crac ! d'un coup sa tête à bas.

GERONTE.

Oh ! je t'en réponds.

FRONTIN.

Là peste !
On connoît votre vigueur.
Il auroit bientôt son reste :
Ce que c'est qu'avoir du cœur !

LUCILE.

Eh ! mon Pere ! tranquillisez-vous !

GERONTE, *furieux.*

Que je me tranquillise ? On m'insulte ; on m'outrage , on me deshonore !... la colere... la rage... je ne me possede pas.

FRONTIN.

C'est bien fait.

GERONTE, *le prenant par le bras.*

Et toi ? Que tardes-tu ? Cours où je t'ai dit.

FRONTIN.

Oui , Monsieur.

GERONTE.

Déchire , brise , casse , renverse.

FRONTIN.

Oui , Monsieur. (*à part.*) Allons , voilà qui est admirable ! Il est temps d'aller rejoindre Léonor. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LUCILE, GERONTE.

GERONTE, *attendri.*

MA chere fille!

LUCILE.

Calmez-vous, vous m'allarmez.

GERONTE.

Quel affront!

LUCILE.

Voulez-vous tomber malade?

GERONTE, *furieux.*

Je veux... je veux... Le Coquin!

LUCILE.

De grace...

GERONTE.

Le Scélérat!

LUCILE.

Appaiſez-vous.

GERONTE.

Qu'il vienne, & je lui ferai voir...

LUCILE.

Contraignez-vous, le voici.

SCENE IX.

LUCILE, VALERE, GERONTE.

VALERE, *vivement.*

CE que je viens d'apprendre eſt-il bien vrai, Monſieur? On m'accuſe d'avoir voulu vous tromper. On me dit marié ſe-

crettement, & vous avez la facilité de croire une telle calomnie. Et vous, Lucile, me condamnez-vous aussi, sans m'entendre ?

LUCILE, *avec dédain.*

Eh ! laissez-moi, Monsieur.

VALERE.

O Ciel ! (*à Geronte.*) Ah ! de grace nommez-moi l'imposteur : que je le confonde.

GERONTE.

Quoi ! Vous auriez l'audace ?....

VALERE, *fierement.*

Oui, j'ose défier l'univers.

GERONTE.

AIR. *Raisonnez ma musette.*

Comment ! En ma présence !
Mais voyez l'impudence !
Après sa trahison,
Il veut avoir raison.

VALERE.

Mais encore une fois, qui peut vous avoir dit ?....

GERONTE.

Des gens dignes de foi.

VALERE.

Mais encore ?

GERONTE.

He ! bien, c'est Léonor.

VALERE, *surpris.*

Léonor !

GERONTE.

Oui, Léonor elle-même, te voilà confondu.

VALERE, *dédaigneusement.*

Et voilà le témoignage respectable que vous m'opposez ?

GERONTE, *outré.*

He ! bien ? Ne va-t-il pas recuser une femme dont le nom seul fait l'éloge ?

VALERE, *ironiquement.*

En effet, le personnage est considérable ! un Domestique...

GERONTE.

Comment Domestique ! une femme de condition....

VALERE.

Une fourbe, une intrigante.

GERONTE, *excedé, à Lucile.*

Injurier Léonor ? Un sujet impayable ! un trésor !

VALERE.

Eh ! désabusez-vous.

AIR.

Le monde est plein de ces soubrettes,
Qui par des intrigues secrettes
Troublent tout dans une maison :
Léonor a ce privilége :
Pour Eraste qu'elle protège,
Elle a fait tout ce carillon.

GERONTE.

Quoi ! pour Eraste ? Que voulez-vous dire ?

VALERE.

Oui : pour Eraste, je viens de découvrir qu'elle me sacrifie à cet heureux Rival.

GERONTE.

AIR : *Non, vous ne m'aimez pas.*

Elle en est incapable,
Le trait seroit trop noir.

VALERE.

C'est un fait veritable,
Vous ne voulez rien voir :
En intrigante habile,
Elle a sçu vous duper.

GERONTE, *à Lucile.*

Se pourroit-il ; ma fille ?
Léonor nous tromper !

LUCILE.

Eh ! non, mon Pere.

GERONTE.

Quoi ! cette vertueuse personne se prêteroit ?.... Mais cela ne se peut pas.

VALERE.

Examinez, Monsieur, le fait est assez important.

GERONTE, *à Lucile.*

Attendez donc. Peut-être que cet Eraste piqué de ton mariage.....

LUCILE.

Léonor est au-dessus des soupçons.

VALERE.

Quelle prévention ! Je vous dis que cela n'est que trop vrai.

GERONTE, *inquiet.*

Allons, qu'on la fasse venir, il faut approfondir tout cela. Effectivement je ne l'ai point vûe depuis une heure. Je ne sçais que penser. Léonor ! Léonor !

SCENE X. & derniere.

JULIE, GERONTE, VALERE, LUCILE, FRONTIN.

JULIE, *vêtue superbement.*

LA voici.

GERONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

VALERE.

Ciel ! que vois-je !

JULIE.

Tu ne m'attendois pas, traître ; reconnois Julie.

GERONTE.

Comment, c'eſt Léonor, je crois.

FRONTIN *à Valere.*

On vous y attrape donc ?

ARIETTE *à cinq.*

GERONTE *à Frontin.*

Il ne dit mot.

FRONTIN *à Geronte.*

Voyez comme il eſt ſot !

LUCILE *à Julie.*

Quoi ! c'étoit vous, ma chere ?

GERONTE.

Voilà donc le myſtere ?

FRONTIN & LUCILE.

Ah ! le mauvais ſujet !

JULIE, *tendrement à Valere.*

Perfide pour te plaire

Songe à ce que j'ai fait.

GERONTE & LUCILE.

Ah ! le mauvais ſujet !

JULIE *lui montrant le papier rempli d'une promesse de mariage.*

Connois cette promesse.

VALERE *l'appercevant.*

O Ciel ! par quelle adresse
Vient-elle m'accabler !

LUCILE.

Quelle scélératesse !

GERONTE.

Moi, je veux l'étrangler.

JULIE.

Ma fureur vengeresse
Te poursuivra sans cesse.

FRONTIN *bas à Julie.*

Courage, ma maitresse,
Il commence à trembler.

VALERE *à Julie.*

Suivez votre courroux,
Il est trop légitime.
[*Il se jette à genoux.*]
Je reconnois mon crime.

GERONTE, LUCILE, FRONTIN.

Il est à ses genoux !

VALERE.

Je reconnois mon crime.

JULIE *attendrie.*

Ton repentir l'efface.
Va, mon cœur te fait grace ;
Mais deviens mon Epoux.

VALERE.

Je serai votre Epoux.

TOUS CINQ.

Que ce retour est doux !

VALERE.

Ma chere Julie ! Quoi ? Vous me pardonnez ?

JULIE.

Oui, ton cœur me ſuffit, & j'ai tout oublié. (*à Geronte.*) J'ai des excuſes à vous faire, Monſieur, d'un déguiſement néceſſaire.

GERONTE.

Vous avez fort bien fait.

FRONTIN.

A trompeur, trompeur & demi.

VALERE *à Geronte.*

Comment pourrai-je réparer ?....

GERONTE.

Ne parlons plus de cela.

FRONTIN.

Vivat, ma Maitreſſe ; car je rentre auſſi dans mes droits.

GERONTE.

Quoi ! Frontin ? ....

FRONTIN.

Oui, Monſieur, je me donne mon congé.

JULIE *à Geronte.*

J'enleve un Epoux à l'aimable Lucile ; permettez-moi de le remplacer.

GERONTE.

Vous n'avez qu'à nommer.

JULIE.

C'eſt le fidele Eraſte que je vous prie de rappeller.

GERONTE.

Eraſte ? Soit. Puis-je vous rien refuſer ? Mais c'eſt à condition que vos nôces ſe

feront ici ce soir avec les siennes, & que vous passerez quelque temps avec nous.

JULIE.

Vous prévenez nos desirs.

CHŒUR *à cinq.*

GER. LUC. FR. Celebrez] les plaisirs
JULIE, VALERE. Celebrons]

Que l'Amour [vous / nous] apprête ;
Qu'une brillante fête
Succede à nos soupirs.

GERONTE, JULIE, VALERE.

Après mille allarmes,
Des jours pleins de charmes
Vont naître pour [vous / nous.

JULIE, VALERE.

Un bien qui nous coûte des larmes
En devient plus cher & plus doux.

TOUS.

Célebrons les plaisirs &c.

DIVERTISSEMENT.

AIRS de L'HEUREUX DÉGUISEMENT,

N° 1.

TAnt qu'à sa Belle Un amant est fi-

dele, Le plus tendre re- tour Doit payer

son a- mour : Mais aussi- tôt qu'il chan-

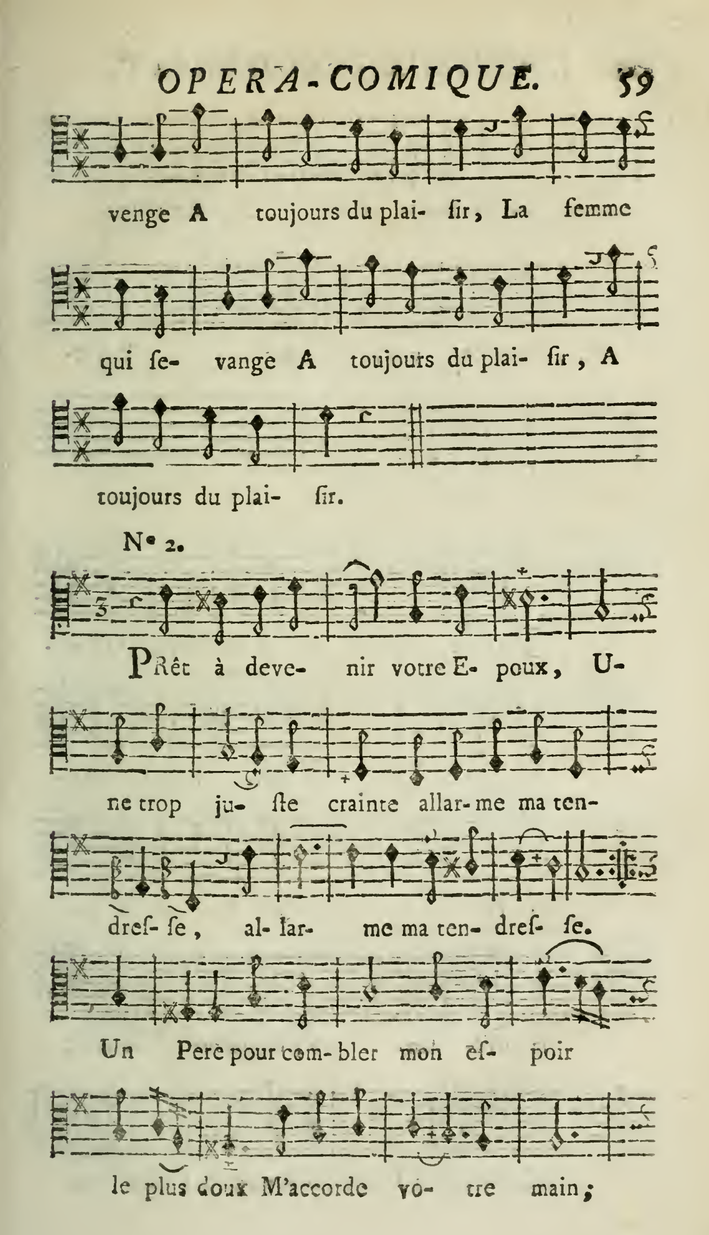
ge, Sou- dain elle s'ar- range Pour le fai-

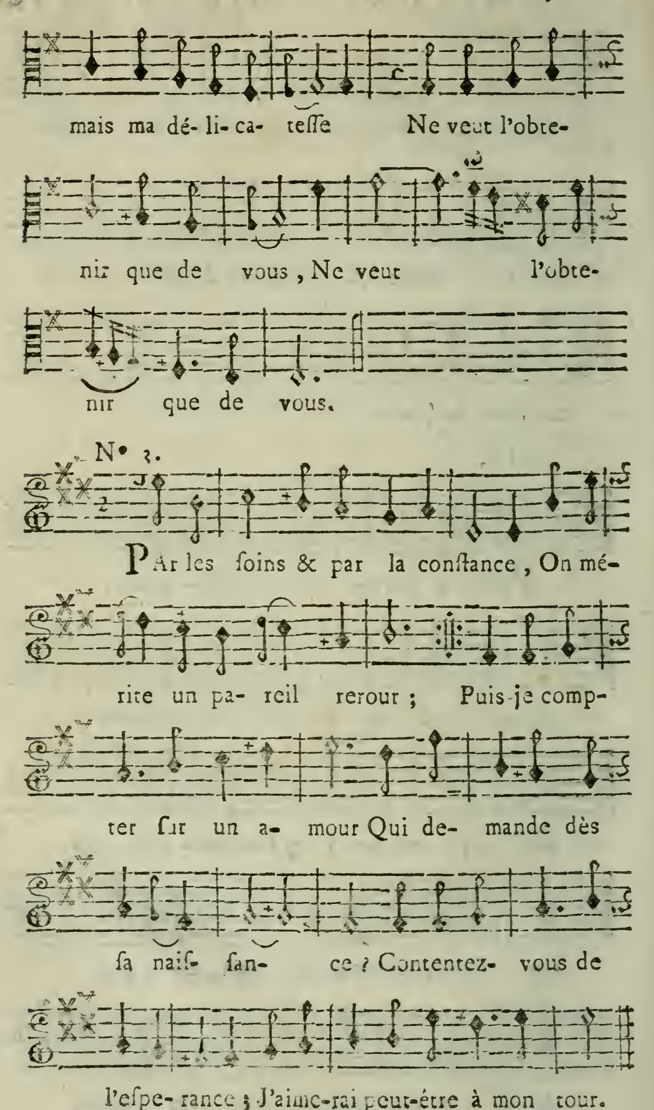
re souf- frir, Sou- dain elle s'ar- range,

Pour le faire souf- frir, Sou- dain elle s'ar-

range Pour le faire, souf- frir. Car

dût-elle en pé- rir, La femme qui se


venge A toujours du plai- ſir, La femme
qui ſe- vange A toujours du plai- ſir, A
toujours du plai- ſir.
N° 2.
PRêt à deve- nir votre E- poux, U-
ne trop ju- ſte crainte allar- me ma ten-
dreſ- ſe, al- lar- me ma ten- dreſ- ſe.
Un Pere pour com- bler mon eſ- poir
le plus doux M'accorde vô- tre main;


mais ma dé- li- ca- teſſe Ne veut l'obte-
nir que de vous, Ne veut l'obte-
nir que de vous.
N° 3.
PAr les ſoins & par la conſtance, On mé-
rite un pa- reil retour ; Puis-je comp-
ter ſur un a- mour Qui de- mande dès
ſa naiſ- ſan- ce ? Contentez- vous de
l'eſpe- rance ; J'aime-rai peut-être à mon tour.



TOujours soupçon-ner, toujours craindre,


C'eſt le tour-ment d'un cœur ja- loux,
Toujours ſoupçon- ner, toujours craindre,
C'eſt le tour- ment d'un cœur ja- loux. He-
las! qu'un époux eſt à plaindre, Quand il a be-
ſoin de verroux! He- las! qu'un époux eſt à
plaindre, Quand il a be- ſoin de ver-
roux! Dor- mez, dor- mez ſur la
foi d'une Belle, Maris qui voulez


être heureux. La li- ber- té vous
ſert bien mieux Que la gar- de la plus fi-
delle, La li- ber- té vous ſert bien
mieux Que la gar- de la plus fi-
del- le, La li-ber- té vous ſert bien
mieux Que la gar- de la plus fi-del- le.
N° 6.
JE vous croyois, ma chere, Im- pe- ri-eu-
ſe, au- ſtere, Scrupuleu- ſe, ſé- vere :



APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *L'heureux Déguisement*, Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la représentation & l'impression. A Paris ce 14 Août 1758.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'enrégistrement se trouvent à la fin du Tome III. du Nouveau Recueil des Pieces représentées sur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis son rétablissement.

RECUEIL

Des Ariettes

DE

L'HEUREUX DÉGUISEMENT

Opera Comique.

Mis en Musique

PAR

M.R LARUETTE.

Prix 2.lt 8.s

PARIS

Chez Duchesne Libraire rue St. Jacques

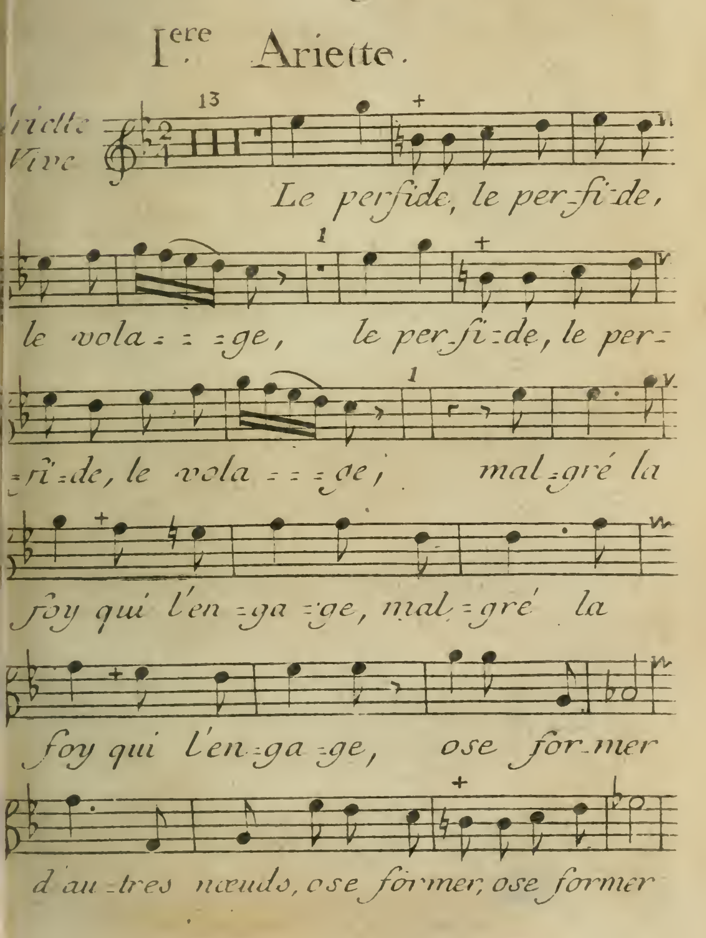
Et aux Adresses Ordinaires.

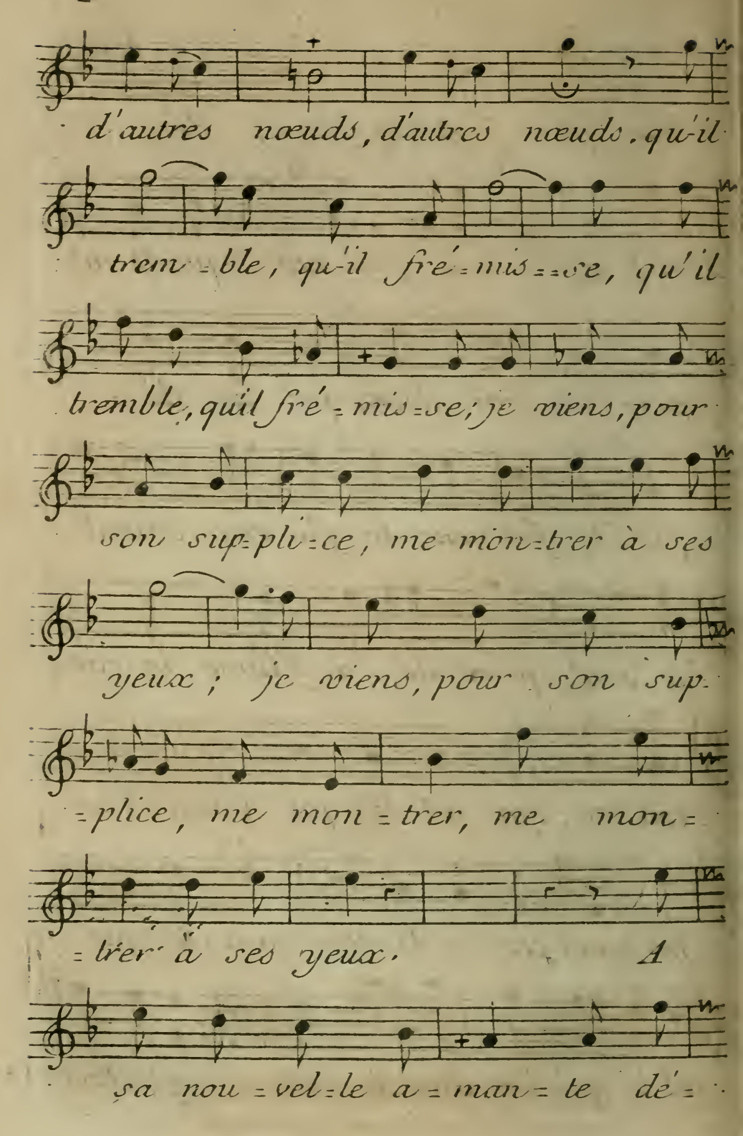
1758

Avec Approbation et Privilége du Roi.

ARIETTES DE l'Heureux Déguisement.

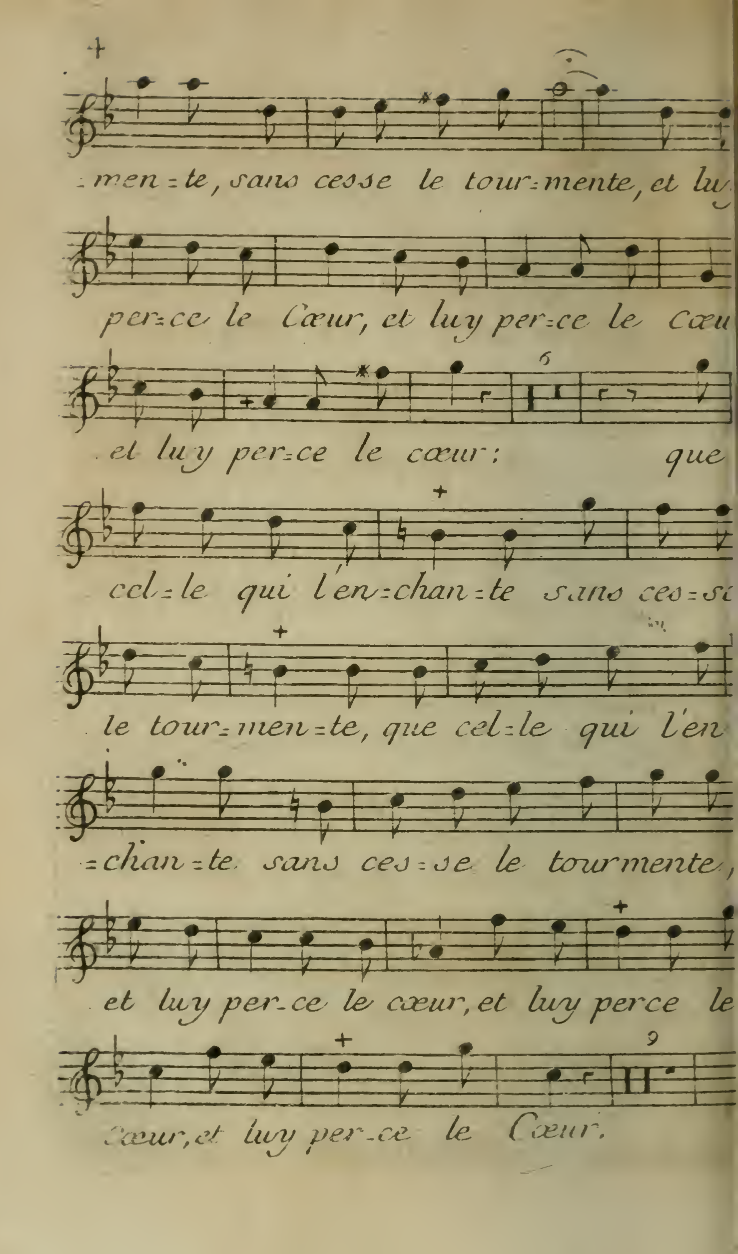
Iere. Ariette.

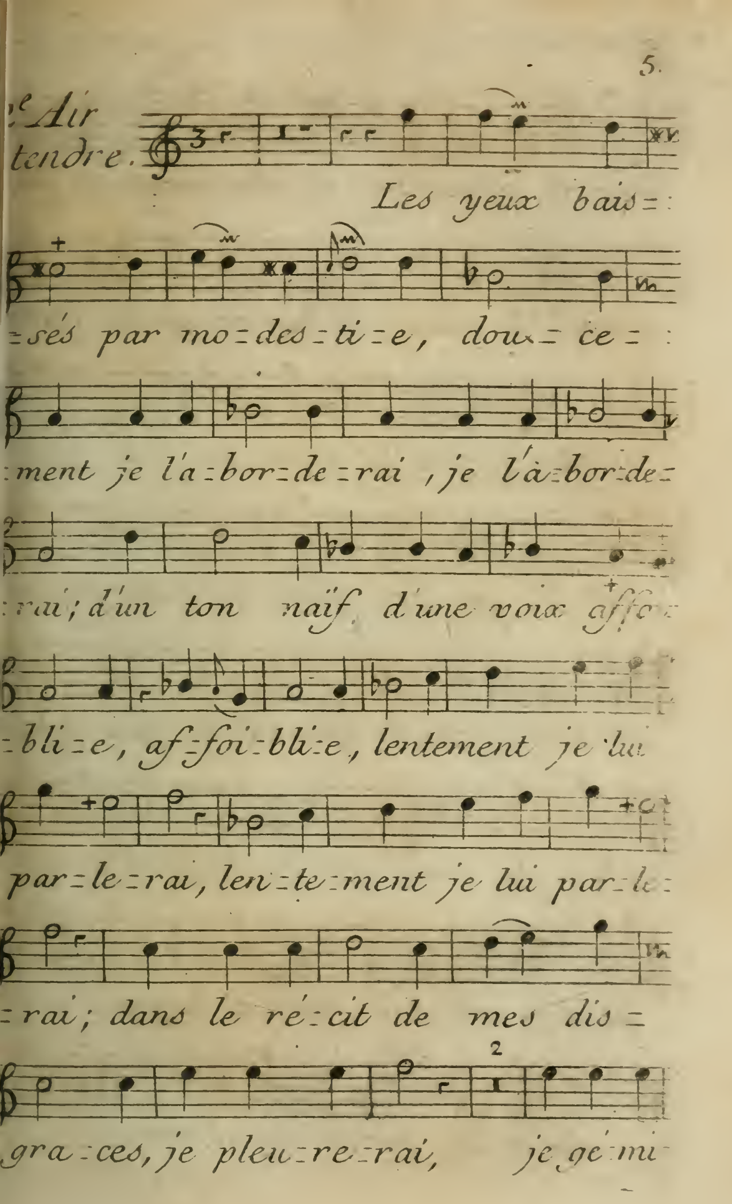


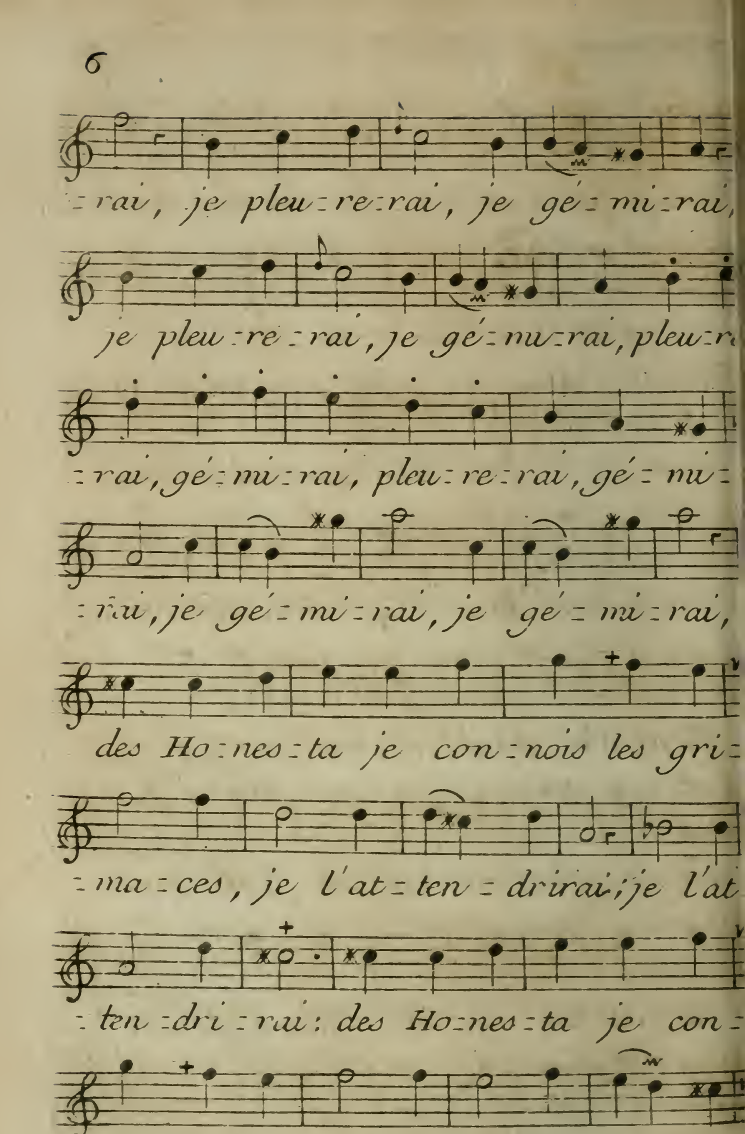

d'autres nœuds, d'autres nœuds, qu'il
trem = ble, qu'il fré = mis = = se, qu'il
tremble, qu'il fré = mis = se; je viens, pour
son sup = pli = ce, me mon = trer à ses
yeux; je viens, pour son sup
= plice, me mon = trer, me mon =
= trer à ses yeux. A
sa nou = vel = le a = man = te dé =

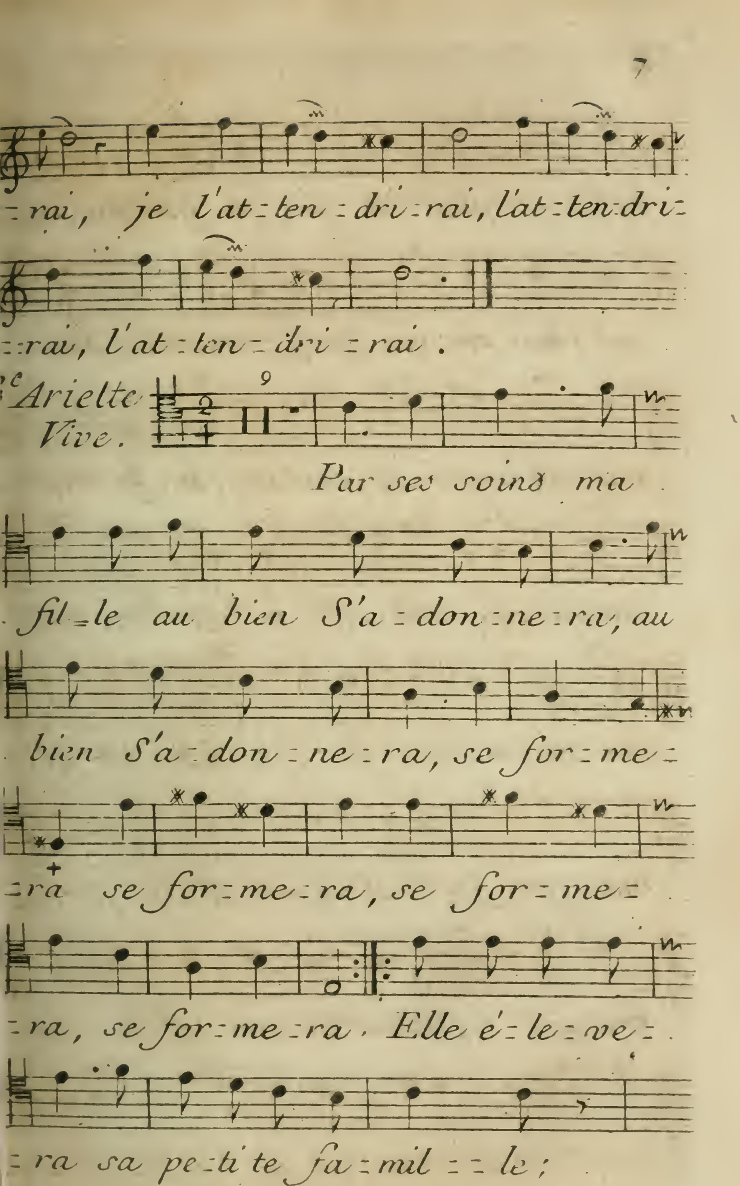


=mas=quons l'im=pos=teur, dé=
=mas=quons l'in=pos=teur: que le mé=
=pris, la froi=deur, que le dé=
=pit, la fu=reur, la fu=reur soient
le seul prix de sa flâme in=cons
=tan=te; que cel=le qui l'en=chan=
=te sans ces=se le tour=men=te, que
cel=le qui l'en=chan=te sans cesse le tour=

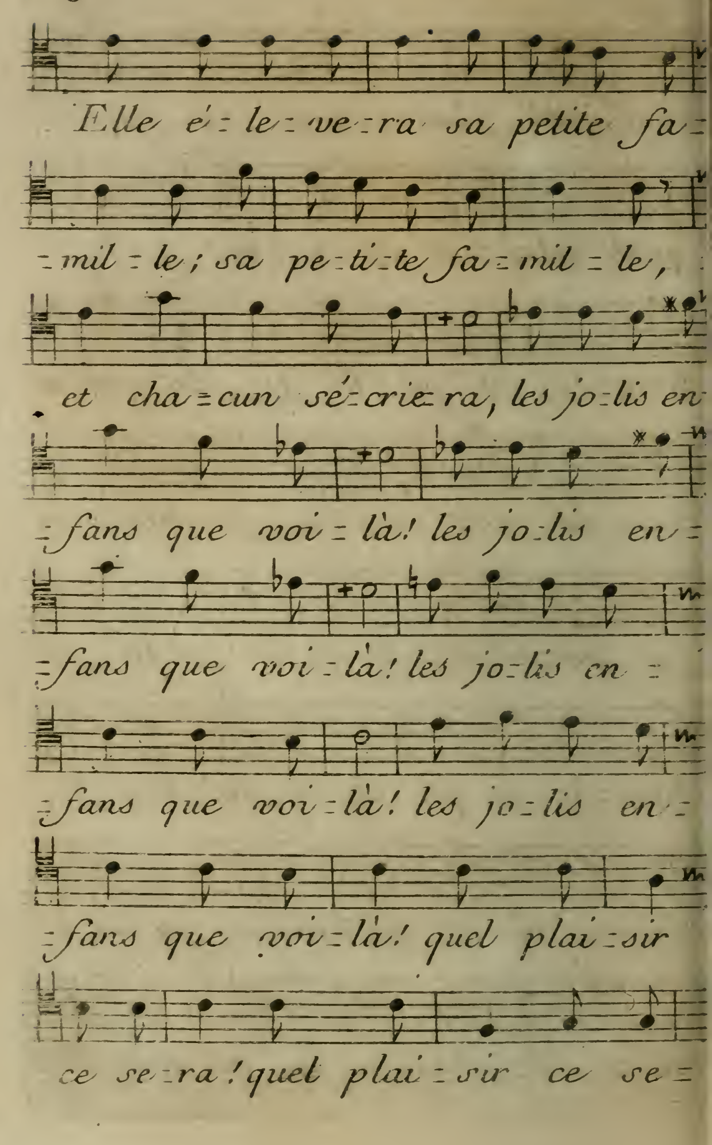

:men:te, sans cesse le tour:mente, et luy
per:ce le Cœur, et luy per:ce le Cœu
et luy per:ce le cœur: que
cel:le qui l'en:chan:te sans ces:se
le tour:men:te, que cel:le qui l'en
:chan:te sans ces:se le tourmente,
et luy per-ce le cœur, et luy perce le
Cœur, et luy per-ce le Cœur.

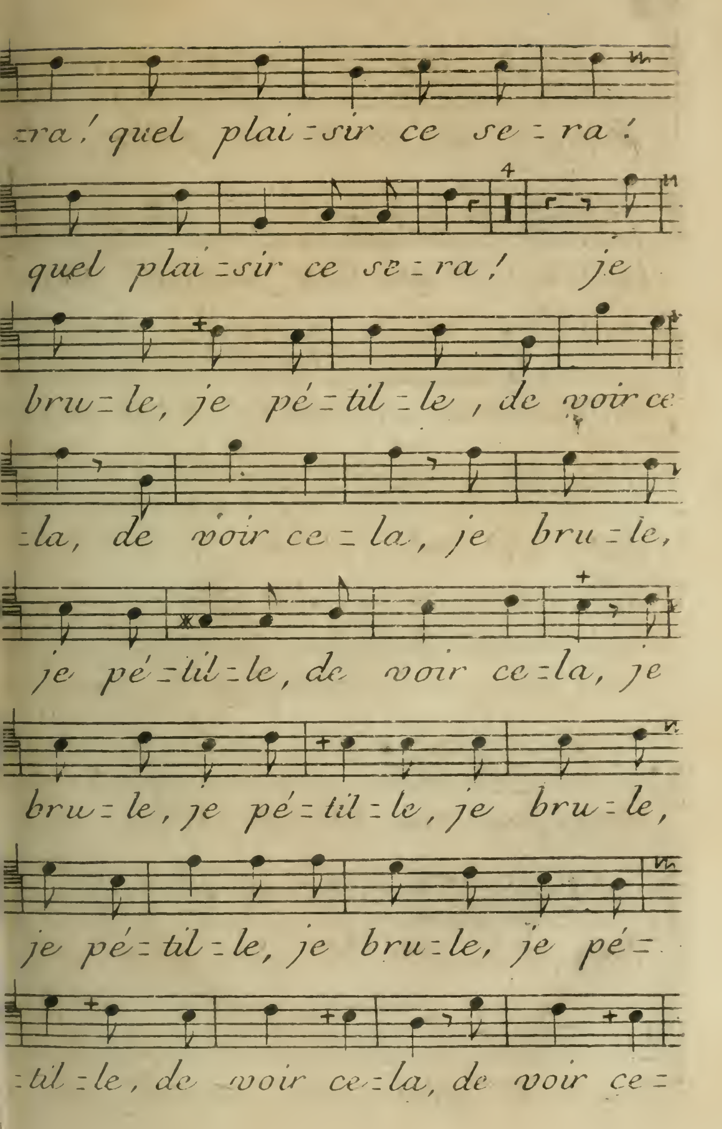

2.e Air tendre.
Les yeux bais=
=sés par mo=des=ti=e, doux= ce=
=ment je l'a=bor=de=rai, je l'a=bor=de=
=rai; d'un ton naïf, d'une voix affo=
=bli=e, af=foi=bli=e, lentement je lui
par=le=rai, len=te=ment je lui par=le=
=rai; dans le ré=cit de mes dis=
gra=ces, je pleu=re=rai, je gé=mi

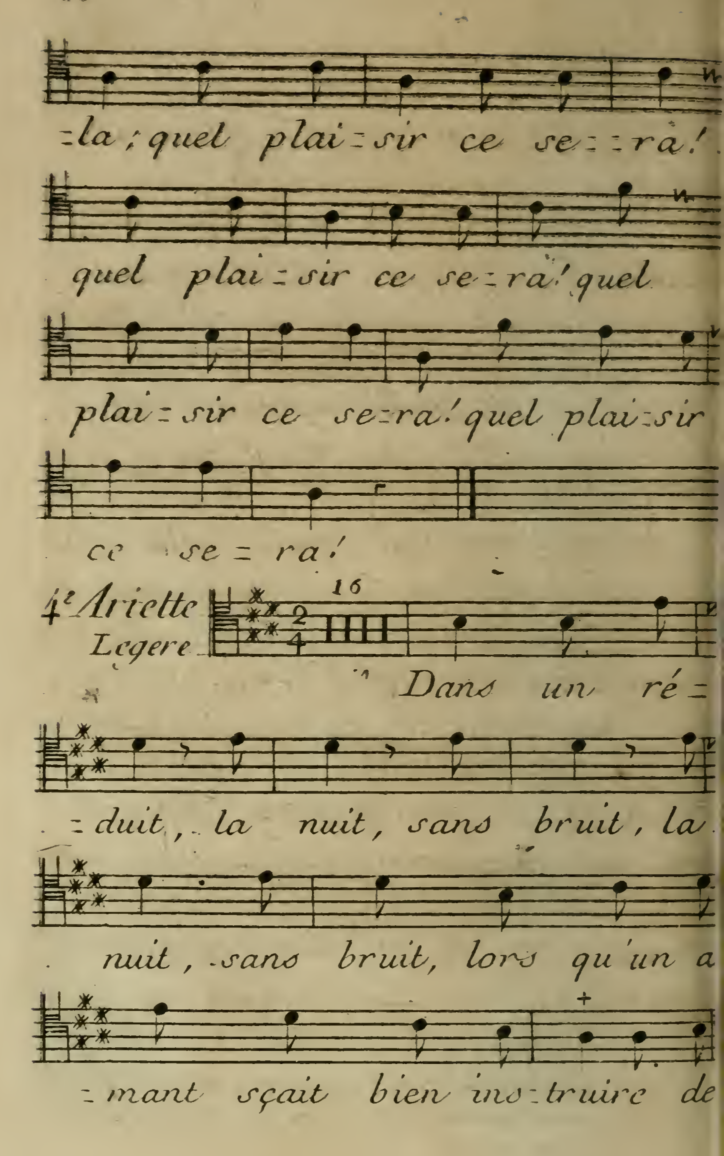

:rai, je pleu:re:rai, je gé:mi:rai,
je pleu:re:rai, je gé:mi:rai, pleu:r
:rai, gé:mi:rai, pleu:re:rai, gé:mi:
:rai, je gé:mi:rai, je gé:mi:rai,
des Ho:nes:ta je con:nois les gri:
:ma:ces, je l'at:ten:drirai; je l'at
:ten:dri:rai: des Ho:nes:ta je con:
:nois les gri:ma:ces; je l'at:ten:dri:

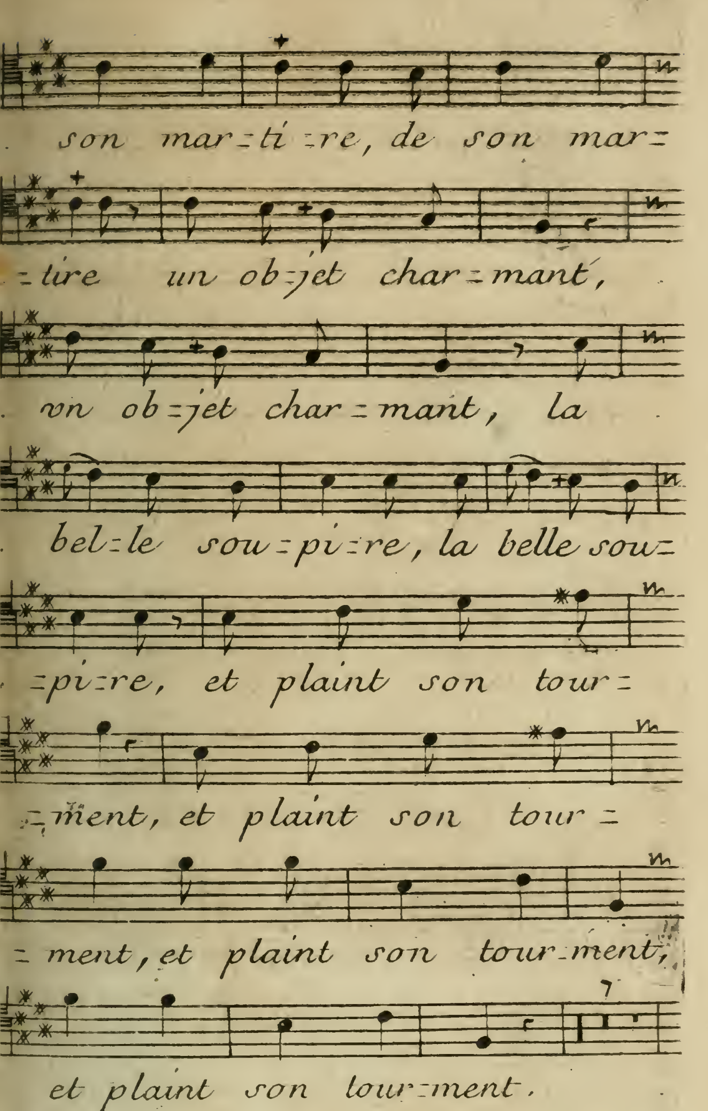


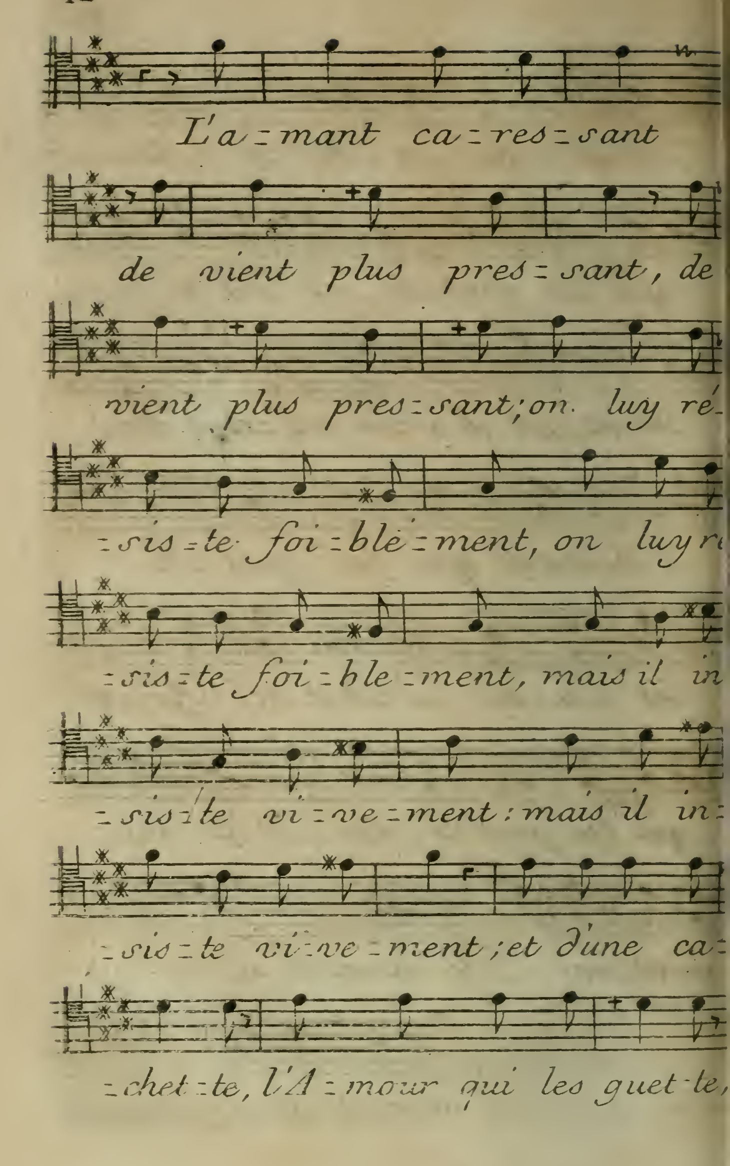
=rai, je l'at=ten=dri=rai, l'at=ten=dri=
=rai, l'at=ten=dri=rai.
Ariette
Vive.
9
Par ses soins ma
fil=le au bien S'a=don=ne=ra, au
bien S'a=don=ne=ra, se for=me=
=ra se for=me=ra, se for=me=
=ra, se for=me=ra. Elle é=le=ve=
=ra sa pe=ti te fa=mil==le;

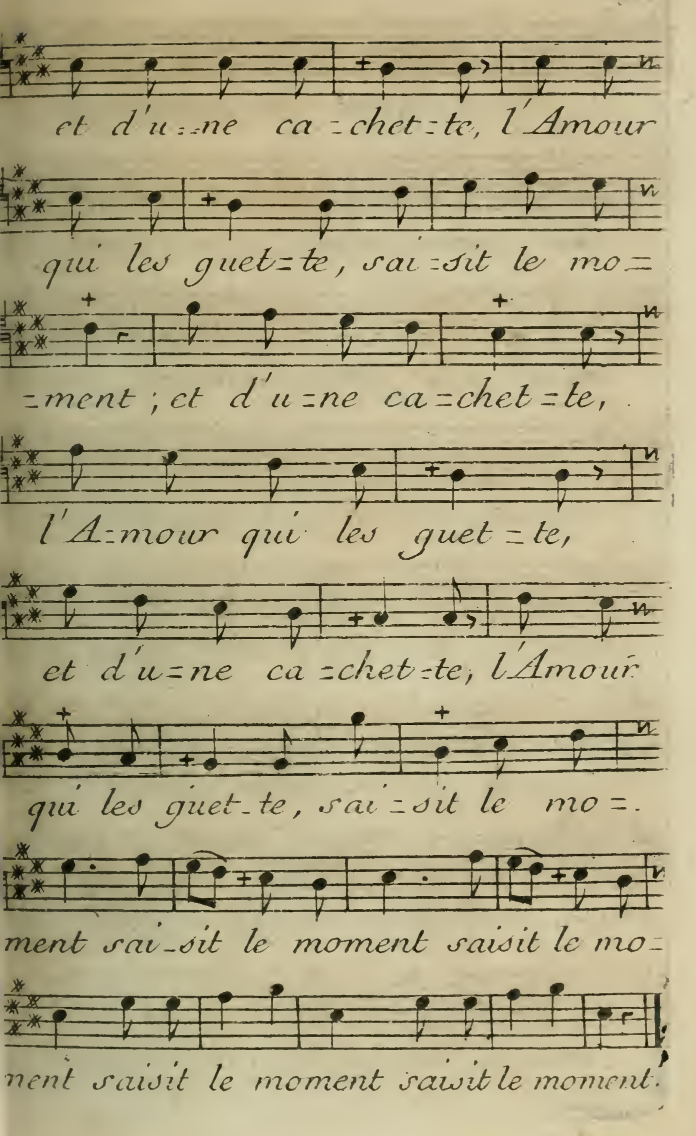

Elle é=le=ve=ra sa petite fa=
=mil=le; sa pe=ti=te fa=mil=le,
et cha=cun s'é=crie=ra, les jo=lis en=
=fans que voi=là! les jo=lis en=
=fans que voi=là! les jo=lis en=
=fans que voi=là! les jo=lis en=
=fans que voi=là! quel plai=sir
ce se=ra! quel plai=sir ce se=


=ra! quel plai=sir ce se=ra!
4
quel plai=sir ce se=ra! je
bru=le, je pé=til=le, de voir ce
=la, de voir ce=la, je bru=le,
je pé=til=le, de voir ce=la, je
bru=le, je pé=til=le, je bru=le,
je pé=til=le, je bru=le, je pé=
=til=le, de voir ce=la, de voir ce=


:la; quel plai:sir ce se::ra!
quel plai:sir ce se:ra! quel
plai:sir ce se:ra! quel plai:sir
ce se:ra!
4e Ariette
Legere
16
Dans un ré:
:duit, la nuit, sans bruit, la
nuit, sans bruit, lors qu'un a
:mant sçait bien ins:truire de

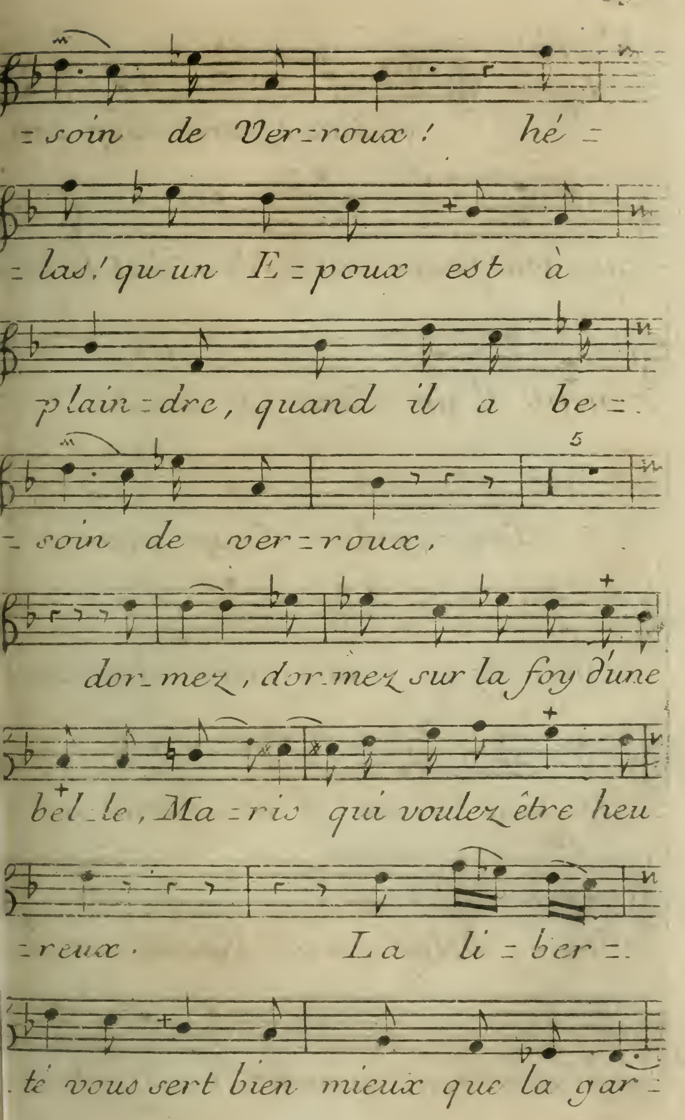

son mar=ti=re, de son mar=
=tire un ob=jet char=mant,
un ob=jet char=mant, la
bel=le sou=pi=re, la belle sou=
=pi=re, et plaint son tour=
=ment, et plaint son tour=
=ment, et plaint son tour=ment,
et plaint son tour=ment.

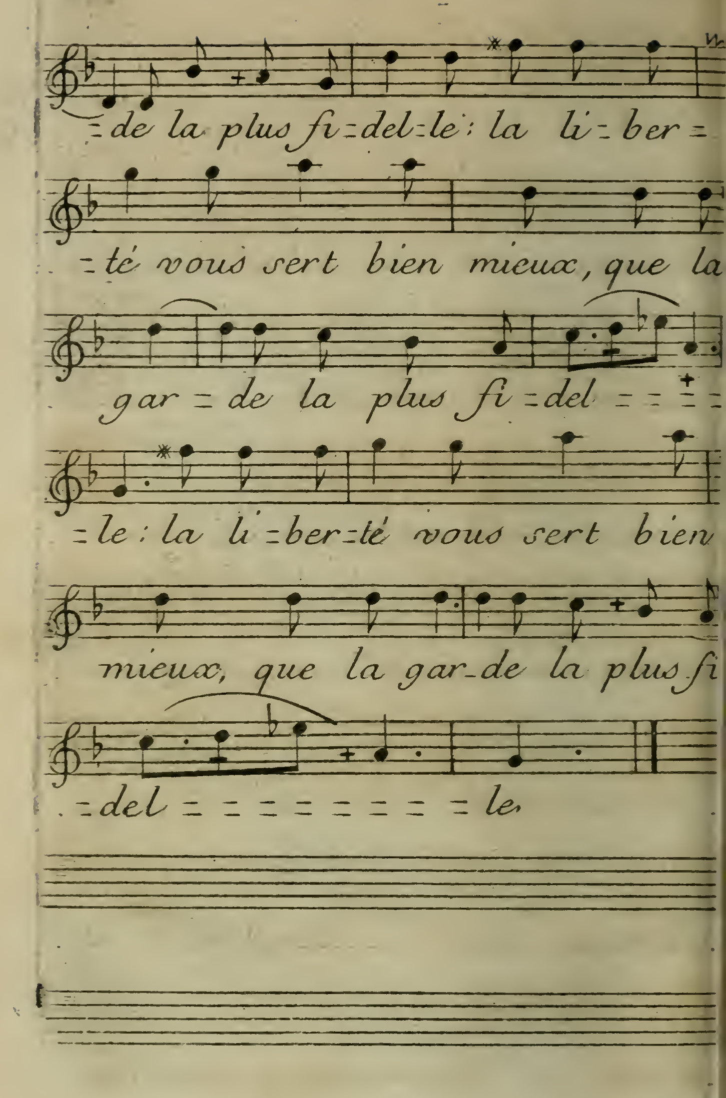

L'a=mant ca=res=sant
de vient plus pres=sant, de
vient plus pres=sant; on luy ré=
=sis=te foi=ble=ment, on luy re
=sis=te foi=ble=ment, mais il in
=sis=te vi=ve=ment: mais il in=
=sis=te vi=ve=ment; et d'une ca=
=chet=te, l'A=mour qui les guet=te,

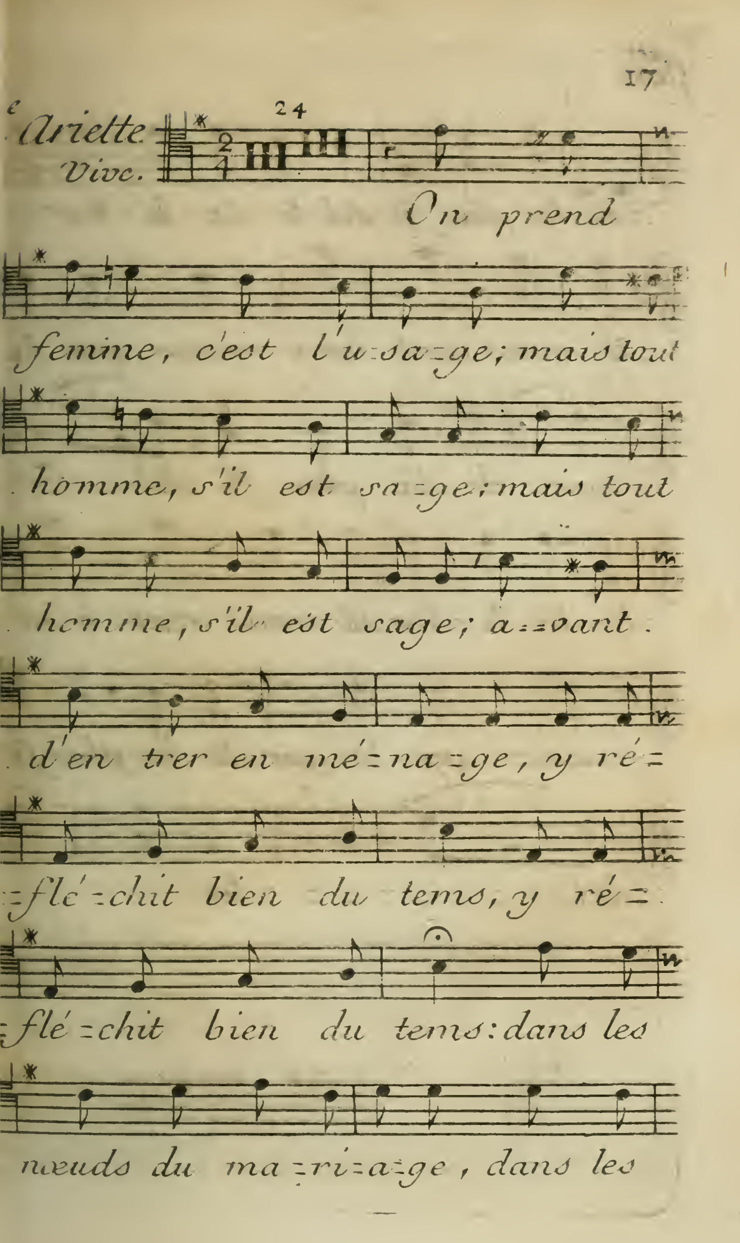

et d'u=ne ca=chet=te, l'Amour
qui les guet=te, sai=sit le mo=
=ment ; et d'u=ne ca=chet=te,
l'A=mour qui les guet=te,
et d'u=ne ca=chet=te, l'Amour
qui les guet_te, sai=sit le mo=.
ment sai_sit le moment saisit le mo=
ment saisit le moment saisit le moment.

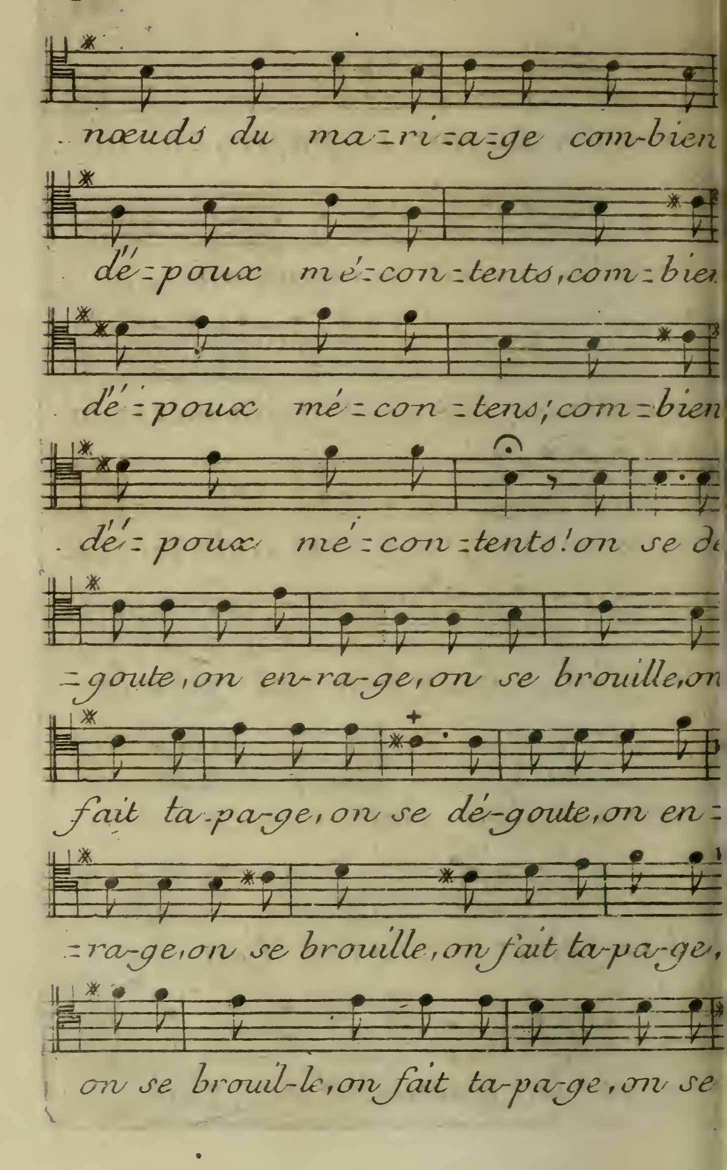
5.e Air
Leger.

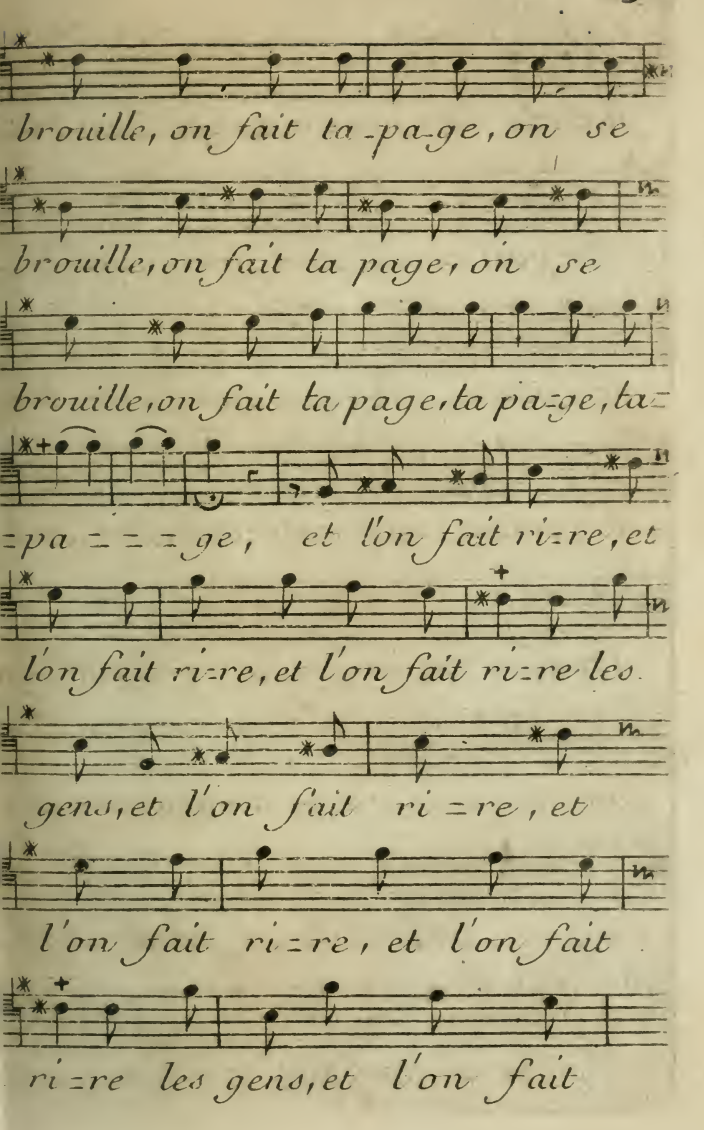
Tou=jours soup=çon
=ner, tou=jours crain dre, c'est le tour
=ment d'un Cœur ja loux.
Tou=jours Soup==çon=:
=ner, tou=jours crain=dre, c'est
le tour=ment d'un Cœur ja=
=loux. helas! qu'un Epoux est à
plain=dre, quand il a be=

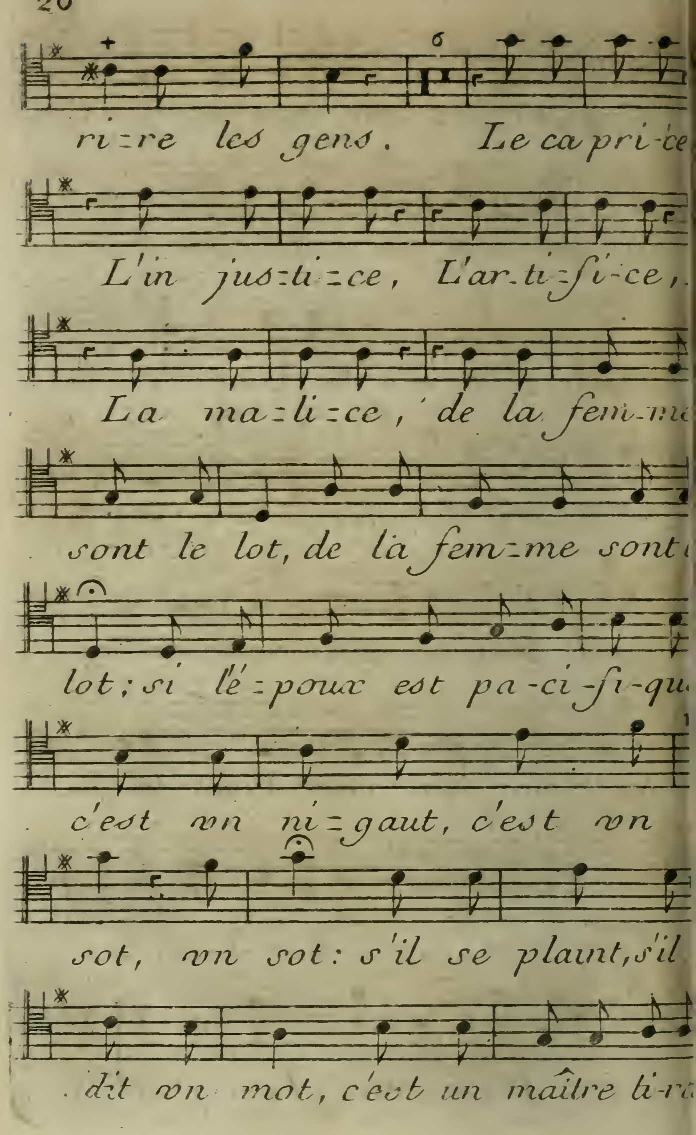

=soin de Ver=roux! hé=
=las! qu'un E=poux est à
plain=dre, quand il a be=
=soin de ver=roux.
dor_mez, dor_mez sur la foy d'une
bel_le, Ma=ris qui voulez être heu
=reux. La li=ber=
té vous sert bien mieux que la gar=

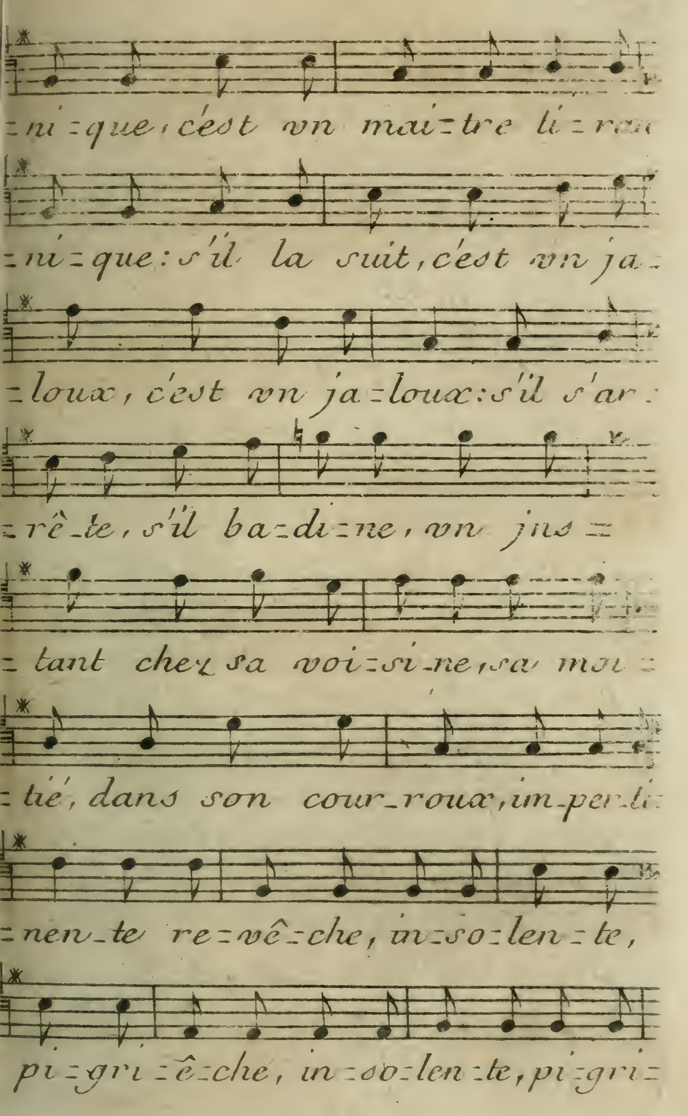

=de la plus fi=del=le: la li=ber=
=té vous sert bien mieux, que la
gar=de la plus fi=del = = = =
=le: la li=ber=té vous sert bien
mieux, que la gar_de la plus fi
=del = = = = = = = = = le


Ariette
Vive.
24
On prend
femine, c'est l'u:sa:ge; mais tout
homme, s'il est sa:ge; mais tout
homme, s'il est sage; a::vant
d'en trer en mé:na:ge, y ré:
:flé:chit bien du tems, y ré:
:flé:chit bien du tems: dans les
nœuds du ma:ri:a:ge, dans les

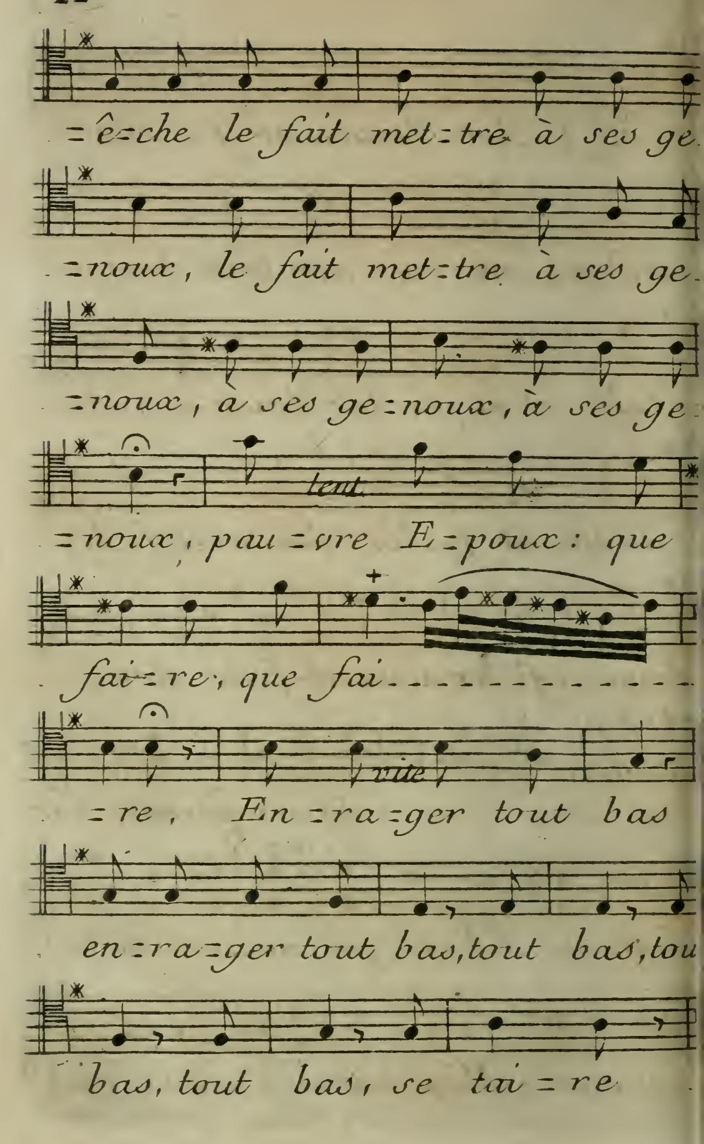

..nœuds du ma=ri=a=ge com-bien
d'é=poux mé=con=tents,com=bien
d'é=poux mé=con=tens;com=bien
d'é=poux mé=con=tents! on se dé
=goute, on en-ra-ge, on se brouille, on
fait ta-pa-ge, on se dé-goute, on en=
=ra-ge, on se brouille, on fait ta-pa-ge,
on se brouil-le, on fait ta-pa-ge, on se

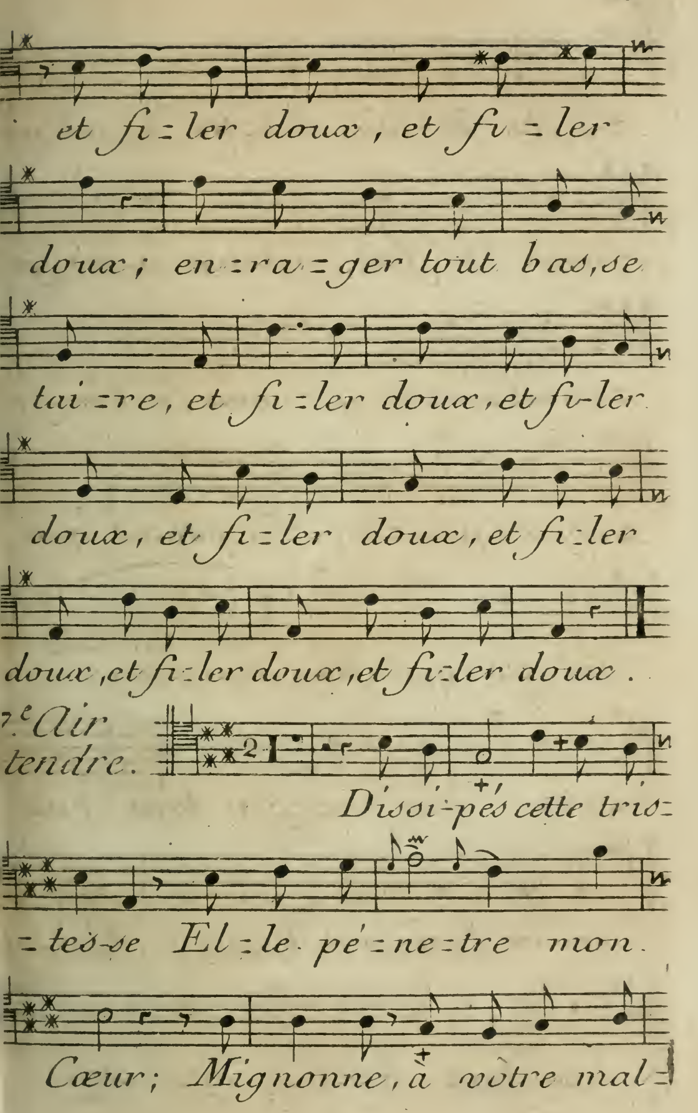

brouille, on fait ta-pa-ge, on se
brouille, on fait ta page, on se
brouille, on fait ta page, ta pa=ge, ta=
=pa = = = ge, et l'on fait ri=re, et
l'on fait ri=re, et l'on fait ri=re les
gens, et l'on fait ri = re, et
l'on fait ri=re, et l'on fait
ri=re les gens, et l'on fait

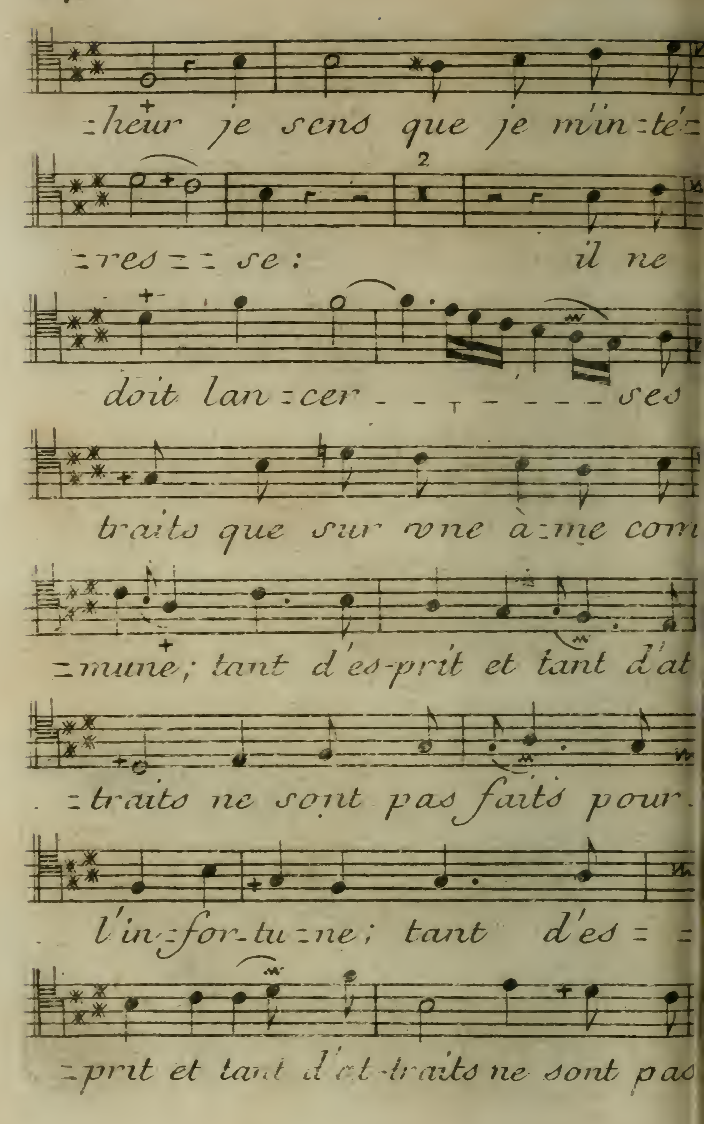

ri=re les gens. Le ca pri-ce
L'in jus=ti=ce, L'ar-ti=fi-ce,
La ma=li=ce, de la fem-me
sont le lot, de la fem=me sont
lot; si l'é=poux est pa-ci-fi-qu
c'est un ni=gaut, c'est un
sot, un sot: s'il se plaint, s'il
dit un mot, c'est un maître ti-r

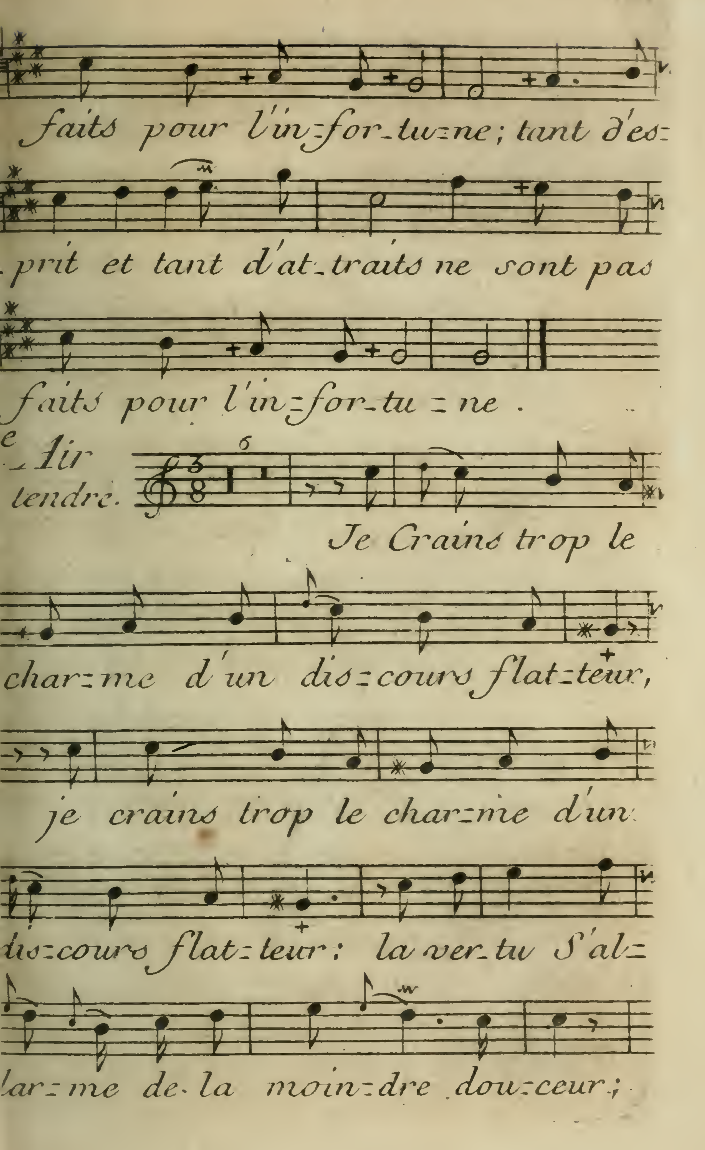


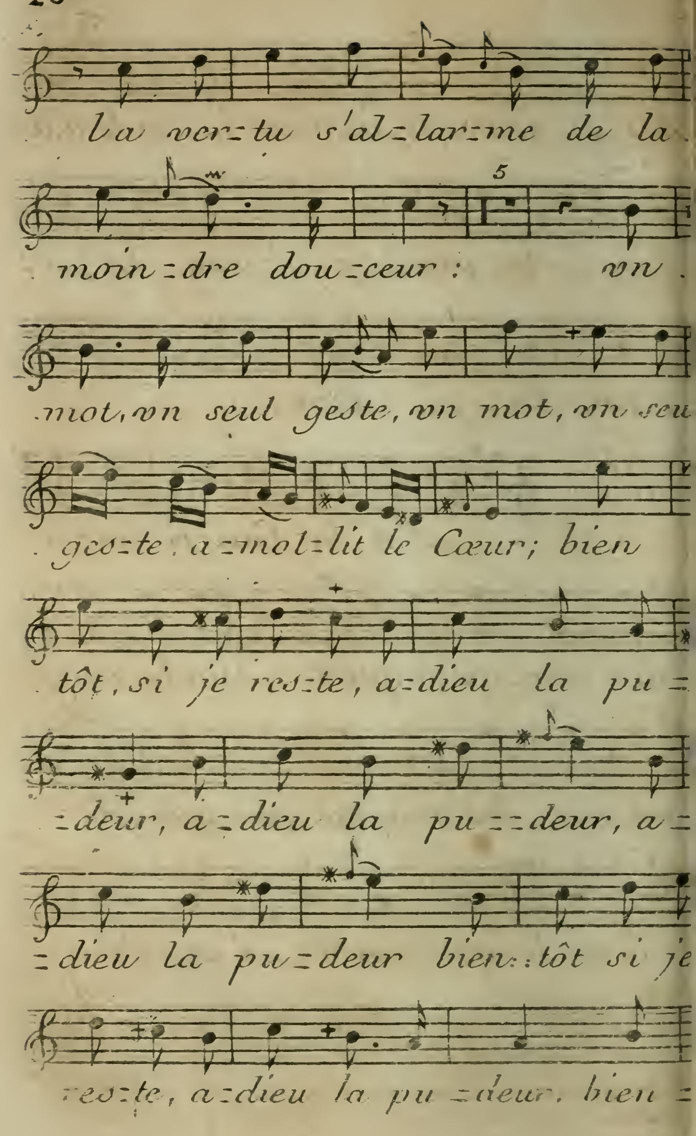
=ni=que, c'est vn mai=tre li=ron
=ni=que: s'il la suit, c'est vn ja=
=loux, c'est vn ja=loux: s'il s'ar=
=rê_te, s'il ba=di=ne, vn ins=
=tant chez sa voi=si_ne, sa moi=
=tié, dans son cour_roux, im_per_ti=
=nen_te re=vê=che, in=so=len=te,
pi=gri=ê=che, in=so=len=te, pi=gri=

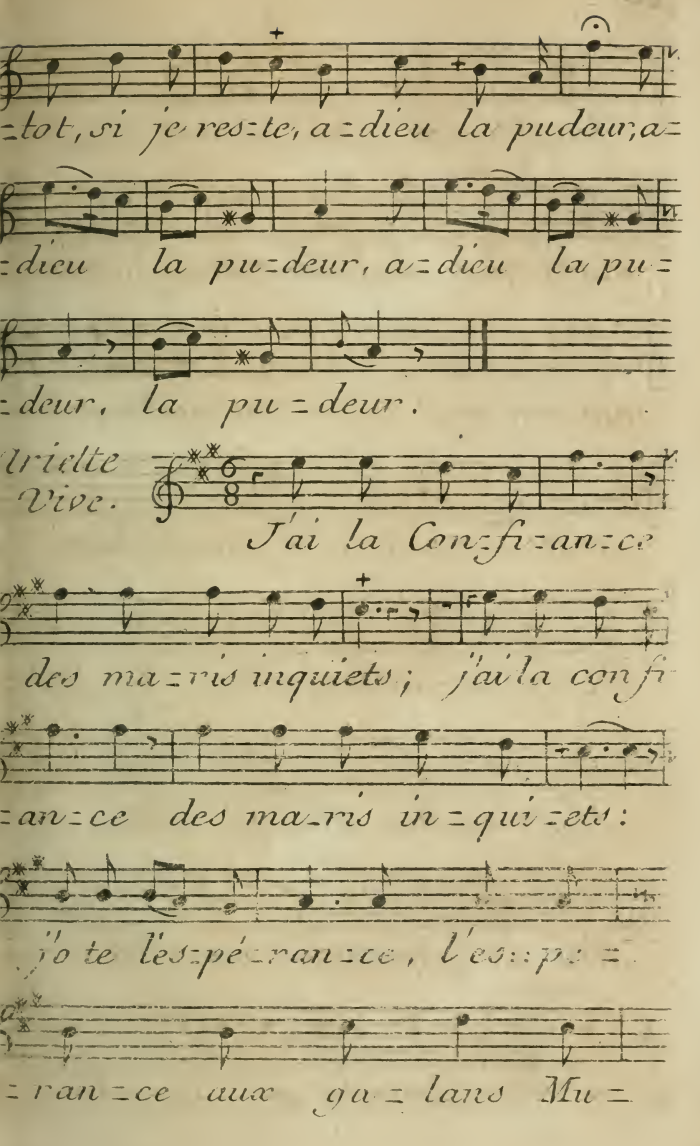

=ê=che le fait met=tre à ses ge-
=noux, le fait met=tre à ses ge-
=noux, à ses ge=noux, à ses ge=
=noux, pau=vre E=poux: que
tent
fai=re, que fai-------------
=re, En=ra=ger tout bas
vite
en=ra=ger tout bas, tout bas, tou
bas, tout bas, se tai=re

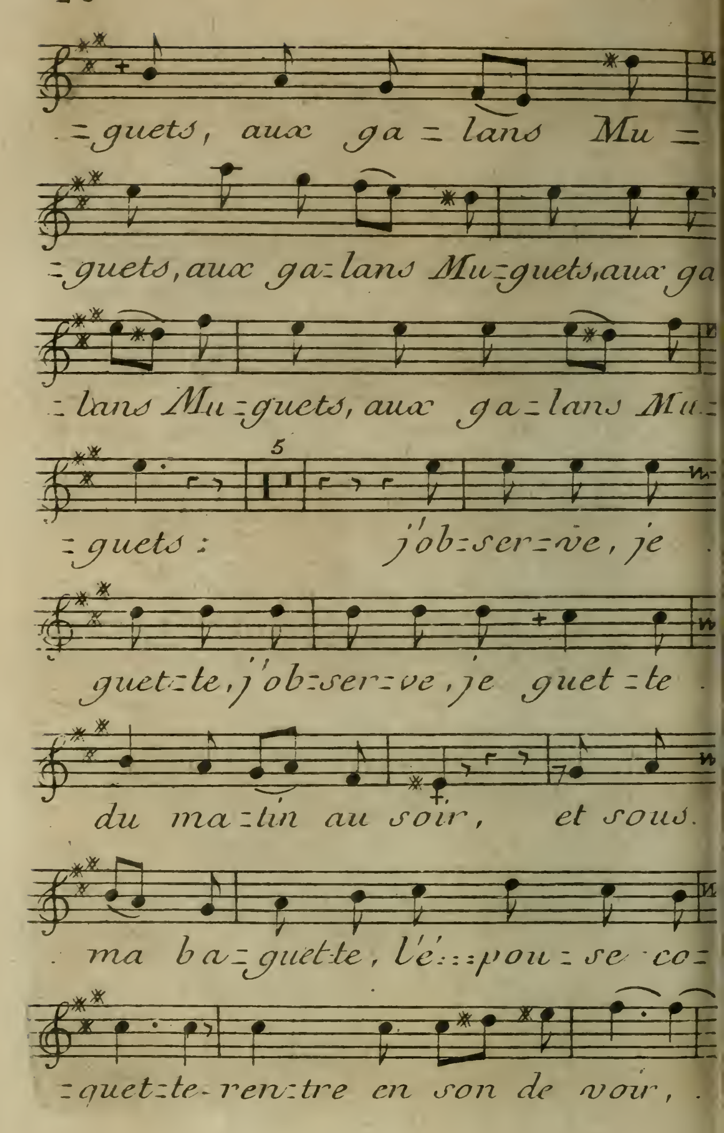

et fi=ler doux, et fi=ler
doux; en=ra=ger tout bas, se
tai=re, et fi=ler doux, et fi-ler
doux, et fi=ler doux, et fi=ler
doux, et fi=ler doux, et fi=ler doux.
7.e Air tendre.
Dissi-pés cette tris=
=tes-se El=le pé=ne=tre mon
Cœur; Mignonne, à vôtre mal=


:heur je sens que je m'in:té:
:res:: se: il ne
doit lan:cer - - - - - - - ses
traits que sur vne â:me com
:mune; tant d'es-prit et tant d'at
:traits ne sont pas faits pour
l'in:for-tu:ne; tant d'es: :
:prit et tant d'at-traits ne sont pas

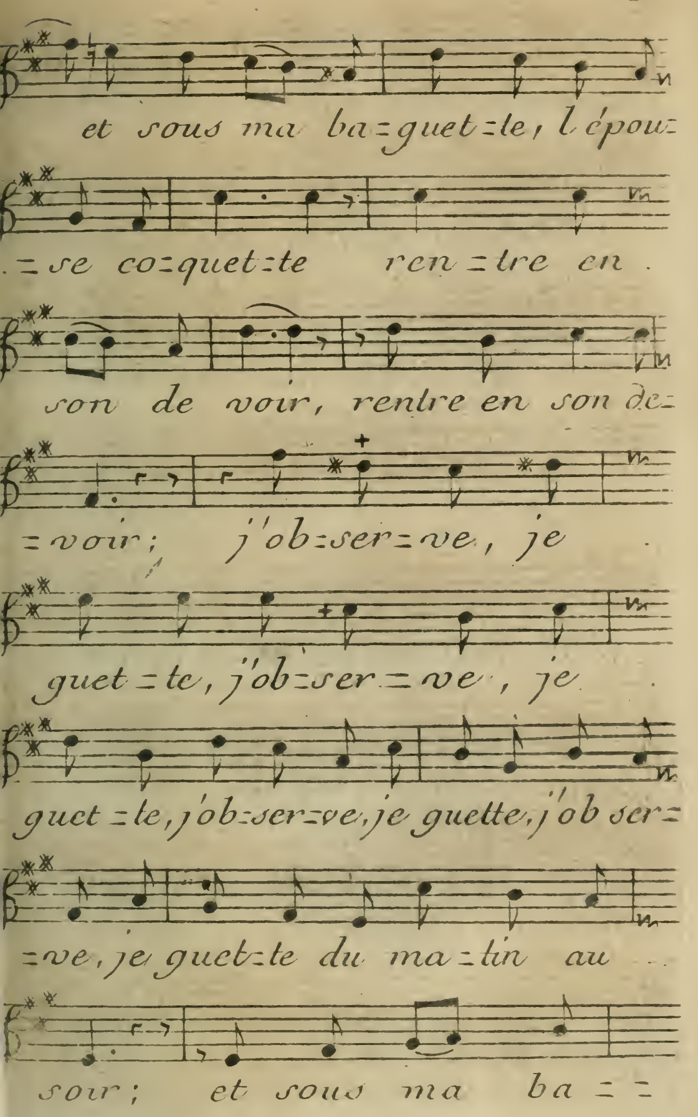

faits pour l'in-for-tu-ne; tant d'es-
-prit et tant d'at-traits ne sont pas
faits pour l'in-for-tu-ne.
Air tendre.
Je Crains trop le
char-me d'un dis-cours flat-teur,
je crains trop le char-me d'un
dis-cours flat-teur: la ver-tu s'al-
-lar-me de la moin-dre dou-ceur;

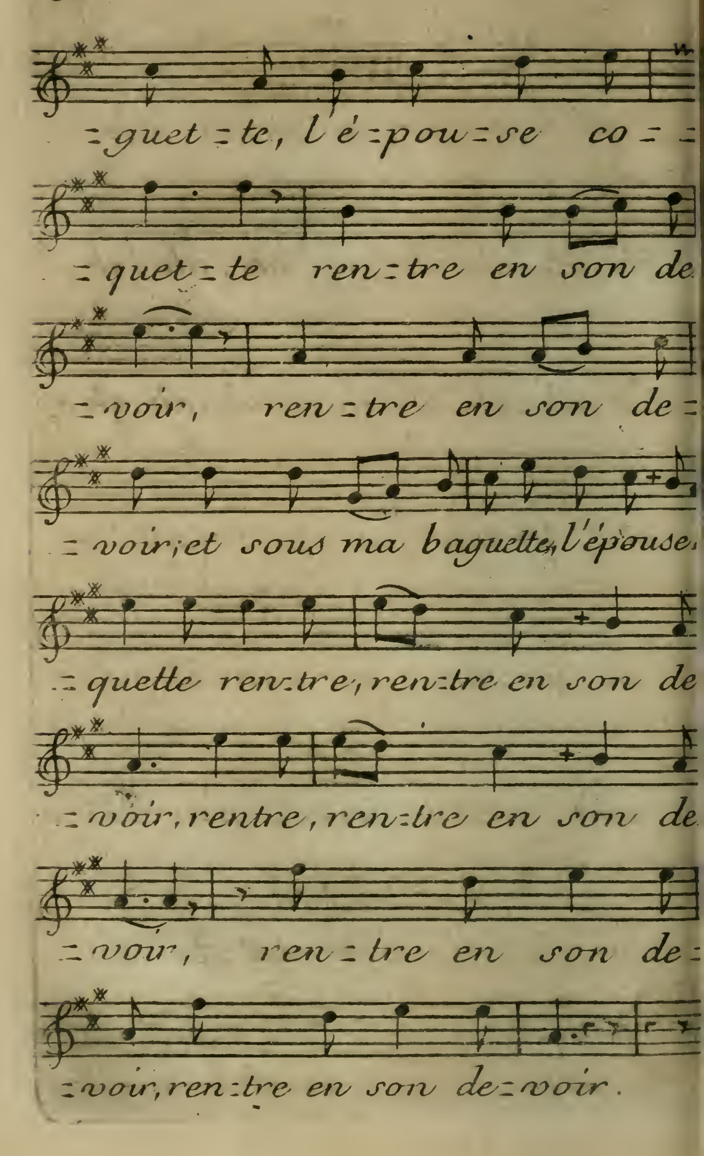

La ver=tu s'al=lar=me de la
moin=dre dou=ceur : vn
mot, vn seul geste, vn mot, vn seu
geste a=mol=lit le Cœur; bien
tôt, si je res=te, a=dieu la pu=
=deur, a=dieu la pu==deur, a=
=dieu la pu=deur bien=:tôt si je
res=te, a=dieu la pu=deur, bien=


:tot, si je res:te, a:dieu la pudeur; a:
:dieu la pu:deur, a:dieu la pu:
:deur, la pu:deur.
Ariette
Vive.
J'ai la Con:fi:an:ce
des ma:ris inquiets; j'ai la confi
:an:ce des ma:ris in:qui:ets:
j'ôte l'es:pé:ran:ce, l'es::pé:
:ran:ce aux ga:lans Mu:

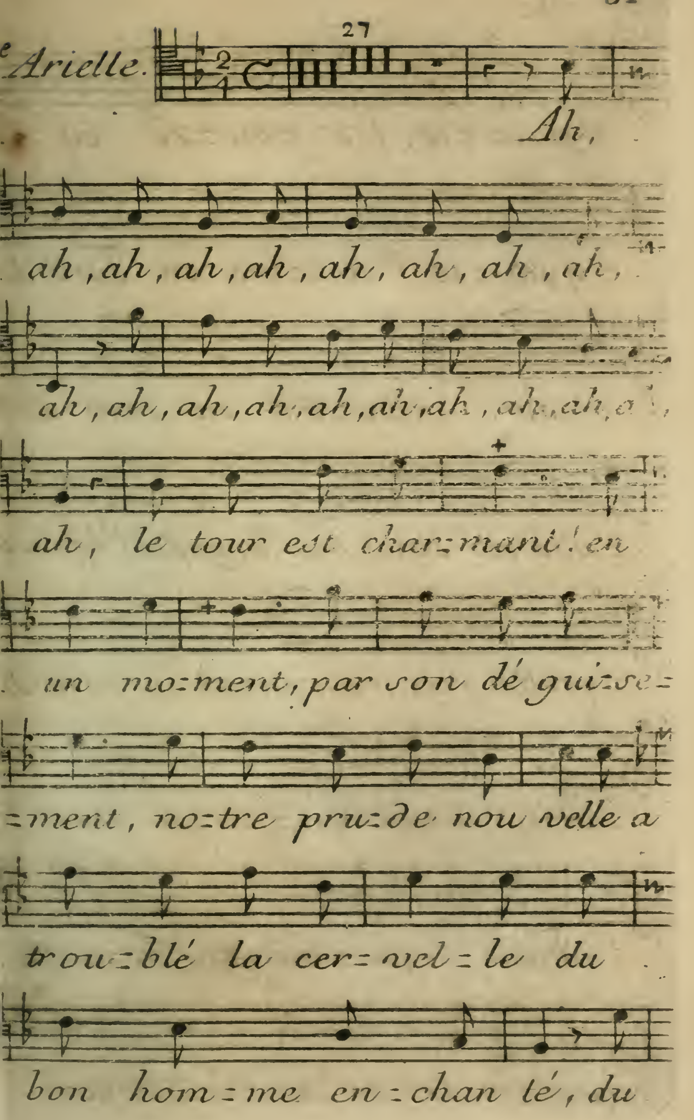


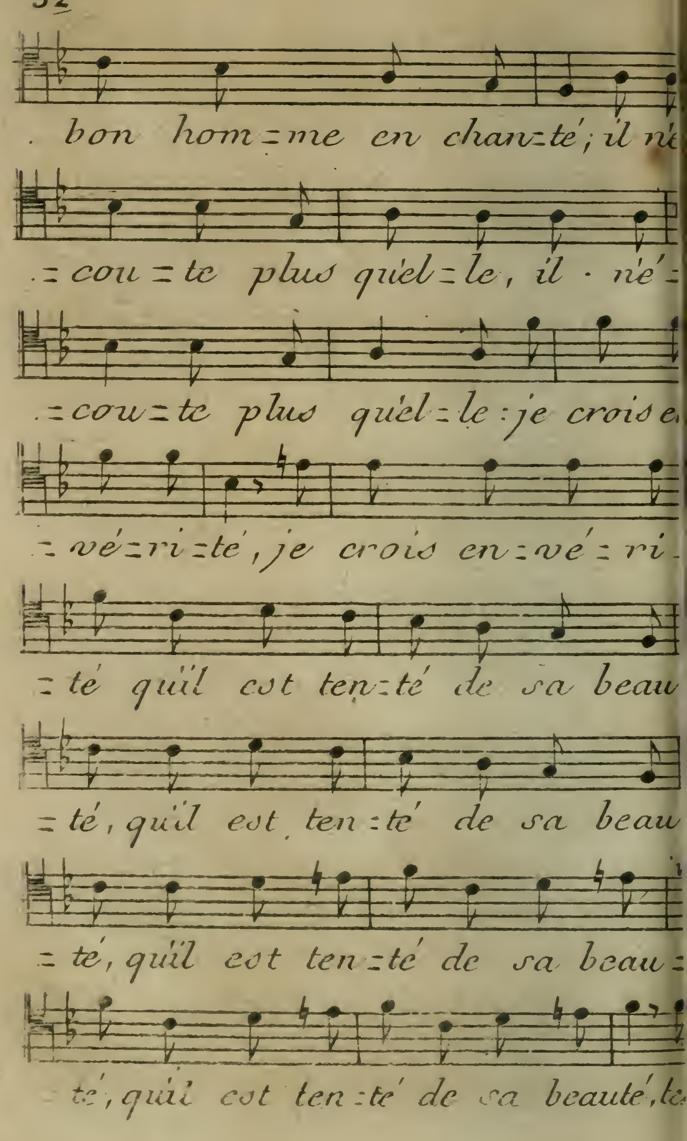
-guets, aux ga-lans Mu-
-guets, aux ga-lans Mu-guets, aux ga-
-lans Mu-guets, aux ga-lans Mu-
5
-guets: j'ob-ser-ve, je
guet-te, j'ob-ser-ve, je guet-te
du ma-tin au soir, et sous
ma ba-guet-te, l'é-pou-se co-
-quet-te-ren-tre en son de-voir,

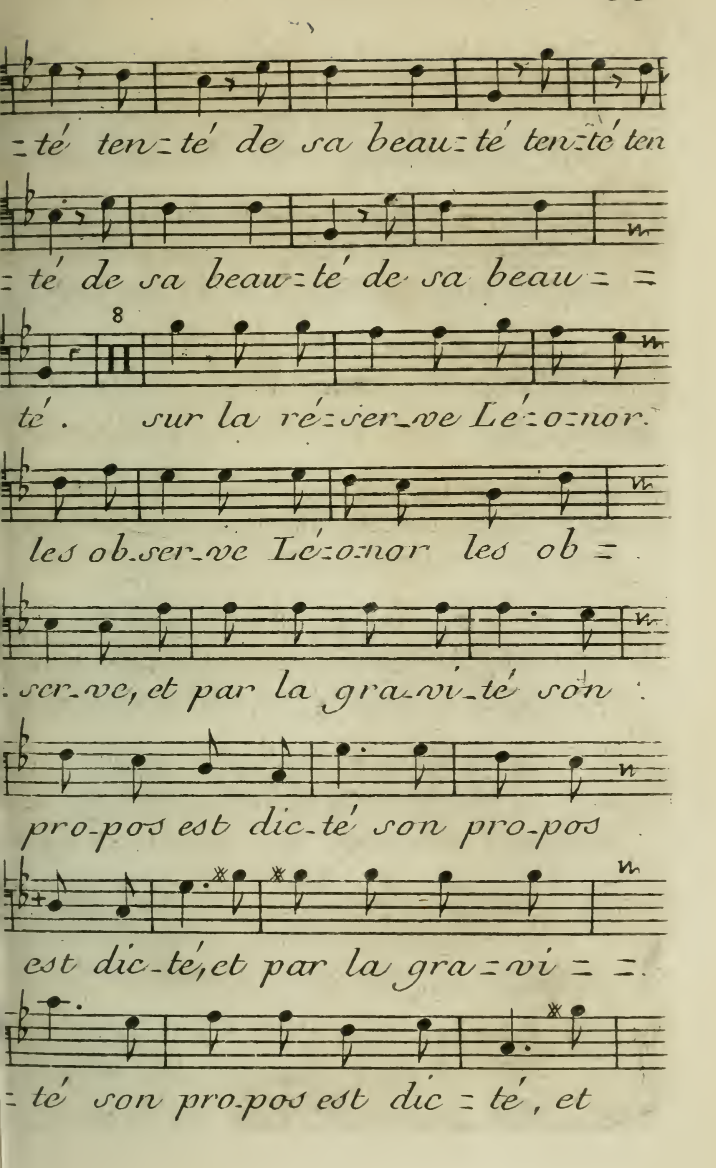

et sous ma ba=guet=le, l'épou=
=se co=quet=te ren=tre en
son de voir, rentre en son de=
=voir; j'ob=ser=ve, je
guet=te, j'ob=ser=ve, je
guet=le, j'ob=ser=ve, je guette, j'ob ser=
=ve, je guet=te du ma=tin au
soir; et sous ma ba==



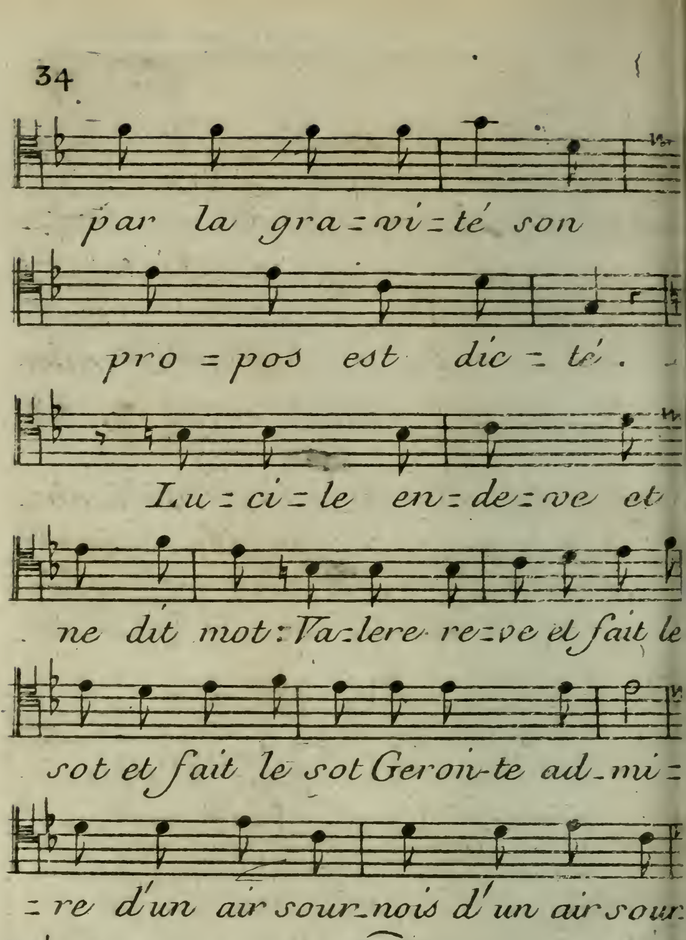
=guet=te, l'é=pou=se co=
=quet=te ren=tre en son de
=voir, ren=tre en son de=
=voir; et sous ma baguette, l'épouse
=quette ren=tre, ren=tre en son de
=voir, rentre, ren=tre en son de
=voir, ren=tre en son de=
=voir, ren=tre en son de=voir.

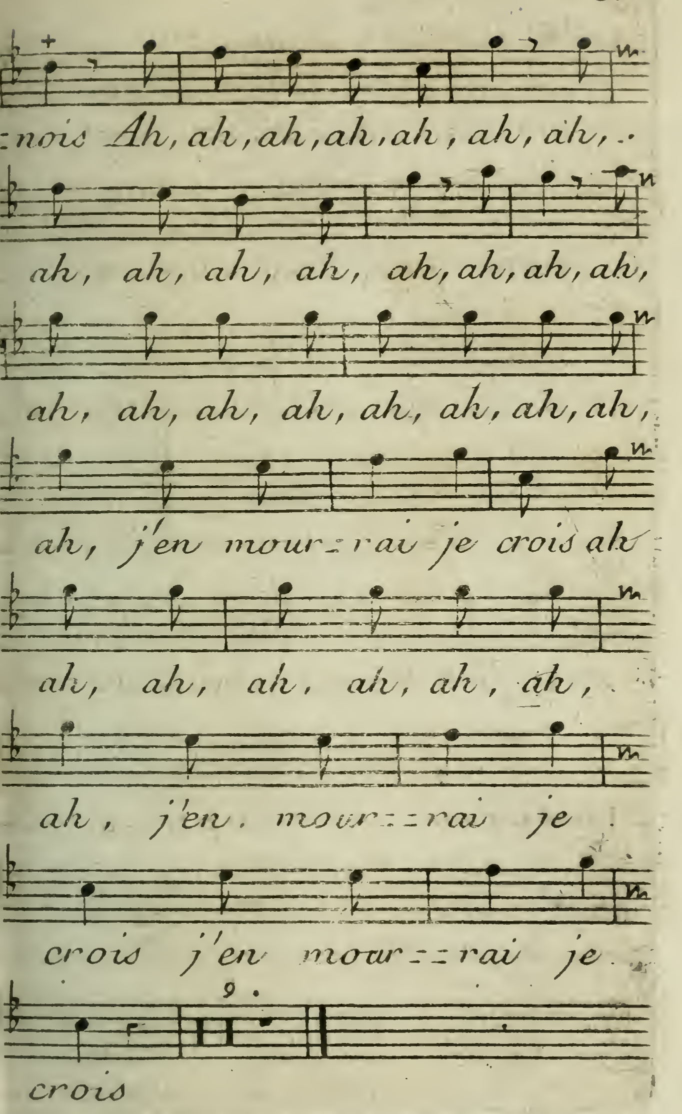

27
Arielle.
Ah,
ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,
ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,
ah, le tour est char=mant! en
un mo=ment, par son dé gui=se=
=ment, no=tre pru=de nou velle a
trou=blé la cer=vel=le du
bon hom=me en=chan té, du

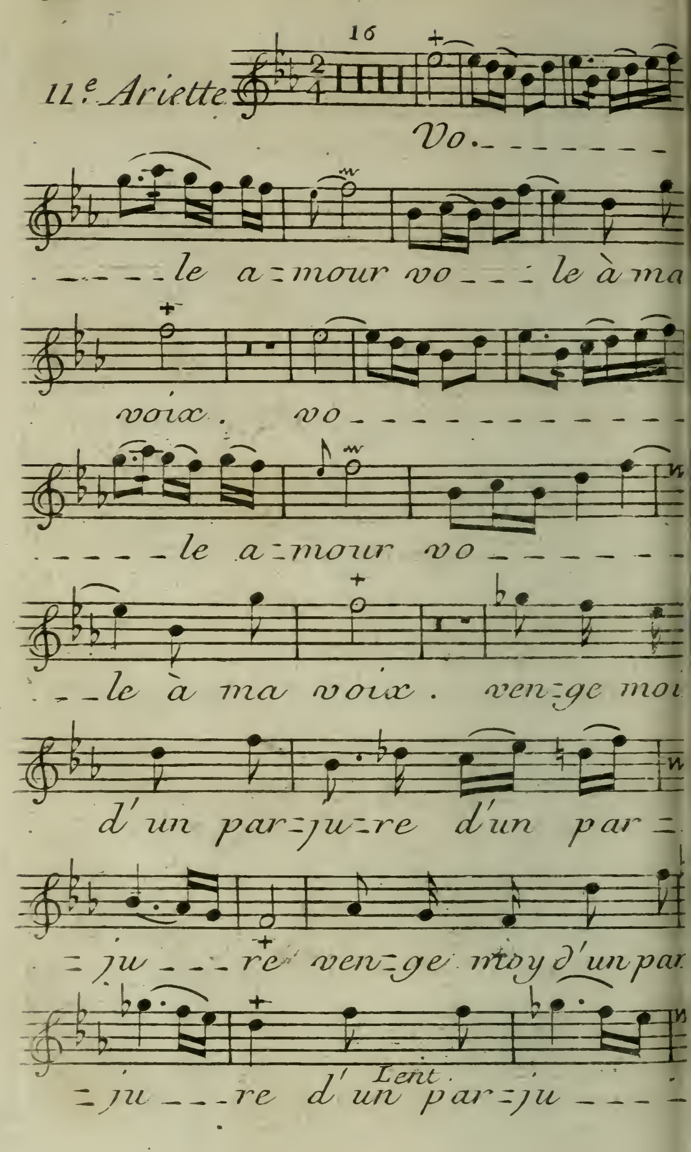

bon hom=me en chan=té; il n'é
=cou=te plus qu'el=le, il n'é=
=cou=te plus qu'el=le: je crois e
=vé=ri=té, je crois en=vé=ri
=té qu'il est ten=té de sa beau
=té, qu'il est ten=té de sa beau
=té, qu'il est ten=té de sa beau=
té, qu'il est ten=té de sa beauté, te

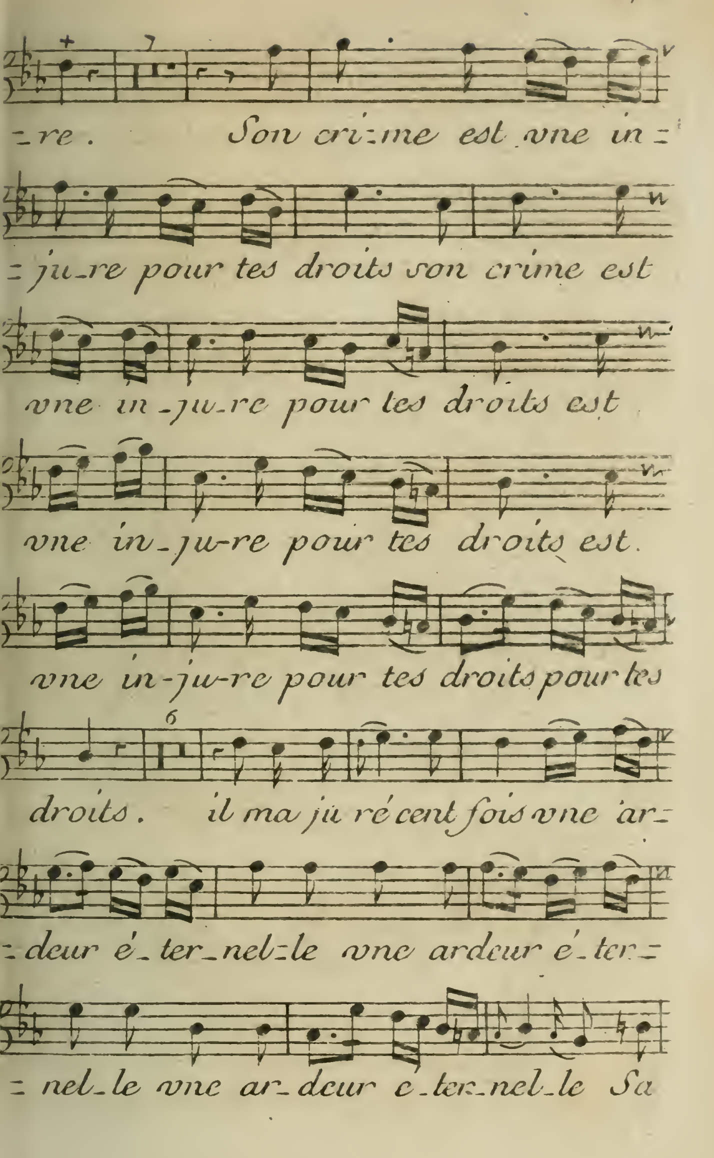


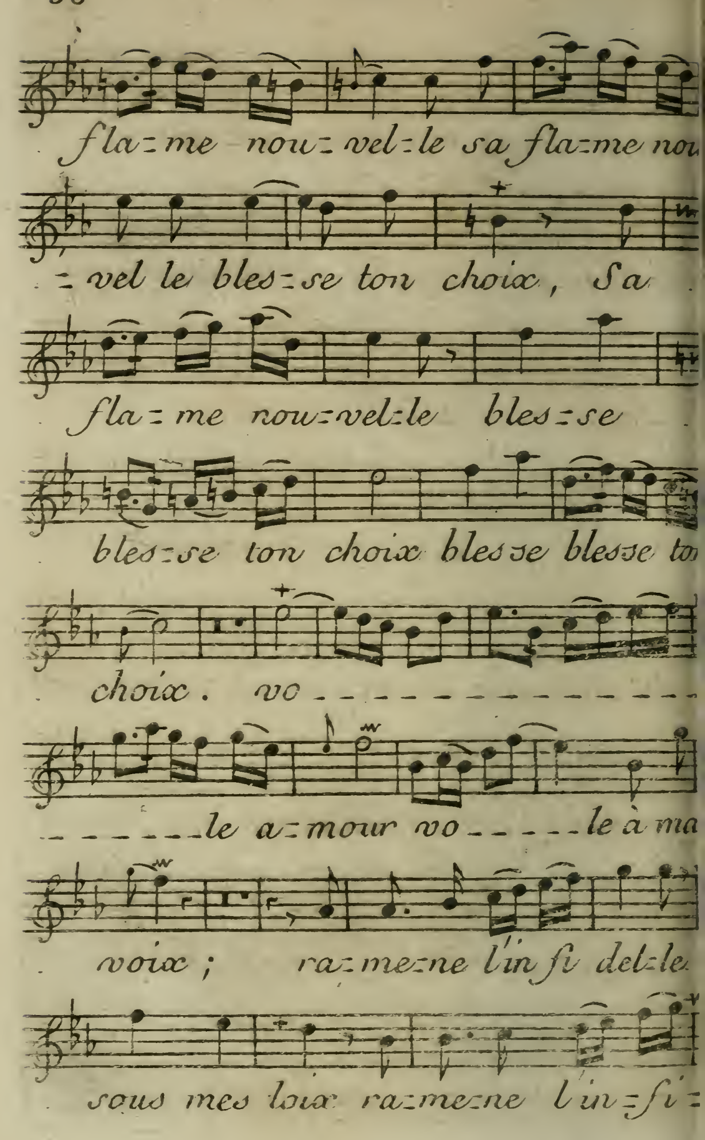
= té ten=té de sa beau=té ten=té ten
= té de sa beau=té de sa beau= =
té . sur la ré=ser_ve Lé=o=nor
les ob_ser_ve Lé=o=nor les ob =
. ser_ve, et par la gra_vi_té son
pro_pos est dic_té son pro_pos
est dic_té, et par la gra=vi = =
= té son pro_pos est dic = té, et

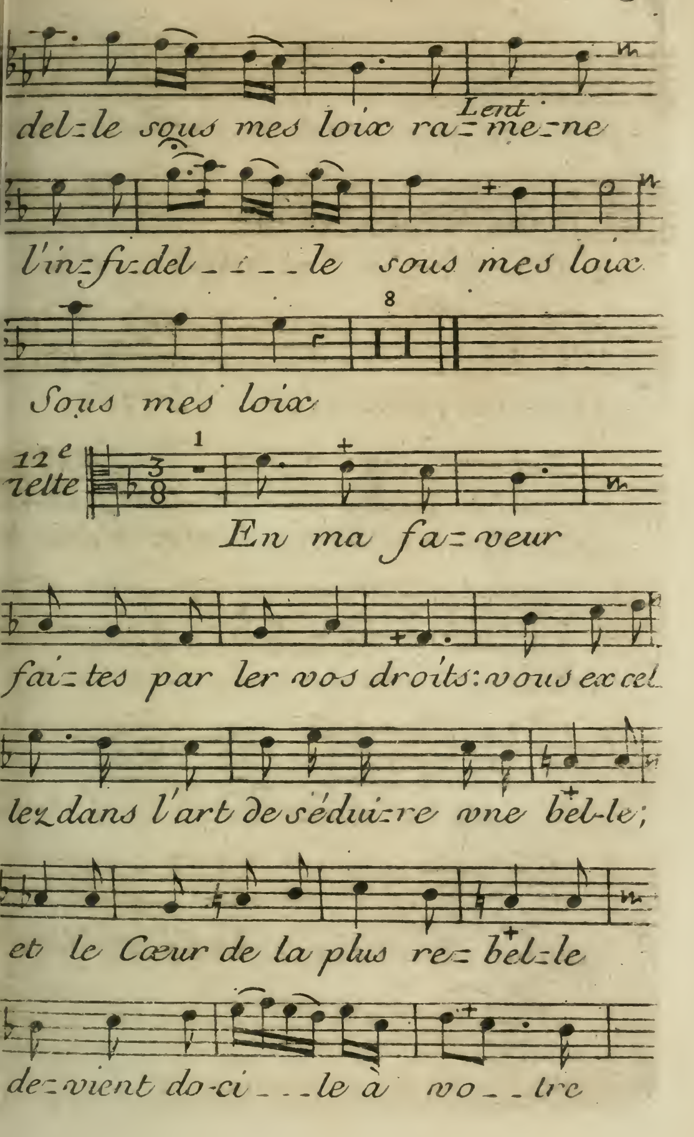

par la gra=vi=té son
pro =pos est dic = té.
Lu=ci=le en=de=ve et
ne dit mot: Va=lere re=ve et fait le
sot et fait le sot Geron-te ad_mi=
=re d'un air sour_nois d'un air sour=
=nois et moy de ri - - - re et moi de
ri - - - - re en_ta_pi_nois en_ta_pi=

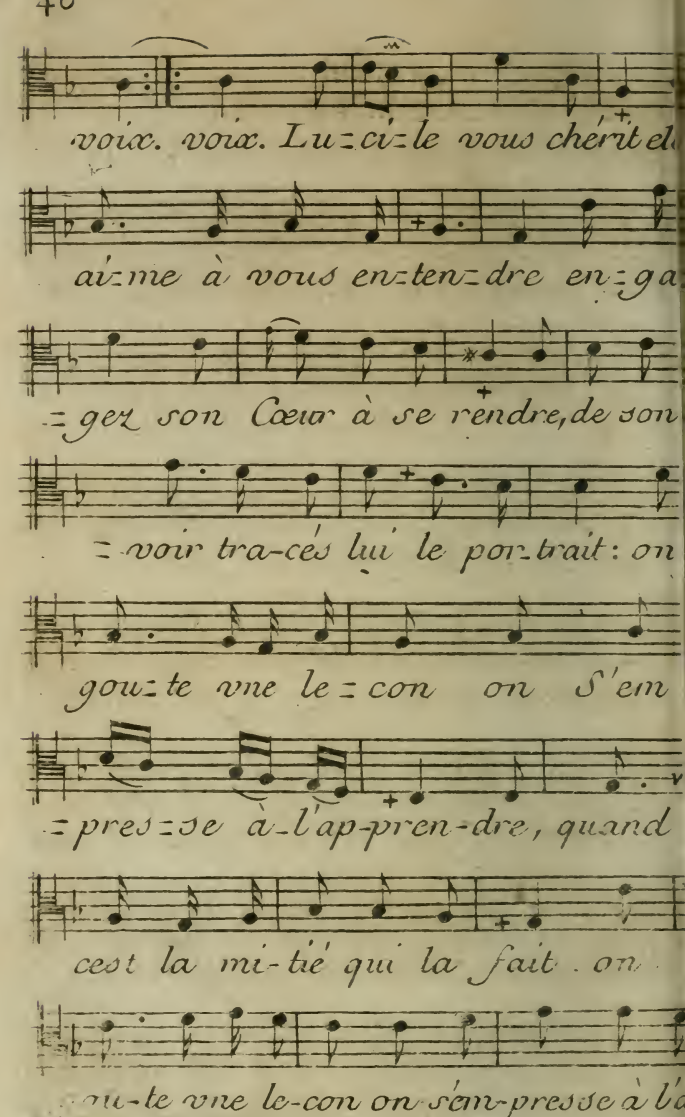

:nois Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ..
ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,
ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,
ah, j'en mour:rai je crois ah:
ah, ah, ah, ah, ah, ah,
ah, j'en mour::rai je
crois j'en mour::rai je
crois

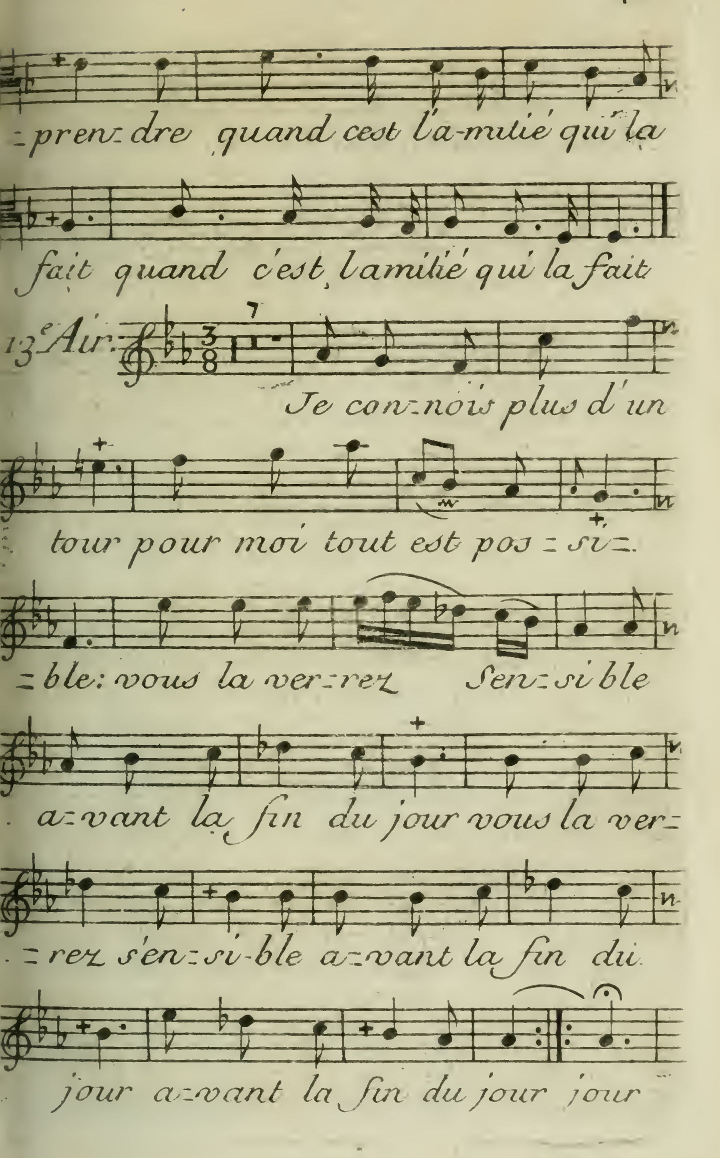

16
11.e Ariette
Vo.
le a=mour vo le à ma
voix. vo
le a=mour vo
le à ma voix. ven=ge moi
d'un par=ju=re d'un par=
=ju re ven=ge moy d'un par
=ju re d'un par=ju
Lent.

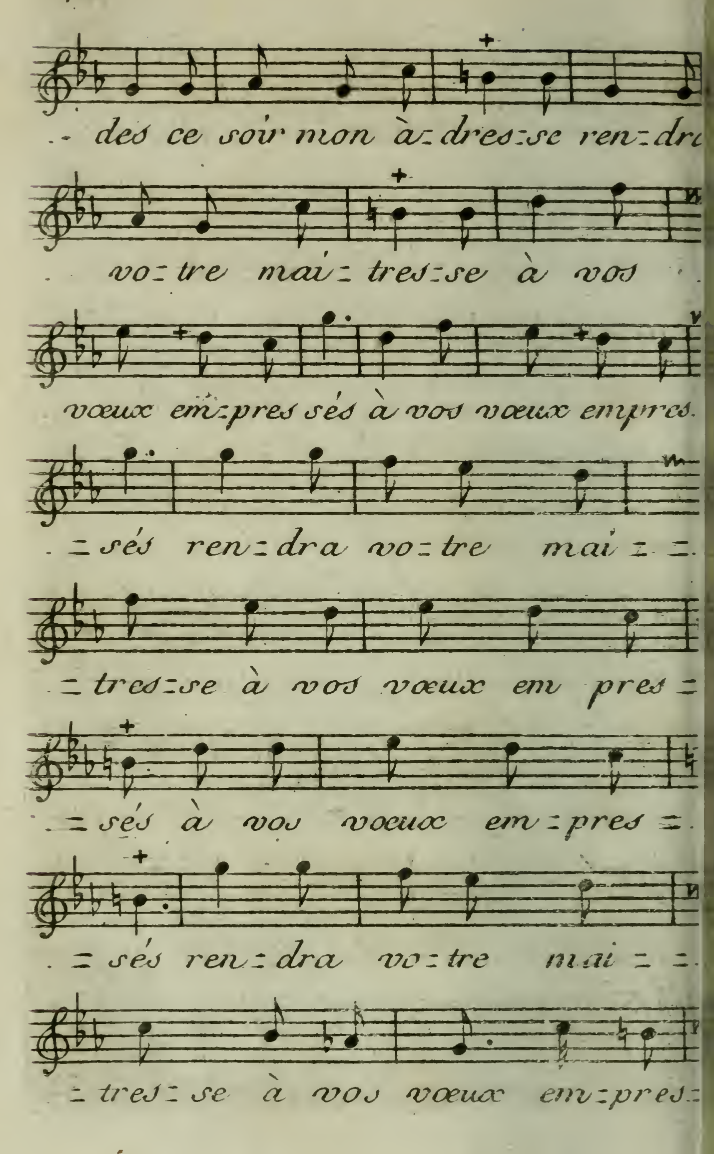

=re . Son cri=me est vne in=
=ju_re pour tes droits son crime est
vne in_ju_re pour tes droits est
vne in_ju-re pour tes droits est.
vne in-ju-re pour tes droits pour tes
droits . il ma ju ré cent fois vne ar=
=deur é_ter_nel=le vne ardeur é_ter=
=nel_le vne ar_deur e_ter_nel_le Sa

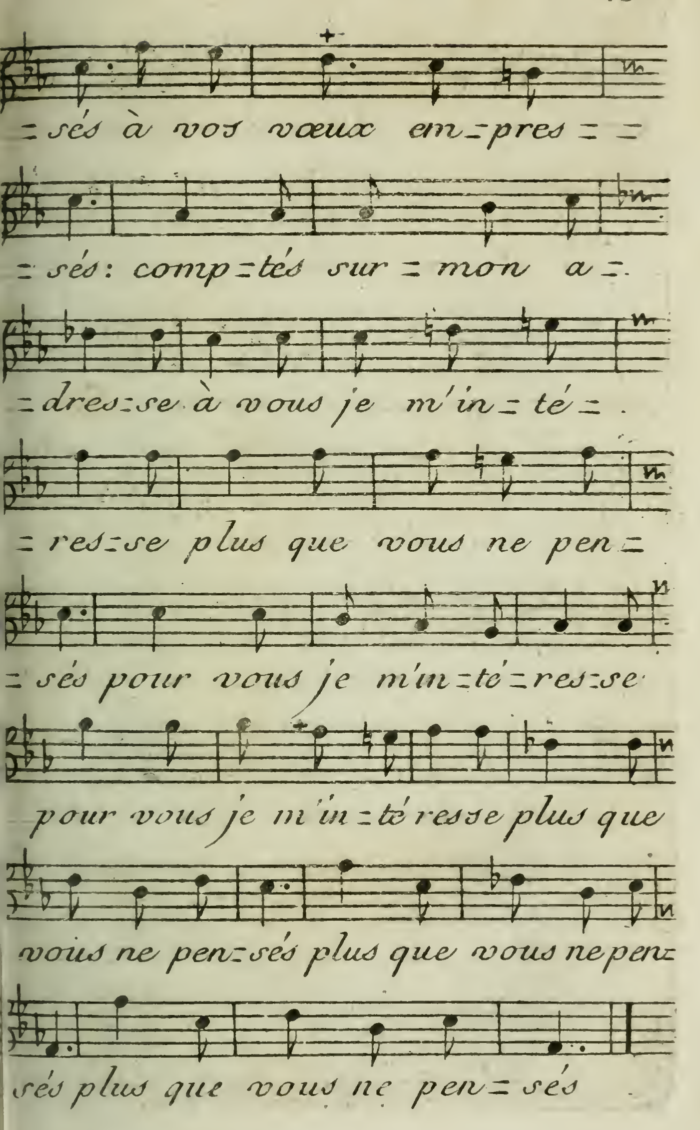

fla=me nou=vel=le sa fla=me nou
=vel le bles=se ton choix, Sa
fla=me nou=vel=le bles=se
bles=se ton choix blesse blesse ton
choix. vo
le a=mour vo le à ma
voix ; ra=me=ne l'in fi del=le
sous mes loix ra=me=ne l'in=fi=

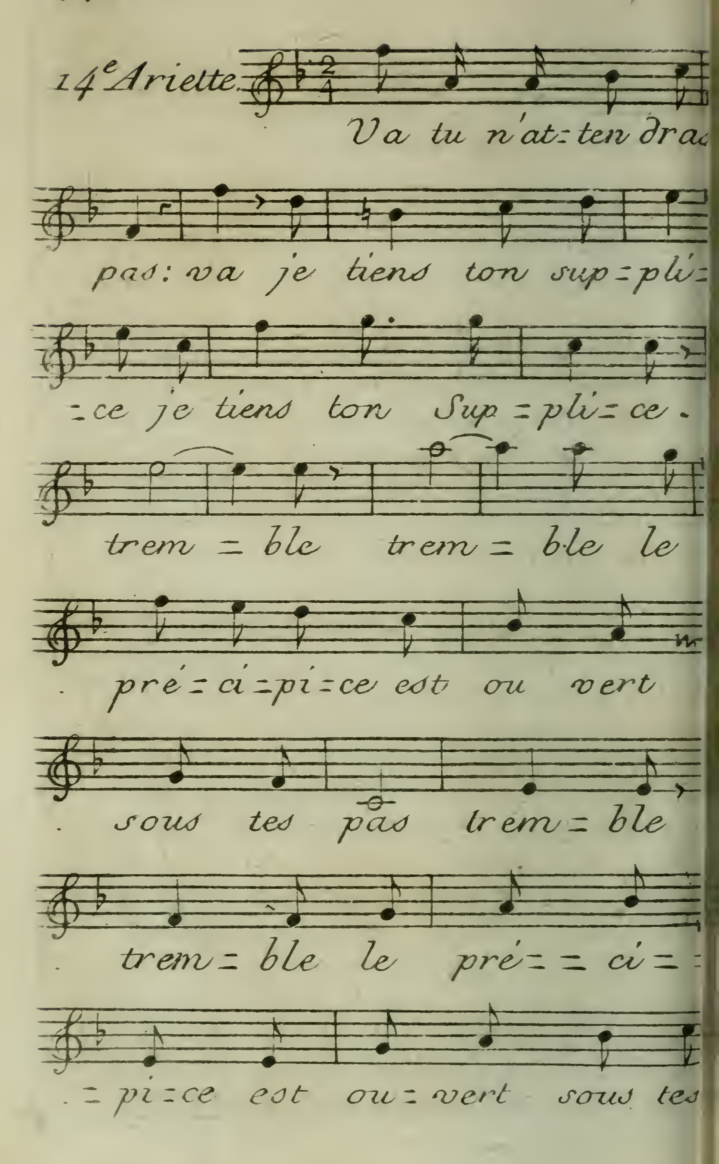

del=le sous mes loix ra=me=ne
Lent
l'in=fi=del - i - - le sous mes loix
Sous mes loix
8
12e
Gaye
1
En ma fa=veur
fai=tes par ler vos droits: vous excel
lez dans l'art de séduire vne bel-le;
et le Cœur de la plus re= bel=le
de=vient do-ci - - - le à vo - - tre


voix. voix. Lu=ci=le vous chérit el
ai=me à vous en=ten=dre en=ga
=gez son Cœur à se rendre, de son
=voir tra-cés lui le por=trait: on
gou=te vne le=con on S'em
=pres=se a-l'ap-pren-dre, quand
cest la mi-tié qui la fait . on
-te vne le-con on s'en-presse à l'a


=pren=dre quand cest l'a-mitié qui la
fait quand c'est l'amitié qui la fait
13.e Air.
Je con=nois plus d'un
tour pour moi tout est pos=si=
=ble: vous la ver=rez Sen=si ble
a=vant la fin du jour vous la ver=
=rez s'en=si-ble a=vant la fin du
jour a=vant la fin du jour jour


des ce soir mon a=dres=se ren=dr
vo=tre mai=tres=se à vos
voeux em=pres sés à vos voeux empres.
=sés ren=dra vo=tre mai = =
=tres=se à vos voeux em pres=
=sés à vos voeux em=pres=
=sés ren=dra vo=tre mai = =
=tres= se à vos voeux em=pres=


=sés à vos vœux em=pres==
=sés: comp=tés sur=mon a=
=dres=se à vous je m'in=té=
=res=se plus que vous ne pen=
=sés pour vous je m'in=té=res=se
pour vous je m'in=té resse plus que
vous ne pen=sés plus que vous ne pen=
sés plus que vous ne pen=sés


14e Ariette.
Va tu n'at=ten dra
pas: va je tiens ton sup=pli=
=ce je tiens ton Sup=pli=ce.
trem=ble trem=ble le
pré=ci=pi=ce est ou vert
sous tes pas trem=ble
trem=ble le pré==ci=
=pi=ce est ou=vert sous tes


pas est ou::vert sous les pas.
4 Recitatif
mais mon cœur gemis=
sant souf=fri=ra de sa
pei:::ne suis=je
su=re en le pu=nis==
sant quil re=pren=dra sa
5
chai:::ne de ce li=
en tout mon bon=heur de=



=pend. ta=chons de l'atten=

=drir: si l'in=grat se re

=pent ma vic=toire est cer=

=tai=ne: Si l'in=

=grat se re=pent ma vic=

=toi= = = = re est cer=

=tai= = = ne.

Fin.

LE DIABLE A QUATRE, OU LA DOUBLE MÉTAMORPHOSE,

OPERA-COMIQUE,

EN TROIS ACTES.

PAR M. S....

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Foire S. Laurent le 19 Août 1756.

Et repris le 12 Février 1757, à la Foire S. Germain.

Le prix est de 30 sols, avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.

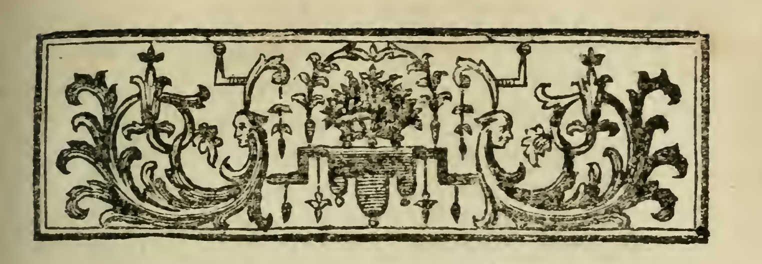
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE MARQUIS.	M.
LA MARQUISE.	Mlle Baptiſte.
Maître JACQUES, *Savetier.*	M. Parant.
MARGOT, *Femme de Jacques.*	Mlle Rozaline.
LUCILE, *Femme de Chambre de la Marquiſe,*	Mlle Superville.
MARTON, *autre Femme de Chambre de la Marquiſe,*	Mlle Prudhomme.
UN CUISINIER, UN COCHER. UN MAITRE D'HOSTEL,	M. De Lille.
UN MAGICIEN,	M. La Ruette.
UN AVEUGLE *jouant de la Vielle.*	M. Bourette.

Des DANSEURS & DANSEUSES, Domeſtiques du Marquis, & une troupe de Lutins.

La Scene eſt au Château du Marquis.



LE DIABLE A QUATRE,

OPERA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN CUISINIER.

Air : *Ah ! Madame Anrou.*

La méchante femme !
O la méchante femme !
D'un rien elle s'enflâme,
Elle crie, elle bat,
Ah ! c'est un sabat,
Je n'ai de ma vie eu de pareil débat.

C'eſt un bruit, on ne s'entend pas ; j'étois prêt à ſervir, la cloche avoit ſonné ; j'étois tranquille dans ma Cuiſine.

Elle entre, elle ſaiſit d'une main aſſurée,
Pour le dîner des gens, la ſoupe *préparée.*

Patatras, tout eſt au diable, & je ne ſçais plus où j'en ſuis.

SCENE II.

LE CUISINIER, LUCILE.

LUCILE.

Même Air.

OH ! la voilà partie,
Oh ! la voilà partie,
Oui, c'eſt une furie
Comme on n'en connoit pas.
Ah ! c'eſt un fracas
Je n'ai de ma vie
Entendu plus d'éclats.

Elle me demande un verre d'eau, bonnement je le lui apporte ; elle me le jette au viſage : Marton ſe met à rire, elle lui campe un ſouflet.

SCENE III.

LE CUISINIER, LUCILE, MARTON.

MARTON.

Ariette, notée N°. 1.

OUI, oui, je veux en sortir,
J'en jure
L'injure :
Ne peut se soutenir.
Je ne puis le souffrir.
Oui, oui, c'est trop longtems souffrir.
A moi des coups ! Ah ! c'est trop en souffrir,
L'affront ne peut se soutenir.

Ris donc, sotte, avec ton verre d'eau

LUCILE *en souriant.*

Je ne ris pas, mais c'est que... Ah ! j'en sortirai.

LE CUISINIER.

J'en sortirai aussi. J'aimerois mieux.... j'aimerois mieux....

MARTON.

Je serois bien au désespoir d'y rester ; ce qui me fait de la peine, c'est notre Maître qui est un si honnête homme.

LUCILE.

AIR : *Ma commere, quand je danse.*

Sa complaisance m'assomme,
Il est plus doux qu'un mouton.

LE CUISINIER.

Jamais un plus honnête homme
N'eut pour femme un tel Démon.

LUCILE.

Il est trop bon.

LE CUISINIER.

Il est trop bon.

MARTON.

Il est trop bon.

LE CUISINIER.

Il est trop bon.

LUCILE.

Il est trop bon.
Sa complaisance m'assomme,
Il est plus doux qu'un mouton.

LE CUISINIER.

Que voulez-vous qu'il fasse ? Il l'aime, elle est jolie.

LUCILE.

AIR : *La Bergere un peu coquette.*

Une Belle
Sans cervelle
Avoit envain des attraits ;
Je sçais bien si j'étois homme,
Comme
Je la punirais.

SCENE IV.

LE CUISINIER, MARTON, LUCILE Me. JACQUES.

LE CUISINIER.

DEMANDEZ à Maître Jacques.

Me. JACQUES.

De quoi s'agit-il ?

MARTON.

Quand une femme....

LUCILE.

Comme notre Maitreſſe....

LE CUISINIER.

Laiſſez-moi dire.

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas ?*

Quand votre femme en courroux
Auprès de vous s'échappe,
Compere, que faites-vous ?

Me. JACQUES.

Moi, d'abord, crainte des coups
Je frappe, je frappe, je frappe.
Ecoutez-moi.

ARIETTE, Notée N°. 2.

Je veux qu'on me révere,
Et ne connois chez moi
Que ma loi.

Quand un regard févere
Annonce ma colère,
Ma femme fe tient çoi,
Tremble à part foi,
Songe à fe taire,
Et meurt d'effroi.

LE CUISINIER.

Il faudroit que M. le Marquis prît de vos leçons.

LUCILE.

Que feroit-ce, fi elle crioit toute la journée, & ne quittoit jamais la maifon?

MARTON.

Ah! je crois l'entendre.

Me. JACQUES.

Ne craignez rien, elle eft partie, je l'ai vû paffer: votre Maître a parlé au Maître-d'Hôtel; il m'a femblé qu'il lui difoit:

AIR: *Jai rêvé toute la nuit.*

Ma femme eft hors de chez nous,
Enfans divertiffez-vous,
Faites enfemble un repas.
Ne vous grifez pas,
Ne vous grifez pas,
Tenez, voici dix écus.
Dans fa main je les ai vus.

SCENE V.

Les Acteurs précédens : des DANSEURS ET *des* DANSEUSES , *habillés en Domestiques entrent en se tenant par la main.*

LE CUISINIER *chante.*

AIR : *Brillant soleil.*

ENFANS, prenez du bon temps,
Le Diable n'est plus céans.

On danse.

Me. JACQUES.

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Mais j'apperçois le pere Ambroise,
Sans doute il sort du cabaret ;
Quand le bonhomme y cherche noise,
Ce n'est jamais qu'au vin clairet.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens , LE PERE AMBROISE.

LE PERE AMBROISE.

OU êtes-vous bonnes gens ? On ne vous voit pas.

LE CUISINIER.

Mettez-vous là, Pere.

MARTON.

Air : *Frere Ignace avoit un cordon.*

Donnez-nous un cotillon nouveau.

LE PERE AMBROISE.

Donnez-moi du vin & n'y mettez point d'eau.
Je m'en vais accorder ma vielle
Allons, Belle,
Allons, acoſtez-vous d'un Jouvenceau,

LUCILE.

Donnez-nous un cotillon nouveau.

LE PERE AMBROISE.

Donnez-moi du vin & n'y mettez point d'eau.

On range l'Aveugle ſur un des côtés du Théâtre : il fait toutes les mines d'accorder ſa vielle ; les Filles prennent les Garçons ; on forme la Contredanſe.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE CUISINIER.

LA voilà, la voilà, Madame, Madame, la voilà, Madame, la voilà.

La Contredanſe ſe mêle : ils veulent fuir ; ils ſe choquent l'un l'autre ; le pere Ambroiſe joue toujours, & ſuit toujours la Contredanſe ſans changer de place.

LA MARQUISE.

AIR. *Ciel ! L'Univers va-t-il donc &c.*

Ciel quel fracas !

LES DOMESTIQUES.

C'eſt elle, fuyons vîte.

LA MARQUISE.

Race maudite,
Tu me le payeras,
Envain vous prenez la fuite,
Vous êtes des ſcélérats ;
Et toi, coquine ! *(elle tire les oreilles de Lucile.)*

LUCILE.

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

LE MARQUIS.

Madame, ce couroux
Eſt déplacé ; qui vous oblige . . . ?
Rentrez, vous dis-je.

LA MARQUISE.

Monſieur, taiſez-vous.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, MAITRE JACQUES, LE PERE AMBROISE.

LE MARQUIS.

MAdame.

LA MARQUISE.

Que fait ici ce coquin de Savetier ?

MAITRE JACQUES.

Je m'en vais, je m'en vais, je fcais bien que vous n'êtes pas bonne.

LE MARQUIS.

Hé, Madame, quel mal ont-ils fait ?

LA MARQUISE.

Monſieur, quand vous êtes à la chaſſe, je ne me mêle ni de vos chiens, ni de vos piqueurs.

LE PERE AMBROISE.

Allons, Enfans, la paix : qu'eſt-ce qui veut danſer ? Donnez-moi donc à boire ; où en eſt la Contredanſe ?

LA MARQUISE.

Attends, je te vais donner de la contre-danſe. (*elle lui caſſe ſa vielle & la jette à terre.*)

LE PERE AMBROISE.

AIR : *L'aluette, ah ! qui me la remettra ?*

Ma vielle,
Ma vielle,
Ah ! qui me la remettra ?
Pourquoi me chercher querelle ?
Ah ! ma pauvre vielle,
Moi qui n'avois que cela,
Ma vielle,
Ma vielle,
Qui me la racommod'ra ?

LE MARQUIS.

Tiens, mon cher ami.

LA MARQUISE.

Ces miſérables.

LE PERE AMBROISE (*retirant ſa main.*)

Monſieur, je vous demande pardon.

LE MARQUIS.

Je ne te veux point de mal.

LA MARQUISE.

Cette coquine de Lucile.

LE PERE AMBROISE.

AIR : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Ah ! ſi je ſçavois mon chemin !
Je ſortirois d'ici bien vîte.

LE MARQUIS.

Mon ami, donnez-moi la main.

LE PERE AMBROISE.

Mon bon Monſieur, en ſuis-je quitte ?

LA MARQUISE.

AIR : *Belle Princeſſe.*

Ah canaille !
Ah canaille !
Vous vous mettez à danſer,
A boire, à faire ripaille.
Ah canaille !
Ah canaille !

Il y a dans les airs notés à la fin une ARIETTE No. 3, *qui ſe chante à la place du Couplet ci-deſſus, lorſque l'Actrice y eſt diſpoſée.*

SCENE IX.

LA MARQUISE, MARTON, LE MARQUIS, LE DOCTEUR.

MARTON.

MAdame.

LA MARQUISE.

He bien!

MARTON.

Madame.

LA MARQUISE.

Veux-tu parler.

MARTON.

Madame le Docteur Zambulamec, ce grand homme, cet homme si sçavant, qui fait grêler quand il veut, s'est égaré de son chemin: il demande à se reposer chez vous.

LA MARQUISE.

AIR : *Des fleurettes.*

Cela très-peu m'importe.

LE DOCTEUR.

Madame, permettez ...

LA MARQUISE.

De vous mettre à la porte.
Vîte, à l'instant, sortez.

LE MARQUIS.

Mais enfin . . . .

LA MARQUISE.

Que j'héberge
Ici quelque fripon ;
Le sot prend donc ma maison
Pour une auberge.

LE MARQUIS.

Madame, rentrez, je vous prie. Monsieur, excusez.

LA MARQUISE.

Je vais te faire rouer de coups, si tu restes, misérable fainéant avec ta robe; plutôt que de labourer la terre. Il faut envoyer aux galeres ces coquins-là.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vais vous envoyer quelqu'un pour vous conduire chez mon Fermier. Madame, rentrez : vous pouvez avoir quelque chose à dire à vos gens.

LA MARQUISE.

Oui, oui, je vais leur dire.

SCENE X.

LE DOCTEUR.

AIR. *J'ai bien la plus simple femme.*

NON, jamais méchante femme
Ne le fut à cet excès ;

Je ferois digne de blâme
Si je ne la punissois.
Elle verra la vengeance
Que prend un sot tel que moi ;
Moi dont la haute puissance
Tient tout l'enfer sous sa loi.

Quelqu'un vient ; allons plus loin méditer ma vengeance.

SCENE XI.

MARGOT, LE DOCTEUR *au fond du Théâtre.*

MARGOT.

AH, l'on m'avoit dit qu'on dansoit ici, & il n'y a personne ? Voilà un bon tour. Si je prenois du tabac à présent que je suis seule ?

AIR noté. N°. 3.

(*Rapant & prenant du tabac.*)
Je n'aimois pas le tabac beaucoup,
J'en prenois peu, souvent point du tout ;
Mais mon mari me défend cela.
Depuis ce moment là
Je le trouve piquant,
Quand
J'en peux prendre à l'écart ;
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

Ah !

Ah ! qu'eſt-ce que ce Monſieur-là ? Il doit être bien ſçavant, car il a une grande robe.

LE DOCTEUR.

Eſt-ce vous, ma chere Enfant, qui devez me conduire chez le Fermier du Château ?

MARGOT.

Non, Monſieur : mais, ſi vous voulez, je le ferai avec plaiſir.

LE DOCTEUR.

AIR. *Si vous étiez ſon époux.*

Que cherchez-vous donc ici ?

MARGOT.

Mon mari.

LE DOCTEUR.

Votre mari ?

MARGOT.

Monſieur, oui :
Dans ces lieux il devoit être.

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas le bonheur de le connoître.

MARGOT.

Ah, Monſieur, c'eſt bien de l'honneur pour lui.

LE DOCTEUR.

Quelle eſt ſa profeſſion, ſon état ? Et quel eſt votre nom ?

MARGOT.

Il ſe nomme Jacques : il eſt Cordonnier

pour femmes. Je m'appelle Madame Jacques ; & au Château, Margot tout court.

LE DOCTEUR *à part.*

Il me vient une idée : oui, cela peut ſervir à ma vengeance. Madame Jacques, vous me conduirez donc chez ce Fermier ?

MARGOT.

Plus loin encore, s'il le falloit.

LE DOCTEUR.

AIR. *Tout le monde m'abandonne.*

Vous êtes trop complaiſante,
Je dois vous remercier ;
De votre humeur obligeante
Je m'engage à vous payer.

MARGOT.

Je ſuis bien votre ſervante,
Et vous pouvez m'employer.

LE DOCTEUR.

AIR. *Tout roule aujourd'hui, &c.*

Pour vous récompenſer, ma chere,
Donnez, donnez-moi votre main.

MARGOT.

Eh, Monſieur, qu'en voulez vous faire ?

LE DOCTEUR.

J'y veux lire votre deſtin.
Apprenez la bonne aventure
Que reſervent pour vous les Cieux :
De mes paroles ſoyez ſûre ;
Je lis dans les ſecrets des Dieux.

Je vais vous apprendre tout ce qui vous arrivera.

MARGOT.

Ah, Monſieur, s'il y a du mal, ne me le dites pas.

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien. Je vois déjà que votre mari vous a battue hier.

MARGOT.

C'eſt vrai; Jacques me bat, mais pas toujours.

LE DOCTEUR.

AIR. *Pour héritage.*

O Ciel, que vois-je?
Quel ſuprême bonheur!
Mais qu'apperçois-je?

MARGOT.

Ne me faites point peur.

LE DOCTEUR.

Je vois, je vois des laquais & des pages,
Meubles exquis,
Grands équipages,
Et puis un Marquis.

MARGOT.

Pour moi, Monſieur?

LE DOCTEUR.

Oui, pour vous.

MARGOT.

Et Jacques?

LE DOCTEUR.

Il aura une Marquiſe.

MARGOT.

Oh, je ne le veux pas. Aurai-je un caroſſe?

LE DOCTEUR.

Oui, attendez un caroſſe.

MARGOT.

Un caroſſe ?

LE DOCTEUR.

Oui, un caroſſe ; un, deux, trois.

AIR. *Folies d'Eſpagne.*

Quand vous verrez, écoutez Marguerite,
Quand vous verrez reluire à ces trois doigts
Trois beaux anneaux, ou trois bagues d'élite,
Vous aurez tout alors à votre choix.

MARGOT.

Et un caroſſe ?

LE DOCTEUR.

Et un caroſſe.

AIR. *Des Proverbes.*

Mais retenez ce que je vais vous dire ;
Quand tout en vous de forme changera,
Soyez diſcrette, & gardez-vous d'inſtruire
Quiconque près de vous ſera.
Comme Marquiſe, agiſſez en Marquiſe.

MARGOT.

Oui, être bien fiere, bien méchante, bien..... J'aurai de la peine : mais ſera-ce bien-tôt ?

LE DOCTEUR.

Demain.

MARGOT.

Demain ?

LE DOCTEUR.

Allez m'attendre ſous ce grand chêne ; vous me conduirez chez le Fermier ; & ſouvenez-vous de moi, quand vous ſerez Marquiſe.

MARGOT *à part en s'en allant.*

Un caroſſe ! Trois bagues à mes trois doigts ! Il a bien dit que Jacques me battoit. Ah, l'habile homme !

SCENE XII.

LE DOCTEUR.

AIR. *Ciel, l'Univers, &c.*

QUE l'Univers apprenne ma vengeance :
Sortez, Démons, briſez, briſez vos fers :
De la folle qui m'offenſe
Venez punir les travers ;
Nulle indulgence
Pour les pervers :
Et toi, noir Souverain
De la caverne ſouterraine,
Entre en ma peine,
Et venge mon chagrin.

AIR. *Des Folies d'Eſpagne.*

On traite ici de fables ridicules
Ce que l'on dit de ton pouvoir fatal ;
Viens avec moi, confonds les incrédules,
Qui ſe mocquoient du ſéjour infernal.

Air. *On vit des Démons.*

Sous des traits badins
Accourez, Lutins,
Accourez, troupe formidable;
Mais prenez une figure aimable.
Démons de nos colifichets,
Démons de nos Abbés coquets,
Démons de nos galants plumets,
Démons chicaneurs du Palais,
Lure lure & lure, & flon flon flon,
Ayez-en le ton
Et l'allure.

Les Démons paroissent en Abbés, en Plumets, en Procureurs. Ils dansent sur l'air, Courez vîte, prenez le Patron. *Ici un pas de Ballet de* la Vengeance, *dont l'habillement est couvert de masques; dans une main des serpents; dans l'autre, un masque qui couvre un poignard.*

La contredanse reprend. Un Démon s'avance un tison à la main, & dit:

Air. *Sur un sopha.*

Nous accourons
Du fond de nos antres profonds;
Répond,
Et sois prompt;
Veux-tu la guerre ou la paix?

LE DOCTEUR.

Paix.

Air. *Au fond de mon caveau.*

Aussi-tôt que la nuit
Rendra ce lieu plus sombre,

Il faut aller ſans bruit
Au lit,
A la faveur de l'ombre,
Enlever hors de ce logis
La femme du Marquis ;
La porter auſſi-tôt
Dans le lit de Margot,
Sous le toit de Jacquot,
Et mettre Margot à la place
Dans ce logis.
Change juſqu'aux habits ;
Les maris
Endormis
Doivent en ignorer la trace.
Vîte, obéis.

Que ſous les traits de Margot elle apprenne à devenir douce comme elle ; & que Margot, ſous les traits de la Marquiſe, reçoive la récompenſe de ſa douceur. Pour nous, allons chez le Fermier.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

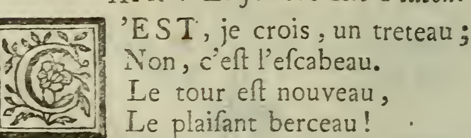
Le Théâtre repréſente une Boutique de Savetier : on voit un méchant grabat ſur un des côtés. Les Diables enlevent Jacques & le poſent à terre ſur le devant du Théâtre, la tête ſur un eſcabeau, & cependant la Marquiſe eſt vûe ſur ce grabat.

SCENE PREMIERE.

Me. JACQUES, LA MARQUISE.

Me. JACQUES *ſe réveille, bâille, tâte le pied de l'eſcabeau, enſuite l'eſcabeau.*

AIR : *Le ſombre Roi Pluton.*



C'EST, je crois, un treteau ;
Non, c'eſt l'eſcabeau.
Le tour eſt nouveau,
Le plaiſant berceau !
C'eſt ſur le careau
Que je ſuis étendu comme un veau.

'Ahi ! j'ai le cou démis ;
Qui peut m'avoir mis
Sur ce plaiſant tapis ?
Je n'étois pas gris ;
Mais je ſuis habillé,
Me ſerois-je éveillé ?
D'un pareil tour je ſuis émerveillé.
Oui, je me ſouviens bien
De l'entretien
Qu'eut ma femme, à la fin,
Sur ce devin.
Je me ſuis fâché,
Je me ſuis couché,
Je me ſuis levé,
J'aurai rêvé.

Margot ! elle auroit bien du me le dire : quelle heure peut-il être ? Il eſt bien cinq heures. Margot, leve-toi, allume la lampe ; mais ſi avant de la réveiller je buvois un petit coup de cette affaire ; il ne faut pas que les femmes ſçachent tout.

ARIETTE, Noté N°. 4.
En grand ſilence,
Faiſons dépenſe
D'un doigt de brandevin.
Oui, pour l'ouvrage,
Ce doux breuvage
Donne en partage
Plus de courage ;
Tout homme ſage
En boit chaque matin.

Se ſent-on lourd, chagrin,
Et dans l'eſprit enfin
Quelque nuage ?
En un moment la tête ſe dégage :
Pour le travail on eſt plein de courage,
On eſt gaillard, & pour ſe mettre en train,
Rien n'eſt plus ſain.

Il boit.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que j'entens-là ; ma petite chienne ſera tombée. Liſette, Liſette, venez ici, ma mere, venez maman ; (*Elle tâte pour trouver la ſonnette.*) Mais je ne trouve pas le cordon de ma ſonnette.

Me. JACQUES.

Elle parle toute ſeule ; à ta ſanté, Margot. *Il boit.*

De mon pot je vous en répond,
Mais de Margot, non, non.

Il boit encore.

LA MARQUISE.

Mais quelle inſolence ! ce coquin de cocher m'étourdit tous les matins, je le mettrai dehors ; mais je ne trouve pas cette ſonnette.

Me. JACQUES.

Je crois qu'elle eſt folle : Margot !

LA MARQUISE.

Mais je ne la trouve pas ; Lucile, Lucile.

Me. JACQUES.

Du fil, du fil ; il faut qu'elle ait quelque chose à coudre.

AIR : *Palſembleu M. le Curé.*

Puiſque tu veux te préparer
Si matin pour ton ménage,
Attends, Margot, je m'en vais t'éclairer ;
Tu feras mieux ton ouvrage.

Il cherche & bat le briquet.

LA MARQUISE.

Qui eſt-ce donc qui fait du feu dans mon appartement ? Lucile, Lucile, Marton ! Mais voilà qui eſt affreux.

Me. Jacques allume la lampe, va à ſon lit, tire le bout du rideau, la fait voir toute habillée & ſur ſon ſéant ; elle ouvre de grands yeux, & ſe jette hors du lit.

Ah ! ciel ! où ſuis-je ?

Me. JACQUES.

AIR : *Dans le fond d'une écurie.*

Je te vois émerveillée,
Ton air me ſemble bouru ;
Moi j'ai dormi tout vêtu,
Te voilà toute habillée ;
A la fin m'as tu bien vû ?
Tu n'es pas trop éveillée.
A la fin m'as-tu bien vû ?
Hé bien, me reconnois-tu ?

LA MARQUISE.

Oui, je te reconnois, infâme, tu es ce

coquin de Savetier qui demeure en face du Château.

Me. JACQUES.

Tu as bien de la mémoire.

LA MARQUISE.

Tu te nommes Me. Jacques.

Me. JACQUES.

AIR : *Vous qui feignez d'aimer.*

Quoi ! Tu t'en reſſouviens ?

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas équivoque.

Me. JACQUES.

Oui, Margot, j'en conviens.

LA MARQUISE.

Finiſſons ce colloque,
Sans nuls raiſonnements ;
Vîte, je veux apprendre
Pourquoi ces changemens ;
Si tu mens,
Je te ferai pendre.

Me. JACQUES.

Mais elle eſt folle, Margot.

LA MARQUISE.

Oui, je veux tout ſçavoir ; qui m'a fait porter ici ; qui m'a miſe ſur ce lit ; qui m'a ſouillée de ces guenilles, & l'attentat le plus noir, l'infamie, l'horreur, l'indignité la plus affreuſe envers une femme de ma condition....

Me. JACQUES.

AIR : *A quoi s'occupe Madelon?*

Mais rêvé-je ou bien rêves-tu?
Quel galimatias viens-tu faire?
Mais rêvé-je ou bien rêves-tu?
Quel diable d'esprit tortu!

LA MARQUISE.

Réponds-moi si tu veux que je te pardonne; avoue-moi tout, conduis-moi au Château, & là....

Me. JACQUES.

Mais tu dors encor, je vais te secouer.

LA MARQUISE.

Ne m'approche pas.

Me. JACQUES.

Donne-moi la main.

LA MARQUISE.

Ne me tutoye pas.

Me. JACQUES.

Donne-moi la main.

LA MARQUISE.

Tu me conduiras donc.

Me. JACQUES.

Oui.

AIR : *C'est ce qui vous enrhume.*

Tu voulois du fil,
Tu voulois du fil;
Finis un peu tout ce babil,
A la fin je m'en lasse;
Suis-je ton jouet?

Voici ton rouet,
Et voilà ta filaſſe.
Travaille, ou morbleu.

LA MARQUISE *lui donne un ſouflet.*
Tiens, coquin; je t'apprendrai à reſpecter une femme de ma ſorte.

Me. JACQUES.
Ah! parbleu, voilà la premiere fois qu'elle me prévient; mais tu me le payeras.
Il tourne dans la chambre, cherche ſon tirepied.

LA MARQUISE.
Ah! c'eſt un tour du Marquis.

AIR: *Quoi! c'eſt donc-là cet objet radieux.*
Il m'a donné pour changer mon état
Quelque poiſon, afin que je m'endorme;
Il m'a donné pour changer mon état
Quelque poiſon; oui, c'eſt un ſcelerat.
Complot énorme!
L'on me transforme.
Pour me venger je vais faire un éclat;
Il faut en forme
Que je m'informe
Qui peut avoir conduit cet attentat.
Il ma donné pour changer mon état, &c.

Me. JACQUES *la bat.*
Ah! ah! coquine, vous faites ſabat.

LA MARQUISE.
Ah! ſcélérat.

Me. JACQUES.

Ah, coquine!

LA MARQUISE.

Je me trouve mal; je me meurs.

Me. JACQUES *va chercher le ſceau où il met tremper ſes cuirs.*

AIR. *Accordons ma muſette.*

Pour aller à ton aide
Je ſçais un bon remede :
Je vais à mon plaiſir
Te faire revenir.

LA MARQUISE.

Ah! il n'eſt pas poſſible de s'évanouir avec ce coquin-là. Hé bien, miſérable, veux-tu me tuer?

Me. JACQUES.

Non; je veux que tu baiſes la joue que tu as frappée.

LA MARQUISE.

Moi, oh Ciel!

Me. JACQUES.

Tu héſites?

LA MARQUISE.

Jamais.

Me. JACQUES.

Je recommencerai.

LA MARQUISE.

Plutôt mourir.

Me. JACQUES.

Je t'aſſommerai.

LA MARQUISE.

Il me tueroit... Si je ſçavois où eſt la porte. Par grace, écoute-moi. Tu as eu la hardieſſe de me.... Enfin, tu as mérité la potence.

Me. JACQUES.

Oui, comme faux monnoyeur.

LA MARQUISE.

Par grace, remene-moi au Château, je te donnerai vingt loüis.

Me. JACQUES.

AIR. *Ah, la drôle d'hiſtoire.*

Quoi, vingt loüis! Ah! donne,
Je les prends de bon cœur;
De plus, je te pardonne.

LA MARQUISE *fouille dans ſa poche, & en tire une petite rape à tabac qu'elle jette à terre.*

Ah, grands Dieux, quelle horreur!

Me. JACQUES *ramaſſant la rape.*

Tu as beau la cacher, je l'ai vûe. Tu prendras donc encore du tabac!

LA MARQUISE.

Mon cher cœur, je t'en prie, écoute-moi.

Me. JACQUES.

AIR. *De Joconde.*

Oui, je veux bien avoir la paix;
Que veux-tu que j'écoute?

LA MARQUISE.

Dis à quelqu'un de mes laquais....

Me.

Me. JACQUES *à part.*

C'eſt ce ſorcier ſans doute.

LA MARQUISE.

Qu'il faſſe mettre au berlingot
Mes chevaux au plus vîte.

Me. JACQUES.

Berlingot, oh quel vertigo
La tourmente & l'agite !

C'eſt ce Magicien : veux-tu que je recommence ? Mais non, je la tuerois. Par plaiſir laiſſons la dire, pour voir ſi cela finira.

LA MARQUISE.

ARIETTE Noté N°. 5.

Le déſeſpoir de moi s'empare ;
Ah ! ma raiſon s'égare :
Barbare, Barbare,
Tu vois en ce moment
L'excès de mon tourment.
Ah ! du moins, pour ſoulagement,
Que je meure promptement !

Me. JACQUES *à part.*

Barbare ! Barbare ! Où diable prend-elle ces mots-là ? Je crois qu'elle devient folle. Il faut que je la ramene doucement.

LA MARQUISE *à part.*

Il faut que je parle encore avec douceur à un ſcélérat comme celui-là ? Cela me ſuffoque.

Me. JACQUES.

Morbleu, la paix.

LA MARQUISE.

Tiens, Me. Jacques.

Me JACQUES.

Tiens, Margot.

LA MARQUISE.

Je te pardonne tout.

Me. JACQUES.

Et moi auſſi.

LA MARQUISE.

Mais, va-t-en.

Me. JACQUES.

Mais, travaille.

LA MARQUISE.

Ah!

Me. JACQUES.

Je crois qu'on frappe. (*Il va ouvrir.*) Qui peut venir ſi matin? Travaille, ou morbleu...

LA MARQUISE.

AIR. *De la Touriere.*

O Ciel! peut-on jamais voir
D'aventure auſſi cruelle?
Ciel! peut-on jamais ſe voir
L'objet d'un crime auſſi noir?
Mais je crois appercevoir....
C'eſt Lucile, oui c'eſt elle;
Qui pourroit jamais prévoir?...
Enfin, je vais tout ſçavoir.

Oh! je vais dévoiler cette horreur. Ils parlent bas. Me montrerai-je ? Lui parlerai-je ? Non : écoutons. O, Ciel! donne moi la patience.

SCENE II.

Me. JACQUES, LA MARQUISE, LUCILE.

Me. JACQUES.

Qui vous amene ſi matin, Mademoiſelle ?

LUCILE.

C'eſt pour mes pantoufles ; je ſuis accourue avant que Madame fût réveillée.

LA MARQUISE *à part.*

Ils ſe couperont.

Me. JACQUES.

Je les aurois envoyées ; mais ma coquine s'eſt amuſée avec un Docteur, un Magicien.

LA MARQUISE, *à part.*

Ce Docteur, ce Magicien d'hier ; voilà le nœud.

LUCILE.

Je ne l'ai pas vue votre femme.

Me. JACQUES.

Votre Maîtreſſe fait-elle encore le ſabbat ?

LUCILE.

Ah ! c'eſt pis que jamais.

AIR. *Quand l'Auteur de la nature.*

Elle fait le diable à quatre,
Elle ne ſçait que crier & battre ;
Dans ſa tête,
Toujours prête
A ſonger
Comment faire enrager.

Me. JACQUES.

C'eſt comme chez-nous, & que fait ſon Mari ?

LUCILE.

Son mari, d'un parfait mérite,
N'en éprouve que du tourment :
Tout l'agite,
Tout l'irrite ;
On ne l'aborde qu'en tremblant.
Que quelque choſe la dépite ;
Elle prend ſon air inſolent ;
Elle fait le diable, &c.

LA MARQUISE.

Ah coquine ! (*à part.*) Lucile, me reconnoiſſez-vous ?

LUCILE.

Me. Jacques, c'eſt-là votre femme ?

LA MARQUISE.

Ah ! tu ne reconnois pas ta Maîtreſſe ? (*Elle la bat.*) Ah, miſérable !

LUCILE.

Ah, Me. Jacques!

Me. JACQUES.

Ah, double chienne!

LUCILE.

Ah, vous me frappez!

LA MARQUISE.

Ah, tu me frappes!

Me. JACQUES.

Ah, tu frappes : à genoux tout à l'heure.

LA MARQUISE.

Comment, à genoux?

Me. JACQUES.

AIR. *Voici les Dragons qui viennent.*

Fais excuſe, ou point de grace.

LUCILE.

Pourquoi donc ces coups?

Me. JACQUES.

Vous injurier en face :
Oui, je veux qu'elle le faſſe.
Vîte, à genoux;
Vîte, à genoux.

LA MARQUISE.

Oh! Ciel.

Me JACQUES.

Veux-tu?

LA MARQUISE.

Non, jamais.

LUCILE.

Maître Jacques, laiſſez votre femme, je la crois folle..

Me JACQUES.

Non, je le veux.

LA MARQUISE.

Que faire ? que devenir ? Je meurs de douleur.

Me. JACQUES *la jettant à genoux.*

Tu mourras de ma main avant.... Mademoiſelle Lucile, veux-tu dire ?

LA MARQUISE *à genoux ſur ſes talons.*

Mademoiſelle, oh ! quelle indignité !

Me JACQUES.

Quelle indignité, à moi !

LA MARQUISE.

Frapper une femme de condition.

Me JACQUES.

Frapper une femme en condition & une pratique encore.

LUCILE.

Maître Jacques je le lui pardonne.

Me JACQUES.

Je crois qu'on l'a enſorcelée.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Non, je ne conçois pas ſon excès d'inſolence,
Pour elle heureuſement j'ai de la patience ;
Je ſuis la douceur même ; un autre en pareil cas,
Iroit prendre un bâton ; mais je ne m'en ſers pas.
Oh ! ſi j'étois gris !

LUCILE.

Adieu, Me. Jacques.

Me. JACQUES *reconduit Lucile & cependant la Marquiſe veut s'échapper.*

Où veux-tu aller ? A l'ouvrage, coquine.

LA MARQUISE.

AIR : *Un jour que j'avois mal danſé.*

Je ne ſçais plus que devenir,
Si d'ici je pouvois ſortir ;
Ils ferment le paſſage,
Dans mon dépit, dans ma fureur ....
Oui, je ſens naître dans mon cœur
Mille tranſports de rage.

Je ſuis meurtrie, il vient ; je tremble de frayeur, le ſcélérat !

SCENE III.

LA MARQUISE, Me. JACQUES.

Me. JACQUES.

OH ! Je t'apprendrai ; ſouffle la lampe, il fait grand jour.

Elle va ſouffler la lampe, il ſe met à l'ouvrage, s'aſſied ſur ſon eſcabeau.

Roſſignolet du bois,
Roſſignolet ſauvage.

Prends mon bonnet, donne-moi ma perruque ; il faut un air décent.

Tu ne vois pas cette perruque par terre ; on diroit que tu as peur de te baiſſer.

Roſſignolet du bois,
Roſſignolet ſauvage.

La Marquiſe ramaſſe la perruque, l'apporte & dans le tems qu'il ſe baiſſe pour ramaſſer quelque choſe, elle lui jette ſa perruque, le bat, le culebute & ſe ſauve.

SCENE IV.

Me. JACQUES.

MAIS cela me paſſe, je ne la conçois point du tout.

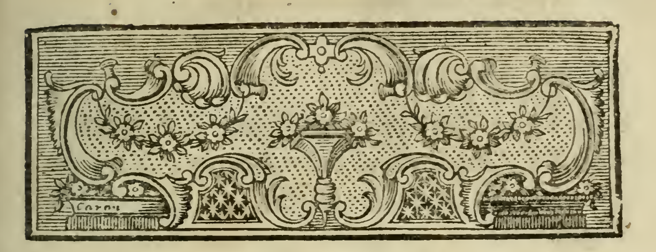
AIR : *A coups pieds, à coups de poings.*

Qu'une femme à propos de rien,
Gronde ſon homme comme un chien,
Aiſément cela ſe peut croire ;
Mais dans l'inſtant que j'ſuis trop doux,
Que des cris elle en vienne aux coups :

Sarpedié je ne ſuis pas tendre, elle s'eſt ſauvée au Château, je vais l'y trouver ;

Et je veux être un chien,
A coups de pieds, à coups de poings,
Je lui cafferai la gueule & la machoire.

Fin du ſecond Acte.



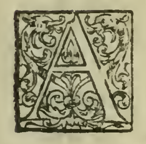
ACTE III.

Le Théâtre repréſente un bel Appartement.

SCENE PREMIERE.

MARGOT *à demi couchée ſur une Bergere revêtue des habits de la Marquiſe, ſe réveille au bruit d'une pendule qui ſonne, elle eſt ſurpriſe, étonnée.*

AIR: *Quel voile importun?*



H! que je fais un beau ſonge!
Où ſuis-je? En quels lieux?
Serois-je dans les Cieux?
Ah! Si ce n'eſt qu'un menſonge,
D'un pareil ſommeil
Que je crains le réveil!
Les beaux habits! c'eſt de la ſoye,
Oui, je les touche en ce moment;

Mais ſe peut-il que je me voie,
Et qu'ainſi je m'admire en dormant ?

Ah ! que je fais, &c.

Mais je ne dors pas, ah ! que je ſuis bien habillée, les belles manchettes, mais je fais tout ce que je veux, je remue les doigts.

AIR : *Nous venons de Barcelonette.*

Non, ce n'eſt pas un ſortilége,
Oh, Ciel ! j'apperçois à mes doigts,
Une, deux & trois, me trompé-je ?
Des bagues au nombre de trois.

Ah ! le Devin me l'a dit, c'eſt le Devin : je ſuis une Dame. La belle chambre, les belles chaiſes, les beaux miroirs ; ah ! ſi tout cela eſt à moi, que je ſuis riche !

ARIETTE, N°. 6.

Quel plaiſir me tranſporte,
Jamais on n'en éprouva de la ſorte :
Ah ! ah ! ah !
Mon cœur s'en va.

Mais que ſens-je à mes oreilles ? (*elle fait l'action de chaſſer quelque choſe.*) mais ce ſont des pendans d'oreilles, ah ! que je me voie. (*Elle ſe regarde dans une glace & ſe retourne avec frayeur.*) Ah ! j'ai eu peur, j'ai cru

voir la Marquiſe, mais c'eſt moi; non, c'eſt elle; ſi, c'eſt moi, c'eſt moi; c'eſt peut-être que les miroirs des Dames ne rendent jamais leur reſſemblance : ah! que je ſuis aiſe!

AIR : *Des Proverbes.*

Mais le Devin m'a dit de ne rien dire,
Si-tôt qu'en moi la forme changera,
Gardez-vous bien, diſoit-il, d'en inſtruire
Quiconque près de vous ſera.

Comme Marquiſe, agiſſez en Marquiſe ... Je vais être fiere; mais, j'entends quelqu'un : ciel! où me mettre, où me cacher? faiſons plûtôt ſemblant de dormir.

SCENE II.

MARGOT, LUCILE.

LUCILE.

J'Ai cru entendre marcher, (*en racommodant ſa coëffure :*) mais voyez cette méchante femme de me battre.

MARGOT *à part.*

C'eſt Lucile.

LUCILE.

AIR : *L'autre jour dans une Chapelle.*

Ah! je vois Madame endormie,
Dans l'inſtant que je ſuis ſortie,

Elle aura fait venir Marton,
Il n'eſt plus d'eſpoir de pardon.

MARGOT.

Lucile.

LUCILE.

Ah! quelle gamme!

MARGOT.

Lucile.

LUCILE.

Ah! quel effroi!
Pardonnez-moi, Madame,
Pardonnez-le moi.

MARGOT *à part.*

Si je me léve, elle va me reconnoître.

LUCILE *racommodant le bonnet de Margot.*

AIR: *Approchez mon aimable Fille.*

Si Madame veut le permettre,
Marton auroit bien dû vous mettre
Un autre bonnet.

MARGOT.

Ah! c'eſt bon.

LUCILE.

C'eſt bon.
Marton n'eſt guere intelligente,
Un inſtant, c'eſt au mieux.

MARGOT.

Vous me faites honneur.

LUCILE.

Honneur!

MARGOT.

Je ſuis toujours contente.

LUCILE.

C'étoit mal.

MARGOT.

C'étoit bien, mon cœur.

LUCILE.

Mon cœur!
Ah! qu'elle est complaisante!

MARGOT.

Me leverai-je? Hélas!
Je, je, je n'ose pas.

LUCILE.

Appuyez-vous, voici mon bras.

MARGOT.

Je vous suis bien obligée.

LUCILE.

Air: *Le Jardinier de ma mere.*

Que tant de bonté m'étonne!
Que son caractere est doux!

MARGOT.

Oui, je veux vous rendre heureux tous.

LUCILE.

Certe, Madame est bien bonne.

MARGOT.

Mademoiselle, entre nous,
Dites, pour qui me prenez-vous?

LUCILE.

Pour qui? moi, vous méconnoître!
Aurois-je pû le paroître?
Par un air moins circonspect,
Ai-je eu le malheur peut-être
De vous manquer de respect?

MARGOT.

Non, bien au contraire ; mais c'eſt que . . .

LUCILE.

Madame.

MARGOT.

Rien, rien.

LUCILE.

Ferai-je approcher la Toilette ?

LUCILE.

Apportez la Toilette ?

Des Laquais entrent & apportent une Toilette.

MARGOT *à part.*

Elle me prend pour la Marquiſe ; le Devin a fait que je ſuis Marquiſe, trédame que je ſuis aiſe ! Des Laquais ! Oh ! j'ai des grands Laquais. (*Elle les lorgne.*)

LUCILE.

Quel bonnet veut mettre Madame ? Le Cabriolet, le Rhinocéros. Le Chocolat eſt prêt.

MARGOT.

Mettez-moi le Chocolat, le Chocolat.

Le Maître d'Hôtel entre & préſente le Chocolat.

Qu'eſt-ce que ça ?

LUCILE.

Votre Chocolat : eſt-ce que Madame ne veut pas déjeûner ?

MARGOT.

AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime.*

Comme il eft noir, en v'là beaucoup.

LUCILE.

Madame c'eft la dofe.

MARGOT *après en avoir goûté.*

Fi donc! je n'en veux point du tout,
Ah! la mauvaife chofe!

Donnez moi plûtôt du pain & du cidre, un demi-feptier.

LE Me. DHOSTEL.

Du vin feroit meilleur.

MARGOT.

Oui, mon chere Monfieur, oui, du vin fi vous en avez. Frifez-moi, ma bonne amie.

LUCILE.

Je n'ai pas de papier, fi Madame veut lire en attendant.

MARGOT.

En voilà, en voilà.

Elle déchire les feuillets d'un Livre.

LUCILE.

Quoi! Madame, vous déchirez ce Poëme que vous eftimez tant.

MARGOT.

Ce Poëlne! Non, c'eft du papier.

SCENE IV.

MARGOT, LUCILE, LE COCHER.

LUCILE.

Air : *Ah! qu'il eſt long dondon.*

Qui t'empêche de t'approcher ?
Qui t'empêche de t'approcher ?

LE COCHER.

Que ſçais-je ? On craint de la fâcher,
Je n'oſe, je n'oſe.

LUCILE.

Rien ne doit t'empêcher,
C'eſt autre choſe.

Elle eſt d'une douceur, on ne la reconnoît plus.

MARGOT *cependant fouille ſur la Toilette, ouvre les boëtes, en trouve une de tabac d'Eſpagne, & en prend.*

Qu'il eſt fin ce tabac-là ! Comme il eſt jaune ! (*Elle éternue.*) Il eſt bien fort. Que voulez-vous, Monſieur ?

LUCILE.

C'eſt votre Cocher, Madame.

LE COCHER *parlant à Lucile.*

Je voudrois ſçavoir ſi Madame veut le grand caroſſe ou le berlingot.

MARGOT.

MARGOT.

Le grand, le grand caroſſe !

LE COCHER.

A combien de chevaux.

MARGOT.

Tout plein, tout plein; des blancs, des blancs, mon cher ami; pourrois-je le voir mon grand caroſſe ?

LE COCHER.

Si Madame veut par la fenêtre de ſon cabinet.....

MARGOT.

Voyons par cette fenêtre.

SCENE IV.

LUCILE.

MAIS je ne la reconnois pas. Eſt-ce repentir ? Eſt-ce caprice ? Quel changement ? Qu'elle eſt bonne aujourd'hui ; je l'aime à la folie..

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Qu'il eſt facile à la Grandeur
D'impoſer des loix à notre ame ;
Un coup d'œil ſoumet notre cœur,
Une politeſſe l'enflâme.

SCENE V.

LUCILE, LE MARQUIS.

LUCILE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

AH ! Monſieur, l'heureuſe nouvelle !
Madame qui toujours querelle,
Madame.

LE MARQUIS.

Hé bien ?

LUCILE.

Grace à nos vœux,
Nous allons vivre d'une ſorte
A nous eſtimer tous heureux.

LE MARQUIS.

Quoi ! la Marquiſe eſt-elle morte ?

SCENE VI.

LUCILE, LE MARQUIS, MARGOT.

MARGOT.

LE grand caroſſe, le grand caroſſe. Ah ! voici le Marquis, que vais-je devenir !

LE MARQUIS.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Que mon cœur, Madame, eſt flatté
De ce que l'on m'annonce!
Pour me livrer à la gaité
J'attends votre réponſe ;
Notre paix, notre volupté
Ne dépend plus que de vous-même,
Que de vous-même.

MARGOT.

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

LE MARQUIS.

Ah! ma chere femme, ſoyez douce, & ne vous manquera rien.

Il lui baiſe la main

MARGOT.

Ah! il ſent bon comme un bouquet; le cœur me bat.

LE MARQUIS.

AIR : *De l'amour je ſubis les loix.*

Un air fin,
Un ſouris malin,
Un beau tein,
La taille & la main,
Un coup d'œil,
Organe de l'ame,
De l'indifference eſt l'écueil ;
Mais ce n'eſt que dans la bonté
Qu'on trouve la félicité,
Qui peut éterniſer la flamme
Qu'allume la beauté.

AIR : *Que ne ſuis je la fougere.*

Vous paroiſſez interdite,
Et je n'en ſuis point ſurpris.

MARGOT.

Que n'ai-je votre mérite ;
Mon cher Monſieur le Marquis !
Oui ma plus ſincere envie
Eſt d'être aimable à vos yeux.
Que n'ai-je toute ma vie
Fait ce qui vous plaît le mieux !

LE MARQUIS.

Ma chere femme, oublions le paſſé.

MARGOT.

Je le voudrois bien.

LE MARQUIS.

AIR : *Vaudeville d'Epicure.*

L'Amour à la fin nous couronne ;
Il nous diſpenſe ſes bienfaits.

MARGOT.

Bienfaits ... oui, je ſerai ſi bonne
Que vous ne vous plaindrez jamais.
Vous aimer, vous plaire ſans ceſſe
Sera mon plaiſir le plus doux.

LE MARQUIS.

L'aveu que fait votre tendreſſe ;
Me fait tomber à vos genoux.

SCENE VII.

LE MARQUIS, MARGOT, LUCILE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *à Lucile, qui veut l'empêcher d'entrer.*

QUoi ! je n'entrerai pas chez moi, Otez-vous de mes yeux.

AIR : *O vous, puiſſant Jupin.*

O ! ciel, à ſes genoux
Un perfide époux
S'offre à mon cœur jaloux !
C'étoit donc
Cette trahiſon,
Qui te contraignoit d'employer le poiſon !

Et toi effrontée ; mais que vois-je ? Ma parure, ma figure, eſt-ce mon portrait, ou moi-même ? Rêvé-je ? Où ſuis-je ?

MARGOT.

Mais c'eſt-là moi.

LE MARQUIS.

C'eſt une folle.

LA MARQUISE.

Quoi ! cruel, tu ajoutes l'inſulte à la perfidie la plus noire : tu feins de ne pas me reconnoître ; le changement d'habit

a-t-il changé mes traits ! Cette glace ! ... O ! ciel !

La Marquiſe jette la vue ſur le miroir de la Toilette, & ſe laiſſe tomber appuyée ſur le dos du fauteuil, & paroît abimée dans la plus vive douleur.

LE MARQUIS.

Lucile, quelle eſt cette femme ?

LUCILE.

C'eſt la femme de Jacques.

MARGOT.

C'eſt faux, c'eſt faux ; ce n'eſt pas elle.

LE MARQUIS.

Ecoutons, peut-être que par ſes diſcours nous découvrirons.... Madame, ne craignez rien ; je vais la faire ſortir. Sortez d'ici, que demandez-vous ?

LA MARQUISE.

AIR : *Monſeigneur d'Orleans.*

O ! ciel ! j'ai tout perdu,
Mon cœur eſt convaincu,
Je ſens tout le malheur
De leur erreur :
C'eſt fait de moi,
Oui, je voi
Qu'en moi le ciel
Trop cruel,
Ou ce Devin,
Ce lutin,

Par un coup inhumain
A changé mes traits & mon deſtin.
C'eſt en vain
Que je me plains

LE MARQUIS.

Vous nous impatientez,
Sortez, ſortez.

LA MARQUISE.

O ! mon cher époux, écoutez,
Connoiſſez ce que je ſuis,
Mon cher Marquis.

Ici le Marquis ſourit, Lucile rit tout à fait. Margot paroit rêveuſe & s'approche de la Marquiſe, reconnoît ſes hardes, deſorte que lorſque Jacques arrive, il ſe trouve entre elles deux.

Hélas ! on ſe moque de mes pleurs,
Et l'on ſe rit de mes douleurs.
Je vais périr,
Je vais mourir :
Sans déſeſpoir,
Puis-je me voir
Devenir du plus haut état
La femme d'un ſcélérat ?
Perdre en un inſtant ma maiſon,
Mon rang, ma naiſſance & mon nom :
De ma fortune & de mon bien.
Hélas ! il ne me reſte rien.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, Me. JACQUES.

Me. JACQUES.

Suite de l'air précédent.

QU'UN mari pour te caſſer les bras....

MARGOT.

Ah ! Jacques, ne me frappez pas.

LA MARQUISE.

O ! ciel ! voici mon bourreau, je tremble.

MARGOT.

Je pâlis.

LA MARQUISE.

Je frémis.

MARGOT.

Cachez-moi, M. le Marquis, je me trouve mal.

LUCILE.

Madame, entrez dans votre cabinet.

LA MARQUISE.

Dans ſon cabinet !

MARGOT.

Que ne ſuis-je encore Margot.

Me. JACQUES.

Madame, je demande pardon à votre grandeur.

LA MARQUISE.

Dans ſon cabinet !

LE MARQUIS.

Jacques, ſi c'eſt-là votre femme.

Me. JACQUES.

Oui, Monſeigneur, pour mon malheur.

LE MARQUIS.

Hé bien, elle eſt folle.

LA MARQUISE.

Une autre femme ? O ! ciel ! Quoi ! mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Allez, ma bonne, allez.

AIR : *Raiſonnez ma muſette.*

Soignez bien ſa perſonne.

LA MARQUISE.

Il m'appelle ſa bonne,
Et je n'expire pas,
Que devenir, hélas !

Toi, ſi tu m'approches.

Me. JACQUES *tirant ſon tirepied.*

Marche.

LE MARQUIS.

Ne la frappez pas.

LA MARQUISE.

Je vais me tuer.

Me. JACQUES.

La mode en eſt paſſée, retourne à la maiſon, mets toi à filer ; & ſi je ne te

trouve pas à l'ouvrage, je veux que cinq cent mille millions....

LA MARQUISE.

O ! ciel !

Me. JACQUES.

Je vous demande pardon, Monſeigneur, & à Madame la Marquiſe ; mais vous ſçavez que quand on a une mauvaiſe femme...

SCENE IX.

LE MARQUIS, Me. JACQUES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

AIR : *Hélas ! maman, pardonnez je vous prie.*

JACQUES, arrêtez : apprenez un myſtere
Qui vous regarde également tous deux ;
Pour me venger du pétulant caractere
De la Marquiſe & de ſes procédés fâcheux ;
J'ai fait ici dans ma juſte colere
Deux changemens pour vous peut-être heureux.

J'ai fait tranſporter la Marquiſe chez Me. Jacques ſous la figure de Margot, & Margot remplit ici le rôle de la Marquiſe.

Me. JACQUES.

Quoi ! cette femme que j'ai tant.

LE MARQUIS.

Quoi ! la Marquiſe ? O Ciel ! Qu'apprends-je ?

Me. JACQUES.

Monſeigneur, reprenez votre femme.

LE MARQUIS.

Mais quel ſoupçon cruel !

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien.

AIR. *Reveillez-vous, belle endormie*,

Le noir Démon de la vengeance
A ſeul dirigé mes travaux :
Toujours filés par l'innocence
Leurs deux deſtins furent égaux.

Me. JACQUES.

Margot a donc été bien battue ?

LE MARQUIS.

AIR. *Quel plaiſir d'aimer ſans contrainte !*

A quelque chagrin que je m'expoſe,
Recourez à la métamorphoſe ;
Je vous rendrai graces, ſi ſa peine
A plus de douceur enfin l'amene.

LE MAGICIEN.

Je crois que vous pouvez l'eſperer.

LE MARQUIS.

AIR. *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.*

Sans doute la Marquiſe attend
Qu'on lui rende ſa figure ;

Me. JACQUES.

Mais ne vous dépêchez pas tant
Pour que la chose soit sûre ;

LE DOCTEUR.

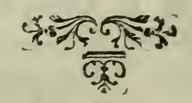
Soyez en paix, il ne faut qu'un instant
Pour revenir à la nature.

Gardez un profond silence.

AIR. *Mais comment ses yeux sont humides.*

Par cette puissance efficace,
Qui remet les traits en leur place,
Qui ramene l'air méprisant
Dans les yeux des femmes qui mentent ;
Si-tôt qu'elles se complimentent,
Qui change dans maint courtisan
L'air modeste en air suffisant,
Qui rend au poltron en furie
Sa crainte & sa poltronerie,
Qui, chez la veuve en ses douleurs,
Met des ris quand il faut des pleurs ;
Par ce pouvoir, que la Marquise
Reprenne sa forme surprise,
Et que la femme de Jacquot
Redevienne pour lui Margot.

Le changement est fait, ne me suivez pas.



SCENE X.

LE MARQUIS, Me. JACQUES.

LE MARQUIS.

Me. Jacques, me direz-vous la vérité?

Me. JACQUES.

Pourquoi pas?

LE MARQUIS.

Lorſque la Marquiſe....

SCENE XI.

LE MARQUIS, Me. JACQUES, LUCILE.

LUCILE.

AIR. *Le Port Mahon eſt pris.*

AH! tout mon ſang ſe glace,
J'étois, j'allois, j'ai vû face à face:
Ah! tout mon ſang ſe glace:
Ah! Monſieur, écoutez,
Ecoutez, écoutez.
Oui, c'eſt la vérité,

J'allois de ce côté
Dans cette galerie,
Là, cette femme à l'inſtant ſortie,
Etoit évanouie;
Je vais à ſon ſecours,
Et j'y cours, & j'y cours.
Je frappe dans ſa main,
Je découvre ſon ſein.
Ah! que je ſuis ſurpriſe,
C'étoit, c'étoit, c'étoit la Marquiſe:
Ah! que je ſuis ſurpriſe!
Elle m'a dit, hélas!
Mais tout bas,
Mais tout bas.

AIR. *Quand vous entendrez le doux Zéphir.*

Hélas! Lucile, allez au Marquis,
Apprenez-lui mon malheur terrible:
S'il connoiſſoit l'état où je ſuis,
Il y ſeroit ſenſible.

AIR. *Le Port Mahon eſt pris.*

Margot eſt accourue,
Ainſi que moi tremblante à ſa vûe,
Elle l'a ſecourue,
Et moi je viens ici;
Les voici, les voici.



SCENE XII.

Les Acteurs précédens. LA MARQUISE *entre soutenue par Margot, & suivie de plusieurs domestiques, à qui elle adresse la parole.*

OUi, mes enfans, je suis sensible à vos attentions: que ce soit aujourd'hui un jour de fête pour vous, comme il le sera pour M. le Marquis & pour moi.

LE MARQUIS.

Madame, si-tôt que j'ai sçu votre peine, je l'ai fait cesser : le Docteur s'est vengé trop cruellement.

LA MARQUISE.

Monsieur, épargnez-m'en le souvenir: la douceur de Margot vous feroit regretter la paix de votre maison, si je ne m'efforçois de la faire durer.

Me. JACQUES.

AIR. *La fanfare de St. Cloud.*

Adieu donc, pauvre Marquise,
Et richesses & fracas,
Le travail, le froid, la bise
Vont encor suivre tes pas.

MARGOT.

Vas, je ne ſuis pas ſurpriſe ;
Et je ne m'y plaiſois pas ;
Ce n'eſt qu'une friandiſe
Dont le cœur eſt bientôt las.

LUCILE.

Madame, j'ai eu le malheur de vous manquer.

LA MARQUISE.

Non, ſi vous n'avez pas manqué à Margot.

MARGOT.

Mon Dieu, non : c'eſt ma bonne amie. Baiſez-moi, ma bonne amie.

Me. JACQUES.

Madame voudra-t-elle bien oublier que ? ....

LA MARQUISE.

Monſieur le Marquis, prêtez-moi votre bourſe : Me. Jacques, je vous la donne pour le soufflet que je vous ai donné.

Me. JACQUES.

Ah, Madame ! il n'y a pas de quoi.

LA MARQUISE.

Quel bruit entends-je !

Les domeſtiques, derriere le Théâtre, font un bruit d'allegreſſe mêlé d'inſtrumens.

LUCILE.

Ce ſont vos gens qui ſe divertiſſent.

LA

LA MARQUISE.

Voulez-vous participer à leurs plaiſirs?

LE MARQUIS.

Eſt-il rien de plus digne de nous que de rendre heureux ceux qui nous entourent?

En même tems la Scène change & rend la décoration du premier Acte : le Marquis & la Marquiſe ſe rangent ſur un des côtés du Théâtre, les autres Acteurs ſe joignent aux Danſeurs ſous différentes attitudes, les Domeſtiques entrent de tous les côtés ſur la Scene ; le Cuiſinier tire le Pere Ambroiſe par la main & le fait entrer malgré lui, il ſe défend, on lui arrache ſon bâton.

LUCILE.

Eh! où eſt donc ſa vielle?

L'AVEUGLE.

Laiſſez-moi donc, finiſſez-donc, mon bâton ; je ne veux pas y aller, on me battra.

LE CUISINIER.

N'ayez pas peur, Papa, notre Maîtreſſe à préſent eſt la meilleure Maîtreſſe.....

L'AVEUGLE.

Il faut donc que le Diable s'en ſoit mêlé ; car quand une méchante femme...

LE CUISINIER *lui mettant la main ſur la bouche.*

Paix donc, elle eſt là.

L'AVEUGLE.

Oh! dame, je ne ſçais pas ça, moi.

LA MARQUISE.

M. le Marquis, nous les gênons, laiſſons les ſe divertir. (*ils ſortent*) Lucile, vous pouvez reſter.

Me. JACQUES.

Allons, Pere, une chanſon en rond.

L'AVEUGLE.

Vous me donnerez donc à boire?

Me. JACQUES.

Oui, oui.

L'AVEUGLE. *Ils ſe prennent par la main.*

Un petit coup de malheur
Eſt ſouvent un avantage;
Un petit coup de malheur
Eſt ſouvent un grand bonheur.

Lorſque l'Aveugle dit: donnez-moi donc à boire, ils reprennent le refrain ſans l'écouter & l'obligent de continuer.

Donnez-moi donc à boire.

Jeanne avoit des ſabots neufs
Et les plus beaux du Village,
Que quelqu'un en eût des vieux,
Elle en diſoit pis que rage.

Donnez-moi donc.

Un petit coup, &c.

Chacun évitoit ſes yeux,
Mais dans le fond d'un bocage;
Un petit coup, *&c.*
Le fils du Carillonneux
La pourſuivit ſous l'ombrage.

Donnez-moi donc.

Il mit ſon ſabot en deux,
Il n'eſt plus bon qu'au chauffage,
Depuis cet inſtant facheux,
Jeannette eſt beaucoup plus ſage.

Soyez ou droit ou boiteux,
Chauſſez-vous à tout étage,

Donnez-moi donc.

Elle trouve tout au mieux,
Elle approuve tout uſage.

Oh! je ne veux plus chanter vous vous mocquez de moi.

LE CUISINIER.

Allons, venez Pere, & vous nous jouerez une contredanſe.

CONTREDANSE.

Me. JACQUES, *ſur l'air de la Contredanſe.*

Mon ſiſtême
Eſt d'aimer le bon vin;

Mes Amis, & ma femme qui m'aime,
Quelque peu d'ouvrage & point d'chagrin;
C'eſt l'vrai bien,
Ou je n'y connois rien.
De l'argent gros comme une futaille
Ne nous rend ni joyeux ni plus ſain;
La gaïeté ſur un ſiége de paille
Se plaît mieux que ſur un d'maroquin.

Mon ſiſtême, &c.

Not'bonheur eſt dans not'caractère,
Un Méchant ne rit preſque jamais;
Mais un Gars toujours prêt à bien faire,
Vit content & vit toujours en paix.

Mon ſiſtême, &c.

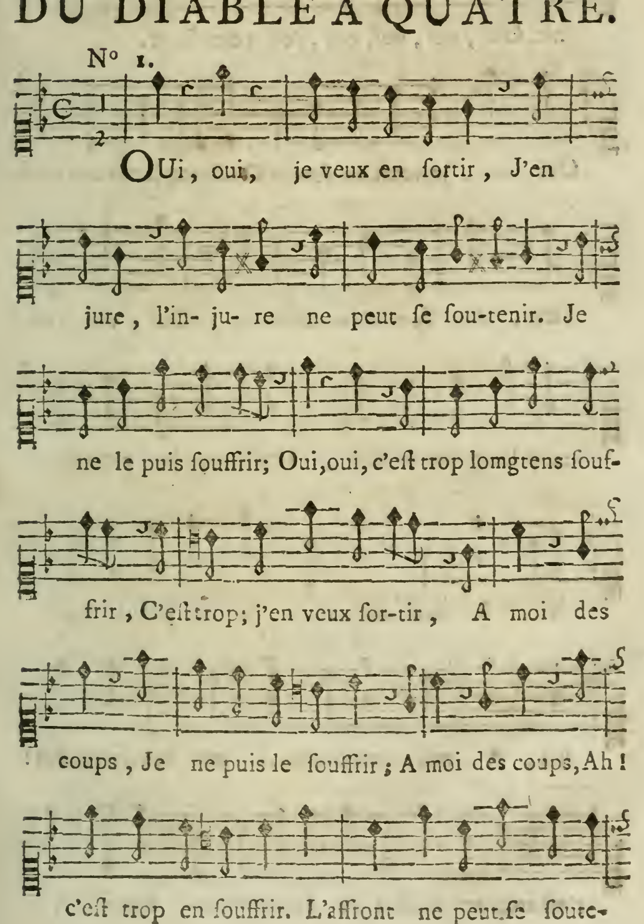
Si l'bonheur étoit dans l'opulence,
Dans les reſpects, dans les coups de chapiau,
Pour me mettre au milieu d' la Finance,
Je vendrois juſqu'à mon eſcabiau.

Mon ſiſtême eſt d'aimer le bon vin;
Mes Amis, &c

LES ARIETTES,

DU DIABLE A QUATRE.

N° 1.



nir. Oui, oui, oui, oui, j'en veux ſortir.

Oui, oui, je veux en ſor-tir. C'eſt trop longtems ſouf-

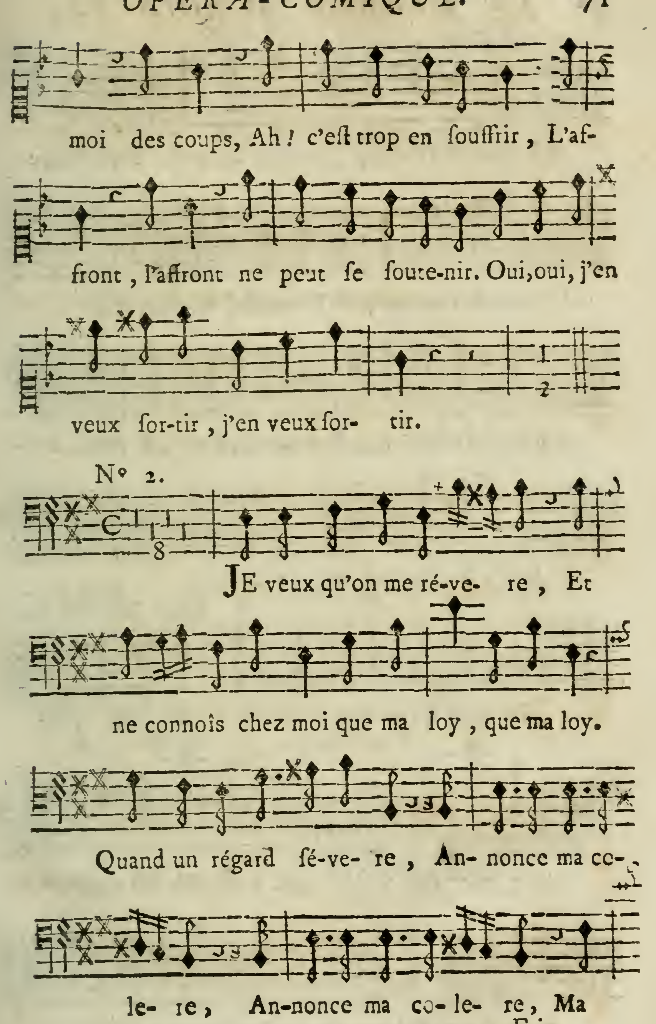
frir, Je dois m'en reſſen- tir, Oui, oui, c'eſt

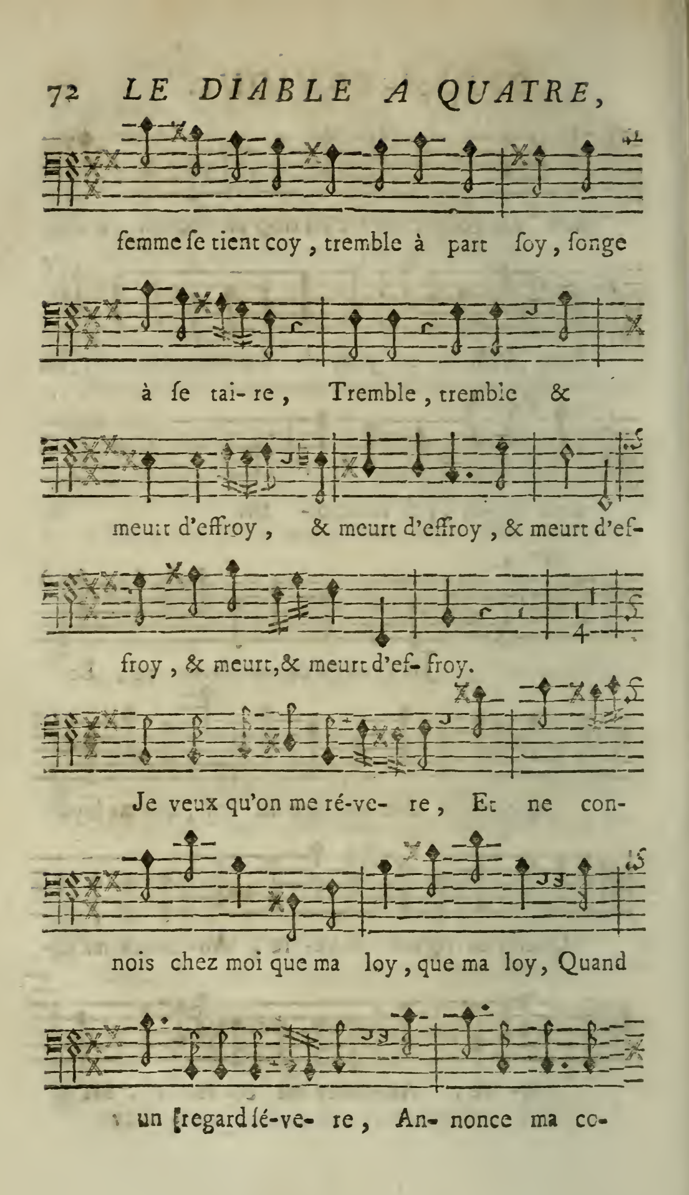
trop longtems ſouffrir, C'eſt trop, j'en veux ſor-

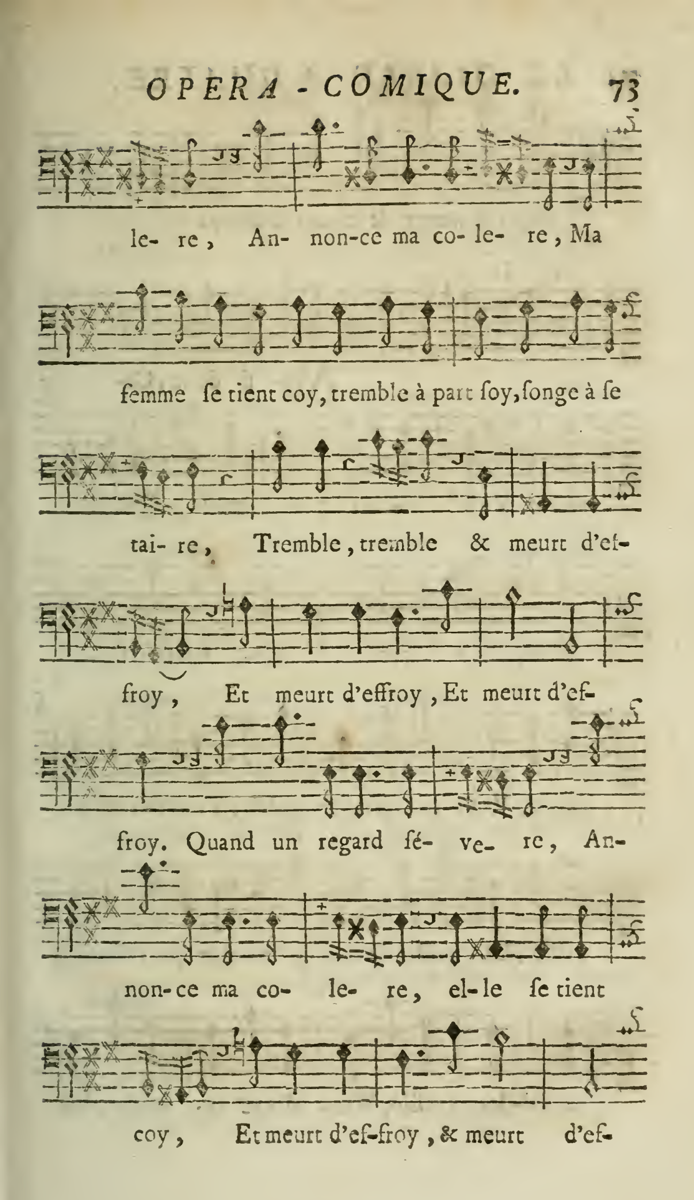
tir, A moi des coups, Je ne puis le ſouf-

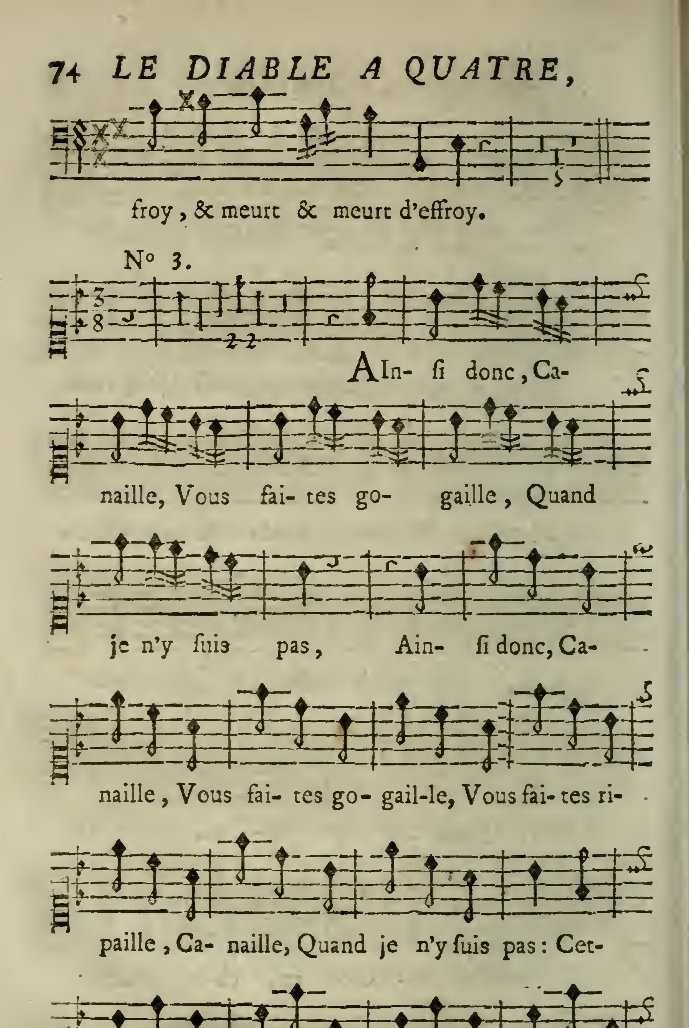
frir, A moi des coups, A moi des coups, Ah!

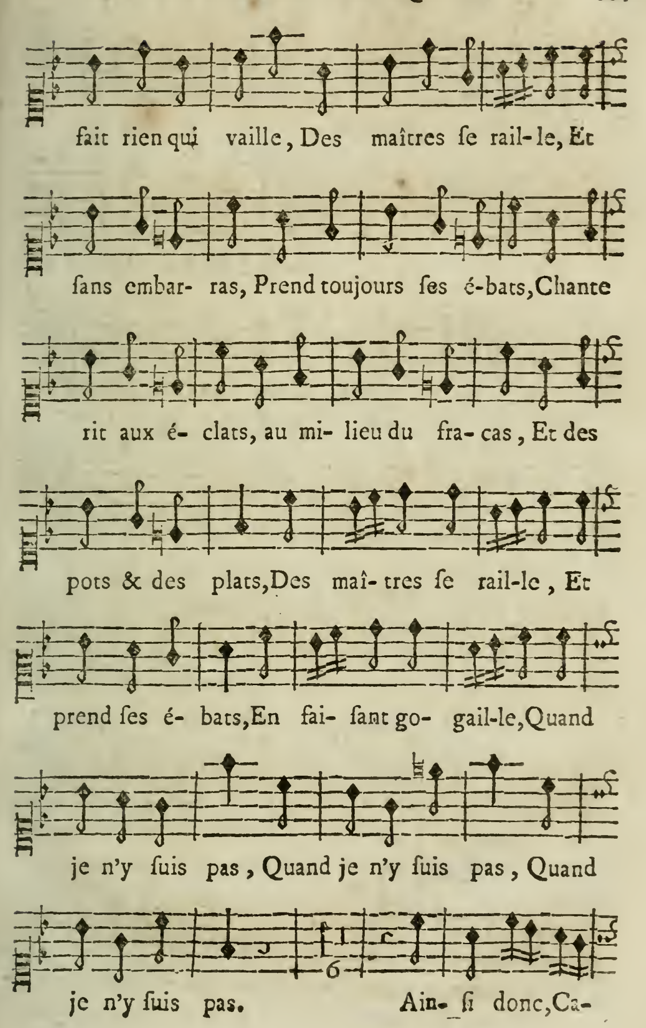
c'eſt trop en ſouffrir, Je dois m'en re- ſentir; A


moi des coups, Ah! c'eſt trop en ſouffrir, L'af-
front, l'affront ne peut ſe ſoute-nir. Oui, oui, j'en
veux ſor-tir, j'en veux ſor- tir.
N° 2.
JE veux qu'on me ré-ve- re, Et
ne connoîs chez moi que ma loy, que ma loy.
Quand un régard ſé-ve- re, An- nonce ma co-
le- re, An-nonce ma co-le- re, Ma

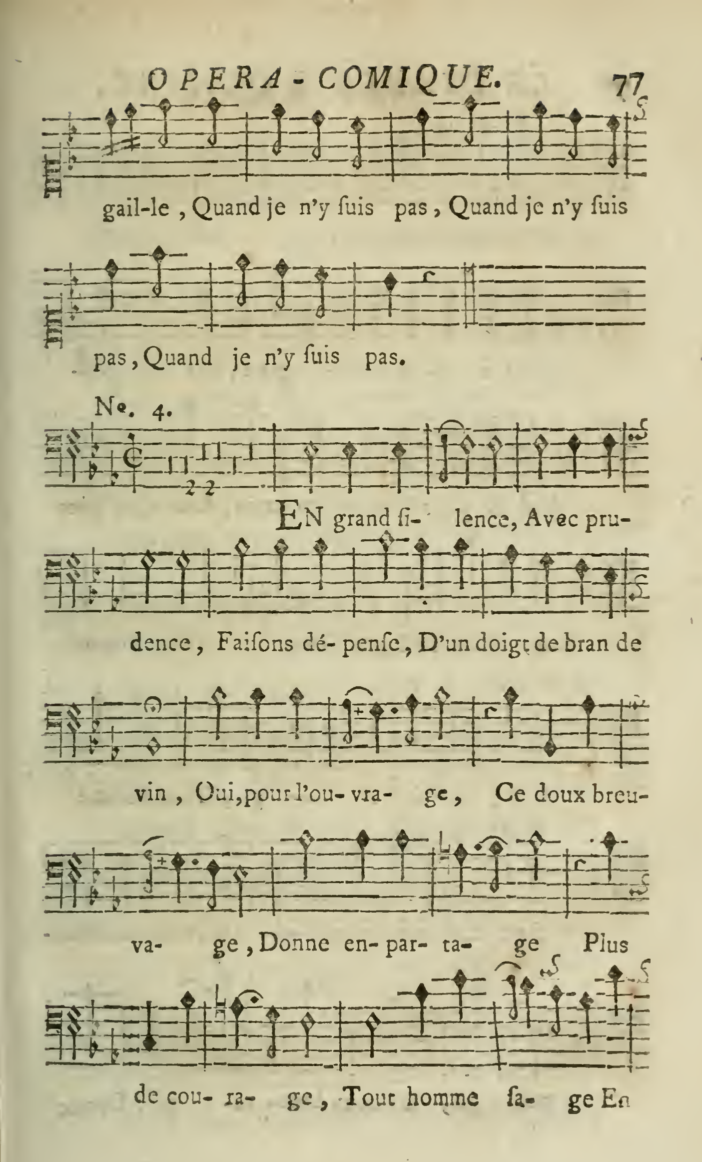

femme se tient coy, tremble à part soy, songe
à se tai- re, Tremble, tremble &
meurt d'effroy, & meurt d'effroy, & meurt d'ef-
froy, & meurt, & meurt d'ef- froy.
Je veux qu'on me ré-ve- re, Et ne con-
nois chez moi que ma loy, que ma loy, Quand
un regard sé-ve- re, An- nonce ma co-

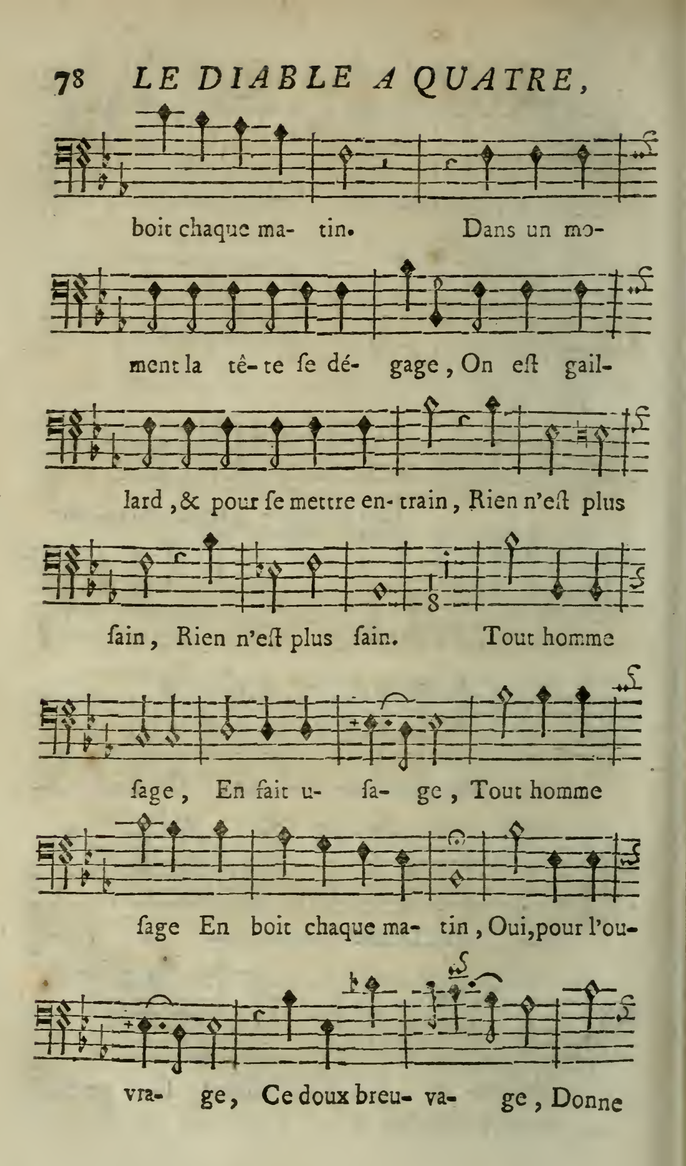

le- re, An- non-ce ma co- le- re, Ma
femme ſe tient coy, tremble à part ſoy, ſonge à ſe
tai- re, Tremble, tremble & meurt d'ef-
froy, Et meurt d'effroy, Et meurt d'ef-
froy. Quand un regard ſé- ve- re, An-
non-ce ma co- le- re, el-le ſe tient
coy, Et meurt d'ef-froy, & meurt d'ef-


froy, & meurt & meurt d'effroy.
N° 3.
AIn- ſi donc, Ca-
naille, Vous fai- tes go- gaille, Quand
je n'y ſuis pas, Ain- ſi donc, Ca-
naille, Vous fai- tes go- gail-le, Vous fai- tes ri-
paille, Ca- naille, Quand je n'y ſuis pas: Cet-
te val- le- taille, Mau- di- te ra- caille, Ne

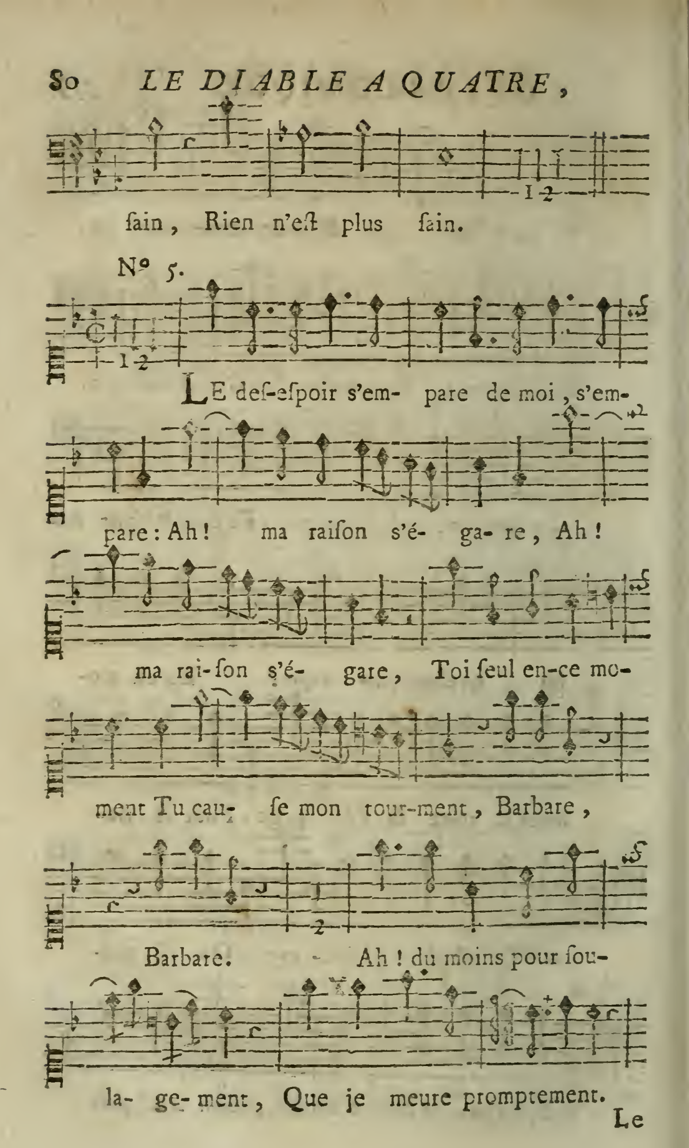

fait rien qui vaille, Des maîtres se rail-le, Et
sans embar- ras, Prend toujours ses é-bats, Chante
rit aux é- clats, au mi- lieu du fra- cas, Et des
pots & des plats, Des maî- tres se rail-le, Et
prend ses é- bats, En fai- sant go- gail-le, Quand
je n'y suis pas, Quand je n'y suis pas, Quand
je n'y suis pas. Ain- si donc, Ca-


naille, Vous fai- tes go- gaille, Quand je
n'y ſuis pas, Ain- ſi donc, Ca- naille, Vous
faites go- gaille, Vous faites ri- paille, Ca-
naille, Quand je n'y ſuis pas : Cet- te val- le-
taille Des maîtres ſe raille, En faiſant go-
gaille, Quand je n'y ſuis pas, Des maîtres ſe
rail- le, Et prend ſes é- bats; En fai- ſant go-


gail-le , Quand je n'y ſuis pas , Quand je n'y ſuis
pas , Quand je n'y ſuis pas.
No. 4.
EN grand ſi- lence, Avec pru-
dence , Faiſons dé- penſe , D'un doigt de bran de
vin , Oui, pour l'ou- vra- ge , Ce doux breu-
va- ge , Donne en- par- ta- ge Plus
de cou- ra- ge , Tout homme ſa- ge En


boit chaque ma- tin. Dans un mo-
ment la tê- te ſe dé- gage, On eſt gail-
lard, & pour ſe mettre en- train, Rien n'eſt plus
ſain, Rien n'eſt plus ſain. Tout homme
ſage, En fait u- ſa- ge, Tout homme
ſage En boit chaque ma- tin, Oui, pour l'ou-
vra- ge, Ce doux breu- va- ge, Donne

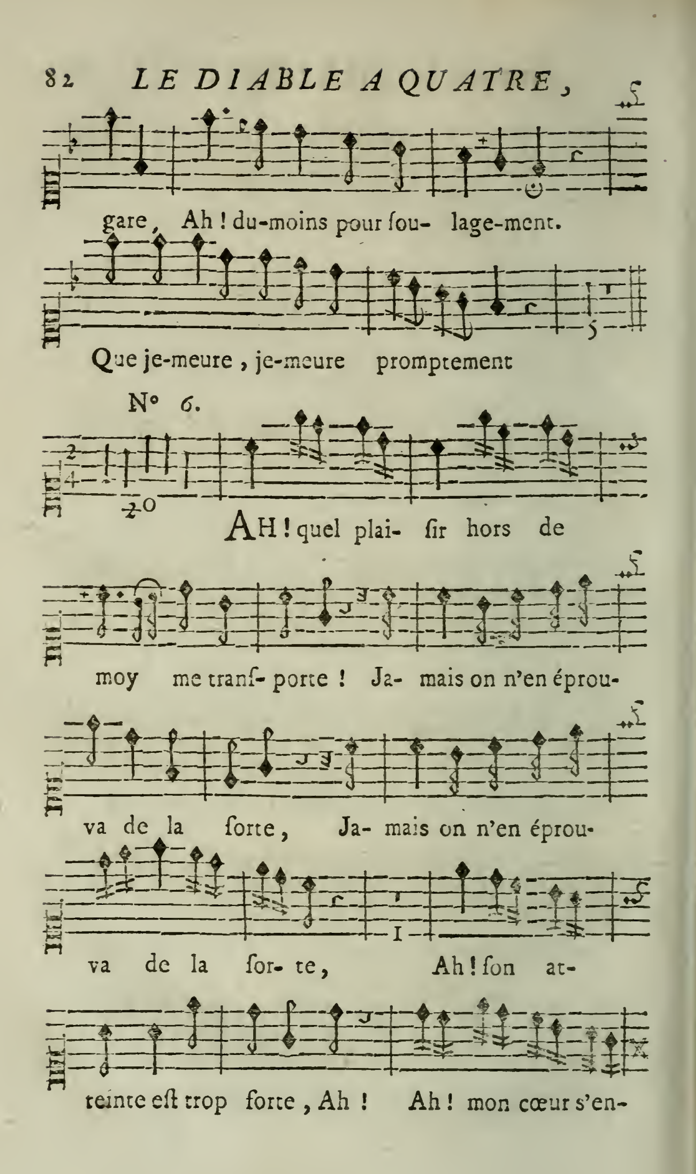

en par- ta- ge Plus de cou- ra- ge:
Tout homme ſage en boit cha- que ma- tin.
Se ſent-on lourd, chagrin , Et dans l'eſprit en-
fin quelque nu- a-ge ? En un mo-
ment la tê-te ſe dé- gage , Pour le tra-
vail On eſt plein de cou- rage , On eſt gail-
lard , Et pour ſe mettre entrain , Rien n'eſt plus


ſain, Rien n'eſt plus ſain.
Nº 5.
LE deſ-eſpoir s'em- pare de moi, s'em-
pare: Ah! ma raiſon s'é- ga- re, Ah!
ma rai-ſon s'é- gare, Toi ſeul en-ce mo-
ment Tu cau- ſe mon tour-ment, Barbare,
Barbare. Ah! du moins pour ſou-
la- ge- ment, Que je meure promptement.

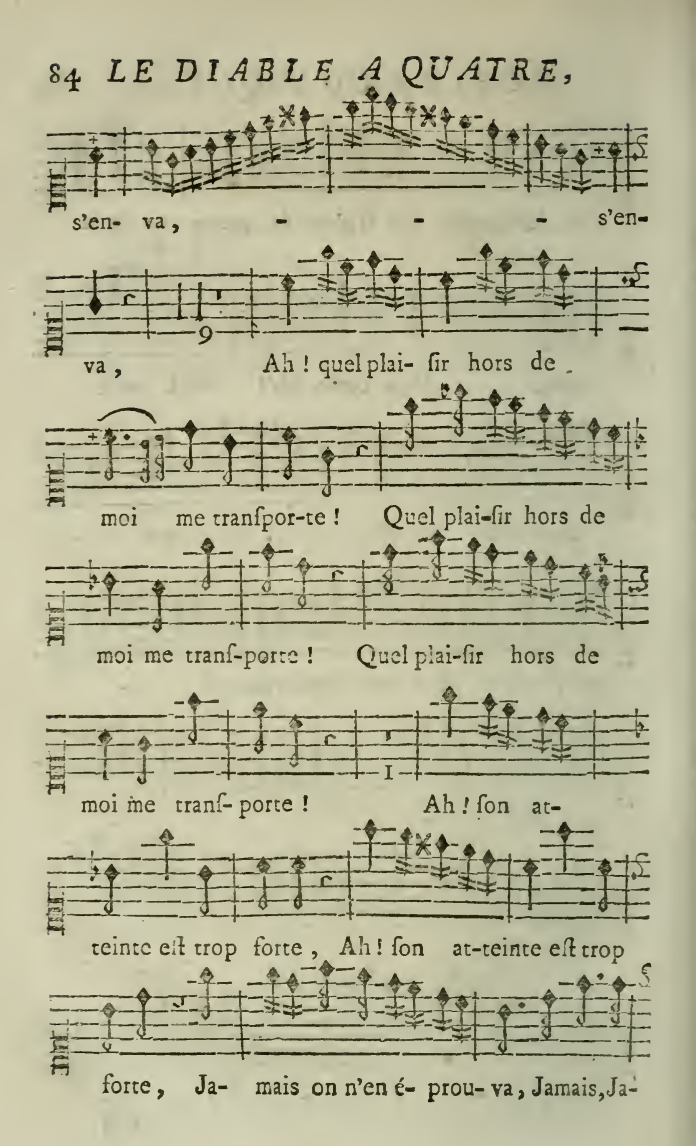
Le

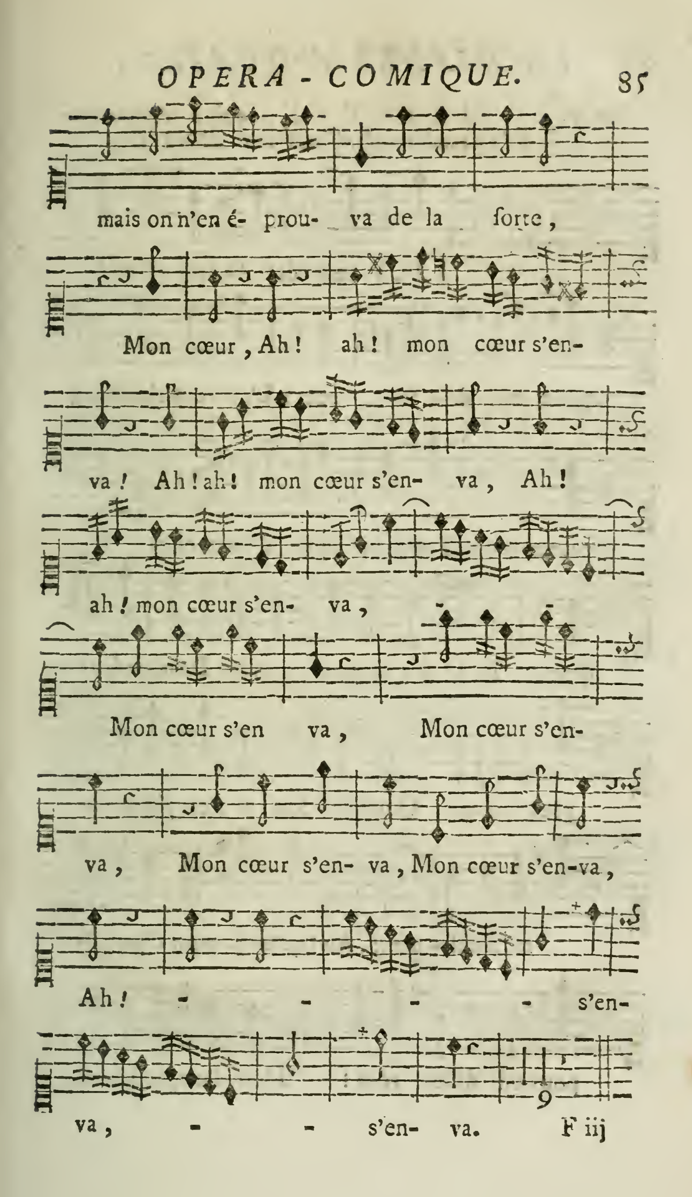

Le dé-féſpoir s'em- pare de moi , s'em-
pare , Ah ! ma raiſon s'é- gare, Ah ! ma rai-
ſon s'é- gare, Barbare , Barbare ,
Toi ſeul en ce moment Tu cauſes mon tour-
ment, Tu cauſes mon tourment , Ah ! ma rai-
ſon s'é- ga- re , s'é- gare, Le dé-ſeſpoir de
moi s'em-pare, Ah ! ma raiſon , ma rai- ſon s'é-

F


gare, Ah ! du-moins pour ſou- lage-ment.
Que je-meure, je-meure promptement
N° 6.
AH ! quel plai- ſir hors de
moy me tranſ- porte ! Ja- mais on n'en éprou-
va de la ſorte, Ja- mais on n'en éprou-
va de la ſor- te, Ah ! ſon at-
teinte eſt trop forte, Ah ! Ah ! mon cœur s'en-


va. Jamais en- cor il n'en é- prou- va de la
forte, Mon cœur, Ah ! Ah ! mon
cœur s'en- va; Ah ! Ah ! mon cœur s'en-
va, Ah ! Ah ! mon cœur s'en- va.


s'en- va, - - - s'en-
va, Ah ! quel plai- ſir hors de
moi me tranſpor-te ! Quel plai-ſir hors de
moi me tranſ-porte ! Quel plai-ſir hors de
moi me tranſ- porte ! Ah ! ſon at-
teinte eſt trop forte, Ah ! ſon at-teinte eſt trop
forte, Ja- mais on n'en é- prou- va, Jamais, Ja-


mais on n'en é- prou- va de la forte,
Mon cœur, Ah! ah! mon cœur s'en-
va! Ah! ah! mon cœur s'en- va, Ah!
ah! mon cœur s'en- va,
Mon cœur s'en va, Mon cœur s'en-
va, Mon cœur s'en- va, Mon cœur s'en-va,
Ah! - - - - s'en-
va, - - s'en- va.

N° 7. *ARIETTE, qui a été chantée à la premiere répréſentation Acte III.*

D'Un ten- dre A-mant qu'un é-

poux eſt dif- fe- rent ! L'un vous cherche à

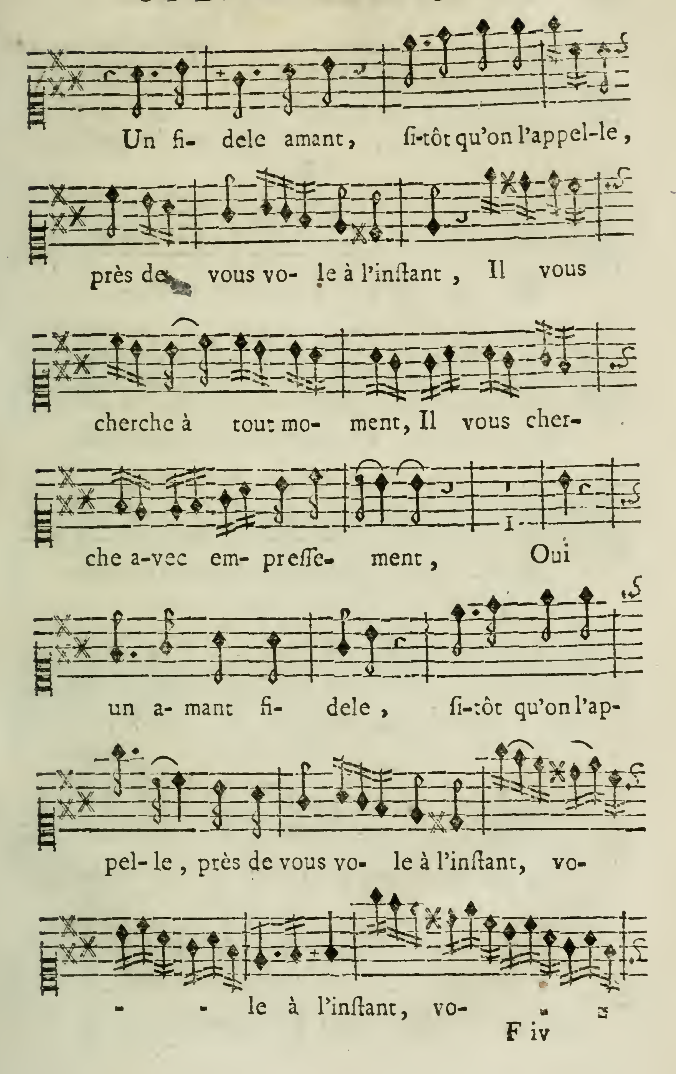
tout moment, Toujours plein d'em-preſſe-

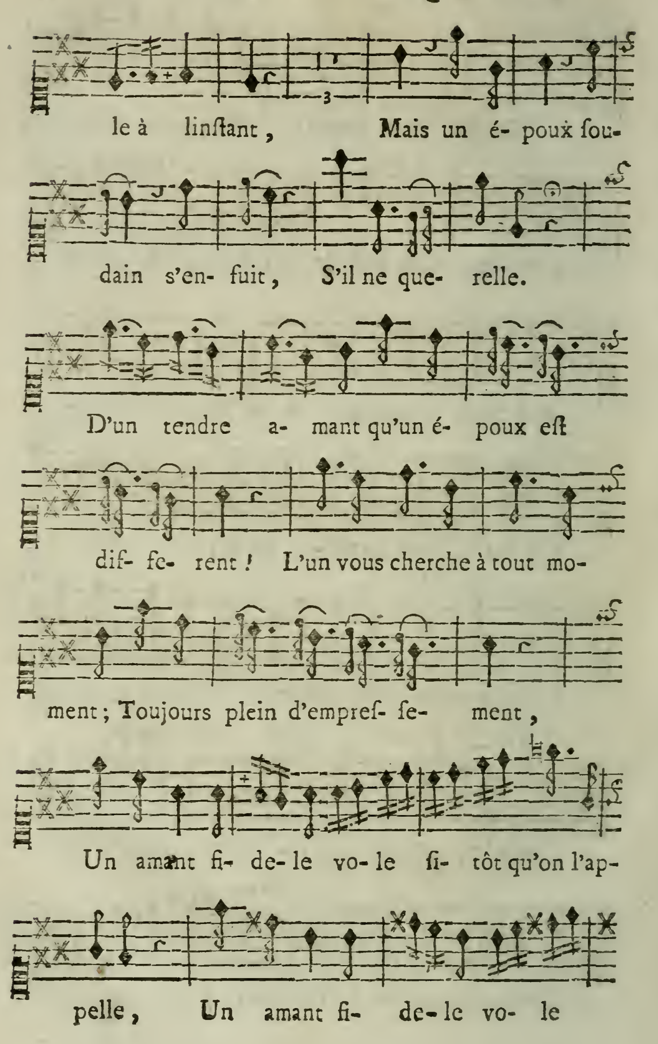
ment, Il ſe fait un cruel tourment Du moindre em-

pêche-ment, Quelque fois il s'en plaint a-

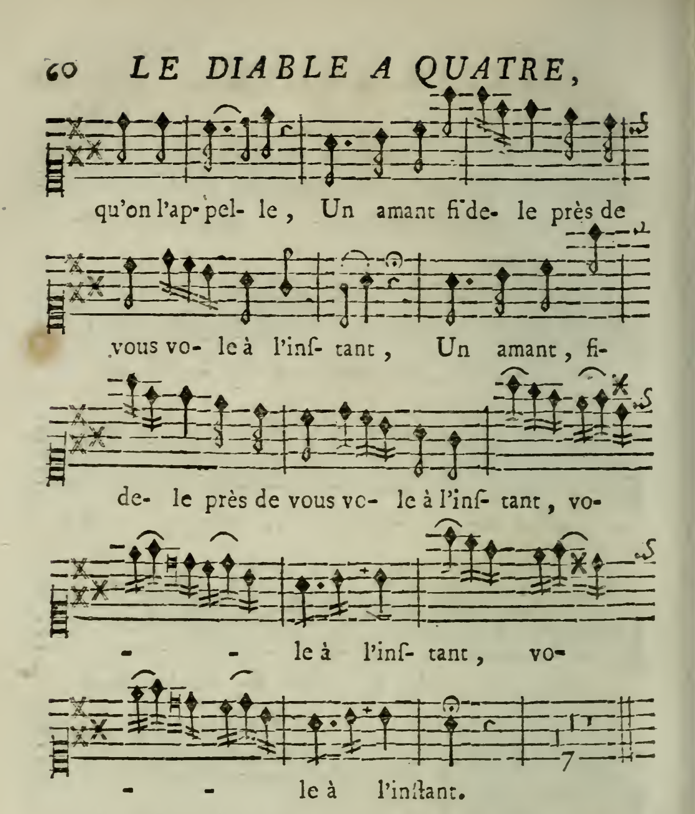
moureuſe- ment, Ah ! qu'un a-mant d'un é-

poux eſt diffe- rent ! Plein d'empreſſement


Un fi- dele amant, fi-tôt qu'on l'appel-le,
près de vous vo- le à l'inftant, Il vous
cherche à tout mo- ment, Il vous cher-
che a-vec em- preffe- ment, Oui
un a- mant fi- dele, fi-tôt qu'on l'ap-
pel- le, près de vous vo- le à l'inftant, vo-
- - le à l'inftant, vo- - -


le à linſtant, Mais un é- poux ſou-
dain s'en- fuit, S'il ne que- relle.
D'un tendre a- mant qu'un é- poux eſt
dif- fe- rent ! L'un vous cherche à tout mo-
ment; Toujours plein d'empreſ- ſe- ment,
Un amant fi- de- le vo- le ſi- tôt qu'on l'ap-
pelle, Un amant fi- de- le vo- le


ſi- tôt qu'on l'ap-pel- le , vo-le , vo-
- - le , vole , vo- - le,
vole , vo- - le, vo- le , .
vo- le , Un a-mant fi- de- le près de
vous vo- le à l'inſ- tant , Il vous cherche à
tout mo- ment , Il vous cherche a-
vec empreſſe- ment. Oui , ſitôt



Les *ARIETTES* ſont de M. de BEAURAN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Diable à quatre*, *Opera-comique*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 1. Février 1757.

CREBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du recueil des Opera-Comiques.

Recueil de nouvelles Piéces de Théâtre imprimées depuis 1747 jusqu'à ce jour.

Du Théâtre François.

De M. de Voltaire.

ALzire, Tragédie, *in*-8.
Zaire, Tragédie, *in*-8.
Mahomet, Tragédie, *in*-8.
La Mort de César, Tragédie, *in*-8.
Hérode & Mariamne, Tragédie, *in*-8.

Le Magnifique, Comédie.
La double Extravagance, Comédie.
Benjamin, ou la reconnoissance de Joseph, Tragédie.
Alexandre, Tragédie.
Les Hommes, Comédie-Ballet.

De M. Piron.

L'Ecole des Peres, Comédie.
Calisthène, Tragédie.
Les Courses de Tempé, Pastorale.
Gustave, Tragédie.
La Métromanie, Comédie.
Fernand Cortès, Tragédie.

De differens Auteurs.

Les Souhaits, Comédie.
Vanda, Reine de Pologne, Tragédie.
Le Plaisir, Comédie avec un Divertissement.
La Colonie, Comédie.
Caliste, ou la belle Pénitente, Tragédie.
Cénie, Piéce Dramatique en 5 Actes.
Le Valet Maître, Comédie.
Varon, Tragédie.
La Métempsicose, Comédie.
Les Engagemens indiscrets, Comédie.
Les Adieux du Goût, Comédie.
Les Tuteurs, Comédie.
Mérope, Tragédie.
La Folie & l'Amour, Comédie.
La Gageure de Village, Comédie.
La Coquette corrigée, Comédie, 1757.

DU THE'ATRE ITALIEN.

De *M. de Boissy & autres Auteurs.*

Le Retour de la Paix, Comédie.
Le Prix du Silence, Comédie..
La Frivolité, Comédie.

L'Amante ingenieuse, Comédie.
L'Héritier généreux, Comédie.
Le Philosophe dupe de l'Amour, Comédie.

Les Veuves, Comédie.
Le Miroir, Comédie.
Le Bacha de Smirne, Comédie.
Les parfaits Amans, Comédie.
La mort de Bucephale.
L'Année Merveilleuse, Comédie.
Alceste, Divertissement.
Les Femmes, Comédie-Ballet.
Brioché, Parodie.
L'Amant déguisé, Parodie.
Le Prix des Talens, Parodie.
Les Jumeaux, Parodie.
La Pipée, Comédie.
Musique de la Pipée.

De *M. de Voisenon.*

Les Mariages assortis, Comédie,
La Coquette fixée, Comédie.
Le Réveil de Thalie, Comédie.
L'Ecole du monde, Comédie.
Le Retour de l'ombre de Moliere, Comédie.
La fausse Prévention, Comédie.

La Partie de Campagne, Comédie.
La Gageure, Comédie.
Les Petits-Maîtres, Comédie.
Le Provincial à Paris, Comédie.
La Feinte supposée, Comédie.
La Fausse inconstance, Comédie.
Le Retour du Goût, Comédie.
Les Lacédemoniennes, Comédie.
Le prix de la beauté.
La Campagne, Comédie.
L'Epouse suivante, Comédie.
Les Fêtes Parisiennes, Comédie.

Ouvrages de M. VADÉ.

La Pipe cassée, Poëme de M. Vadé.
Les quatre Bouquets Poissards.
Les Lettres de la Grenouillere.

Opera-Comiques depuis 1752, du même Auteur.

La Fileuse, Parodie.
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffisant.
Les Troqueurs & le Rien, Parodies.
Airs Choisis des Troqueurs.
Le Recueil de Chansons avec la Musique.
Le Trompeur trompé.
Il étoit tems, Parodie.
La nouvelle Bastienne,

Le divertiſſement de la fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, Parodie.
Les trois complimens de Clôture.
Le Confident heureux.
Follette ou l'enfant gâté.
Nicaiſe, Opera Comique.
Les Racoleurs, Opera-Comique.
L'Impromptu du cœur.

De M. FAVART, *& autres Auteurs.*

L'Amour au Village.
La Fête d'Amour, Comédie.
Les jeunes Mariés.
Les Nymphes de Diane, avec la Muſique.
L'amour Impromptu, Parodie.
Le Mariage par eſcalade, Opera-Comique.

Le Troque, Parodie des Troqueurs avec la Muſique, 3 l. 12 ſ.
La Magie inutile.
L'heureux Accord.
L'heureux Evenement.
Le Retour favorable.
La Roſe ou les Fétes de l'Hymen.
Le Miroir Magique.
Le Roſſignol.
Le Monde renverſé.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe enchantée.
Les Filles.
Le Plaiſir & l'innocence.
Les Boulevards.
L'Ecole des Tuteurs.
Zéphire & Flore.
Bertolde à la Ville, avec les ariettes.
La Péruvienne.
Le Chinois poli en France.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Harangeres.
La Bohémienne, Parodie, avec la Muſique.
Les Amans trompés, Opera-Comique.
Les Amours Grenadiers.
Le Diable à quatre, avec les ariettes. 1757.

Choix de Piéces plaiſantes repréſentées ſur différens Théatres Bourgeois.

L'Eunuque, Parade.
Agathe, ou la chaſte Princeſſe, Parade.
Syrop-au-cul, Parade.
Le Pot-de-Chambre caſſé, Tragédie pour rire, &c.
Madame Engueule, Parade.
Les deux Biſcuits, Tragédie.

Le Marchand de Londres, Tragédie Bourgeoise. *in-12.*
Momus Philosophe, Comédie.
L'Electre d'Euripide, Tragédie.
Abaillard & Héloïse, Piéce Dramatique.
L'Orphélin, Tragédie Chinoise.
La Mahonoise. Comédie.

Suite des Piéces anciennes & nouvelles qui se vendent séparément.

TRAGEDIES.

ABsalon, Tragédie Chrétienne, *de Duché.*
Adherbal.
Agesilás.
Agrippa, *ou le faux Tibere.*
Alcibiade.
Alexandre.
Andromaque.
Antiochus.
Arrie & Petus.
Artaxercès.
Athénaïs.
Atrée & Thyeste.
Arminius.
Argelie.
Amazones.
Bradamante.
Brutus, *de Mad. Bernard.*
Bajazet.
Berenice.
Britannicus.
Catilina, *de Crebillon.*
Cassius & Victorius.
Cinna.
Corresus.
Cyrus.
Circé.
Cléopatre.
Cornelie.
Celeph[illegible]e.
Danaïdes.
Debora *de Duché.*
Edouard.
Electre, *de Crébillon.*
Electre, *de Longepierre.*
Erigone.
Esther.
Esther, *de Racine.*
Gabinie.
Geta.
Germanicus.
Habis.
Héraclius.
Herode, *de l'Abbé Nadal.*
Horaces.
Idomenée.
Iphigénie.
Jonathas, *de Duché.*
Judith.
Machabées (les) *de la Mothe.*
Mahomet second.
Mariamne, *de Tristan.*
Marie Stuart.
Méléagre.
Mithridate.
Oreste & Pilade.
Phaëton.
Pelopé.
Penelope.
Polieucte.
Polixene.
Pirrhus *de Crébillon.*
Pertharide.
Phedre & Hippolite.
Penthée.
Rhadamiste & Zénobie.
Rome sauvée.
Saül.
Scevole.
Semiramis, *de Voltaire.*
Semiramis, *de Crebillon.*
Soliman.
Sophronisme.
S. Genest.
Theglis.
Thésée.
Tibere.
Théodat.
Thébaïde.
Thomyris.

Thémiſtocle.
Théodore.
Toiſon d'or.
Venus & Adonis.
Vorceſte, ou la Vengeance.
Virginie.
Xercès, *de Crébillon.*
Zaïde.

Comédies en cinq Actes.

APparence trompeuſe.
Amitié Rivale.
Amans magnifiques.
Andrienne.
Baron d'Albicrak.
Comédie ſans titre, ou Mercure Galand.
Capricieux.
Coquette.
Curieux impertinent.
Criſpin Muſicien.
Dames vengées.
Démocrite.
Dépit Amoureux.
Devinereſſe.
Diſtrait.
Dom Garcie de Navarre.
Dom Bernard.
Dom Sanchez d'Arragon.
Ecole des Filles.
Ecole des peres.
Eſope à la Cour.
Eſope à la Ville.
Embarras du Choix.
Enfans de Paris.
Etourdi ou le Contre-tems.
Eſprit Follet.
Femmes ſçavantes.
Feſtin de Pierre.
Freres Gemeaux, ou les Menteurs.
Francs-Maçons.
Folle Gageure.
Griſelde.
Homme à bonne fortune.
Ingrat.
Irréſolu.
Joueur, *de Renard.*
Légataire univerſel.
Menechmes.
Malade imaginaire, *de Moliere.*
Nobles de Province.
Orontes (trois).
Pedant joué.
Pſiché.
Plaiſirs de l'Iſle enchantée.
Pariſien.
Turcaret.
Trahiſon punie.
Venceſlas.
Viſionnaires.

Piéces en 1. 2. & 3 Actes.

ALcibiade.
Amphitrion.
Amant Amante.
Amours indiſcrets.
Amour Medecin.
Amour Diable,
Amour Caſtillan.
Amant déguiſé.
Après-ſoupé.
Attendez-moi ſous l'orme.
Aveugle clair-voyant.
Avocat patelin.
Aventure de nuit.
Amazones.
Babillard.
Ballet de vingt quatre heures.
Bal d'Auteuil.
Bal.
Baſile & Quitrie.
Belphegor.
Bon Soldat (le).
Cartouche.
Chaſſe du cerf.
Cocher imaginaire.
Capricieux.
Comteſſe de Scarbagnas.
Criſpin, Rival de ſon Maître.

Comédie du Comédien.
Coupe enchantée.
Cocu imaginaire.
Crifpin, Médecin.
Charivary.
Concert ridicule.
Diable boiteux.
Deuil.
Delie, Paftorale.
Ecole des Jaloux.
Ecole des Maris.
Ecole du Tems.
Eaux de Bourbon.
Enlevement.
Epreuve réciproque.
Famille extravagante.
Famille.
Faulcon.
Fauffe antipathie.
Faux indifférent.
Femme, Fille & Veuve.
Feftes du Cours.
Feint Polonois.
Fleuve d'oubli.
Foire faint Laurent.
Folies amoureufes.
Foire de Bezon.
Foire S. Germain.
Foire d'Hambourg.
Faculté vengée.
Françoife italienne.
Fragmens de Moliere.
François à Francfort.
Galand Coureur,
Galand Jardinier.
Grande Métamorphofe.
Indifcret, *de Voltaire.*
Impromptu de Verfailles.
Impromptu de la Folie.
Impromptu de Surenne.
Italien marié à Paris.
Jaloux invifible.
Jeux Olympiques.
Je vous prends fans vert.
Je ne fçais quoi.
Mariannes (quatre), Opera-Comique.
Mauvais Ménage.
Médecin volant.
Mélicerte.
Métamorphofes amoureufes.
Merlin Dragon.
Médée & Jafon, Parodie.
Mort vivant.
Metempficofe.
Mafcarades amoureufes.
Momus Fabulifte.
Ombre de Moliere.
Opérateur Barry.
Pere prudent, *de Marivaux.*
Philantrope.
Pourceaugnac.
Portrait.
Paniers (les)
Plaideurs.
Plutus.
Précieufes ridicules.
Pelerins de la Méque, Opera-Comique.
Proverbes.
Pouvoir de la Sympathie.
Rendez-vous.
Retour imprévu.
Roi de Cocagne.
Rue Merciere.
Rencontre imprévue.
Rival de lui-même.
Rival fuppofé.
Sicilien.
Souffleurs.
Soupé mal aprèté.
Souhaits.
Syla, Piéce Dramatique.
Triomphe du tems.
Trois Coufines.
Trois Garçons.
Vendanges de Surenne.
Vendanges d'Anieres.

BLAISE
LE SAVETIER,

OPERA-COMIQUE,

MÊLÉ D'ARIETTES

*Par Monsieur S****.*

La Musique de M. PHILLIDOR.



A LIEGE,

Chez F. J. DESOER, Marchand Libraire & Imprimeur, sous la Tour Saint Lambert.

ACTEURS.

BLAISE,

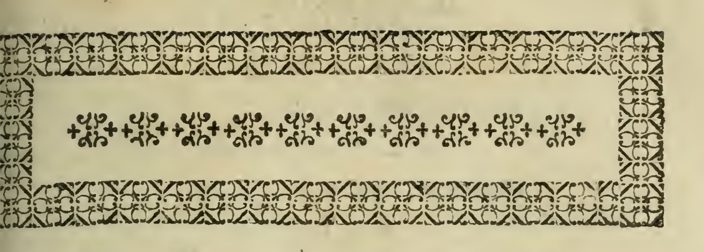
BLAISINE,

Monſieur PINCE,

Madame PINCE,

PREMIER RECORD,

SECOND RECORD,



BLAISE LE SAVETIER,

OPERA-COMIQUE.

Le Théatre repréſente une Boutique de Savetier.

SCENE PREMIERE.

BLAISE BLAISINE.

BLAISINE.

QUe cherches-tu?

BLAISE.

Rien.

BLAISINE.

Mais encor.

BLAISE.

Mon chapeau.

BLAISINE.

Ton chapeau? Tu veut ſortir?

BLAISE

Non, ma femme, non.

BLAISINE.

Comment, non!

BLAISE.

Non, je vais ſeulement....

BLAISINE.

Hé! tu ne ſors pas!

BLAISE.

Air: *C'eſt la façon de le faire.*

Non, te dis-je, j'ai trop affaire,
Je ne ſors pas, mais Mathurin,
Mathurin avec ſon compere
M'attend au cabaret voiſin.
Hier ils m'ont payé bouteille
De bon vin,
Je veux leur rendre la pareille
Ce matin.

BLAISINE.

Ce matin!

BLAISE.

Oui, ce matin.

BLAISINE.

Tu iras ce ſoir.

BLAISE.

Je ne peux pas.

BLAISINE.

Pourquoi?

BLAISE.

Ah! pourquoi, pourquoi? C'eſt aujourd'ui le lendemain de la noce de notre couſin Nicaiſe.

BLAISINE.

Hé! qu'eft-ce que ça te fait? Tu fçais que je n'ai pas voulu y aller hier, parce que nous fommes dans la peine, & qu'il auroit fallu payer le lendemain.

BLAISE.

Ce n'eft que pour compter, ma petite femme; il y a des reſtes, je veux leur aider à faire le compte.

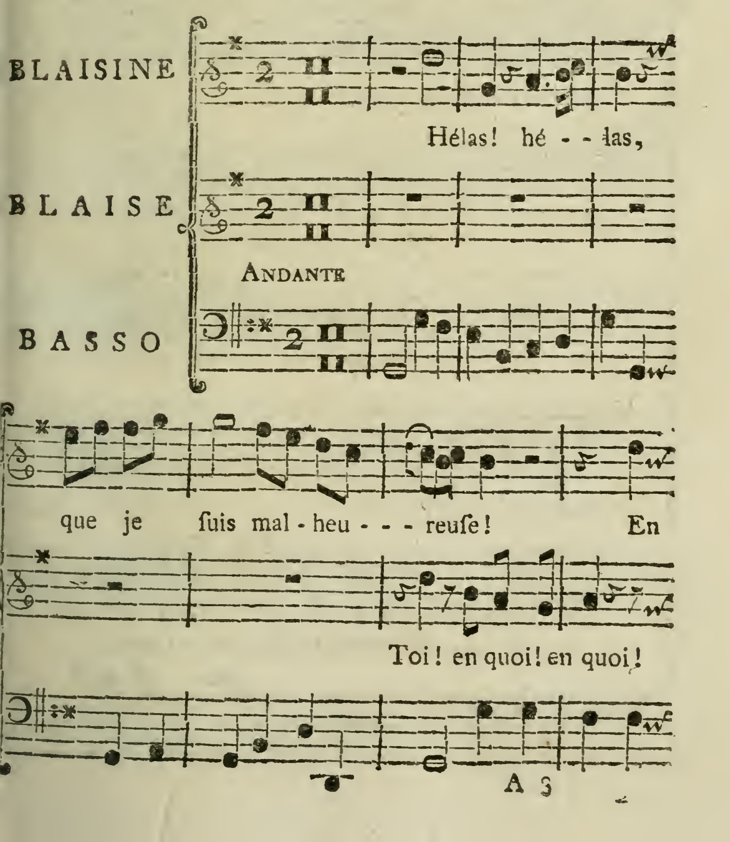
BLAISINE.

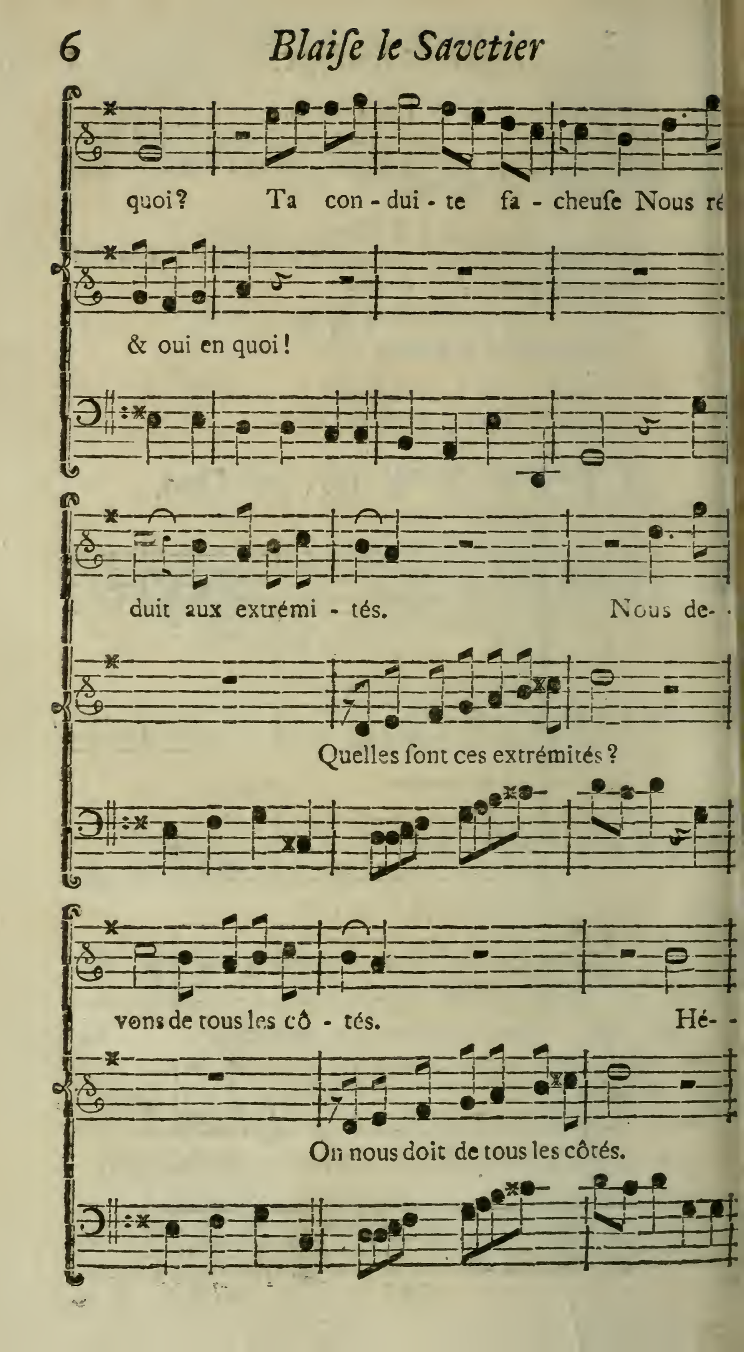
Ils ont bien befoin de toi!

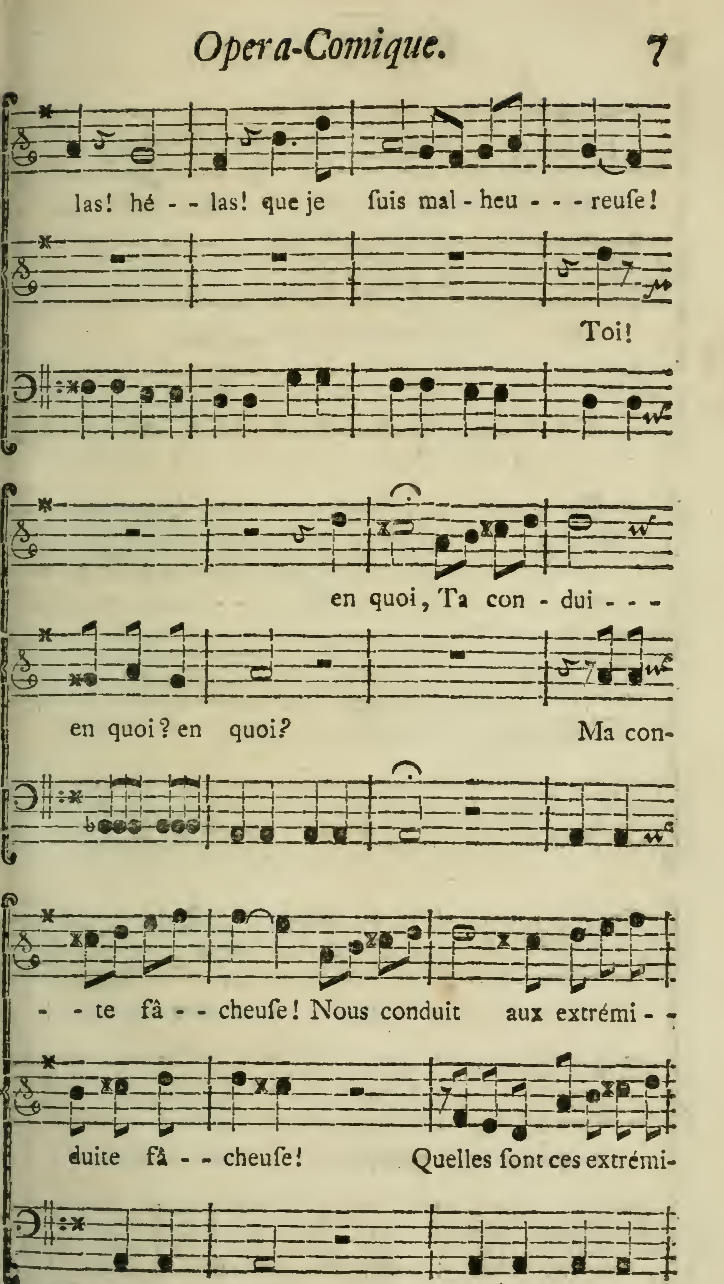
BLAISE.

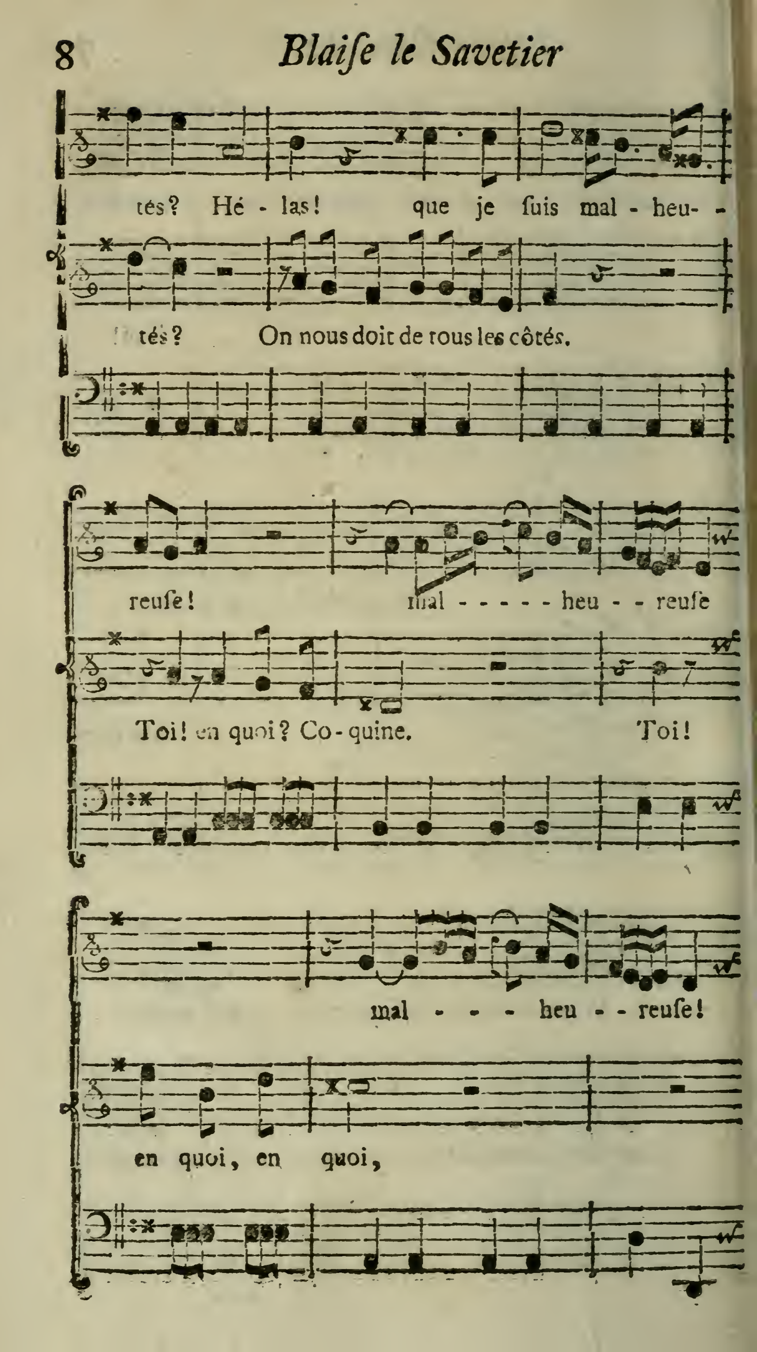
La nôce doit y venir dejeûner.

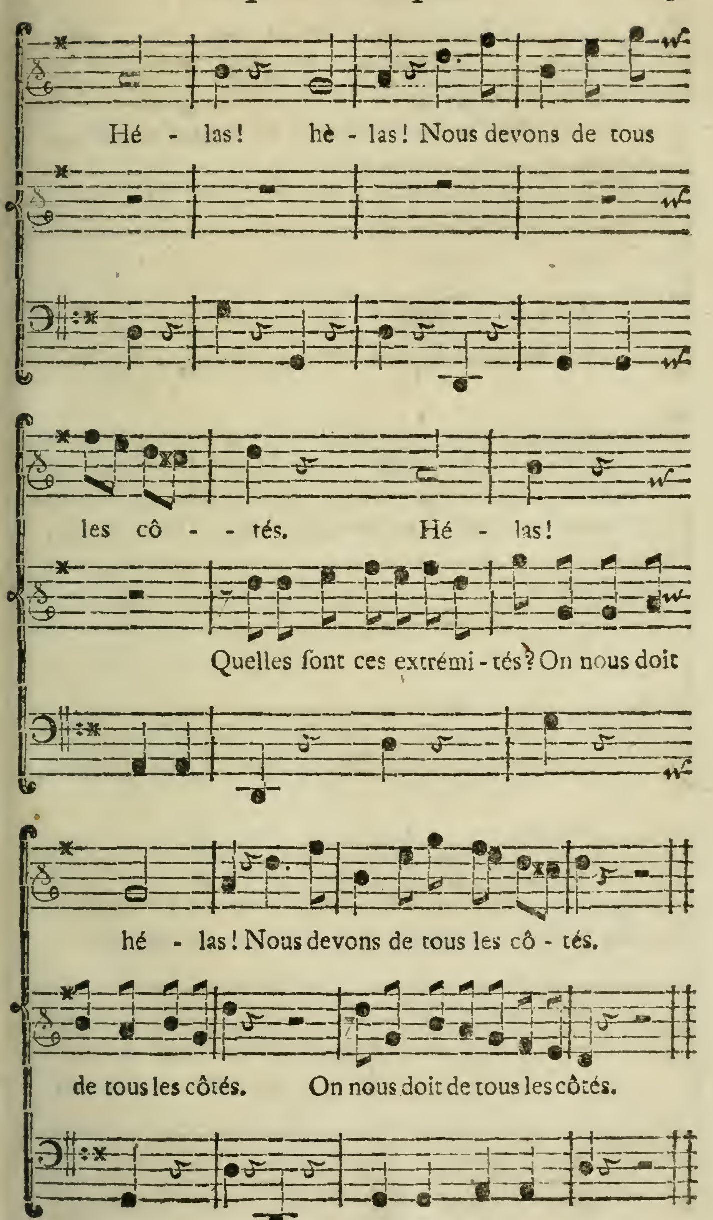
ARIETTE *en Duo.*

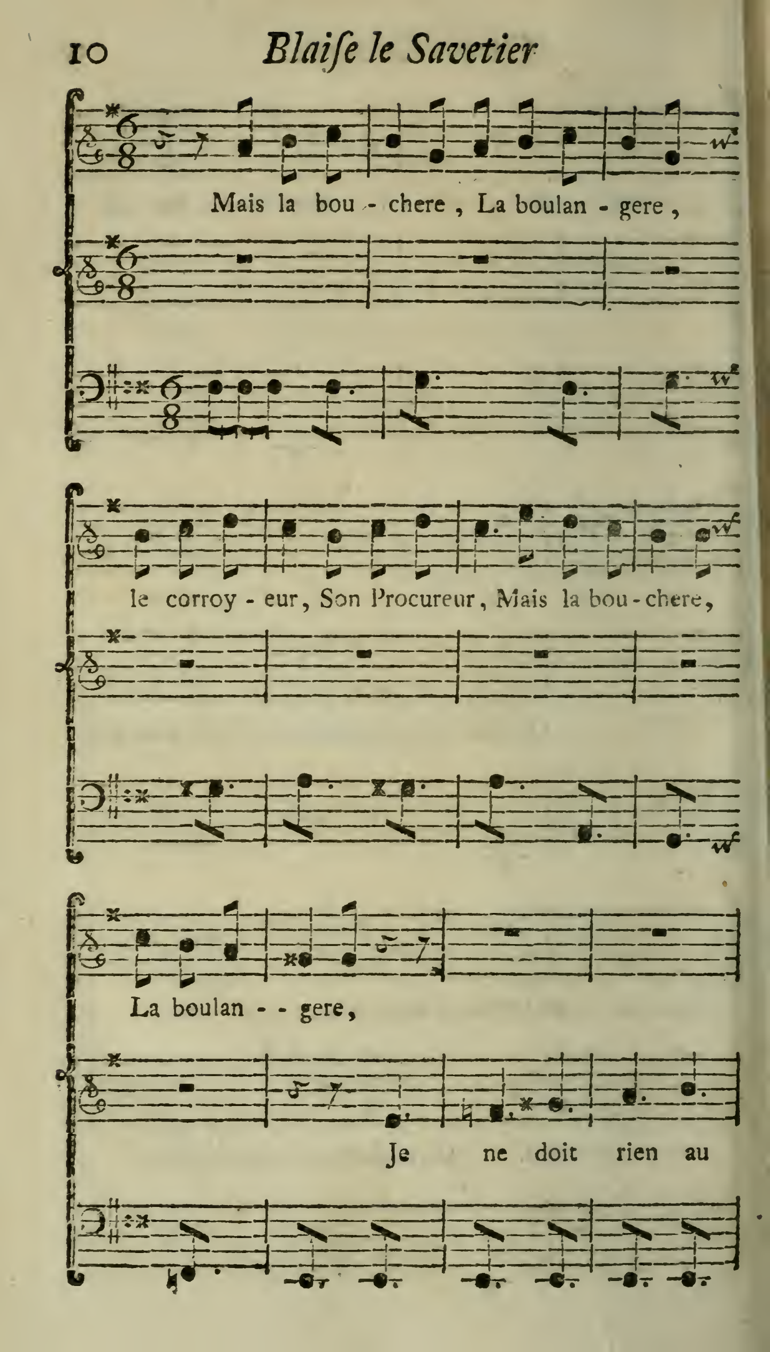



quoi? Ta con - dui - te fa - cheuſe Nous ré
& oui en quoi!
duit aux extrémi - tés. Nous de-
Quelles ſont ces extrémités?
vons de tous les cô - tés. Hé-
On nous doit de tous les côtés.

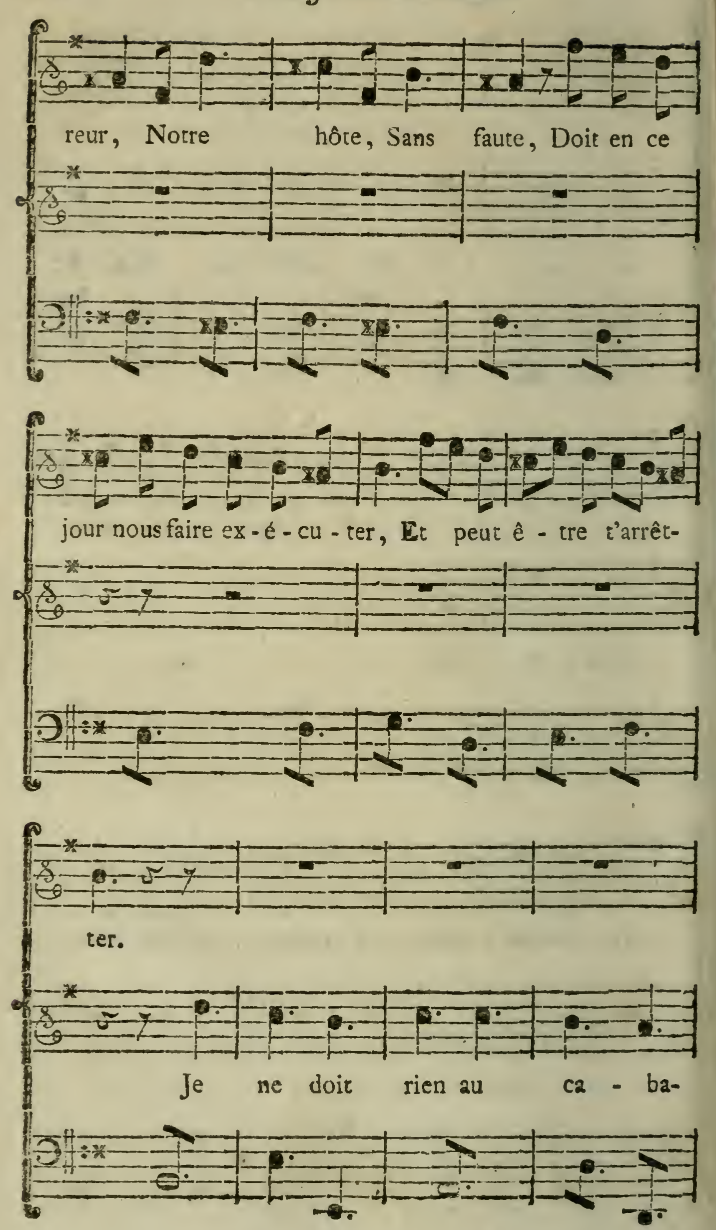

las! hé - - las! que je ſuis mal - heu - - - reuſe!
Toi!
en quoi, Ta con - dui - - -
en quoi? en quoi?
Ma con-
- - te fâ - - cheuſe! Nous conduit aux extrémi - -
duite fâ - - cheuſe!
Quelles ſont ces extrémi-

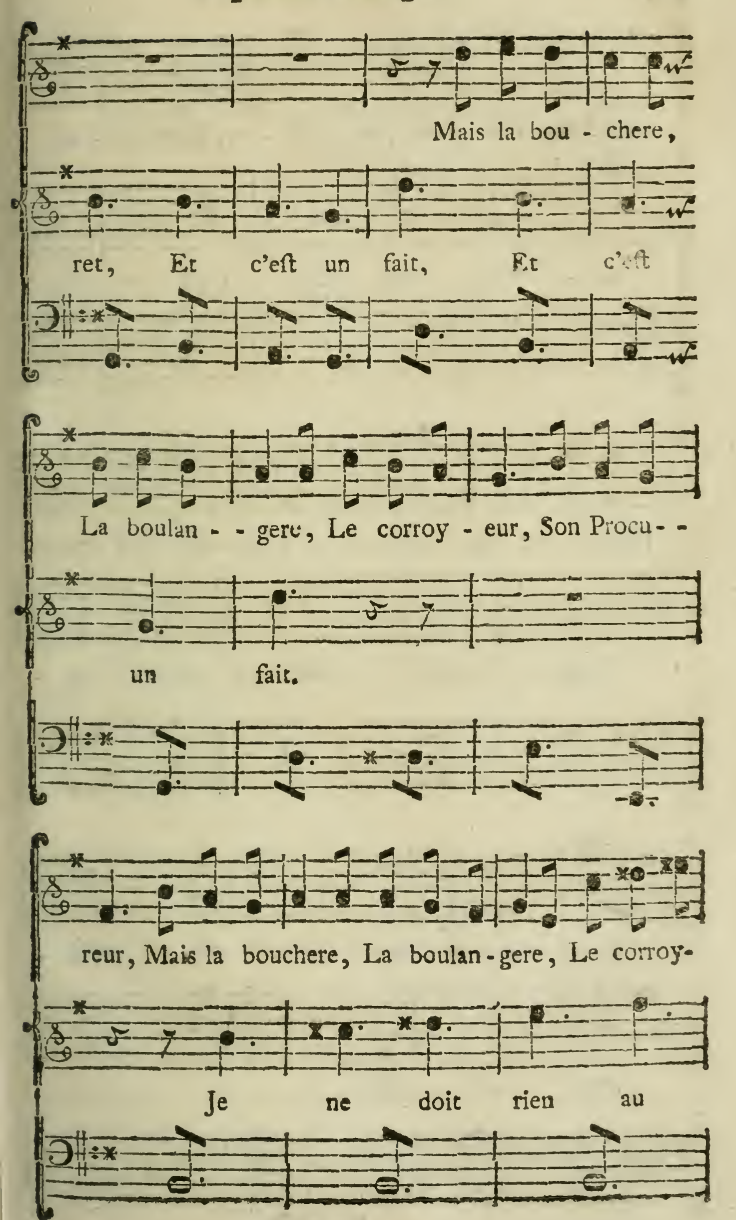

tés? Hé - las! que je ſuis mal - heu- -
tés? On nous doit de tous les côtés.
reuſe! mal - - - - - heu - - reuſe
Toi! en quoi? Co - quine. Toi!
mal - - - heu - - reuſe!
en quoi, en quoi,


Hé - las! hè - las! Nous devons de tous
les cô - - tés. Hé - las!
Quelles font ces extrémi - tés? On nous doit
hé - las! Nous devons de tous les cô - tés.
de tous les côtés. On nous doit de tous les côtés.


Mais la bou - chere , La boulan - gere ,
le corroy - eur, Son Procureur, Mais la bou - chere,
La boulan - - gere,
Je ne doit rien au

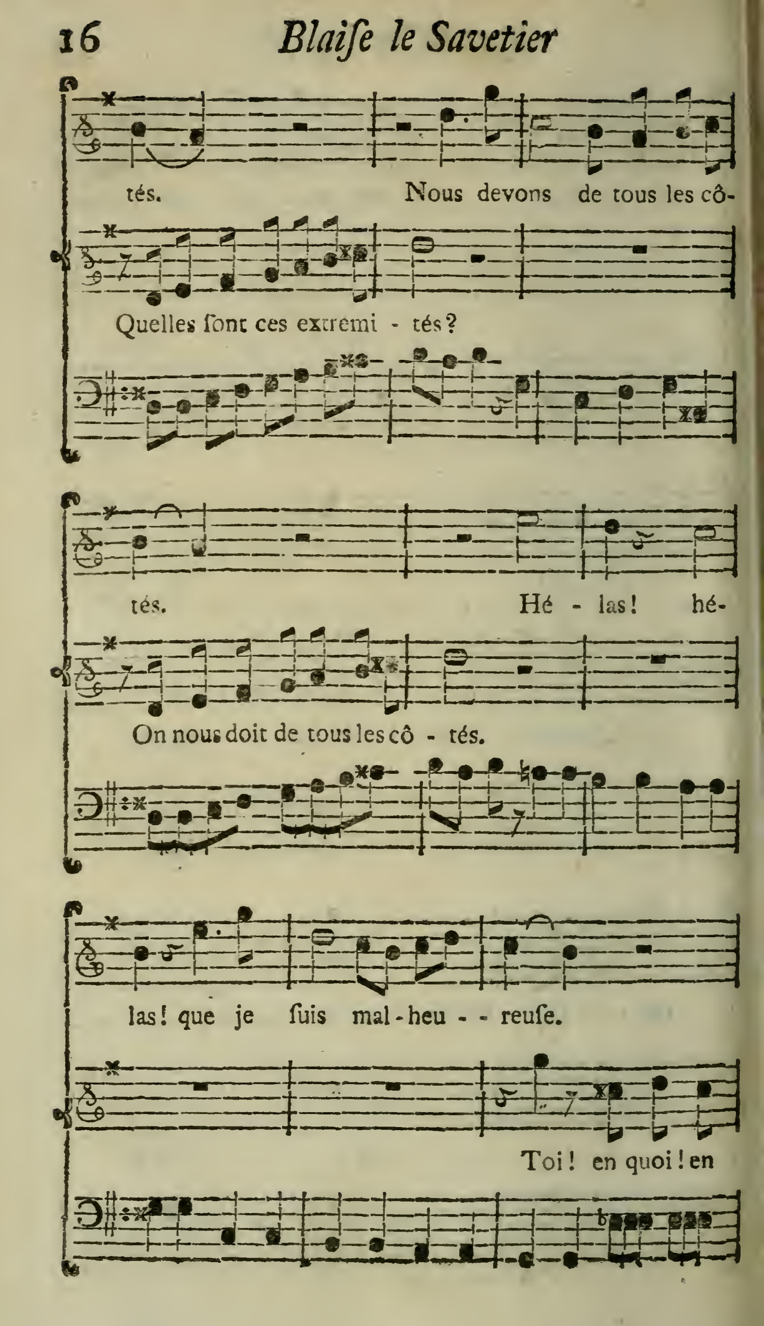

ca - ba - - - ret, Et c'eſt un fait. Et
Mais la bou - chere,
c'eſt un fait.
La boulan - gere, Le corroy - eur, Son Procu - -


reur, Notre hôte, Sans faute, Doit en ce
jour nous faire ex - é - cu - ter, Et peut ê - tre t'arrêt-
ter.
Je ne doit rien au ca - ba-

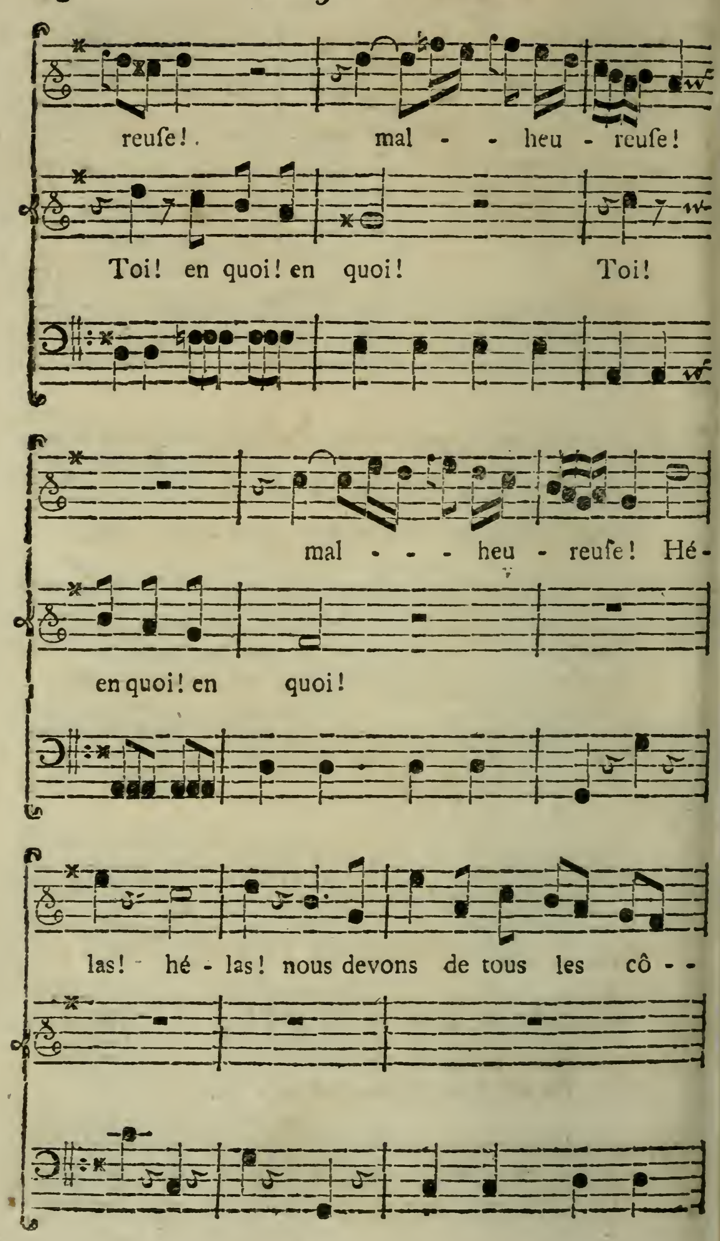

Mais la bou - chere,
ret, Et c'eſt un fait, Et c'eſt
La boulan - - gere, Le corroy - eur, Son Procu- -
un fait.
reur, Mais la bouchere, La boulan - gere, Le corroy-
Je ne doit rien au

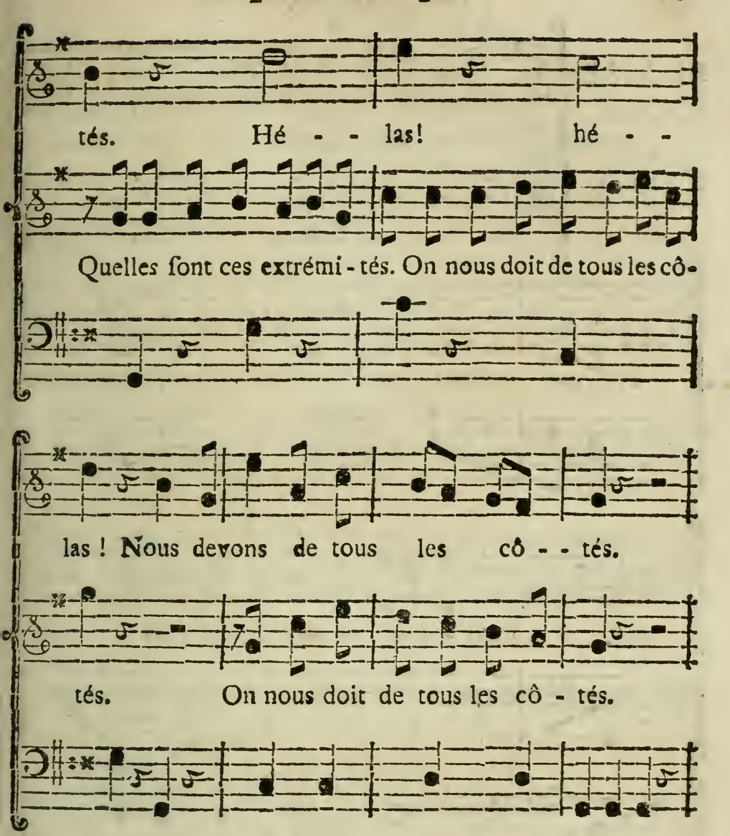

eur, Son Procu - reur, Notre hô - te, Sans fau - te,
ca - - ba - ret, Et c'eſt un fait.
Doit en ce jour nous faire ex - é - cu - ter, Et peut-
Je ne doit rien, Et
ê - tre t'ar - re - ter. Hé- -
c'eſt un fait.


las! hé - - - las! que je ſuis mal - heu-
- - reuſe! Ta con- -
Toi! en quoi! en quoi! Et oui en quoi?
dui - te fâ - - cheuſe. Nous ré - duit aux ex - trémi-


tés. Nous devons de tous les cô-
Quelles ſont ces extremi - tés?
tés. Hé - las! hé-
On nous doit de tous les cô - tés.
las! que je ſuis mal-heu - - reuſe.
Toi! en quoi! en

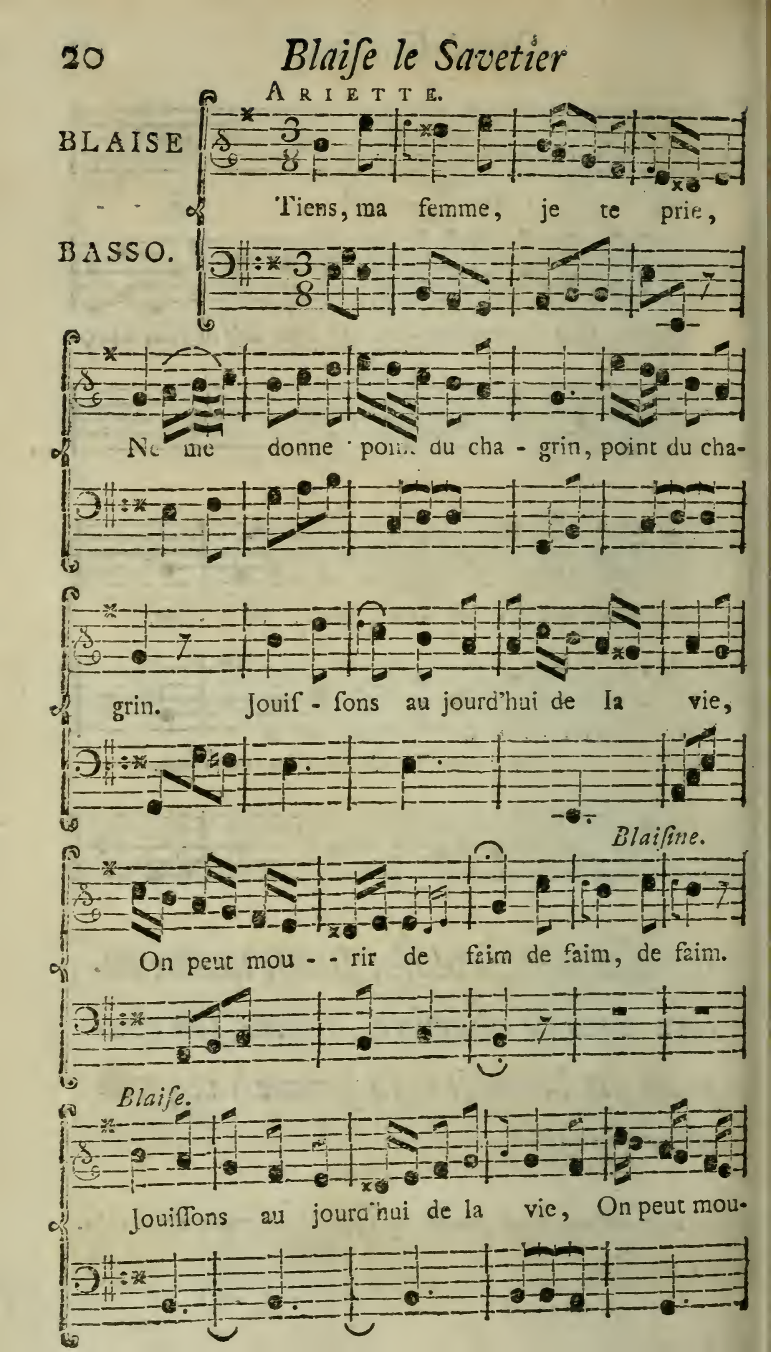

En quoi ta con - - dui - te fâ - -
quoi!
Ma conduite fâ-
cheuſe! Nous ré - - duit aux extré - mi - - tés.
cheuſe!
Quelles ſont ces extrémi - tés.
Hé - las! que je ſuis mal - heu - -
On nous doit de tous les cô - tés.

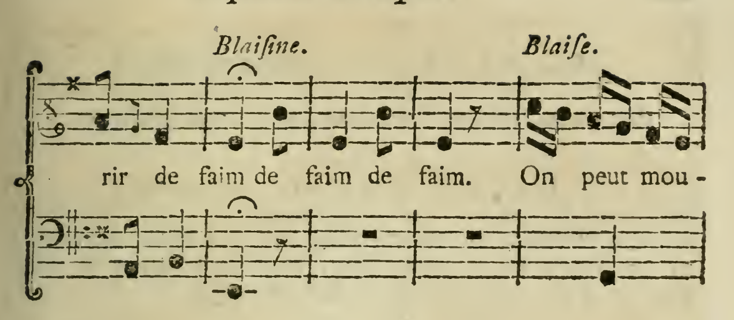

reuſe! mal - - heu - reuſe!
Toi! en quoi! en quoi! Toi!
mal - - - heu - reuſe! Hé-
en quoi! en quoi!
las! hé - las! nous devons de tous les cô - -



(Blaisine reste rêveuse ; Blaise tourne encore dans la chambre, trouve son chapeau sur l'armoire, sa femme le regarde aller & dit)

Mais aujourd'hui, malheureux que tu es ! on vient nous enlever nos meubles.


ARIETTE.
BLAISE
BASSO.
Tiens, ma femme, je te prie,
Ne me donne point du cha - grin, point du cha-
grin. Jouiſ - ſons au jourd'hui de la vie,
Blaiſine.
On peut mou - - rir de faim de faim, de faim.
Blaiſe.
Jouiſſons au jourd'hui de la vie, On peut mou-





SCENE II.

BLAISE, BLAISINE, UN HUISSIER ET DEUX RECORDS.

UN RECORD, *parlant du nez.*

NOus venons, Monsieur, pour vous exécuter de la part de Monsieur Pince votre hôte.

BLAISINE.

Quoi?

BLAISE, *contrefaiſant le Record.*

Paix: nous venons, Monſieur, pour vous préſenter....

LE RECORD, *plus haut.*

Nous venons, Monſieur, pour vous exécuter de la part de Monſieur, Pince votre hôte, Huiſſier à verge au Châtelet de Paris, & propriétaire de cette maiſon.

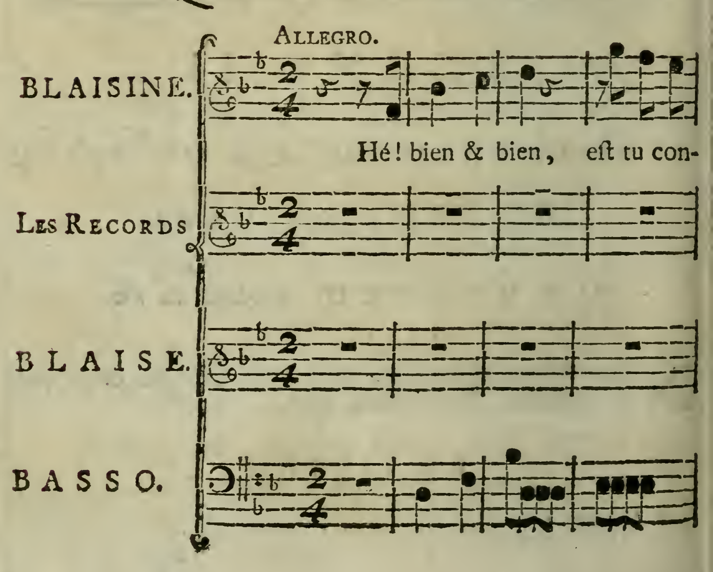
BLAISINE.

Hé! bien, je te l'avois bien dit; que je ſuis malheureuſe!

BLAISE.

Morbleu!

QUATUOR.



tent? eſt tu content?

Non, non, mor - bleu,

Peut-tu pay - er, peut-tu pay - er?

Ecri-

Mathurin m'attend.



Peut-tu pay - er, peut-tu pay - er. E - cri-

- vez, é - cri - vez. E - cri-

Non, non, morbleu,

vez, écri - vez. Eſt - tu preſſé de

vez, écri - vez, une ar - - moi - -

Non, non, morbleu,

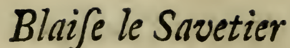
boi - - - - - re. Eſt

- re, une ar - - moi - re....

Je ne ſuis plus preſſê de boi - - - re?

tu preſ - ſé, de boi - re? eſt

Je ne ſuis plus preſſé de boire.



tu preſ - ſé, de boire, de

Je ne ſuis plus preſſé de boire.

boi - - re. Hé bien eſt-tu con-

Ier. Record

une ar - moire,

Non morbleu, non mor - bleu.

tent, & bien peut tu pay - er, Eſt-tu preſſé de

IIme. Record Ier. Record

une ar - moire, De bois,

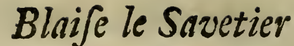
Mathurin m'attend. Non morbleu,

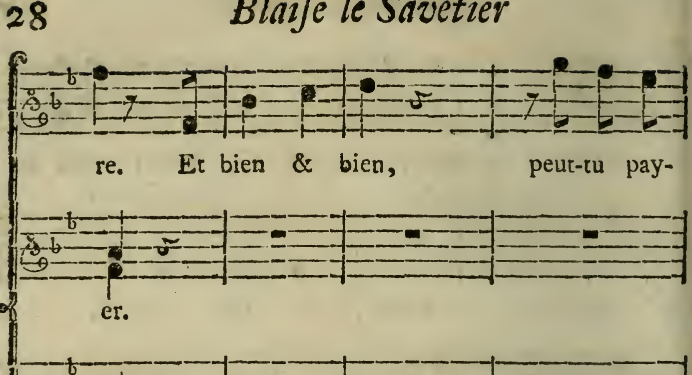
boire, Eſt - tu preſſé de boi - - re.

IIme. Record

De bois de noy - -

Non je ne ſuis plus preſſé de boi - - re.





er peut-tu pay - er, Eſt-tu content?

Ier. Record 2.e Record

L'é cu moire, l'é cu

Non mor - bleu, Mathurin m'at-

peut-tu payer, Eſt-tu content ?

moire, Et la, &

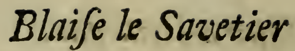
tend, Non morbleu, mathurin m'at-

Peut-tu pay - er, Eſt-tu content de boi-

l'é cu

la, Cremail - lier,

tend, Non morbleu, Je ne ſuis

- - - - - - -

moire & la Cre mail

l'e - cu moi - - - re,

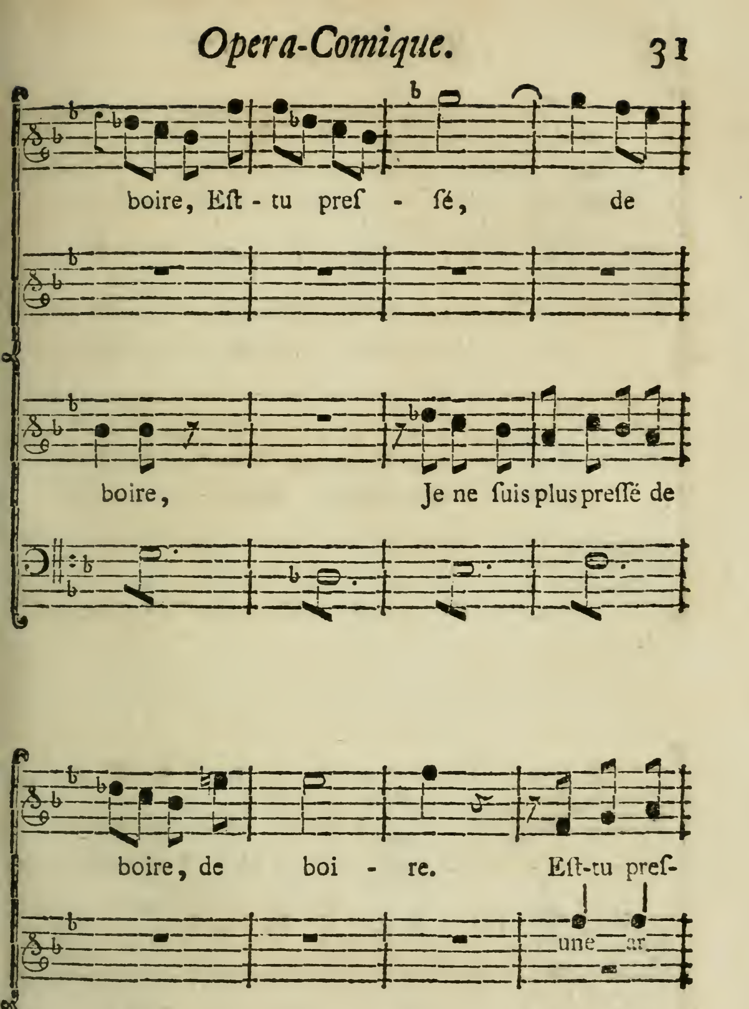
plus preſſé de boi - - - - -

- - re, Eſt - tu preſ - ſé de boi - -

lier

re,

- - re, Je ne ſuis plus preſſé de


boire, Est - tu pres - sé, de
boire, Je ne suis plus pressé de
boire, de boi - re. Est-tu pres-
une ar
boire, Non mor - bleu.

ſé de boi - - - - -

moi re de bois de

une ar - - moi -

Je ne ſuis plus preſſé de boi - - -

- - - re. Hé! bien eſt-tu con-

noy er ler. Record

- - - re, un tre pied,

- - - re, Non mor - bleu.

tent. Et bien peut-tu pay - er, Eſt - tu preſſé de

ler· Record

le 2 Record

un tre pied caſ - - ſé,

Mathurin m'attend, Non morbleu,

boi - re, eſt-tu preſſé de boi - - re.

2 Record

caſ - - ſé, par un pied.

Non je ne ſuis plus preſſé de boi - - - - re,

BLAISE.

Mais que diantre peuvent-ils tant écrire?

BLAISINE.

Hé! tes meubles.

BLAISE.

Ils ne t'écriront pas peut-être.

BLAISINE.

Comment! tu peux rire encor!

BLAISE.

Je ris de colere, car je crois que je les aſſommerois.

SCENE III.

MADAME PINCE.

Ah! vous ne voulez pas payer votre loyer, Ca-

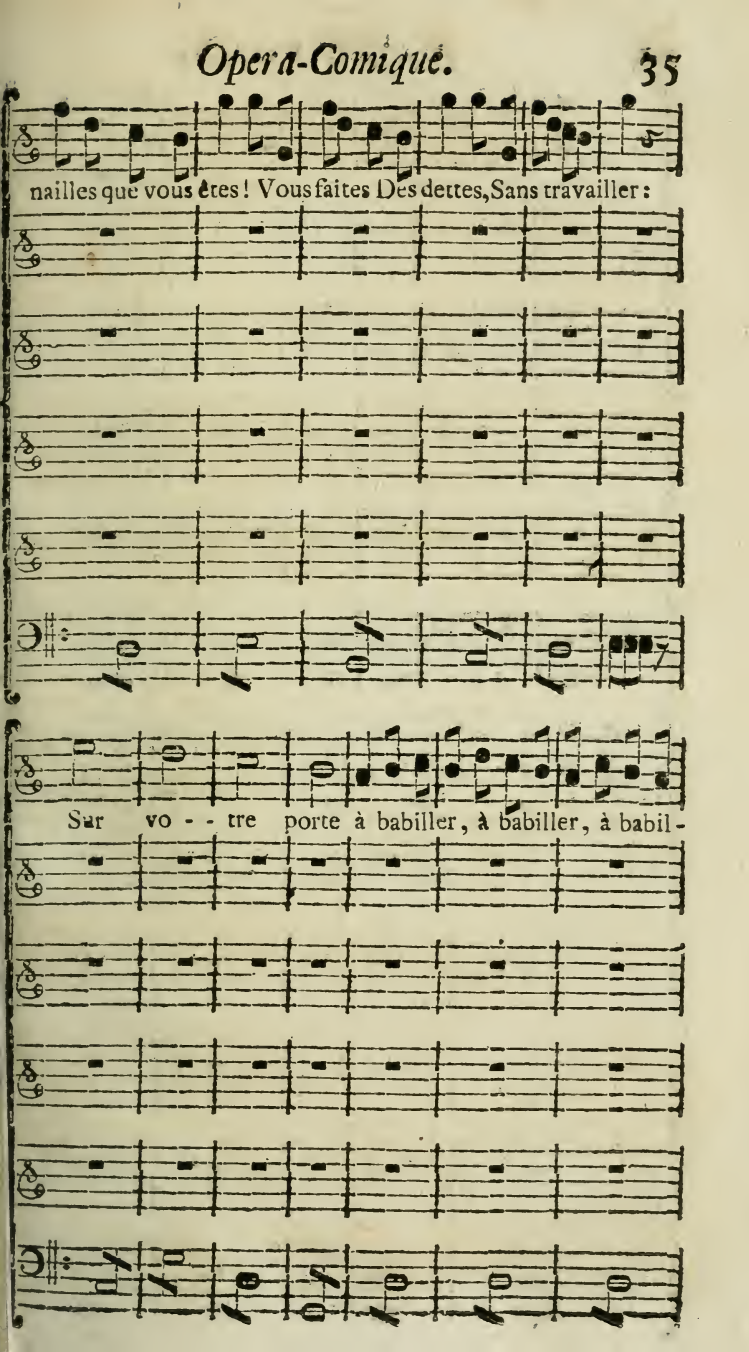
BLAISINE.

Ier. RECORD.

IIme. RECORD.

BLAISE.

BASSO.


nailles que vous êtes! Vous faites Des dettes, Sans travailler:
Sur vo - - tre porte à babiller, à babiller, à babil-


ler, Vous paſ - ſez tout le jour comme un Prince com. un
Prince comme un Prince à babiller, à babiller, à babil

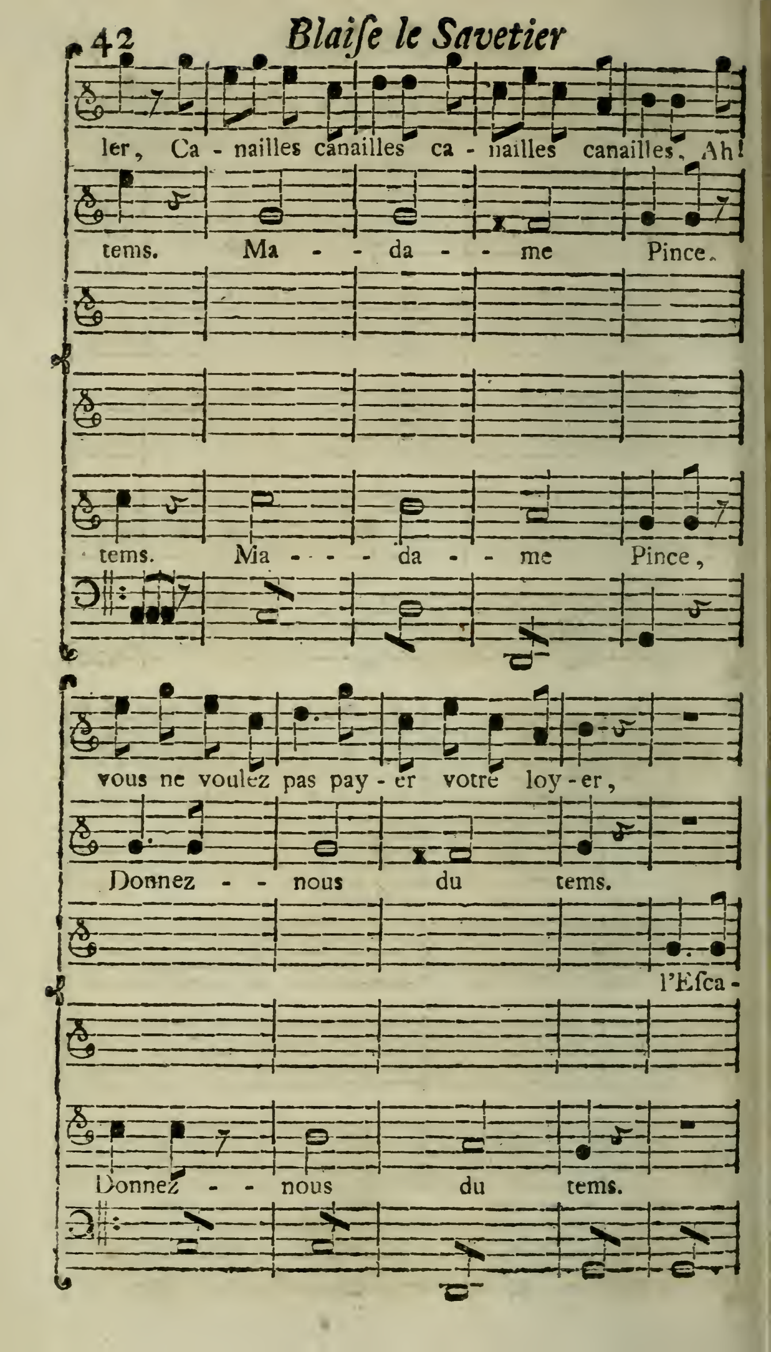

ler. Ca - nail - les, canailles, ca-
Ma - da - me Pince,
Ma - da - me Pince,
nailles, canailles. Tout le jour comme un
Ma - da - me Pince,
Ma - dame Pince,


Prince, comme un Prince, com. un Prince,
Ma - da -
Ma-
comme un Prince, comme un Prince.
me Pince,
Ma - da -
dame Pince,
Ma -

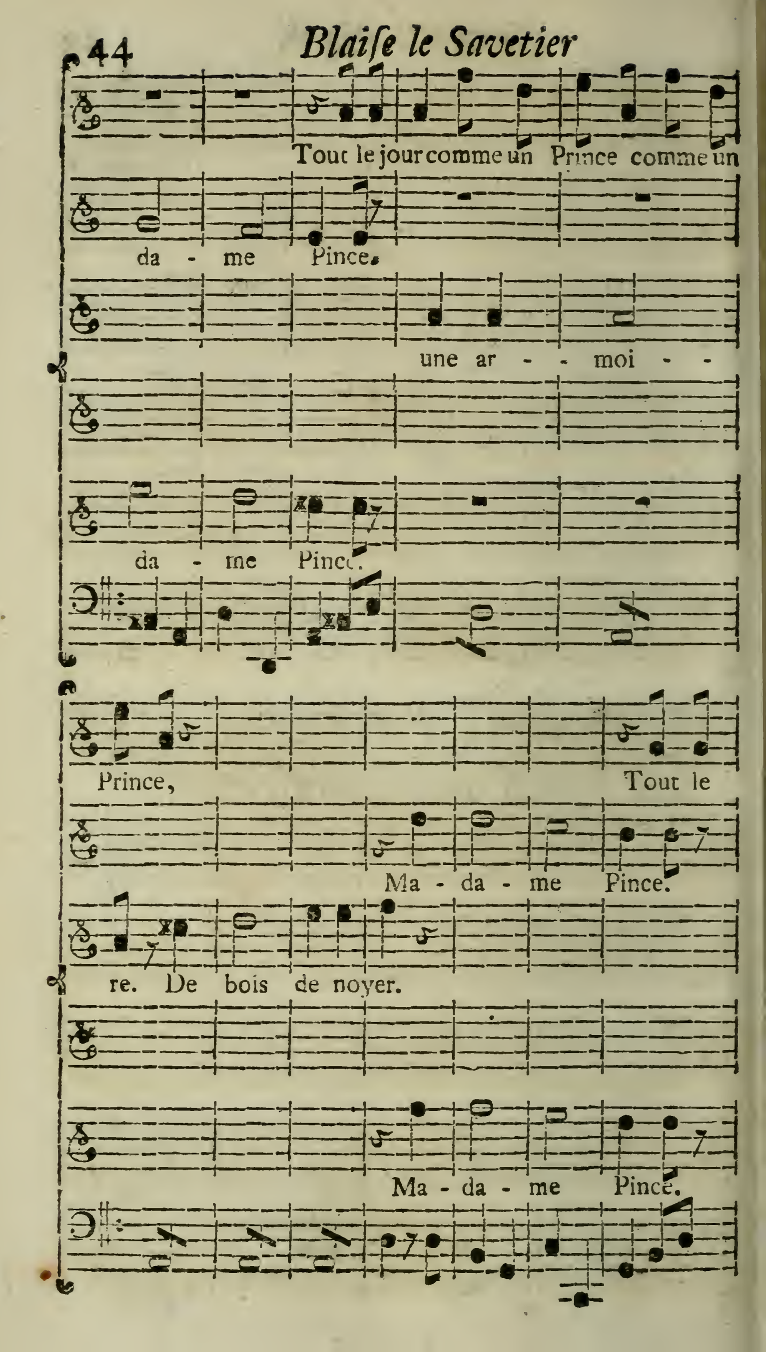

A babil-ler, a babil-ler,
me Pince, Ma-da - me
dame Pince, Ma - da - me
Canailles que vous êtes vous fai-tes des dettes sans
Pince, Donnez - nous du
Pince, Donnez - nous du

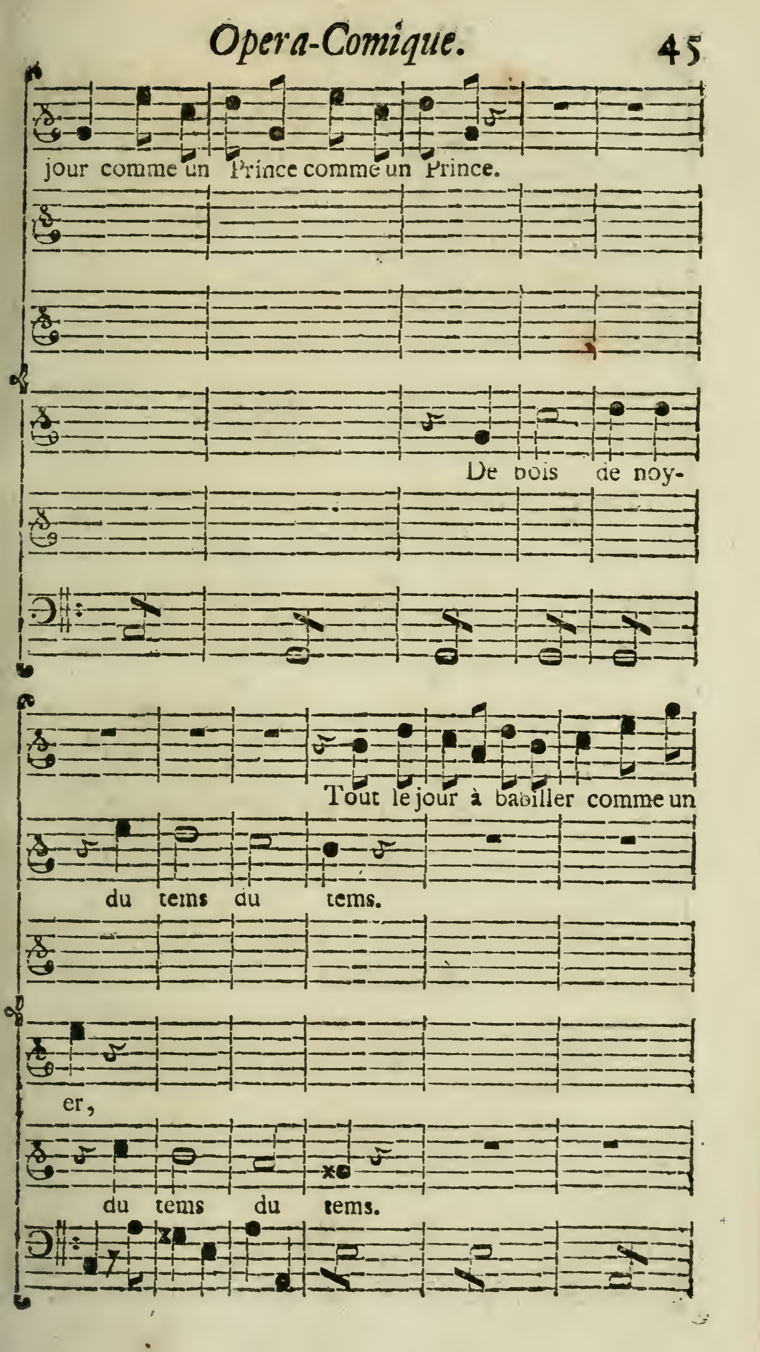

tra - vail - ler : Sur vo - tre porte à babil - ler à babil -
tems.
tems.
ler, Vous paſſez tout les jour comme un
Ma - - da - me Pince, Donnez -
Ma - da - me Pince, Donnez -


Prince, à babiller ba - biller babiller comme un Prince,
nous du tems. Ma -
nous du tems: Ma-
Tout le jour comme un Prince, à babiller babiller babil -
da - - - me Pince, du
da - - - me Pince, du

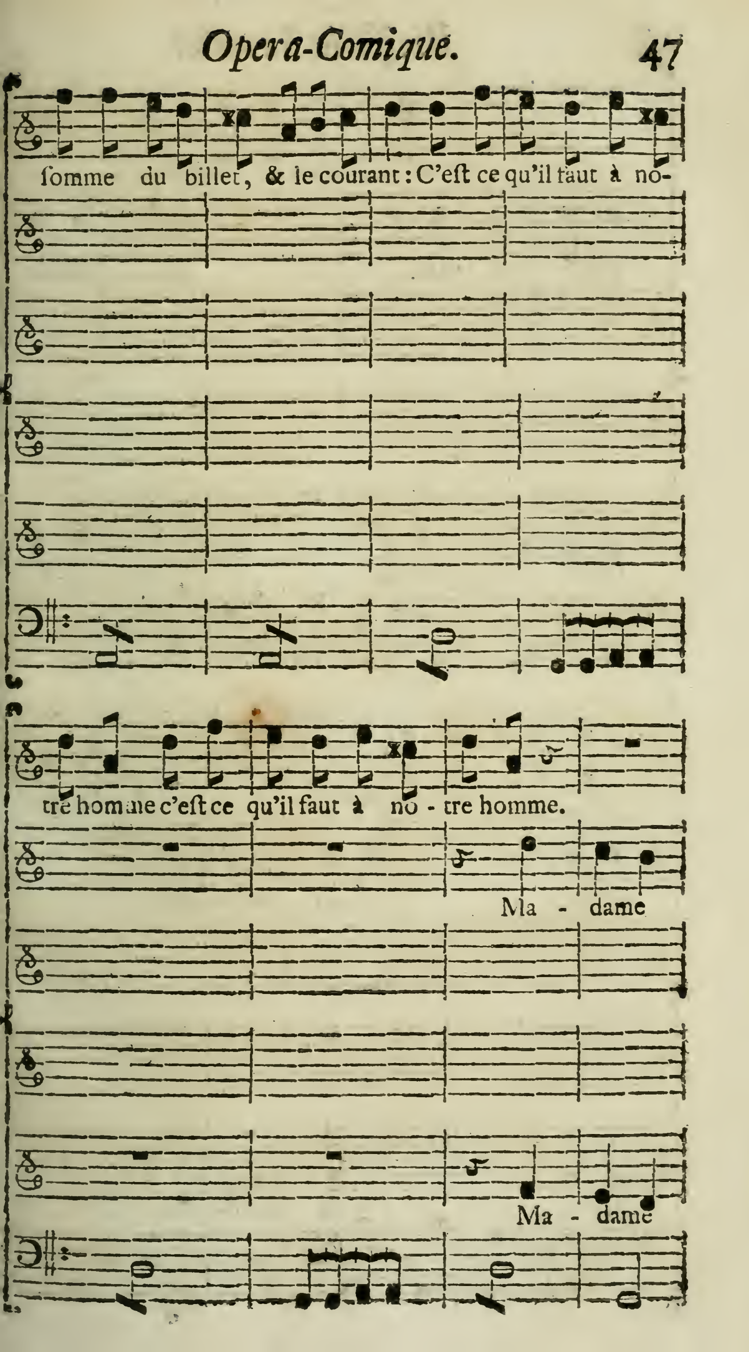

ler, Ca - nailles canailles ca - nailles canailles. Ah!
tems. Ma - - da - - me Pince.
tems. Ma - - - da - - me Pince,
vous ne voulez pas pay - er votre loy - er,
Donnez - - nous du tems.
l'Eſca -
Donnez - - nous du tems.


Oui, tout i-
beau, La lampe & le tré - teau.
Et le tré - teau.
ra ſur le carreau, Oui tout i - ra ſur le carreau.
Ma -
Ma -

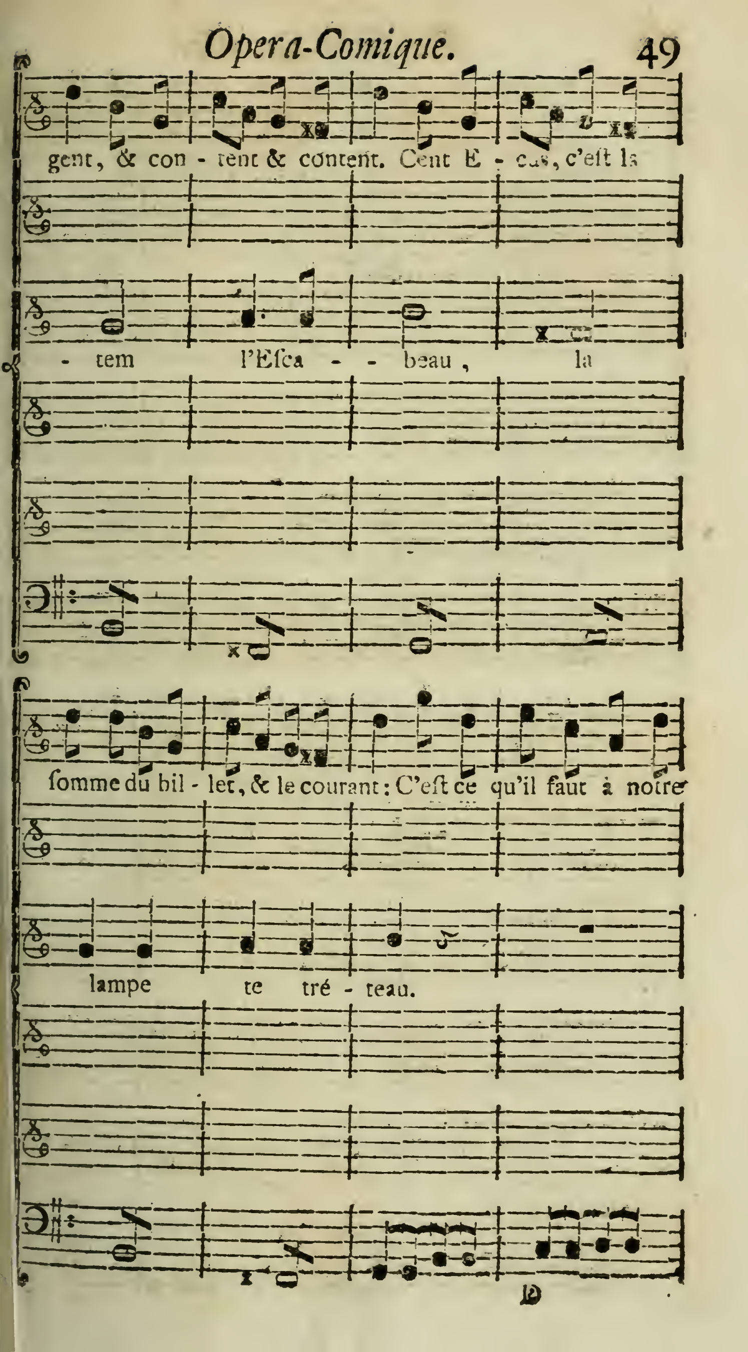

Tout le jour comme un Prince comme un
da - me Pince.
une ar - - moi - -
da - me Pince.
Prince,
Tout le
Ma - da - me Pince.
re. De bois de noyer.
Ma - da - me Pince.


jour comme un Prince comme un Prince.
De bois de noy-
Tout le jour à babiller comme un
du tems du tems.
er,
du tems du tems.

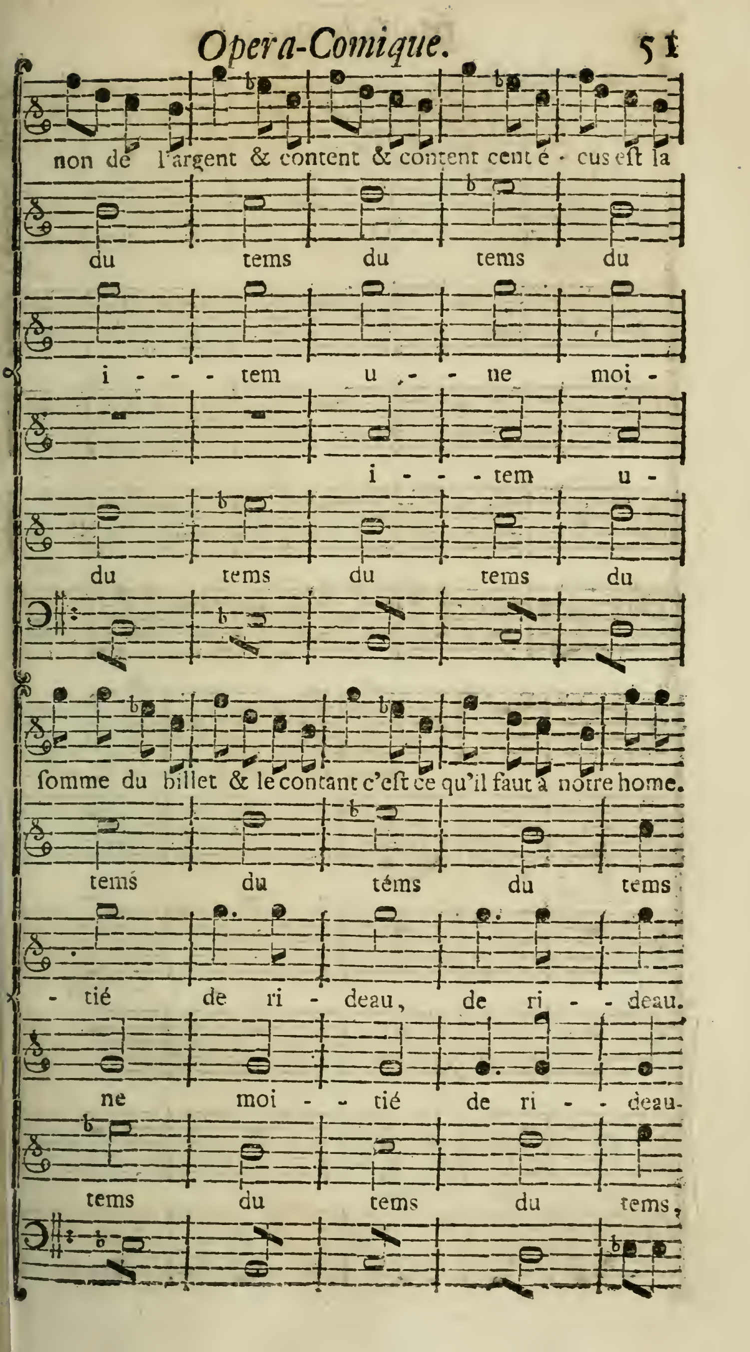

Prince comme un Prince. Non, non de l'ar-
du tems du tems.
du tems du tems.
gent, Et con - tant & contant. Cent E - cu, c'est la

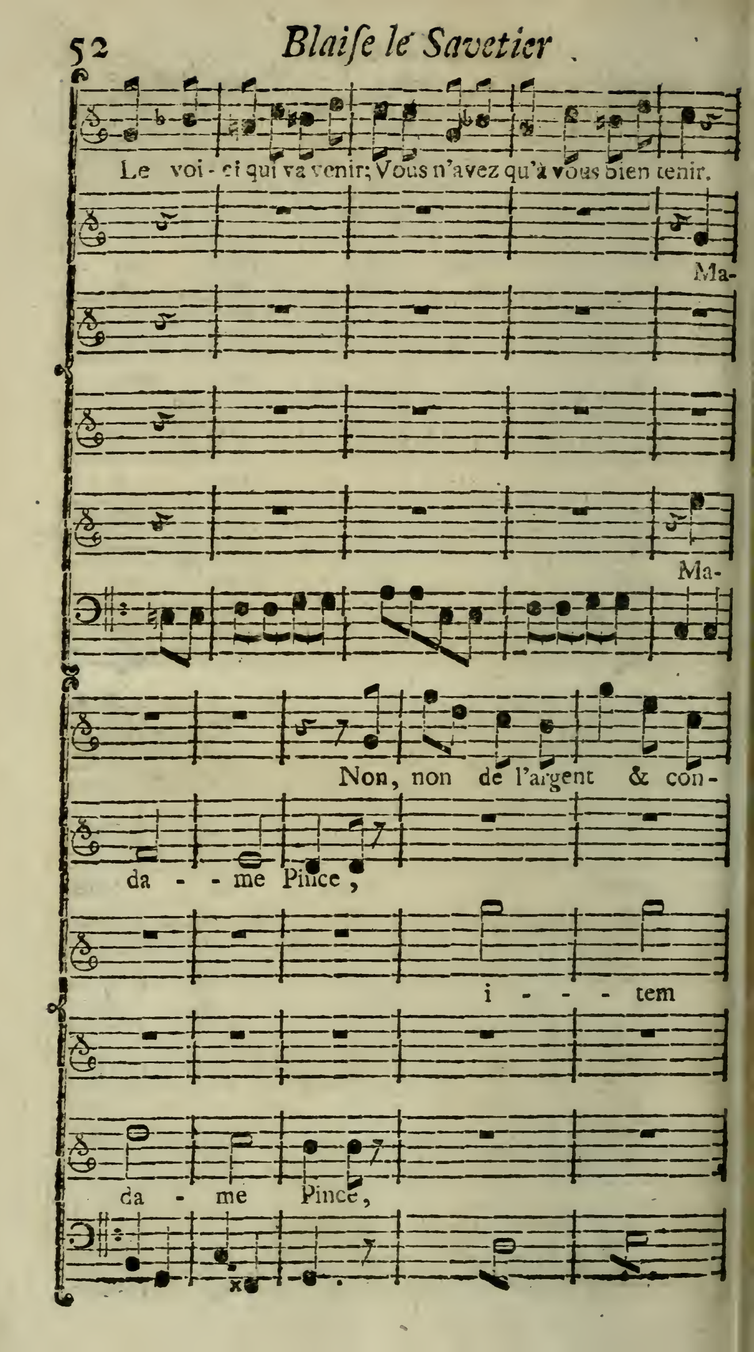

ſomme du billet, & le courant: C'eſt ce qu'il faut à no-
tre homme c'eſt ce qu'il faut à no - tre homme.
Ma - dame
Ma - dame

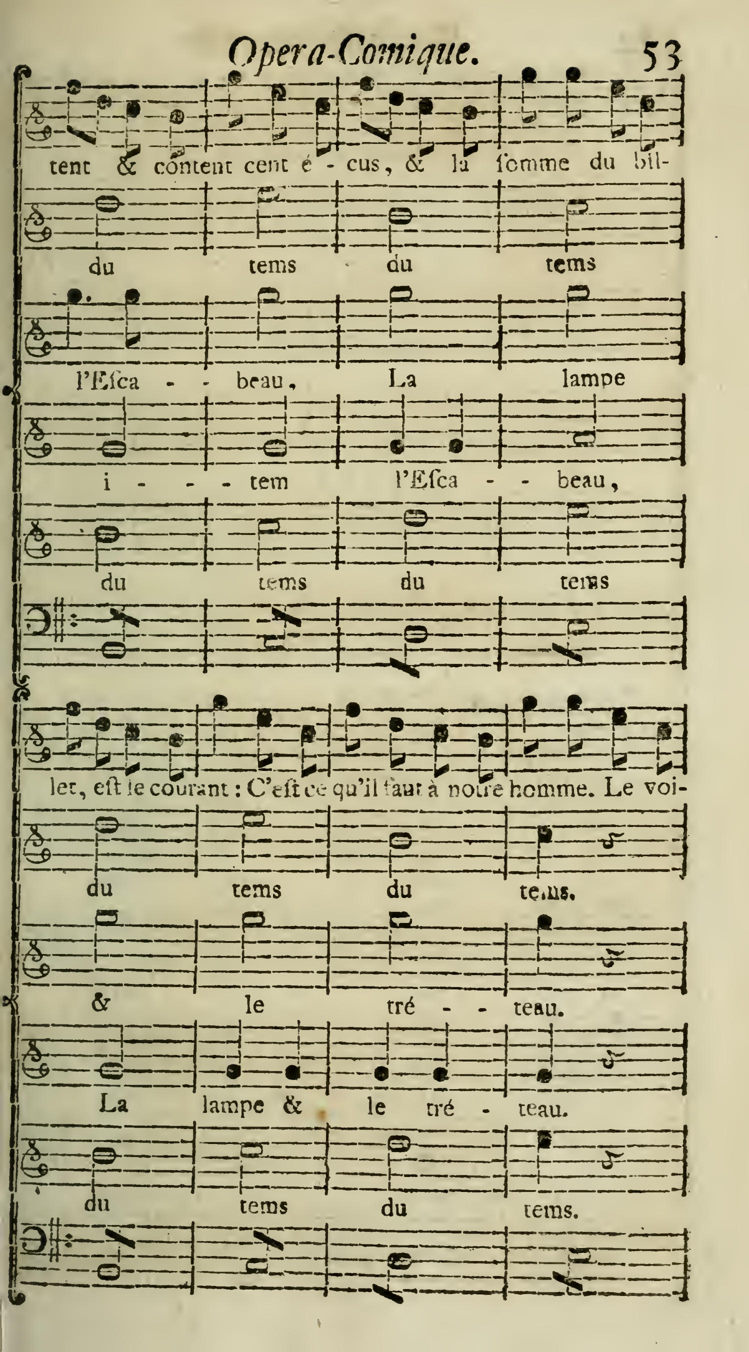

de l'argent, de l'argent,
Pince du tems. Ma - dame
Pince du tems. Ma - dame
Et content & content. Non, non de l'ar-
Pince, du tems du tems.
i -
Pince, du tems du tems.

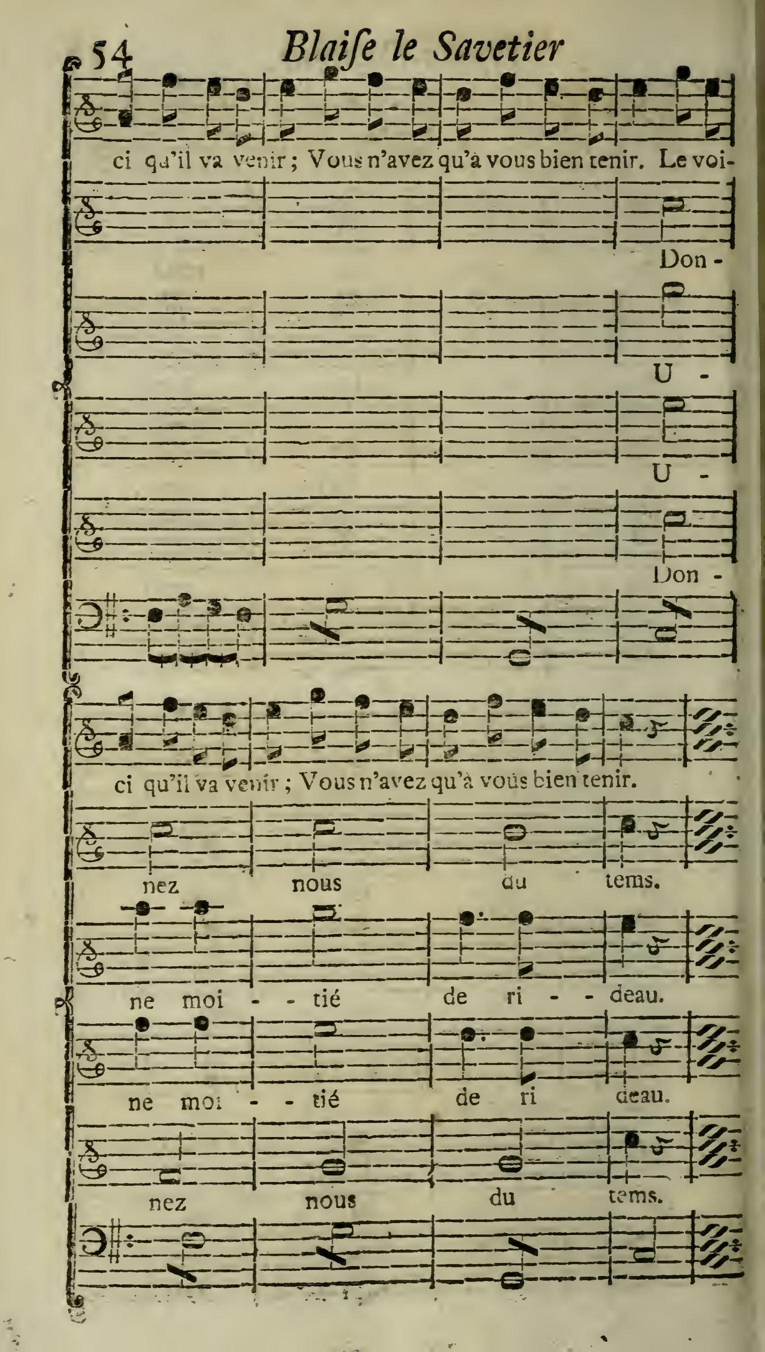

gent, & con - tent & content. Cent E - cus, c'eſt la
- tem l'Eſca - - beau, la
ſomme du bil - let, & le courant : C'eſt ce qu'il faut à notre
lampe te tré - teau.


homme.
de l'argent, de l'argent.
Ma - dame Pince,
Du
Ma - - dame Pince,
Du
Cent E - cus, cent é - cus.
Non,
tems du tems,
du tems.
tems du tems,
du tems


non de l'argent & content & content cent é - cus eſt la
du tems du tems du
i - - - tem u - - ne moi -
i - - - tem u -
du tems du tems du
ſomme du billet & le contant c'eſt ce qu'il faut à notre home.
tems du téms du tems
- tié de ri - deau, de ri - - deau.
ne moi - - tié de ri - - deau.
tems du tems du tems,


Le voi - ci qui va venir; Vous n'avez qu'à vous bien tenir.
Ma-
Ma-
Non, non de l'argent & con-
da - - me Pince,
i - - - tem
da - me Pince,


tent & content cent é - cus, & la ſomme du bil-
du tems du tems
l'Eſca - - beau. La lampe
i - - - tem l'Eſca - - beau,
du tems du tems
let, eſt le courant : C'eſt ce qu'il faut à notre homme. Le voi-
du tems du tems.
& le tré - - teau.
La lampe & le tré - teau.
du tems du tems.


ci qu'il va venir ; Vous n'avez qu'à vous bien tenir. Le voi-
Don -
U -
U -
Don -
ci qu'il va venir ; Vous n'avez qu'à vous bien tenir.
nez nous du tems.
ne moi - - tié de ri - - deau.
ne moi - - tié de ri deau.
nez nous du tems.

SCENE IV.

BLAISE, BLAISINE.

BLAISINE.

AH! Blaiſe.

BLAISE.

Ah! Blaiſine, ah! j'enrage.

BLAISINE.

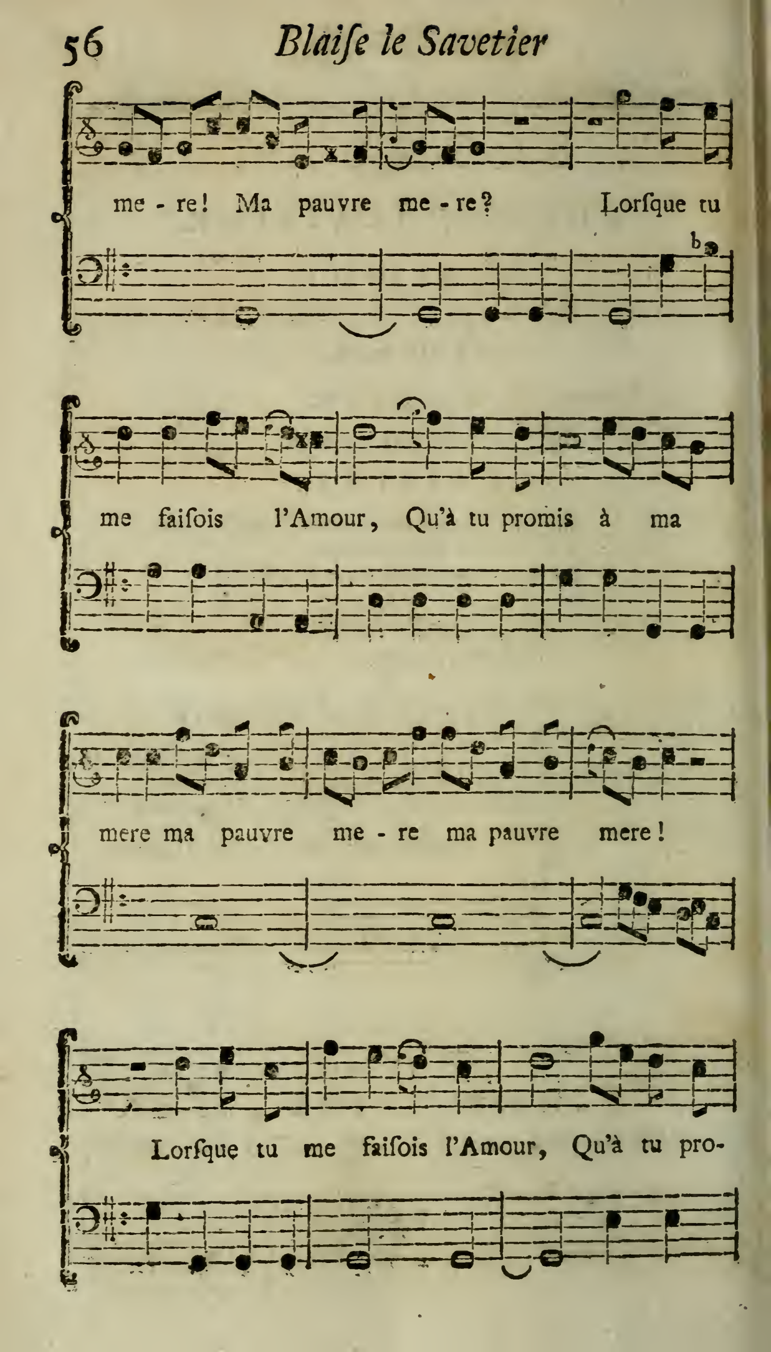
Au bout de ſix mois de ménage.
Voir vendre ſur le carreau
Et mes meubles & mon trouſſeau!

BLAISE.

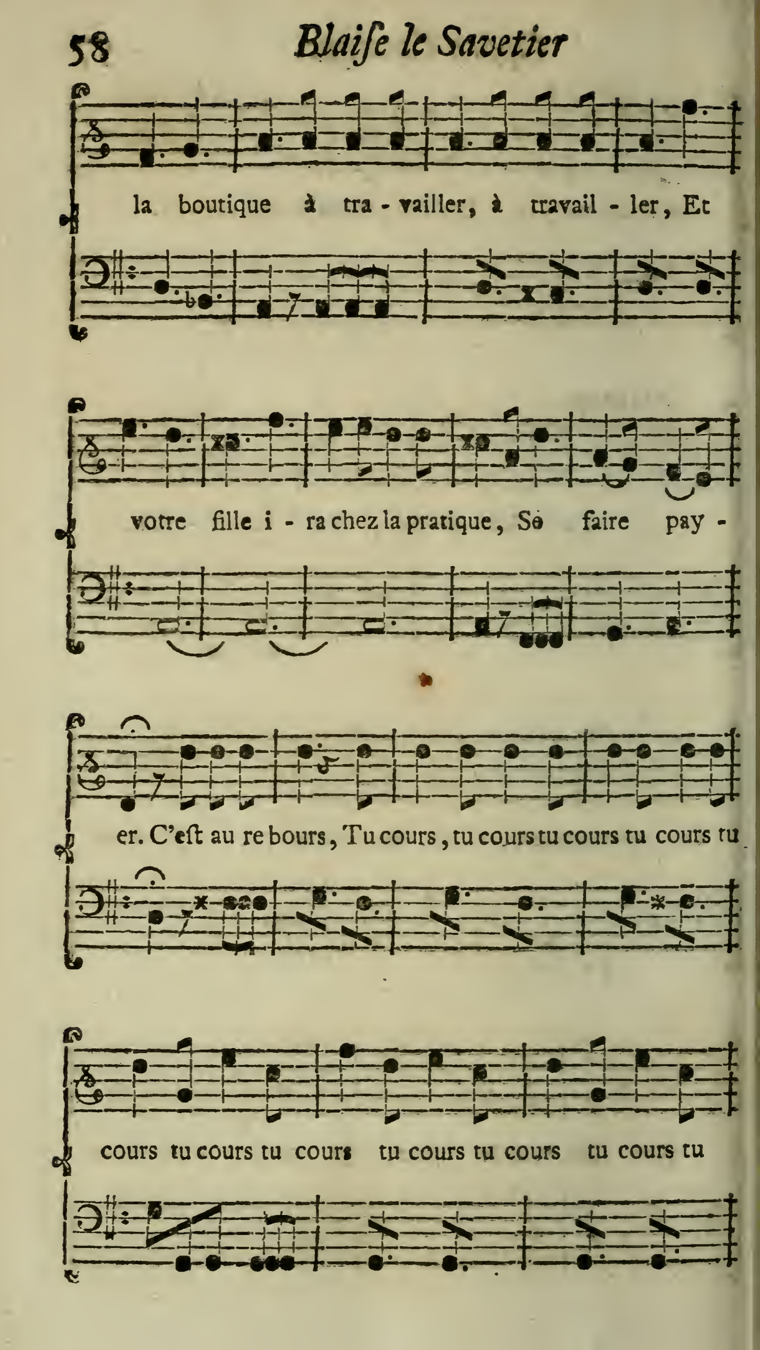
Ah! j'enrage.

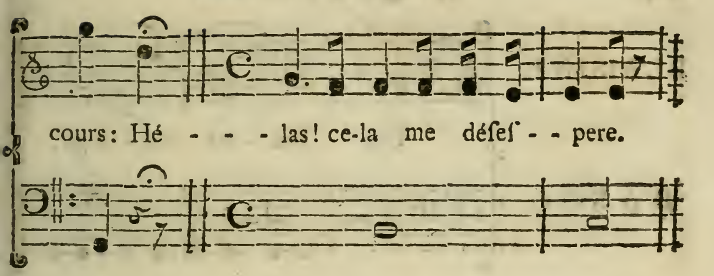
ARIETTE. ANDANTE




me - re! Ma pauvre me - re? Lorſque tu
me faiſois l'Amour, Qu'à tu promis à ma
mere ma pauvre me - re ma pauvre mere!
Lorſque tu me faiſois l'Amour, Qu'à tu pro-


mis à ma me - re, Qu'à tu promis à ma me - re.
ALLEGRO.
Tu lui di - ſois, Tu lui di - ſois,
Oui, ma commere, Oui, ma comme - re, Je vous
jure que tout le jour, Je reſte - - rai dans


la boutique à tra - vailler, à travail - ler, Et
votre fille i - ra chez la pratique, Se faire pay -
er. C'eſt au re bours, Tu cours, tu cours tu cours tu cours tu
cours tu cours tu cours tu cours tu cours tu cours tu



B L A I S E.
C'eſt vrai, j'ai tort.

B L A I S I N E.
Eſt-ce au mari à l'avoir?

B L A I S E.
Allons, je ne ſortirai pas, je vais me mettre à travailler.

B L A I S I N E.
Il eſt bien tems.

B L A I S E.
Mais Mathurin,

B L A I S I N E.
Hé bien?

B L A I S E.
Dis-lui que je n'irai pas.

B L A I S I N E.
Allons, j'y cours.

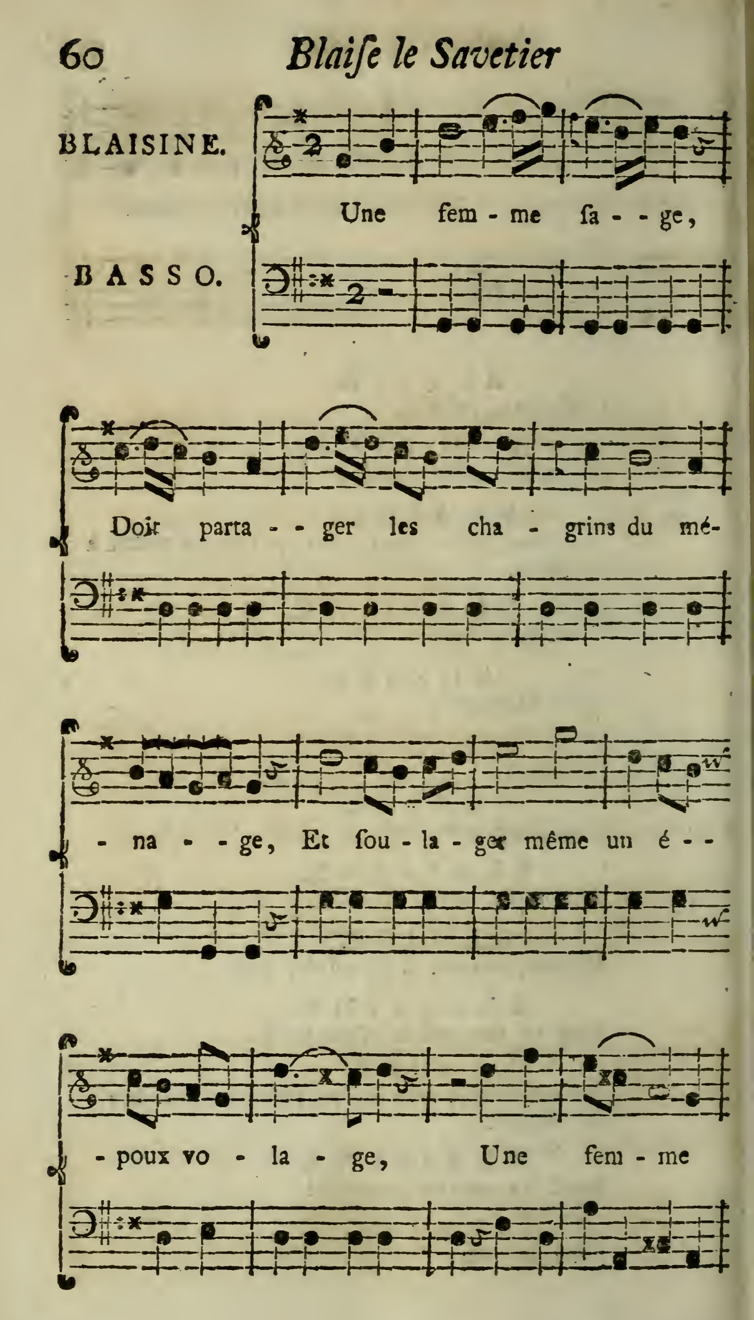
B L A I S E.
Ecoute, écoute, ſi j'y allois, moi.

B L A I S I N E.
Pour lui dire que tu n'iras pas?

B L A I S E
Tu a raiſon; mais il nous prêteroit peut-être de l'argent.

B L A I S I N E.
Bon! les amis de bouteille!

B L A I S E.
Pourquoi non?


BLAISINE.
BASSO.
Une fem - me ſa - - ge,
Doit parta - - ger les cha - grins du mé-
- na - - ge, Et ſou - la - ger même un é - -
- poux vo - la - ge, Une fem - me



ſa - ge, Doit parta - ger les chagrins du mé-

- na - - ge, Et ſou - la - ger, ſou - - la - -

- - ger même un é - poux vo - la - -

- - - - - - ge,

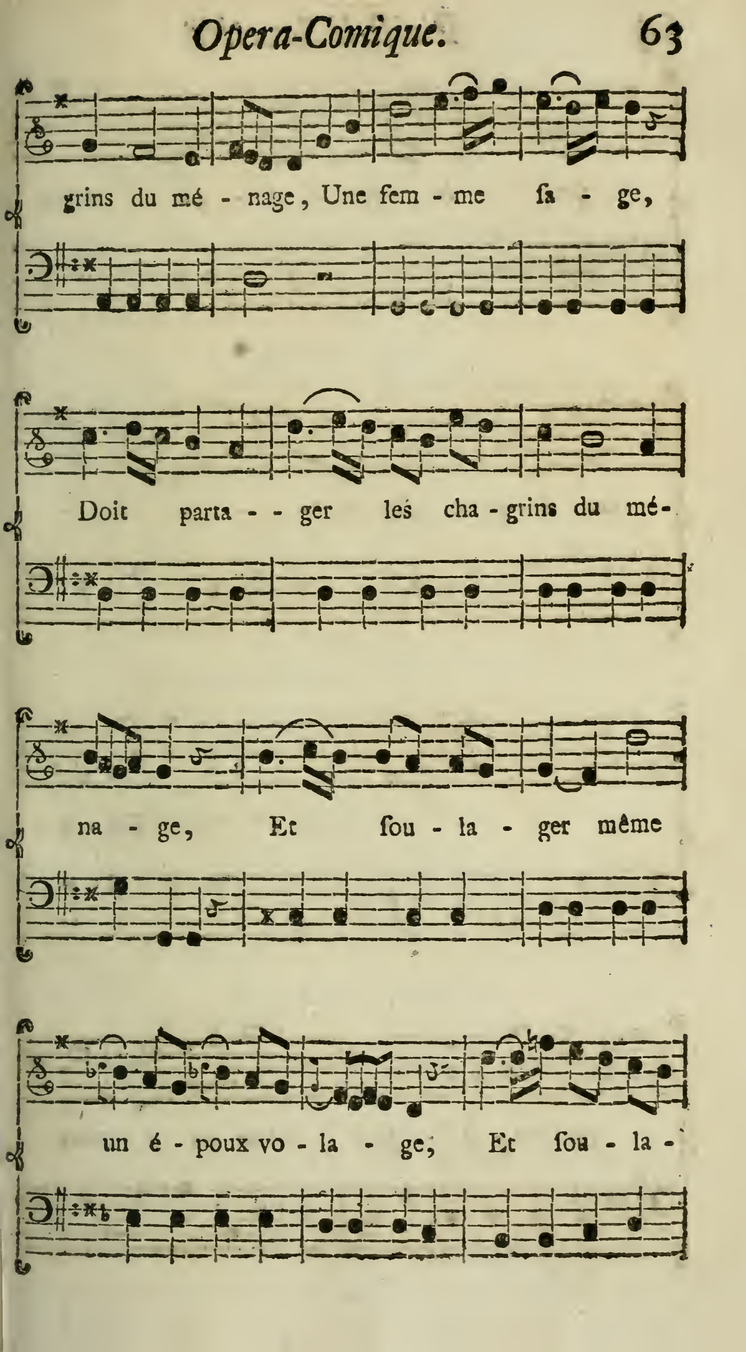


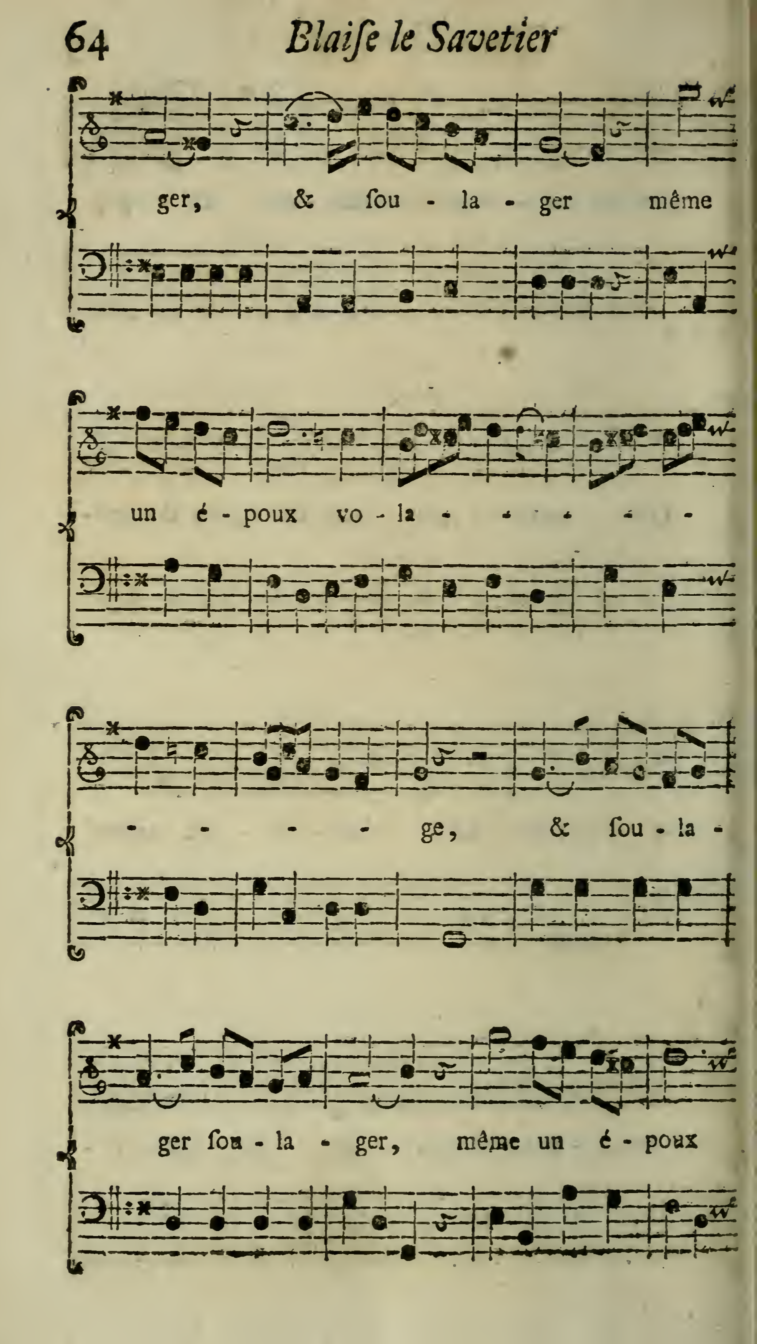
Et ſou - la - ger, ſou - la - ger

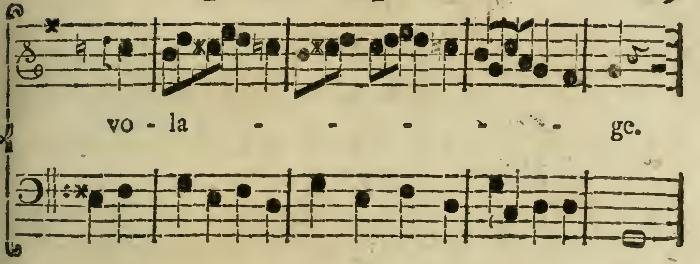
même un é - poux vo - la - - - -

- - - - ge, Une fem - - me

ſa - ge, Doit parta - - ger les cha-


grins du mé - nage, Une fem - me sa - ge,
Doit parta - - ger les cha - grins du mé-
na - ge, Et sou - la - ger même
un é - poux vo - la - ge, Et sou - la -


ger, & ſou - la - ger même
un é - poux vo - la - - - - -
- - - - ge, & ſou - la -
ger ſou - la - ger, même un é - poux



BLAISE.
Ma petite femme ne te mets pas en colere, me pardonnes-tu?

BLAISINE.
Il m'eſt bien force.

BLAISE.
Mais que faire?

BLAISINE.
Que devenir?

BLAISE.
Je ſçais bien d'où cela vient.

BAISINE.
Et moi auſſi.

BLAISE.
C'eſt un tour de Madame Pince.

BLAISINE.
C'eſt un tour de Monſieur Pince.

BLAISE.
De Madame.

BLAISINE.
De Monſieur

BLAISE.
De la fémme, je te dis.

BLAISINE.
Non, du mari; tu ne ſçais pas que Monſieur Pince m'a aimée & m'aime encore.

BLAISE.
Mais tu ne ſçais pas, toi, que Madame Pince m'aimoit.

BLAISINE.

Toi.

BLAISE.

Oui, qu'avant leur mariage & le nôtre.....

BLAISINE.

Mais moi, pendant deux ans.

BLAISE.

Mais moi, pendant six mois.

BLAISINE.

Il venoit chez nous.

BLAISE.

Elle m'attiroit chez elle : & plus de cent fois....

BLAISINE.

Et moi plus de mille; alors il ne m'appelloit pas Blaisine, il m'appelloit Mademoiselle Margot, & toujours le chapeau bas. Ah! il me vient une idée; cache-toi, cache-toi : il va venir, je crois que le voici; oui, oui, cache-toi, & laisse-moi faire.

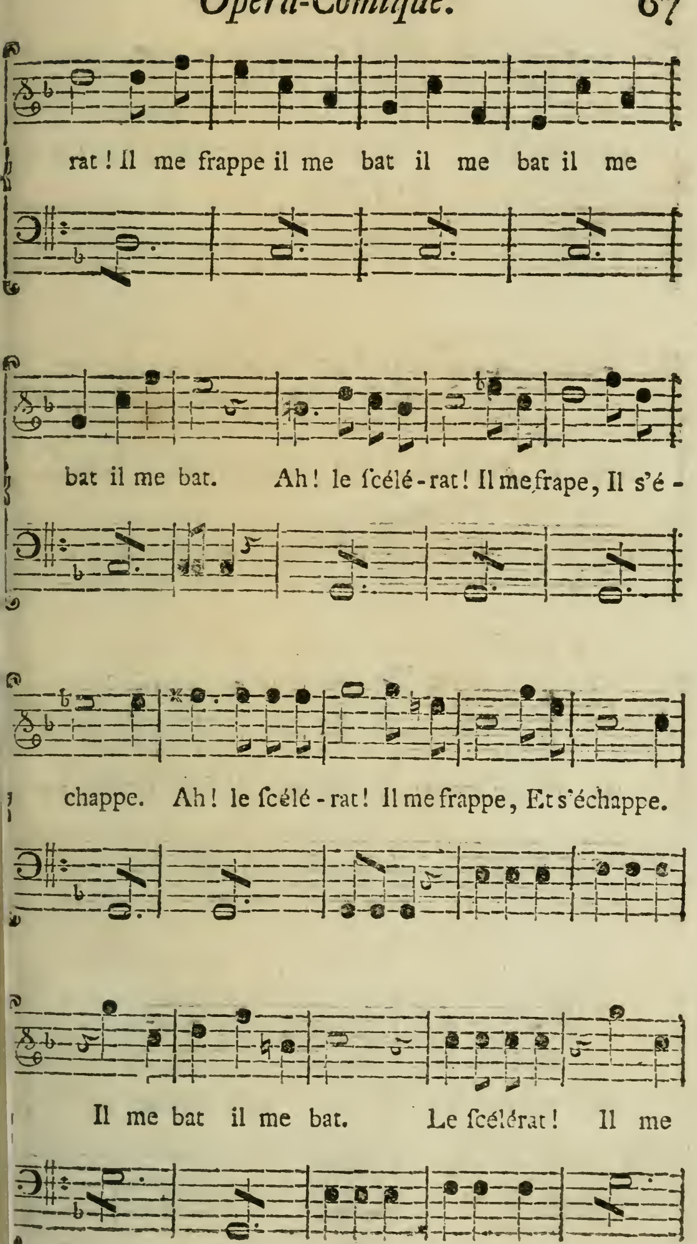
SCENE V.

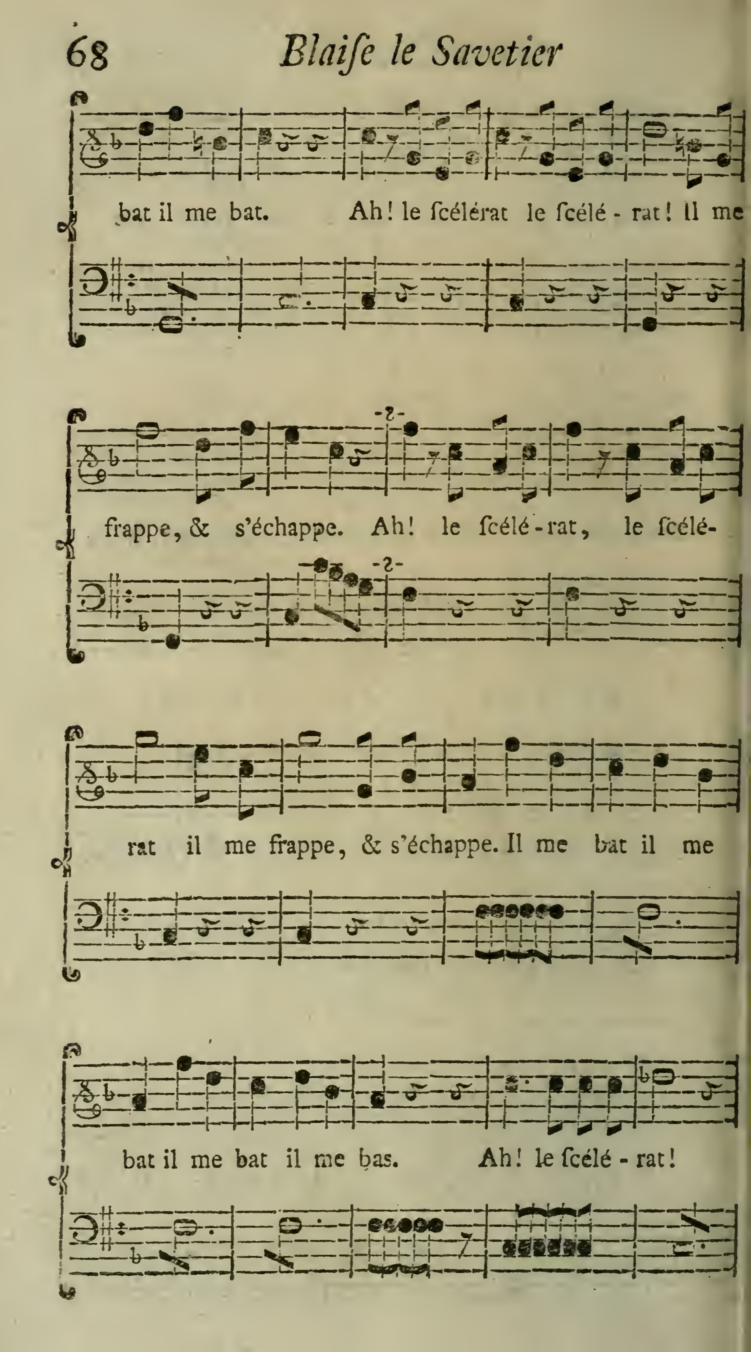
BLAISINE, M. PINCE,

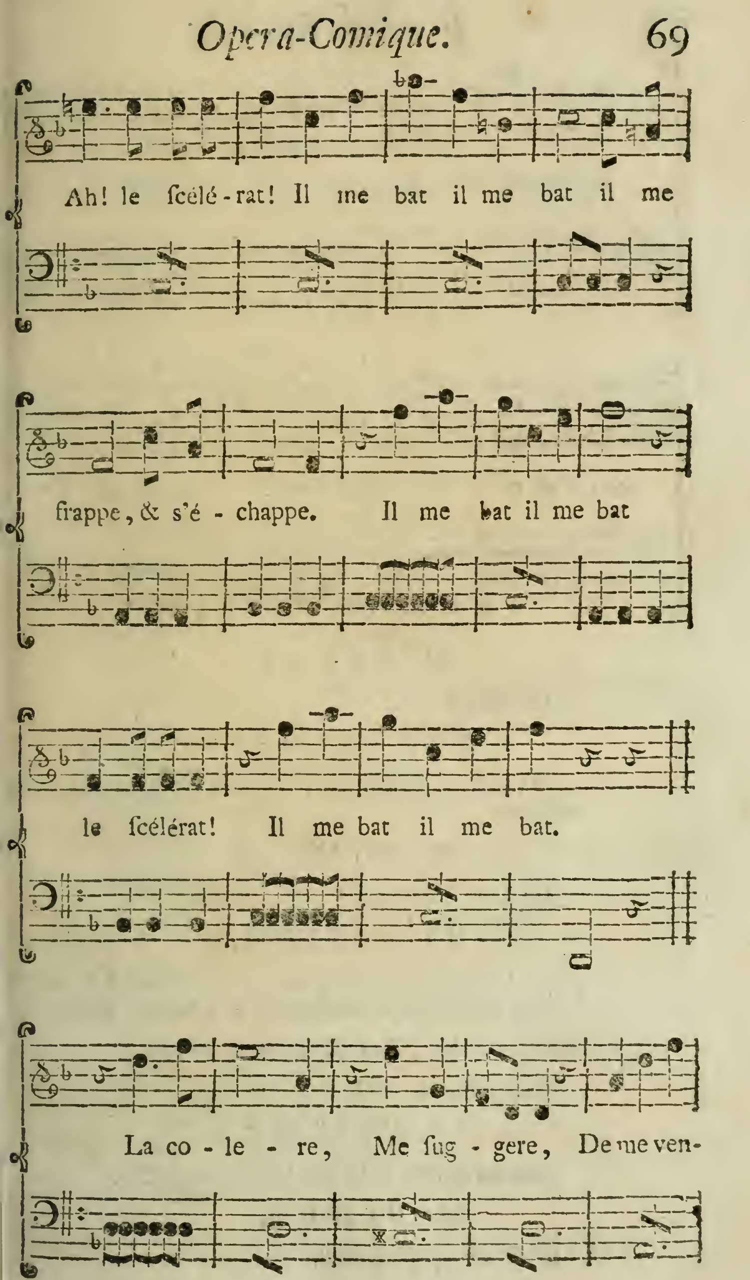
BLAISE *caché.*

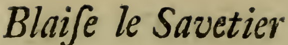
ARIETTE.

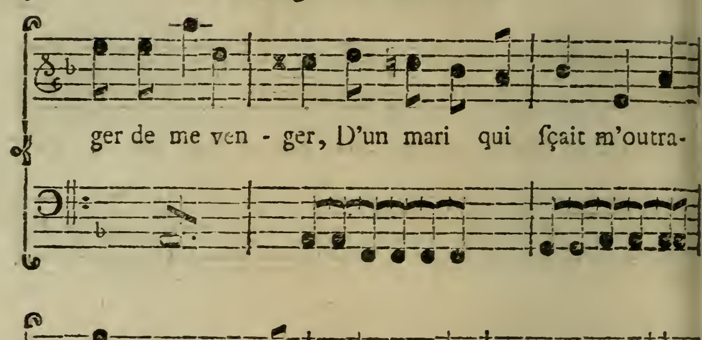


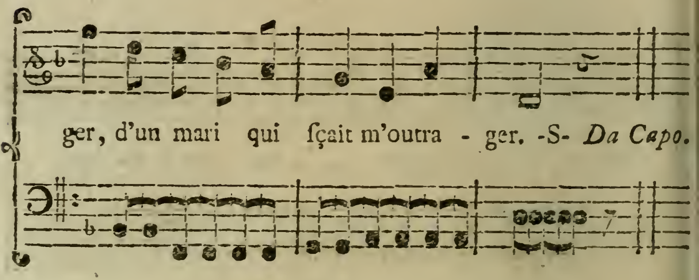

rat ! Il me frappe il me bat il me bat il me
bat il me bat. Ah ! le ſcélé-rat ! Il me frape, Il s'é -
chappe. Ah ! le ſcélé-rat ! Il me frappe, Et s'échappe.
Il me bat il me bat. Le ſcélérat ! Il me


bat il me bat. Ah! le ſcélérat le ſcélé - rat! Il me
frappe, & s'échappe. Ah! le ſcélé-rat, le ſcélé-
rat il me frappe, & s'échappe. Il me bat il me
bat il me bat il me bas. Ah! le ſcélé - rat!


Ah! le ſcélé - rat! Il me bat il me bat il me
frappe, & s'é - chappe. Il me bat il me bat
le ſcélérat! Il me bat il me bat.
La co - le - re, Me ſug - gere, De me ven-







M. PINCE.

Hé bien!

BLAISINE.

Me battre, m'aſſòmmer! & mes meubles vont être vendus!

M. PINCE.

Hé bien! hé bien!

BLAISINE.

Ah! que n'écoutois-je mon ami Pince? il auroit fait ma fortune; je l'aimerois, il m'auroit aimée.

M. PINCE.

Elle parle de moi.

BLAISINE.

J'aurois mieux valu que la femme qu'il a.

M. PINCE.

C'eſt vrai, c'eſt vrai.

BLAISINE.

Je l'aimerois tant.

M. PINCE.

Elle m'aimeroit! Mademoiselle Margot.

BLAISINE *faiſant la pleureuſe.*

Ahi! ahi! ahi!

M. PINCE.

Mademoiſelle Margot.

BLAISINE.

Ah! vous voilà, Monſieur, je ſuis votre ſervante.

M. PINCE.

Qu'avez-vous à pleurer?

BLAISINE.

Je ne pleurois pas; ahi!

M. PINCE.

Ah! vous pleuriez, vous pleuriez; qu'avez-vous

BLAISINE.

Il m'a aſſommé de coups.

M. PINCE.

Ah! le miſérable! Si vous vouliez, ſi vous vouliez m'écouter.

BLAISINE. *pleurant.*

Ahi! ahi!

M. PINCE.

Je ferois votre bonheur, & vous feriez le mien

BLAISE *caché.*

Ah! le vieux coquin.

M. PINCE.

Hin.

BLAISINE.

Hin, hin. Je n'entends pas ce que vous voulez dire

M. PINCE.

Je ferois votre bonhenr, & vous feriez le mien.

BLAISINE.

Je n'entends pas; ahi ! ahi !

M. PINCE.

Vos meubles.....

BLAISINE.

Hé bien ! mes meubles!

M. PINCE.

Vos meubles reſteroient.

BLAISINE.

Voyez mon bras; il eſt tout noir.

M. PINCE.

Ce que vous dites uoir, je le vois fort blanc : ah ! qu'il eſt beau (*Il veut le baiſer.*)

BLAISINE.

Ah ! ah ! finiſſez.

M. PINCE.

Peut-être le billet.....

BLAISINE, *montrant ſa main.*

Ah ! ah ! voyant un autre coup.

M. PINCE.

C'eſt vrai, cela me paroît gros. (*Il y porte la ſienne*

BLAISINE.

Ahi, ahi, vous me faites mal.

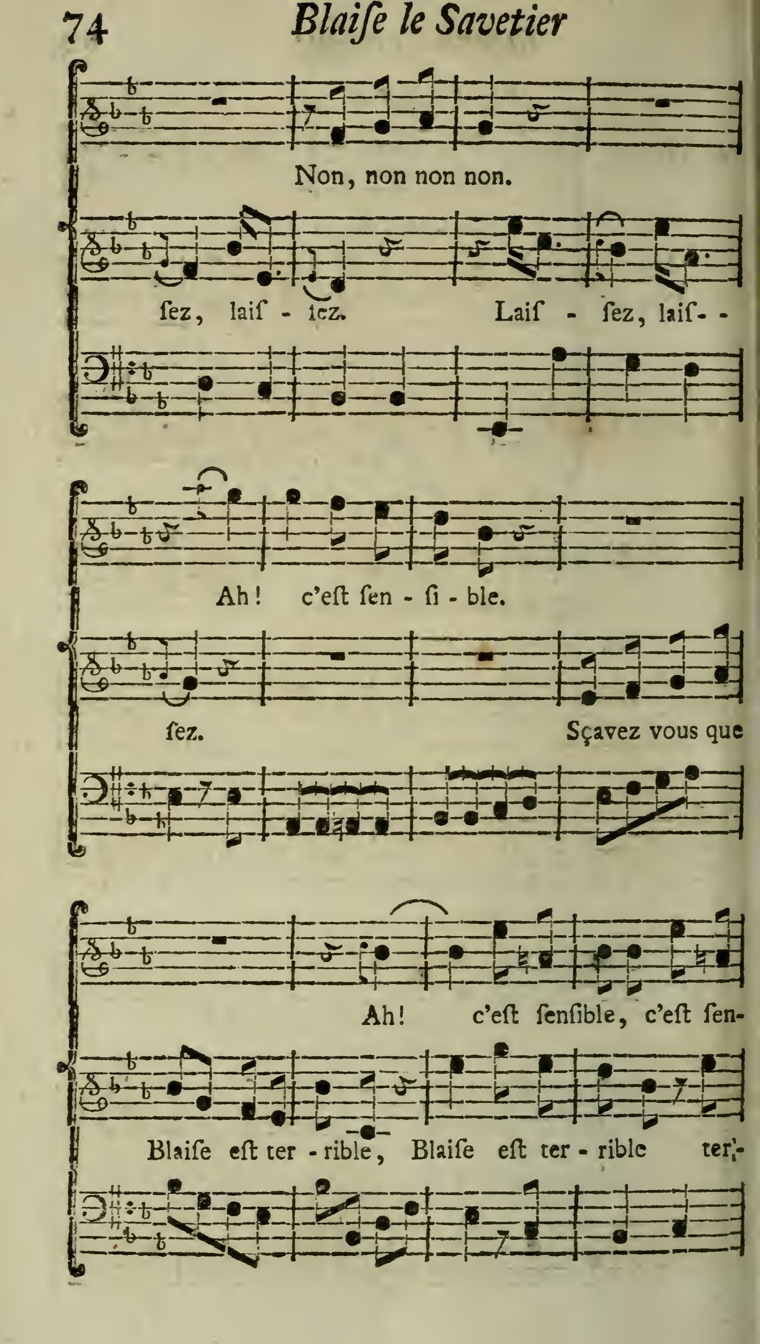
M. PINCE.

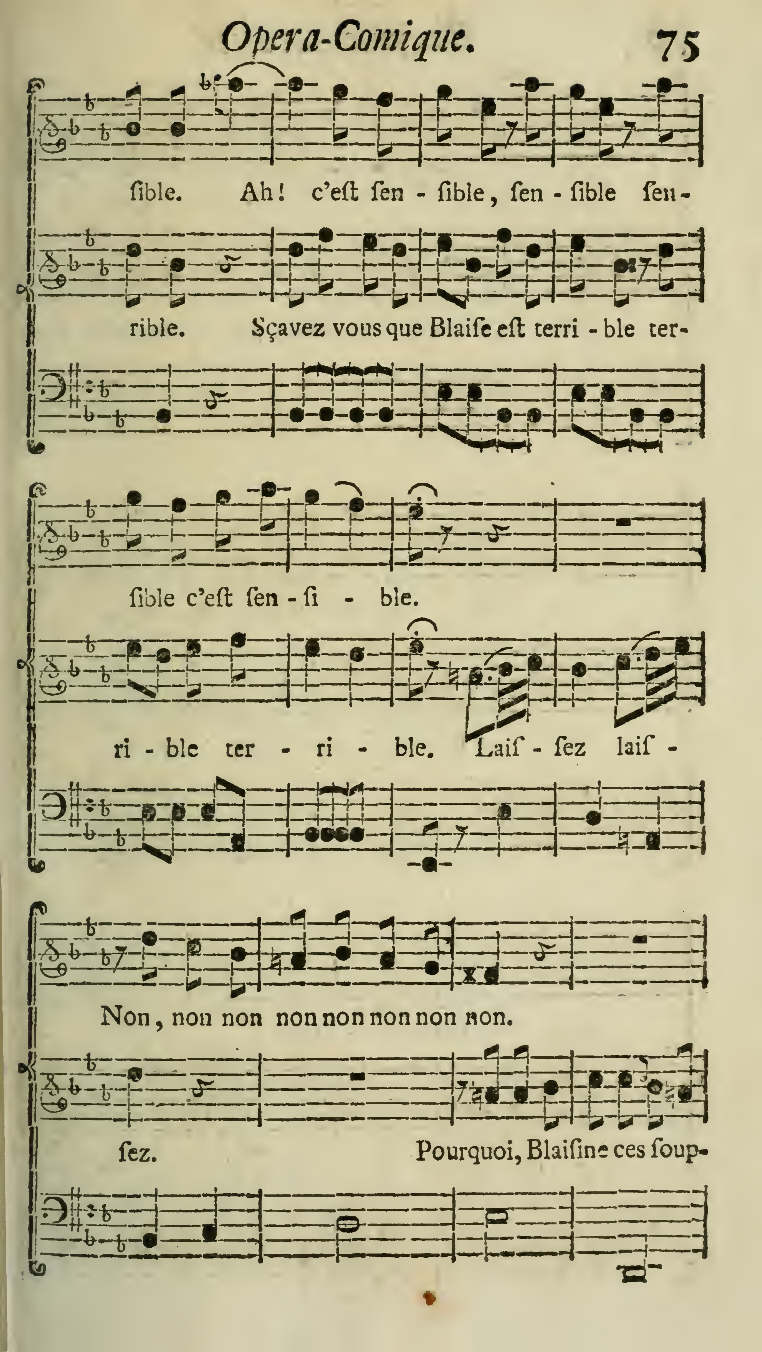
Que d'appas! Tenez, Mademoiſelle Margot, je vous rends le billet ſi..... (*Ici Blaiſine le regarde d'un coup d'œil indécis, qu'il prend pour de la colere.*) Ne vous a-t-il fait que cela? montrez-moi donc tout ce qu'il vous a fait. Je coris appercevoir une marque.

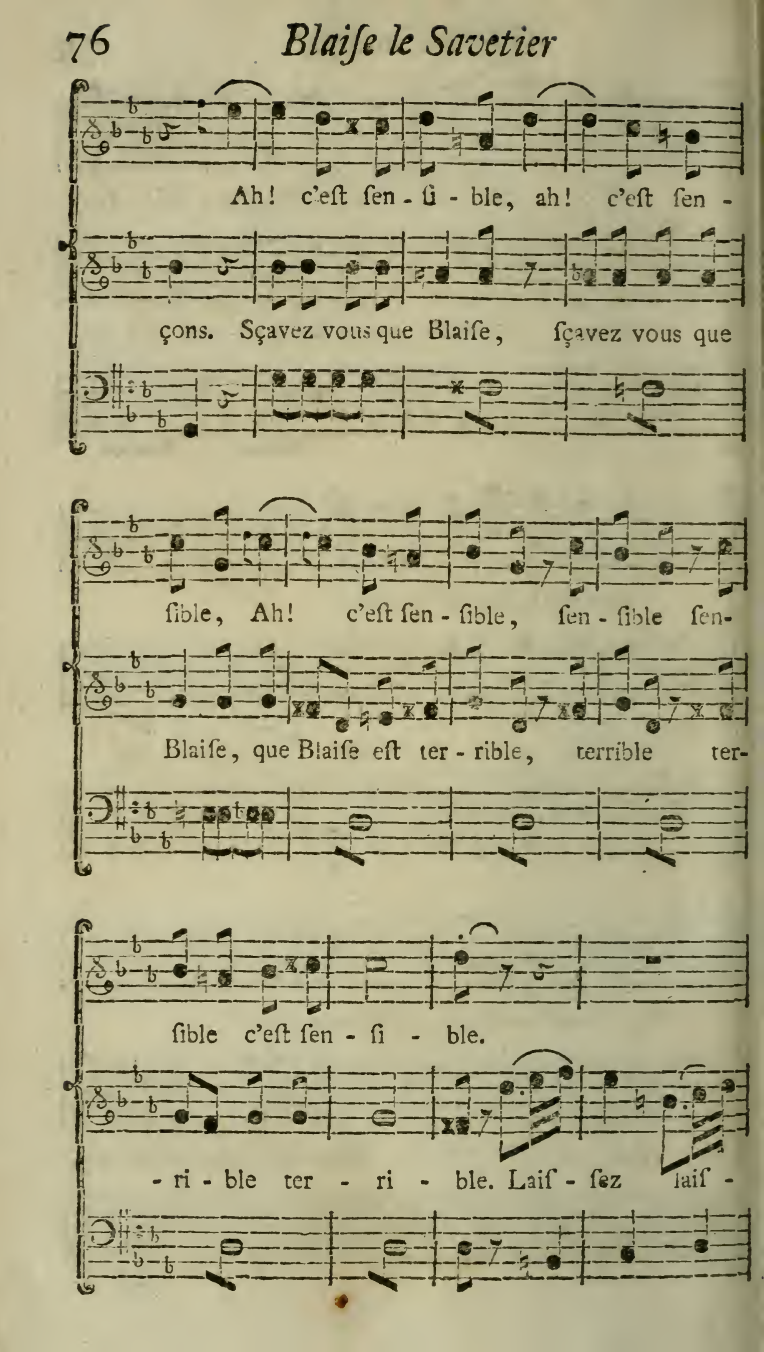
BLAISINE.

Oui, j'en dois avoir encore une.

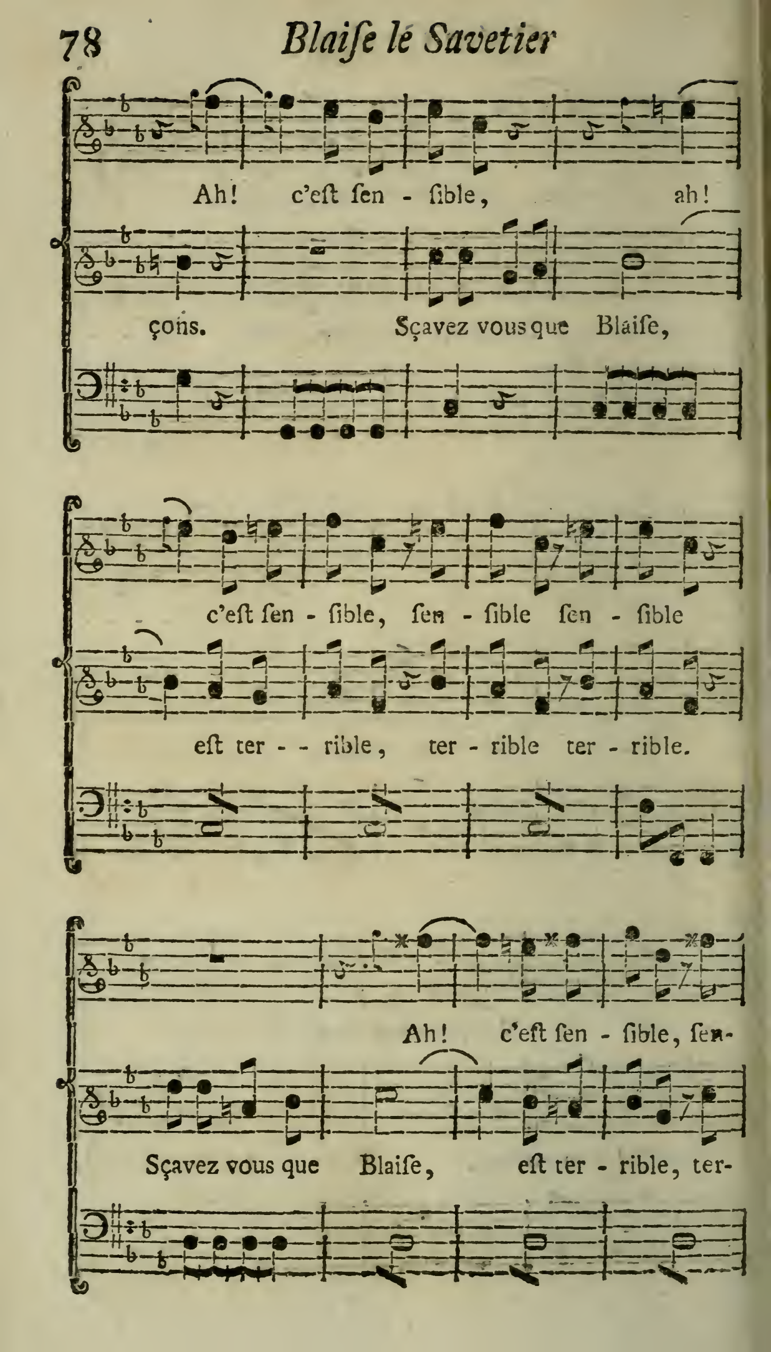

ARIETTE.
BLAISINE.
ALLEGRO.
Au
MR. PINCE.
Ou donc, ou donc.
BASSO.
cou - - de.
Non, non non
Hé bien ! voyons voyons.
non.
Non, non non non.
Pourquoi, Blai - ſi - - - ne, ces ſoupçons? Laiſ-

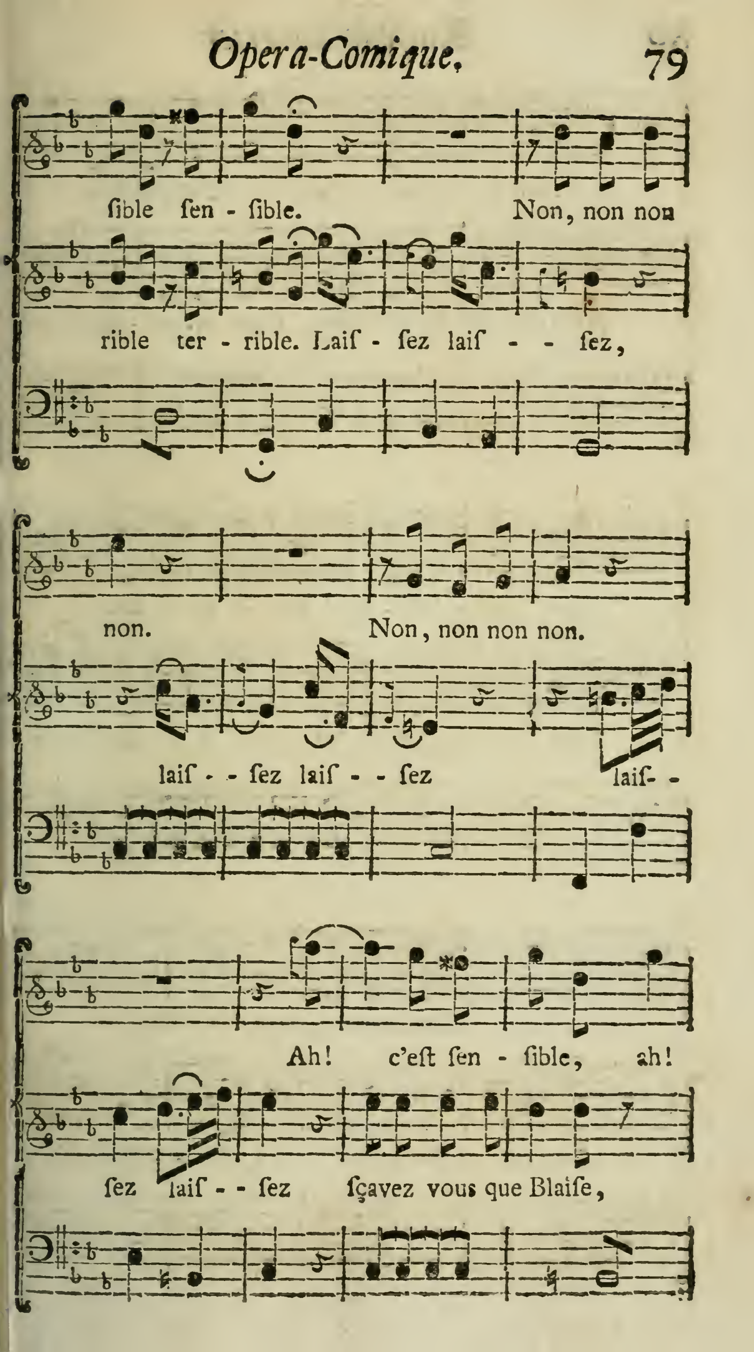

Non, non non non.
ſez, laiſ - ſez.
Laiſ - ſez, laiſ- -
Ah! c'eſt ſen - ſi - ble.
ſez.
Sçavez vous que
Ah! c'eſt ſenſible, c'eſt ſen-
Blaiſe eſt ter - rible, Blaiſe eſt ter - rible ter-

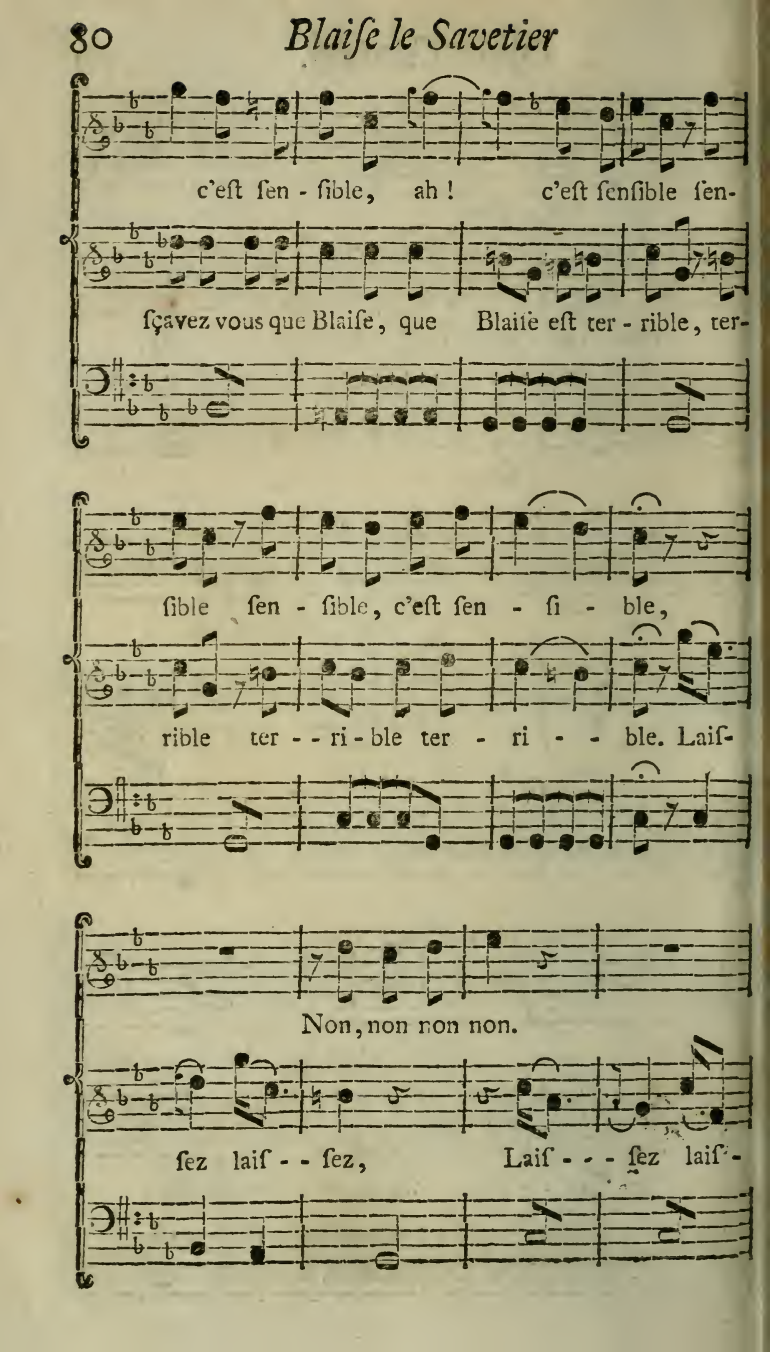

ſible. Ah! c'eſt ſen - ſible, ſen - ſible ſen-
rible. Sçavez vous que Blaiſe eſt terri - ble ter-
ſible c'eſt ſen - ſi - ble.
ri - ble ter - ri - ble. Laiſ - ſez laiſ -
Non, non non non non non non non.
ſez. Pourquoi, Blaiſine ces ſoup-


Ah! c'eſt ſen - ſi - ble, ah! c'eſt ſen -
çons. Sçavez vous que Blaiſe, ſçavez vous que
ſible, Ah! c'eſt ſen - ſible, ſen - ſible ſen-
Blaiſe, que Blaiſe eſt ter - rible, terrible ter-
ſible c'eſt ſen - ſi - ble.
- ri - ble ter - ri - ble. Laiſ - ſez laiſ -


Ah! c'eſt ſen - ſible, c'eſt ſen - ſi - -
tr
ſez,
Blaiſe eſt ter - rible, ter - ri - -
ble.
Au cou - - - -
ble.
Où donc où donc.
de.
Non, non non non.
Hé! bien voyons.
Pourquoi, Blaiſine ces ſoup-


Ah! c'eſt ſen - ſible, ah!
çons. Sçavez vous que Blaiſe,
c'eſt ſen - ſible, ſen - ſible ſen - ſible
eſt ter - - rible, ter - rible ter - rible.
Ah! c'eſt ſen - ſible, ſen-
Sçavez vous que Blaiſe, eſt ter - rible, ter-


ſible ſen - ſible. Non, non non
rible ter - rible. Laiſ - ſez laiſ - - ſez,
non. Non, non non non.
laiſ - - ſez laiſ - - ſez laiſ- -
Ah! c'eſt ſen - ſible, ah!
ſez laiſ - - ſez ſçavez vous que Blaiſe,


c'eſt ſen - ſible, ah ! c'eſt ſenſible ſen-
ſçavez vous que Blaiſe, que Blaiſe eſt ter - rible, ter-
ſible ſen - ſible, c'eſt ſen - ſi - ble,
rible ter - - ri - ble ter - ri - - ble. Laiſ-
Non, non non non.
ſez laiſ - - ſez, Laiſ - - - ſez laiſ -


Non, non non non. Ah!
- - ſez, laiſ - ſez laiſ - ſez.
c'eſt ſen - ſible, ah! c'eſt ſen - ſible, ah!
Sçavez vous que Blaiſe, ſçavez vous que Blaiſe que
c'eſt ſen - ſible, ſen - ſible ſen - ſible,
Blaiſe eſt ter - rible, ter - rible, ter - ri - -



Tenez, Mademoiſelle Margot, prenez votre billet ; nous ſommes ſeuls, prenez votre billet ; je vous demande ſeulement ... ſeulement que vous ayez pour votre petit ſerviteur.....

BLAISINE.

Vous vous moquez de moi, M. Pince : un homme comme vous !

M. PINCE.

Pourquoi, pourquoi?

BLAISINE.

Un Huiſſier à verge!

M. PINCE.

Oh! je ne ſuis pas fier, moi.

BLAISINE.

Ah ! vous ne m'avez jamais aimée.

M. PINCE.

Quoi ! moi ? Ah ! je vais bien vous prouver le contraire ; cette affaire d'aujourd'hui, par exemple, j'ai fais ſouffler l'aſſignation, j'ai obtenu priſe de corps contre votre mari ; je voulois le mettre en priſon, ma femme vouloit que ce fût vous ; mais outre que cela ne ſe peut pas, je ne l'ai pas voulu. Ah ! Madame Baiſine ! Ah ! Mademoiſelle Margot ! Tenez, voilà le billet, prenez, prenez.

Il met le billet dans la main de Blaisine qu'il tient.

BLAISINE.

Non, je veux payer.

M. PINCE.

Vous être la maîtresse du payement.

BLAISINE.

Non, non.

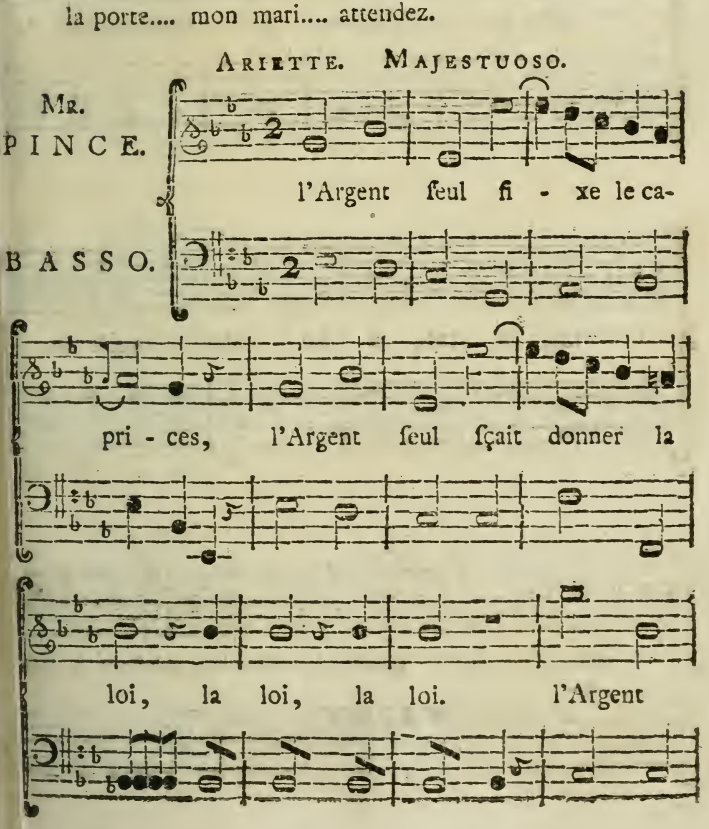
M. PINCE.

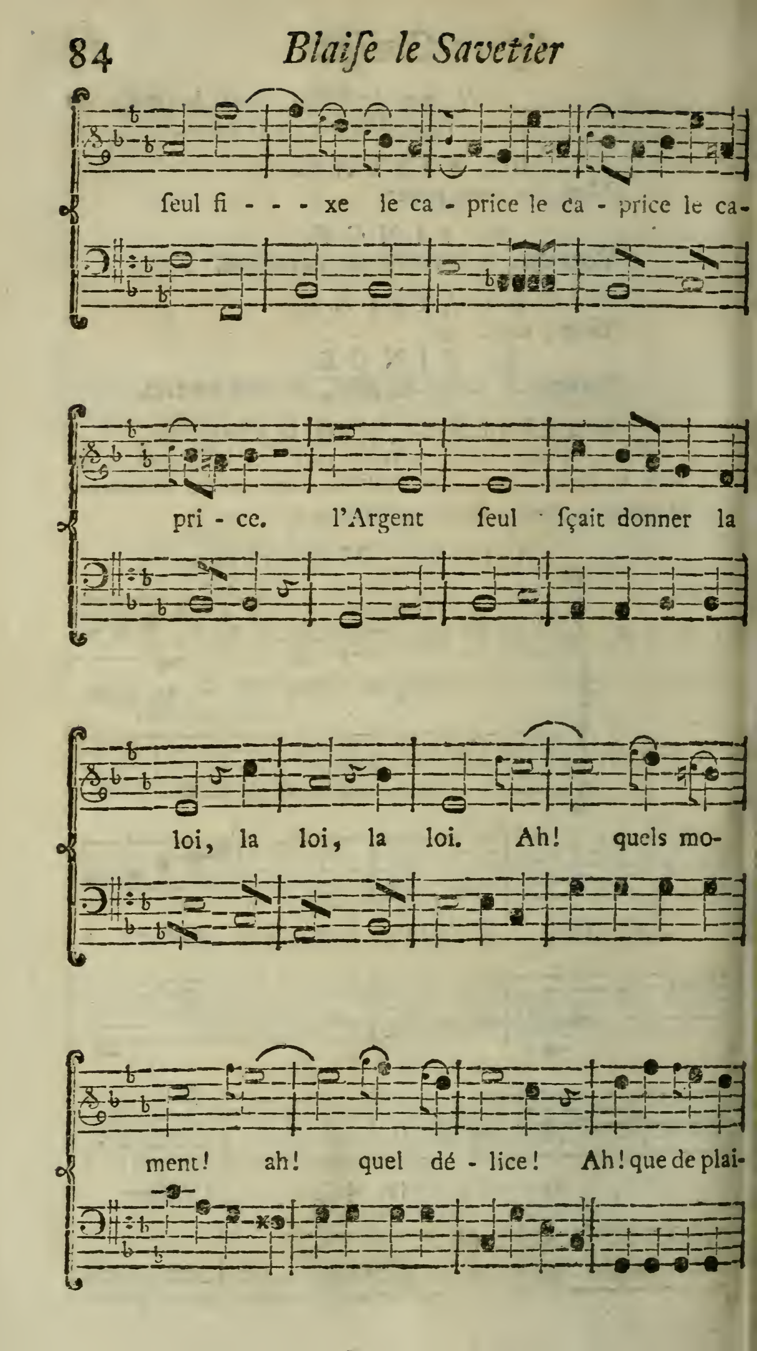
Prenez, je vous en prie, je vous en prie.

BLAISINE *faisant la pleureuse.*

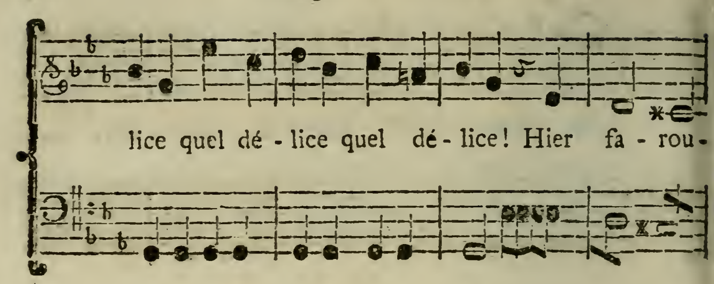
Votre femme doit revenir .. ir ... la porte ... je vais la fermer .. er ... les voisins .. ins ... votre femme .... la porte.... mon mari.... attendez.

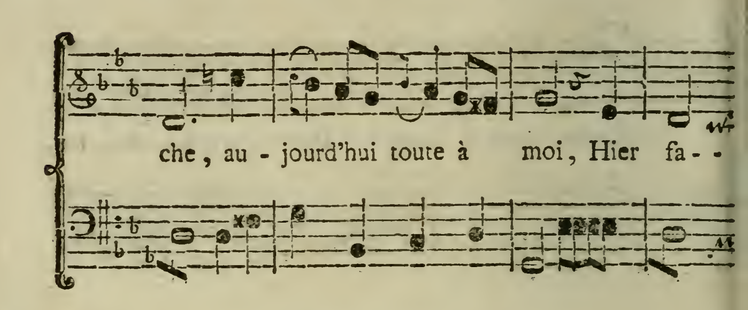
ARIETTE. MAJESTUOSO.

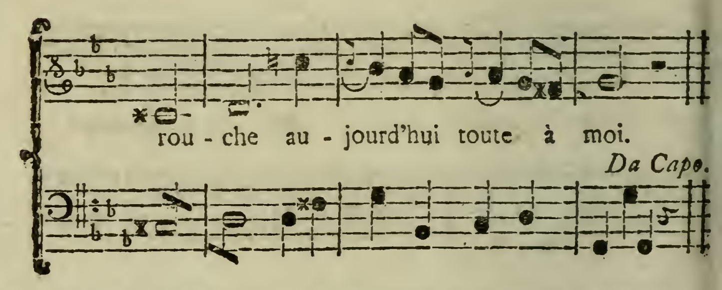



ſeul fi - - - xe le ca - price le ca - price le ca-
pri - ce. l'Argent ſeul ſçait donner la
loi, la loi, la loi. Ah! quels mo-
ment! ah! quel dé - lice! Ah! que de plai-


ſirs j'entre - voi! Hier fa - rou - che, au -
jourd'hui toute à moi. Hier fa - rou - che, au-
jourd'hui toute à moi. Ah! quels momens!
que de plaiſir j'entre - voi! Ah! quel dé -







BLAISINE. *s'avance pendant le cours de l'Ariette, trouve son mari qui vient pour frapper M. Pince; elle le repousse, le force de se cacher & s'écrie:*

O ciel! voici mon mari; il ne sera ici qu'un instant, il va deux lieues d'ici chercher de l'argent; mettez-vous dans cette armoire: s'il vous trouve ici, il vous tuera.

M. PINCE.

Où! où, mais, si.....

BLAISINE.

Hé! vîte, hé! vîte.

M. PINCE, *revenant pour prendre sa canne & son chapeau.*

Mais, mais.....

(Blaisine l'enferme.)

SCENE VI.

BLAISE, BLAISINE,

M. PINCE, *dans l'armoire.*

BLAISE.

VAs vîte chercher sa femme.

BLAISINE.

Mais.....

BLAISE.

Ne t'embarasse pas.

(Blaisine va pour sortir & revient sur ses pas pour repondre à Blaise qui dit:)

Pourquoi es-tu si longtems à m'ouvrir?

BLAISINE.

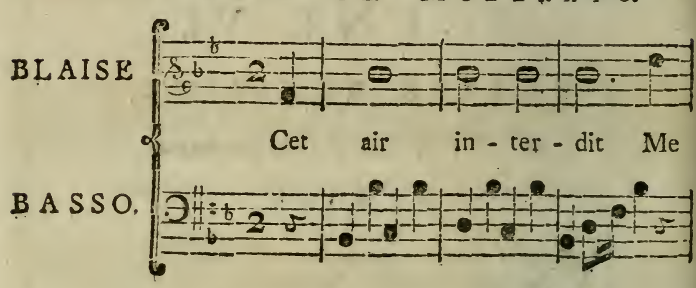
Je ne m'attendois pas à vous voir revenir.

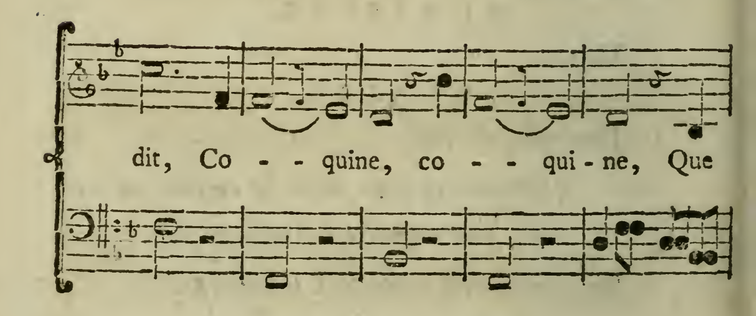
Blaise commence l'Ariette suivante en lui faisant signe de s'en aller : elle reste dans le fond du Théatre jusqu'à, réponds, réponds: non mon ami; *pour lors elle comprend la ruse de Blaise & sort en riant.*

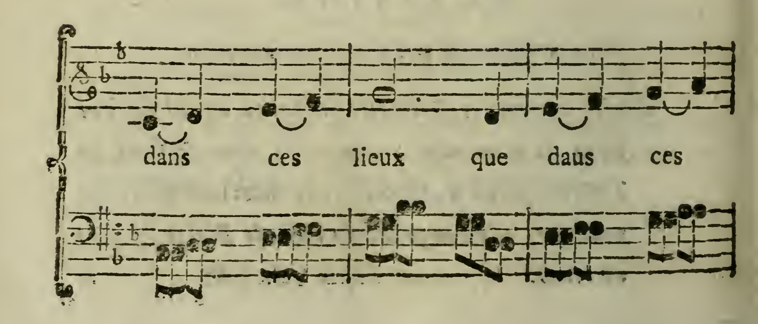
SCENE VII.

BLAISE. & M. PINCE, *dans l'armoire.*

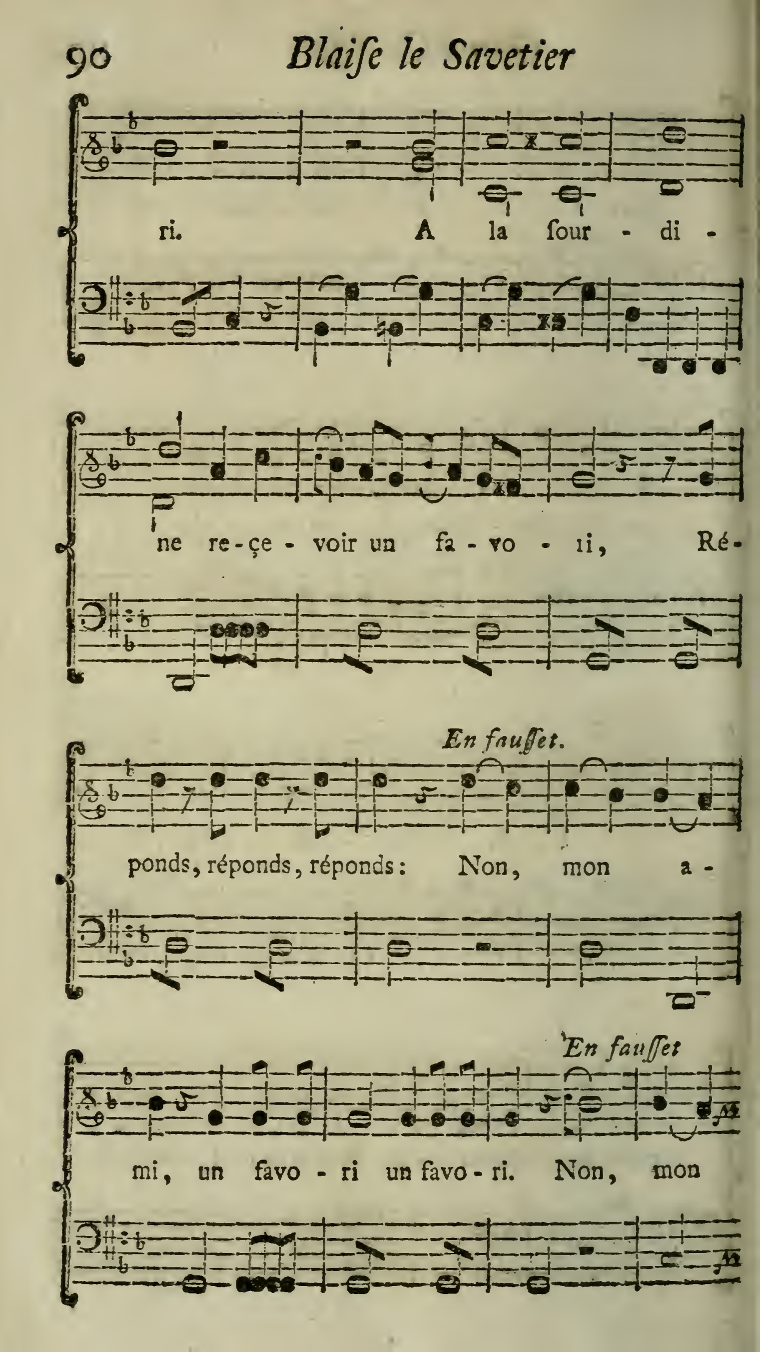
ARIETTE. MODERATO.

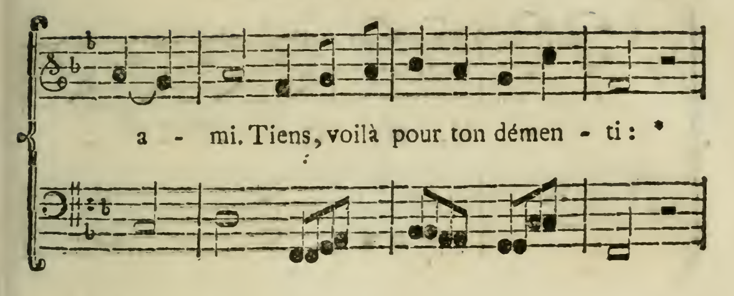




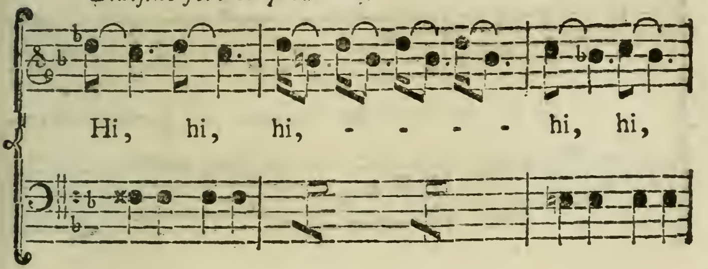


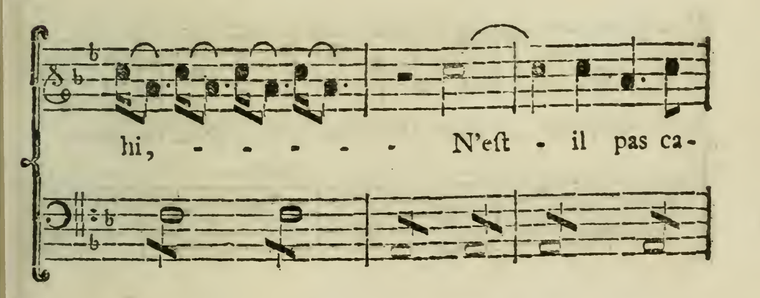

lieux, à la four - di -
ne, En l'ab - fence de ton ma - - ri,
à la four - di - ne, Tu re-
çois un fa-vo - - ri, un favo - ri, un favo-

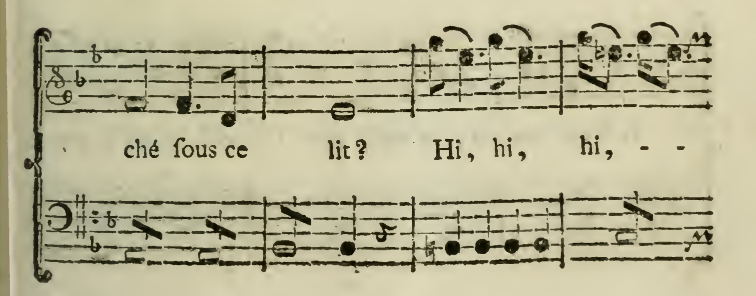

ri. A la four - di -
ne re-çe - voir un fa - vo - ri, Ré-
En fauſſet.
ponds, réponds, réponds: Non, mon a -
En fauſſet
mi, un favo - ri un favo - ri. Non, mon

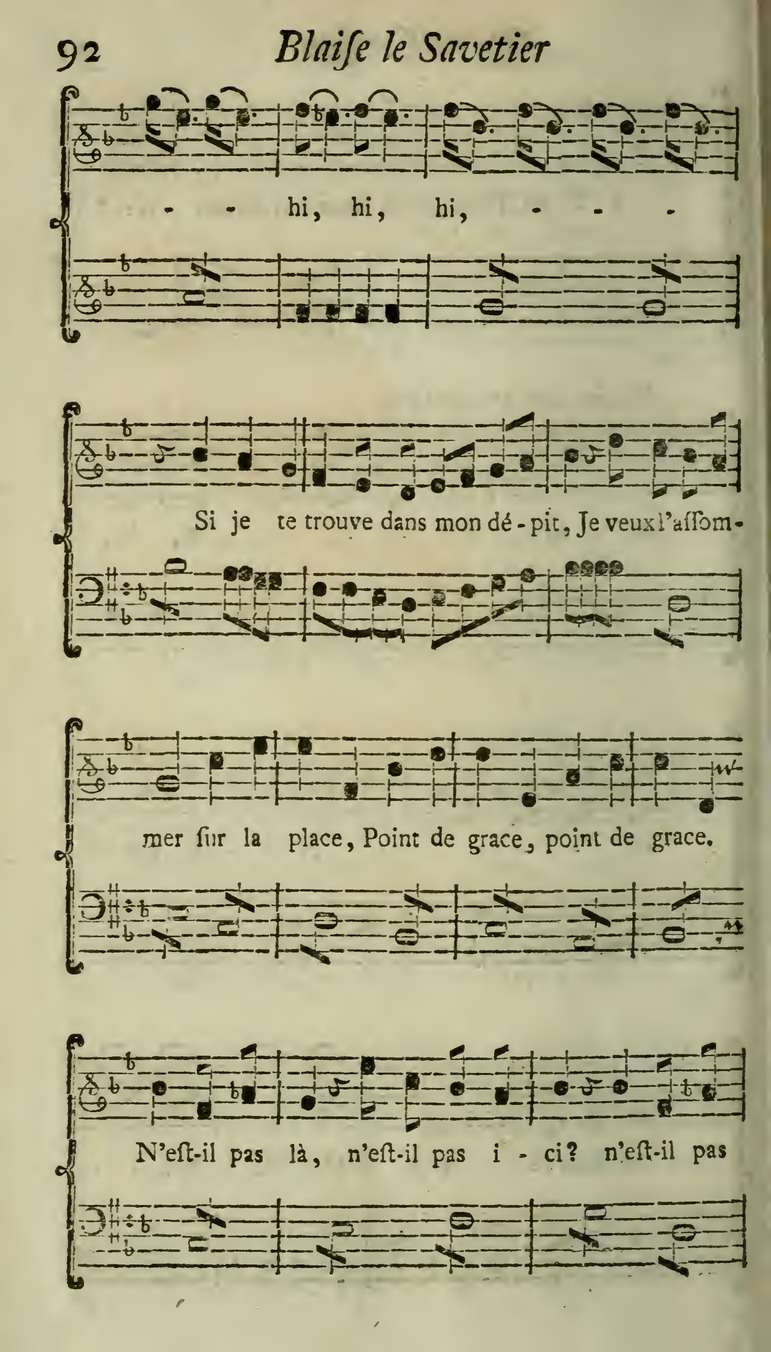


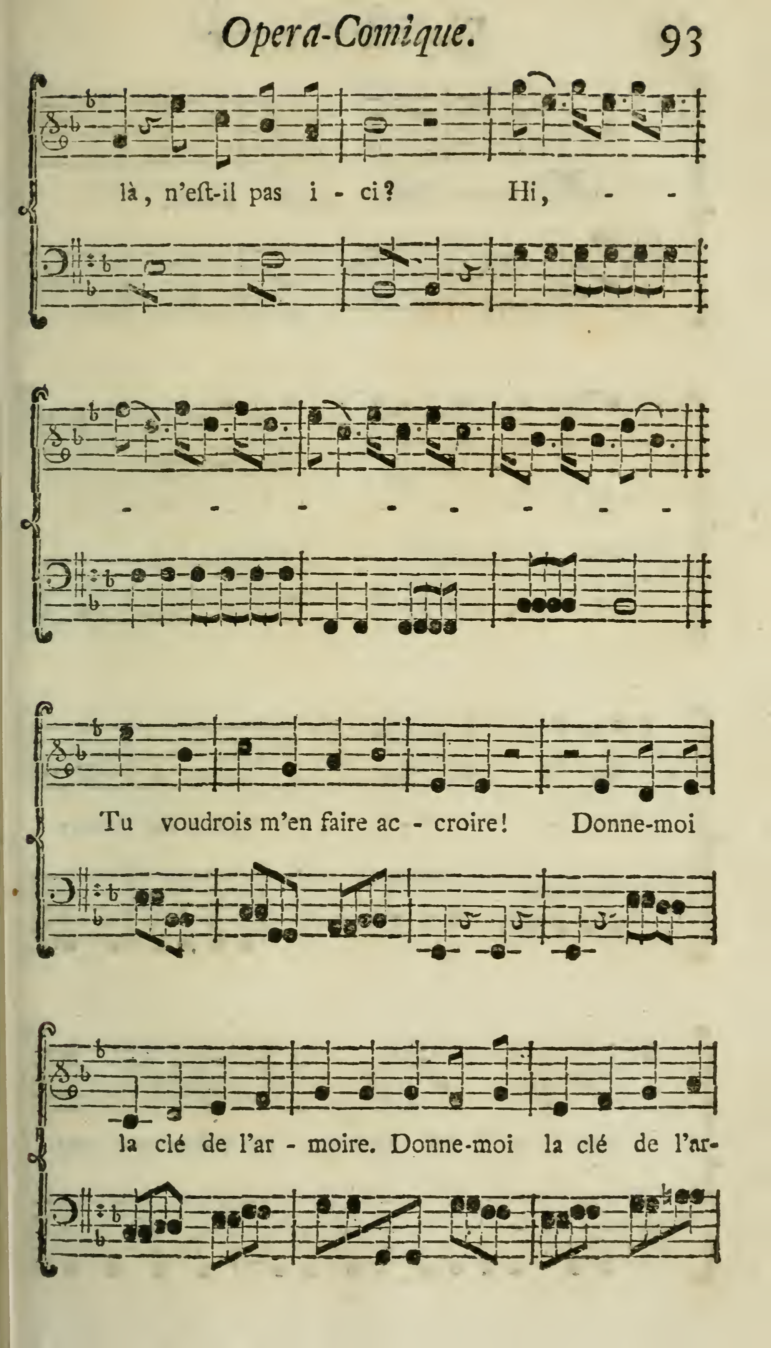
Blaisine sort en pleurant.

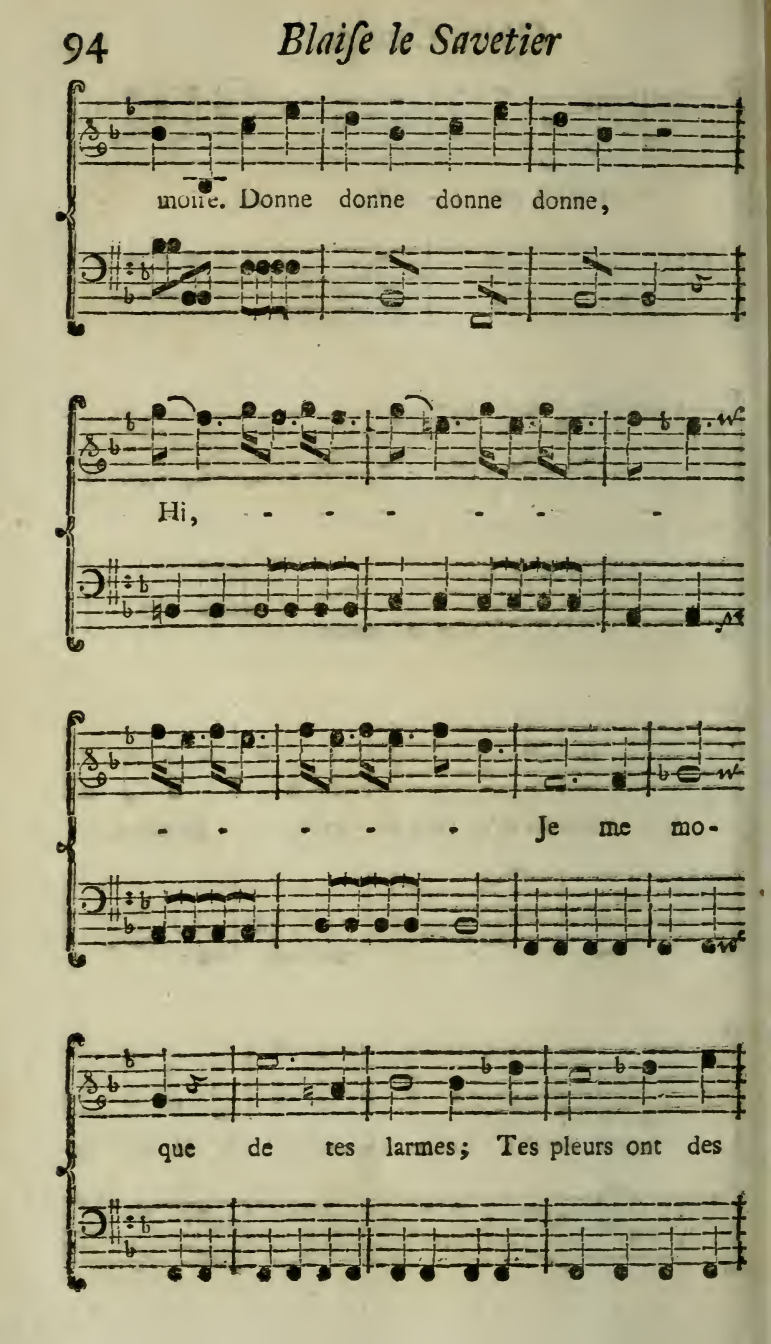







hi, hi, hi,
Si je te trouve dans mon dé - pit, Je veux l'aſſom-
mer ſur la place, Point de grace, point de grace.
N'eſt-il pas là, n'eſt-il pas i - ci? n'eſt-il pas

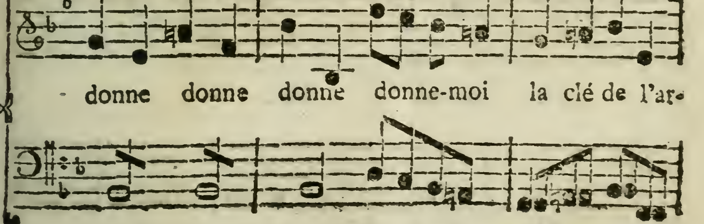

là, n'eſt-il pas i - ci? Hi, - -
- - - - - - - -
Tu voudrois m'en faire ac - croire! Donne-moi
la clé de l'ar - moire. Donne-moi la clé de l'ar-

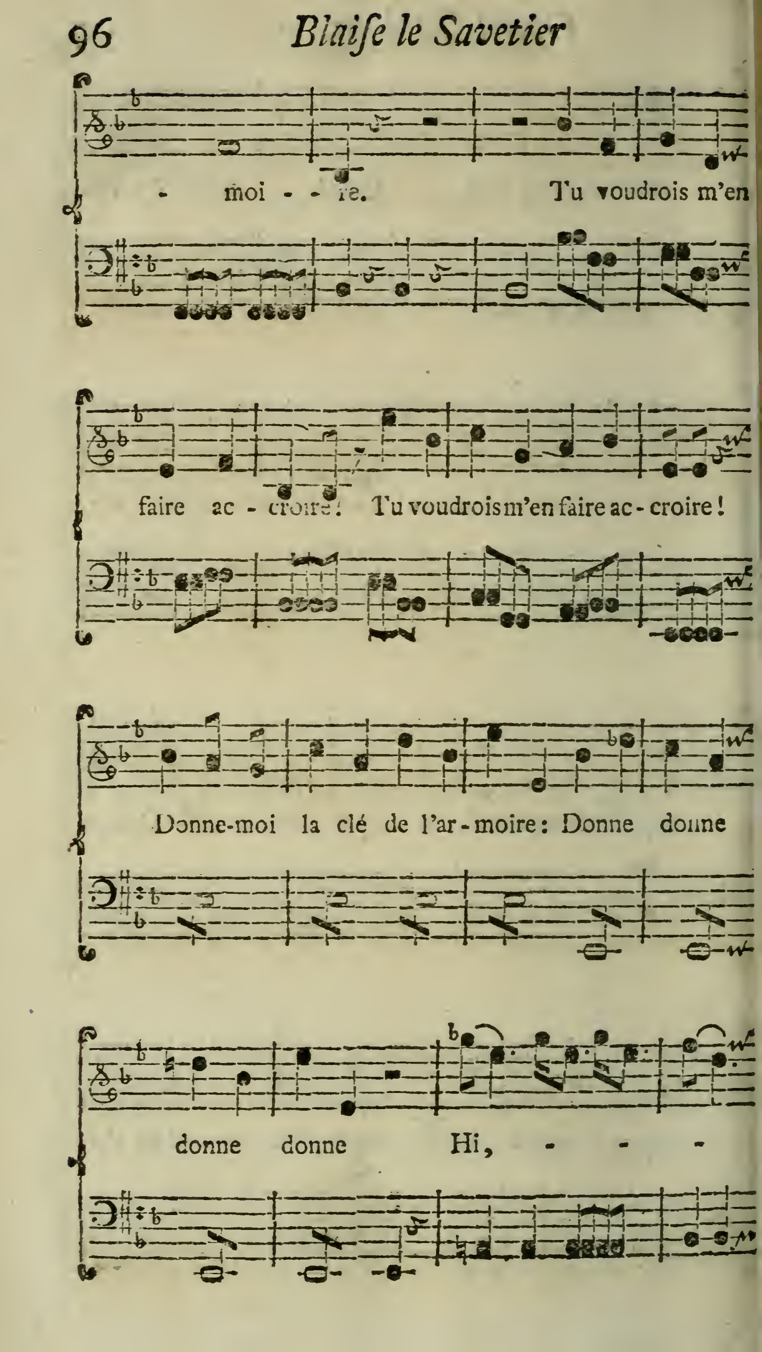

moiie. Donne donne donne donne,
Hi, - - - - - - -
- - - - - Je me mo-
que de tes larmes; Tes pleurs ont des

charmes pour moi. Quoi! quoi! Tu vou-

drois m'en faire ac - croire! Tu voudrois m'en faire ac-

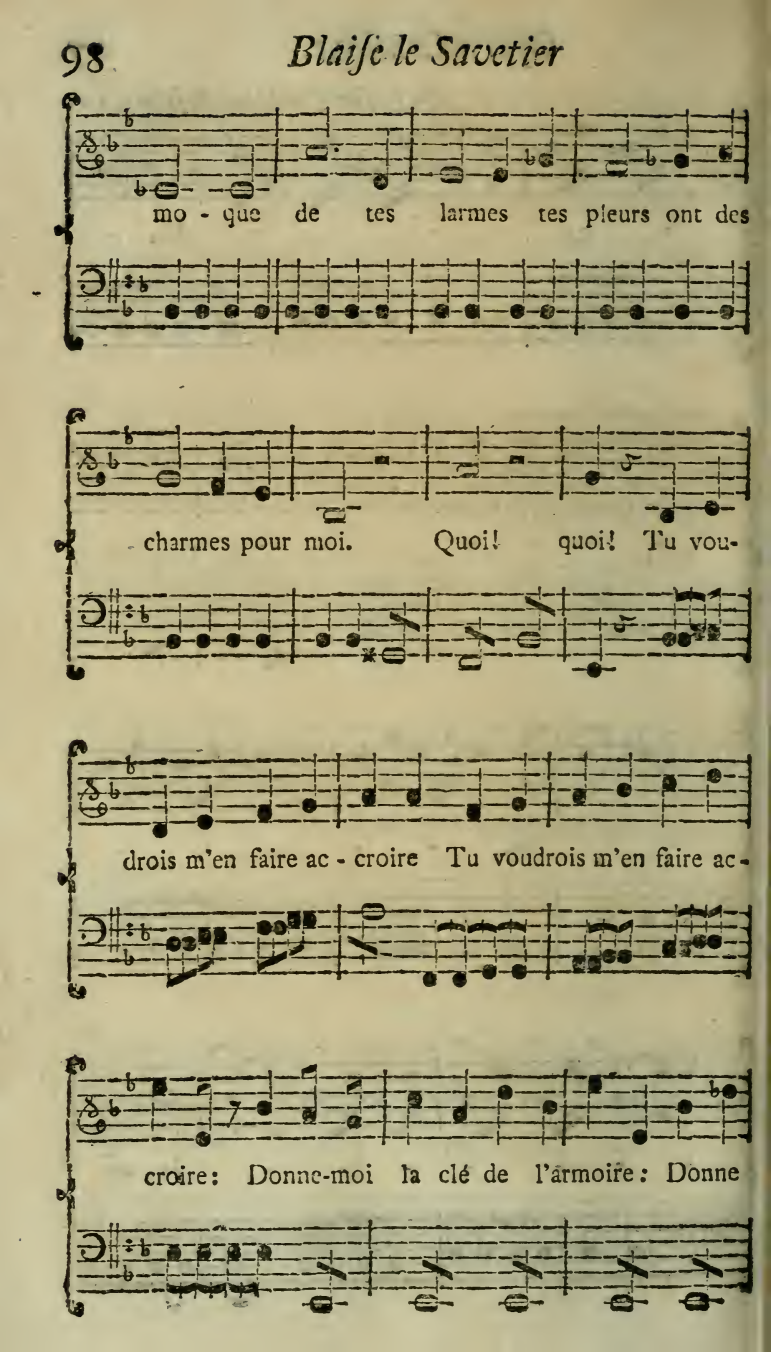
croire! Donne-moi la clé de l'ar - moire. Donne-

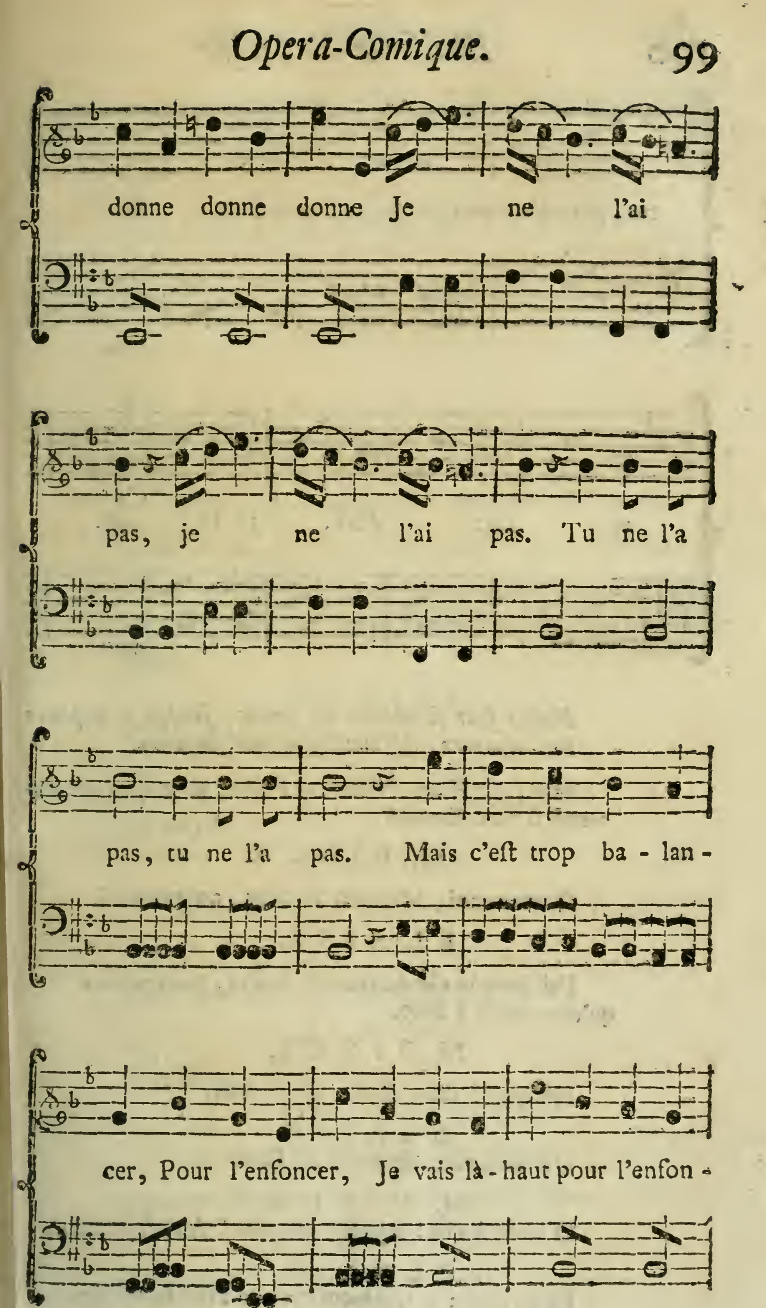


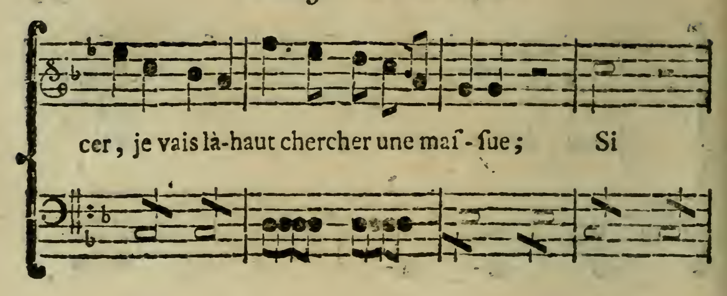

moi - - re. Tu voudrois m'en
faire ac - croire! Tu voudrois m'en faire ac - croire!
Donne-moi la clé de l'ar - moire: Donne donne
donne donne Hi, - - -

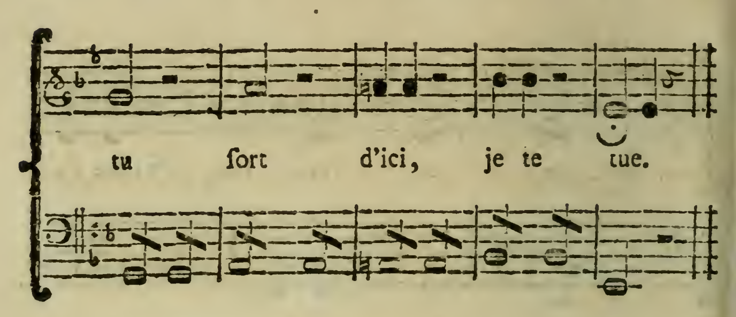
En faisant semblant de se moquér.




mo - que de tes larmes tes pleurs ont des
charmes pour moi. Quoi! quoi! Tu vou-
drois m'en faire ac - croire Tu voudrois m'en faire ac-
croire: Donne-moi la clé de l'armoire: Donne


donne donne donne Je ne l'ai
pas, je ne l'ai pas. Tu ne l'a
pas, tu ne l'a pas. Mais c'eſt trop ba - lan -
cer, Pour l'enfoncer, Je vais là - haut pour l'enfon -





Blaiſe fait ſemblant de ſortir, frappe à la porte de l'armoire, & contrefaiſant ſa voix.

Monſieur Pince. Monſieur Pince, je ne ſçais que devenir il va deſcendre.

M. PINCE.

Ouvrez-moi, Madame Blaiſine, onvrez-moi.

BLAISE.

J'ai jetté la clé derriere le coffre, vous n'avez qu'une choſe à faire.

M. PINCE.

Hé quoi! dites donc, dites donc.

BLAISE.

De vons recommander au Ciel.

M. PINCE.

O ciel! ô ciel! maudite armoite! Ah! ſi j'euſſe...

BLAISE.

Paix, paix: le voilà qui revient avec ſa maſſue.

SCENE VIII.

BLAISE, BLAISINE,

M. PINCE, *dans l'armoire.*

BLAISINE.

ELle me suit.

BLAISE.

Oh! tu ne veux pas me donner la clé de cette armoire où est caché ton favori. Enfonçons, enfonçons.

BLAISINE.

Hé, mon ami! hé, mon ami! je vais vous dire la vérité.

BLAISE.

La vérité?

BLAISINE.

La vérité.

BLAISE.

Mais prends garde à la vérité que tu vas me dire.

BLAISINE.

Oui, mon cher ami. Monsieur Pince.....

BLAISE.

Mr Pince, hé bien?

BLAISINE.

Hé bien! cet honnête homme qui faisoit vendre nos meubles est venu; il a trouvé que je pleurois.

BLAISE.

Hé bien?

BLAISINE.

Hé bien! il m'a parlé; il m'a parlé il m'a dit comme ça que.... il ne vouloit avoir affaire qu'à moi les femmes ſont plus douces & moins trompeuſes.

BLAISE.

Hé bien?

BLAISINE.

Hé bien! je l'ai payé?

BLAISE.

Payé, comment payé?

BLAISINE.

De tes épargnes, & voilà notre billet.

BLAISE.

C'eſt bon, c'eſt bon; & cet homme qui eſt dans cette armoire?

BLAISINE.

Ce n'eſt pas moi qui l'y ai mis.

BLAISE.

Il y en a donc un?

BLAISINE.

Oui, mon ami; je ſçavois que vous vouliez vendre cette armoire.

BLAISE.

Hé bien?

BLAISINE.

Hé bien! je l'ai propoſée à Monſieur Pince qui s'eſt enfermé dedans pour voir ſi elle fermoit bien.

BLAISE.

Eſt-ce là la vérité?

BLAISINE.

Oui, mon ami; demandez plutôt.

M. PINCE.

Oui, mon cher Monſieur Blaiſe, oui c'eſt la pure vérité.

BLAISE.

Je te pardonne donc en faveur de la pure vérité. Vous pouvez ſortir, Monſieur Pince, ne craignez rien.

M. PINCE.

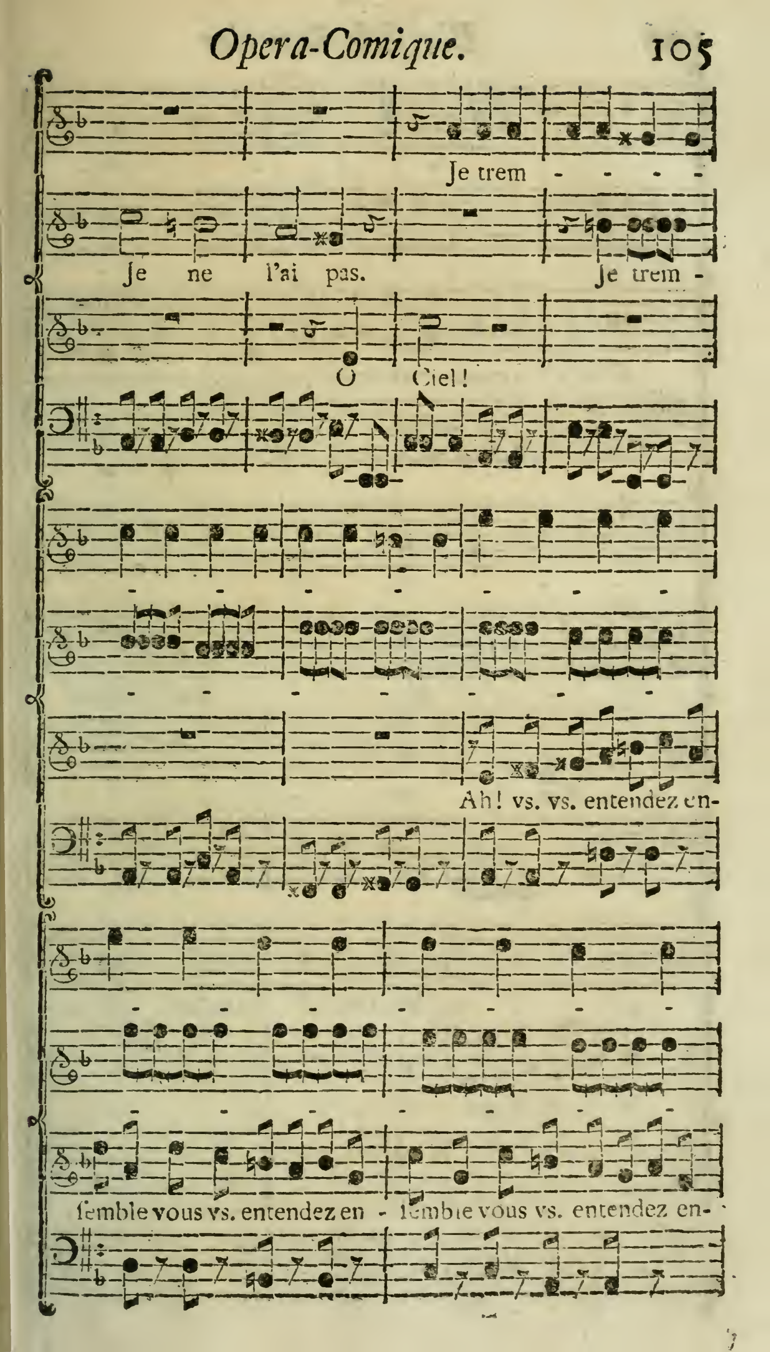
Je le voudroit bien, c'eſt que.....

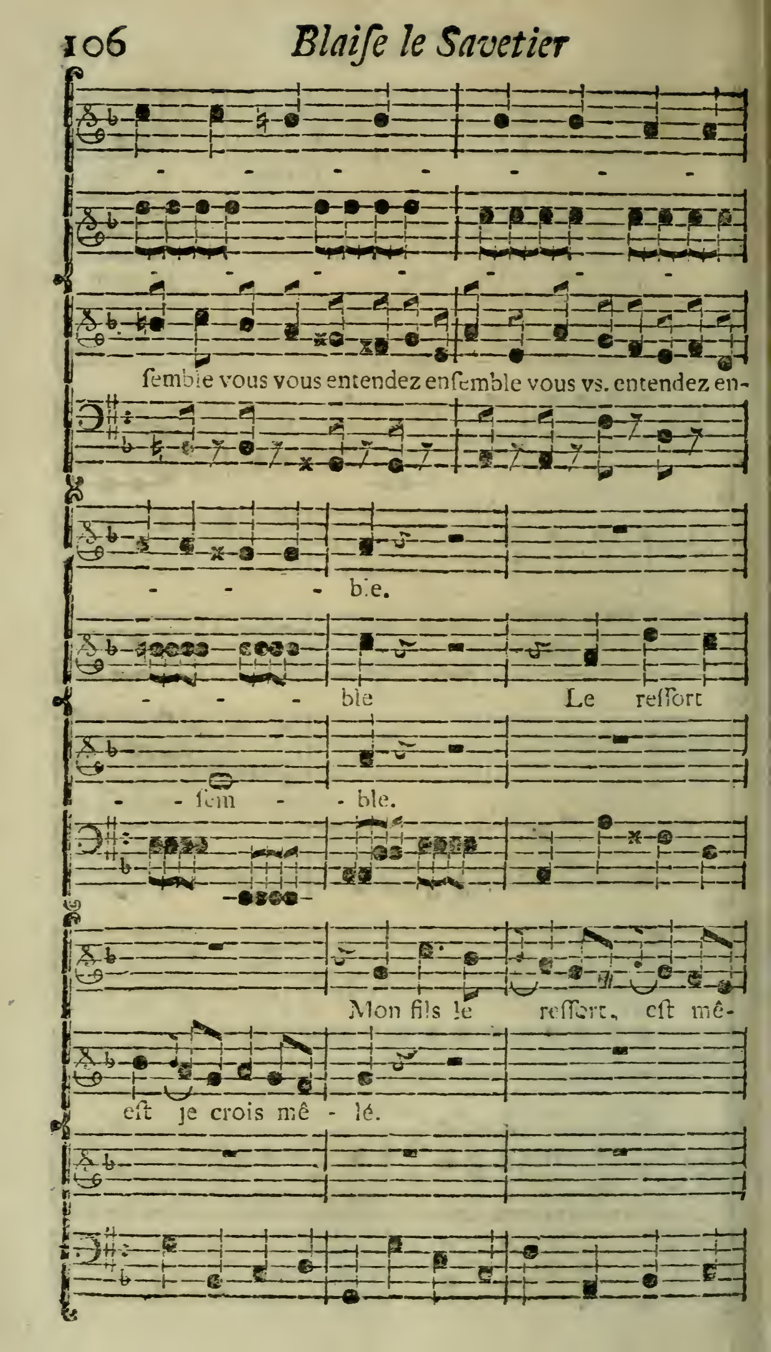
BLAISE.

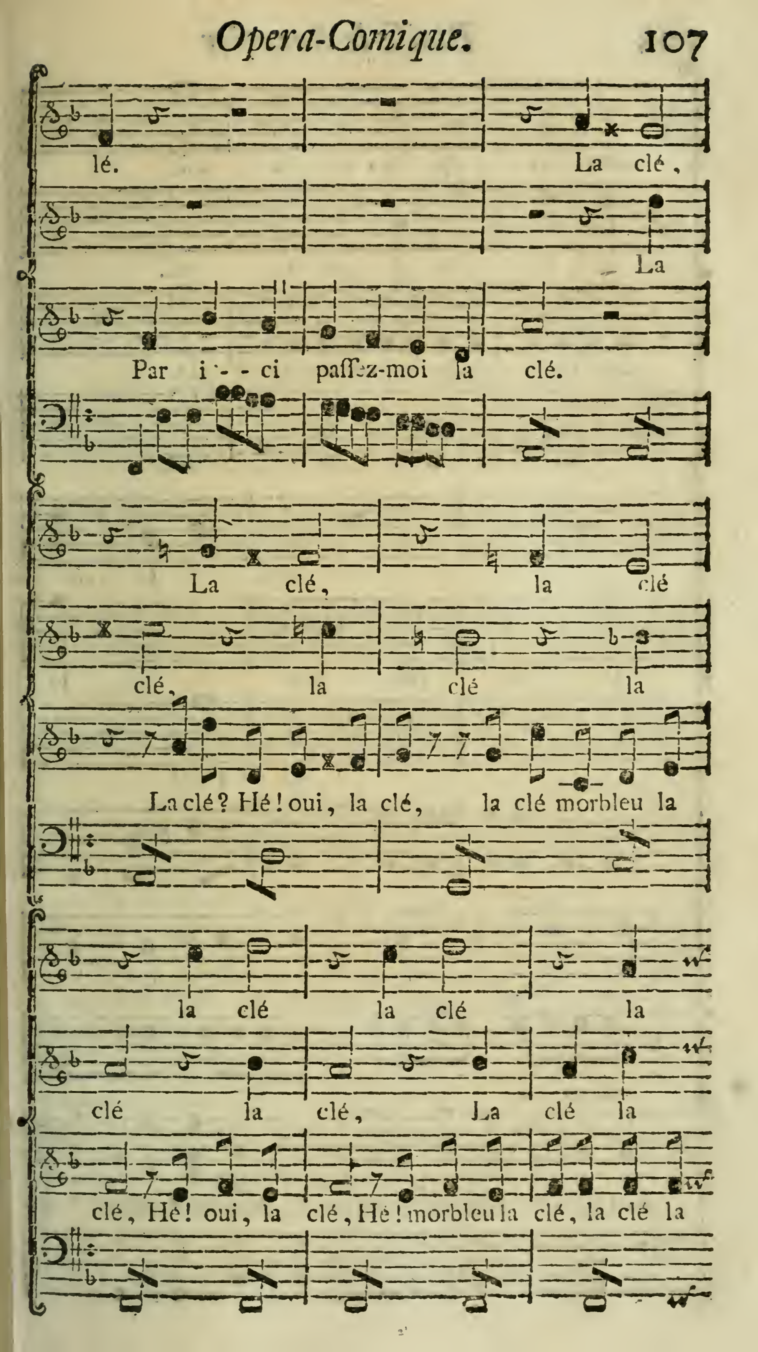
Quoi?


ARIETTE
BLAISINE.
Mon fils, le
M. PINCE. Le ressort est, je crois mê - lé.
BLAISE.
ressort est me - - lé.
Par i - ci passez-moi la
La clé?
La clé,
La clé,
La clé,
clé,
La clé,
La clé. He! oui, la

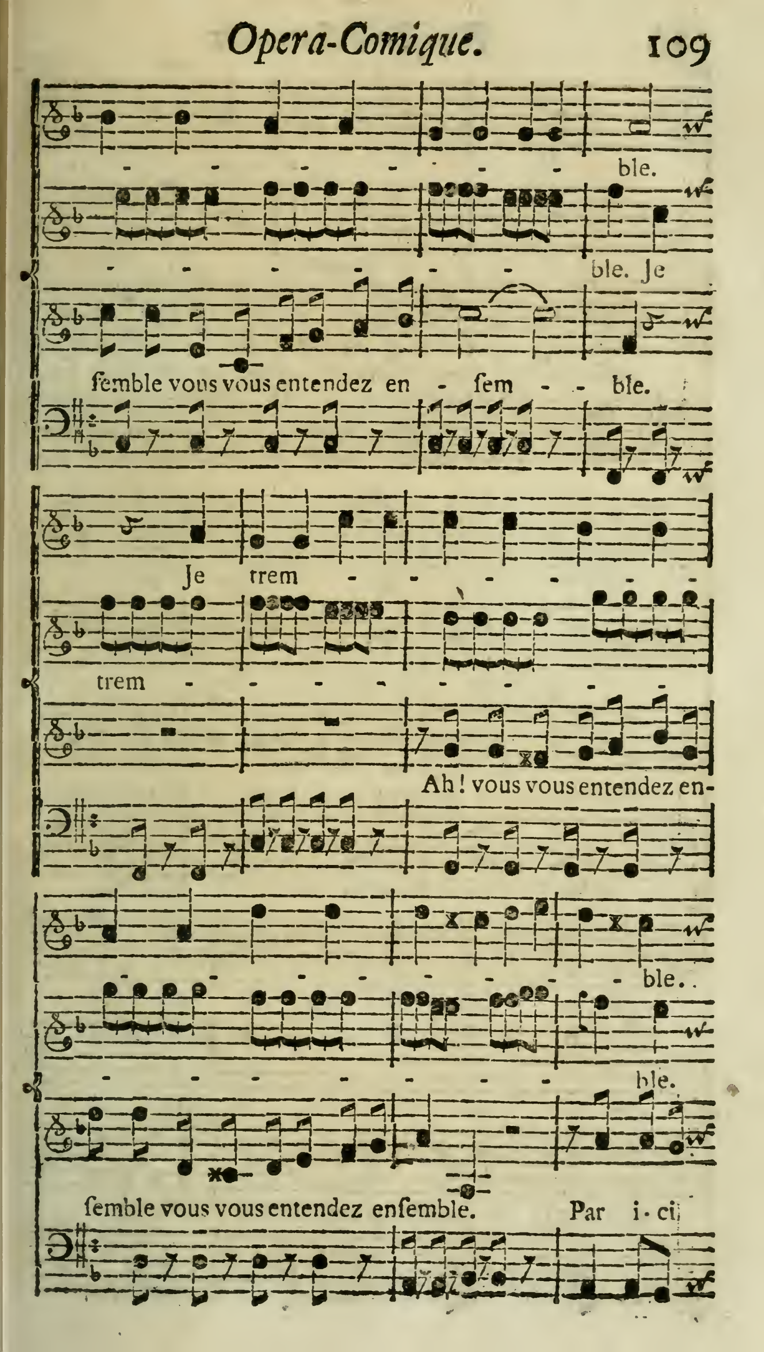

La clé, la clé la clé la clé.
La clé, la clé la clé la clé.
clé la clé la clé la clé la clé la clé la clé la clé la clé. Par i-ci
La clé, la
La clé, la clé
paſſez-moi la clé, la clé. Hé! oui, la
clé la clé la clé la clé la clé.
la clé la clé la clé la clé.
clé morbleu la clé la clé la clé la clé la clé la clé la clé.

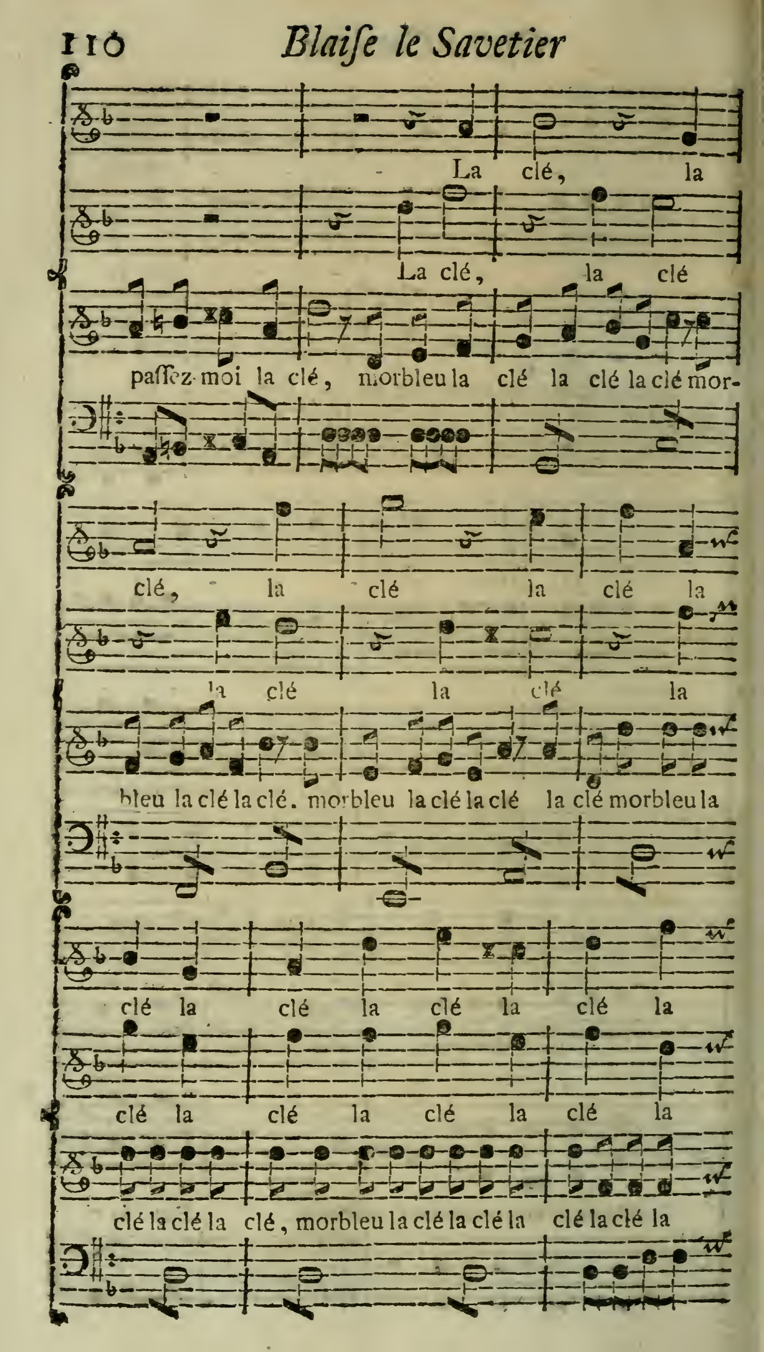

Je trem - - - -
Je ne l'ai pas.
Je trem -
O Ciel!
Ah! vs. vs. entendez en-
ſemble vous vs. entendez en - ſemble vous vs. entendez en-

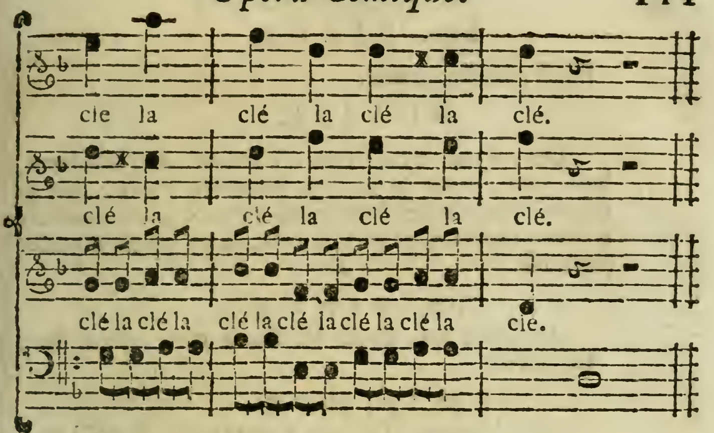

ſemble vous vous entendez enſemble vous vs. entendez en-
- - - ble.
- - - ble
Le reſſort
- - ſem - - ble.
Mon fils le reſſort, eſt mê-
eſt je crois mê - lé.


lé. La clé,
La
Par i - - ci passez-moi la clé.
La clé, la clé
clé, la clé la
La clé? Hé! oui, la clé, la clé morbleu la
la clé la clé la
clé la clé, La clé la
clé, He! oui, la clé, Hé! morbleu la clé, la clé la


clé la clé la clé la cle.
clé la clé la clé la clé.
clé la cle la clé la clé la clé la clé la clé.
Je trem - -
Je ne l'ai pas. Je
O Ciel!
trem - - - - - - -
Ah! vous vous entendez enſemble, vous vous entendez en-


- - - - - - - ble.
- - - - - - - ble. Je
ſemble vous vous entendez en - ſem - - ble.
Je trem - - - - - - -
trem - - - - - - - -
Ah ! vous vous entendez en-
- - - - - - - - - ble..
- - - - - - - - ble.
ſemble vous vous entendez enſemble. Par i-ci


La clé, la
La clé, la clé
paſſez-moi la clé, morbleu la clé la clé la clé mor-
clé, la clé la clé la
la clé la clé la
bleu la clé la clé. morbleu la clé la clé la clé morbleu la
clé la clé la clé la clé la
clé la clé la clé la clé la
clé la clé la clé, morbleu la clé la clé la clé la clé la



Ah ! coquine, tu m'as trompé; je ſçavois bien qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous; je veux t'écraſer ſur la place. (*tout bas.*) Fuis-t'en, voici Madame Pince.

SCENE IX.

BLAISE. Mr. PINCE, Me. PINCE.

Mr. PINCE.

MOn cher Monſieur Blaiſe je vous dirai que ....

(*Il ſe cache dans l'armoire, ſitôt qu'il entend ſa femme, qui parle,*

Mde. PINCE.

Hé ! bien, vous voulez donc payer ?

BLAISE, *à part.*

Cette glorieuſe !

Mde. PINCE.

Je n'ai pû trouver mon mari.

BLAISE.

Et quand je te fais careſſe, c'eſt à toi d'y répondre.

Mde. PINCE.

Blaise, Maître Blaise.

BLAISE.

Oui, à toi, à toi, trop d'honneur. Ah! Madame, bon jour ; vous le sçavez, Madame Pince, que je pouvois épouser des femmes qui valoient cent fois mieux qu'elle; mais il faut être discret, & ne jamais nommer personne.

Mde. PINCE.

Ah! c'est vrai. Enfin M. Blaise vous voulez donc terminer?

M. PINCE.

Oui, Madame, j'ai payé à votre mari, & voilà mon billet. Cette coquine!

Mde. PINCE.

Tredame, Maitre Blaise, vous êtes donc bien riche. C'est bien, c'est bien.

BLAISE.

Que diriez-vous d'une femme ...? Ah! Madame Pince, j'ai bien du chagrin.

Mde. PINCE.

En quoi?

BLAISE.

Du dépit.

Mde. PINCE.

Pourquoi?

BLAISE.

Du regret.

Mde. PINCE.

Hé! de quoi s'agit il, mon pauvre Blaise?

BLAISE.

Vous m'avez autrefois témoigné de la bonne volonté; enfin n'en parlons plus. Je souhaite que vous soyez heureuse avec votre mari; j'en suis bien puni. Que diriez vous d'une femme? ....

Me. PINCE.

De la vôtre?

BLAISE.

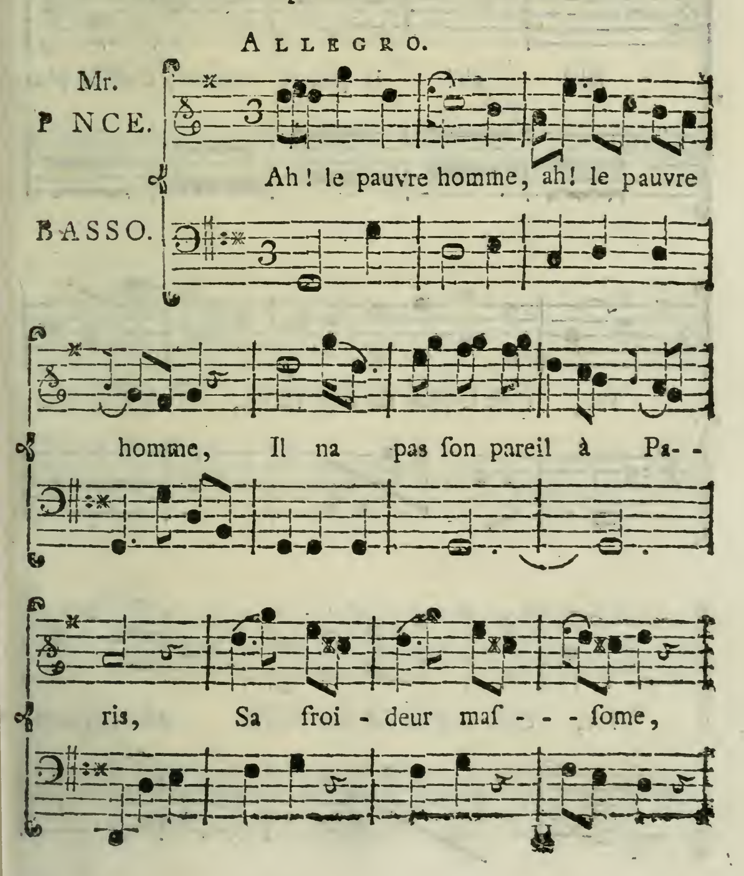
Hé! de qui donc?

Me. PINCE.

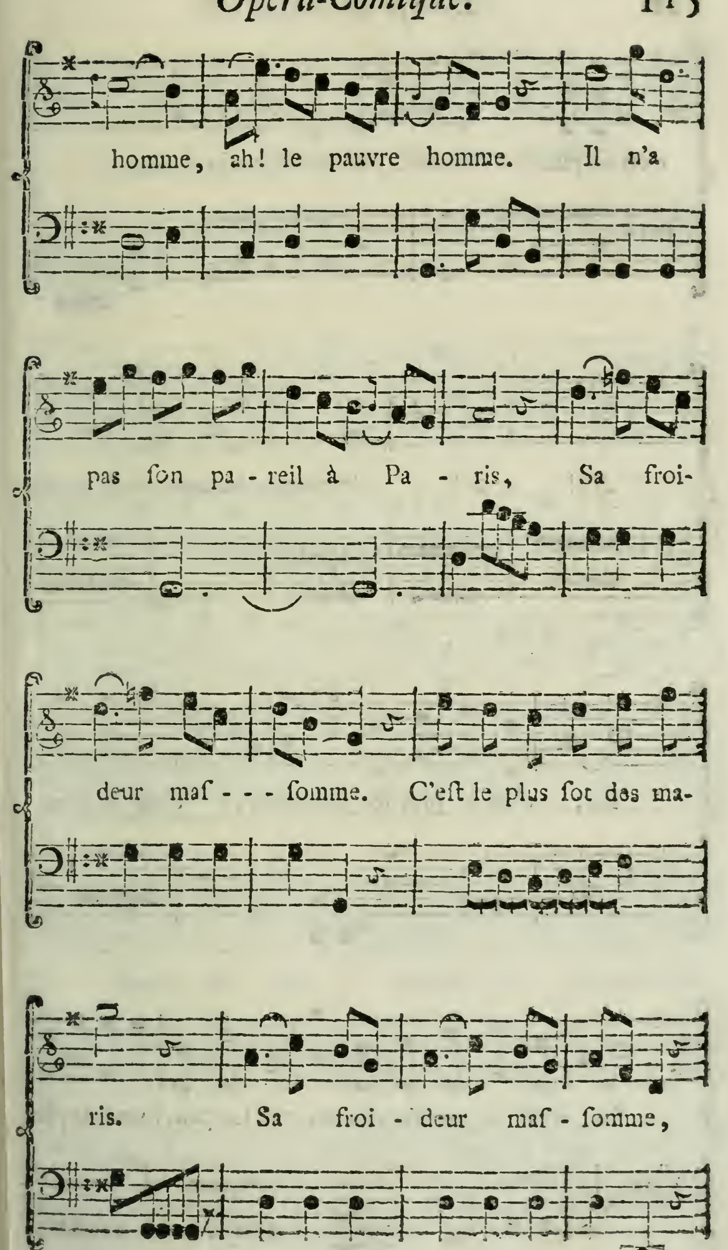
Hé! que vous a-t-elle fait?

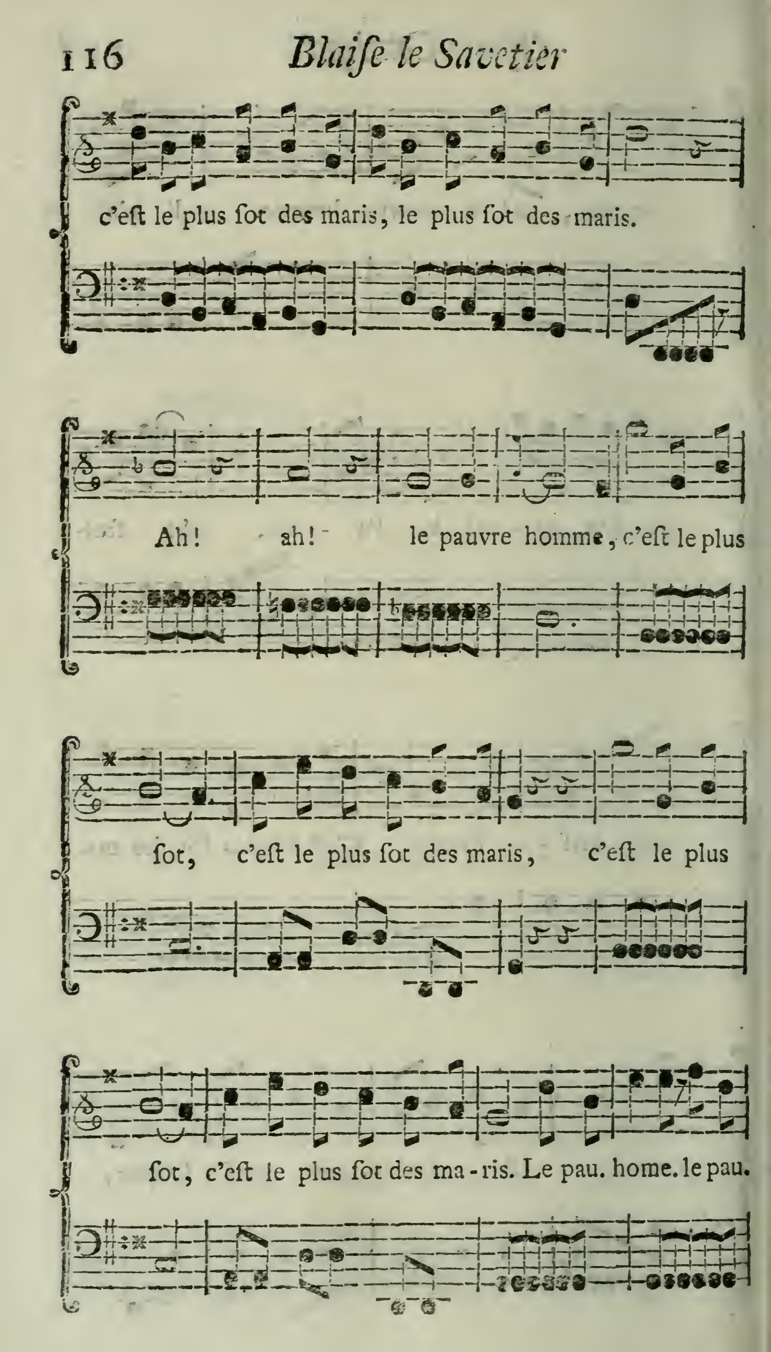
BLAISE.

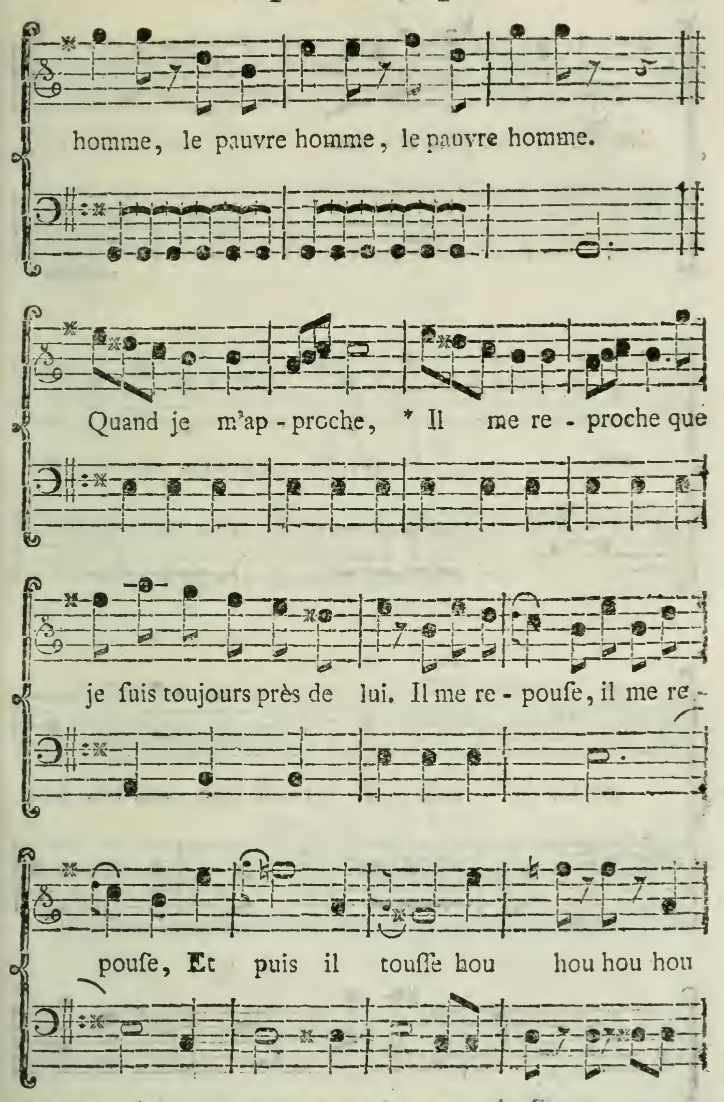
Dites ce qu'elle ne me fais pas. Madame Pince, on eſt jeune, on eſt careſſant; je ſuis toujours à lui faire mille amitiés, ſi je me croyois, je lui en férois toute la journée. A l'inſtant même ... mais elle me rebute, elle me repouſſe, elle m'envoye promener; c'eſt bien chagrinant, Madame Pince, & je ſuis bien sûr que vous ne faites pas comme cela avec Mr. Pince.



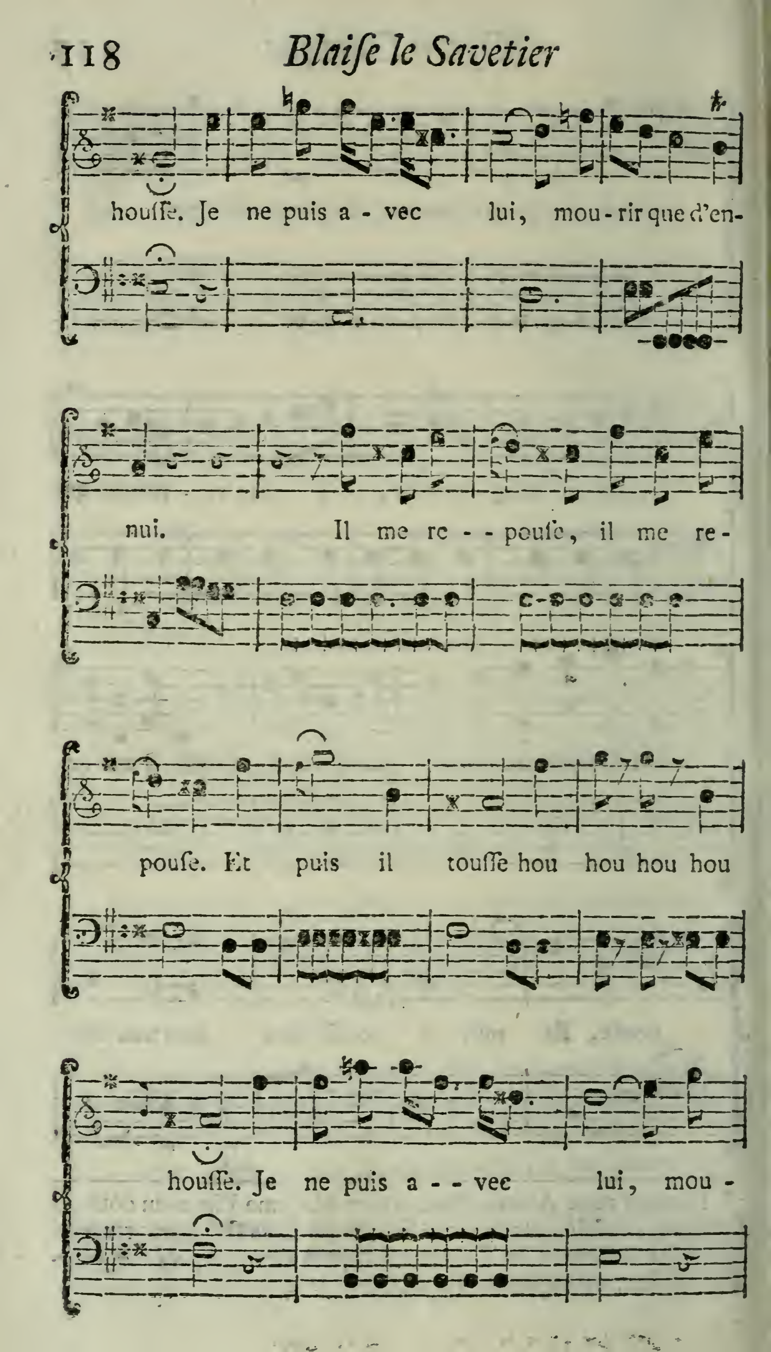

C'eſt le plus ſot des maris, le plus ſot des maris.
En baillant.
Ah! ah! le pauvre homme, c'eſt le plus
ſot, c'eſt le plus ſot des maris, c'eſt le plus
ſot, c'eſt le plus ſot des maris. Ah! le pauvre


homme, ah! le pauvre homme. Il n'a
pas ſon pa - reil à Pa - ris, Sa froi-
deur maſ - - - ſomme. C'eſt le plus ſot des ma-
ris. Sa froi - deur maſ - ſomme,


c'eſt le plus ſot des maris, le plus ſot des maris.
Ah! ah! le pauvre homme, c'eſt le plus
ſot, c'eſt le plus ſot des maris, c'eſt le plus
ſot, c'eſt le plus ſot des ma-ris. Le pau. home. le pau.



* Pendant cette Ariette Blaiſe attire Madame Pince du côté de l'armoire, & Mde Pince, qui ſe trompe dans ſes idées, ramene Blaiſe ſur le devant du Théatre; il répete avec elle, *Ah! le pauvre homme!* en regardant l'armoire.


houſſe. Je ne puis a - vec lui, mou - rir que d'en-
nui. Il me re - - pouſe, il me re -
pouſe. Et puis il touſſe hou hou hou hou
houſſe. Je ne puis a - - vec lui, mou -



BLAISE.

Comme j'aimerois une femme comme vous! Ah! si votre mari mouroit ...

Me. PINCE.

Il ne peut pas vivre longtems; il a asthme.

BLAISE.

Il a un asthme! Ah! s'il mouroit.

Me. PINCE.

Hé! bien, mon pauvre Blaise!

BLAISE.

Comme je vous épouserois!

Me. PINCE.

Et ta femme?

BLAISE.

Ah! elle mourrois aussi; je la connois.

Me. PINCE.

Tu m'épouserois?

BLAISE.

Et vous, Madame Pince

Me. PINCE.

Ah! ne t'ai-je pas toujours aimé? je t'aime encor. Quelle certitude en veux-tu, mon cher Blaise?

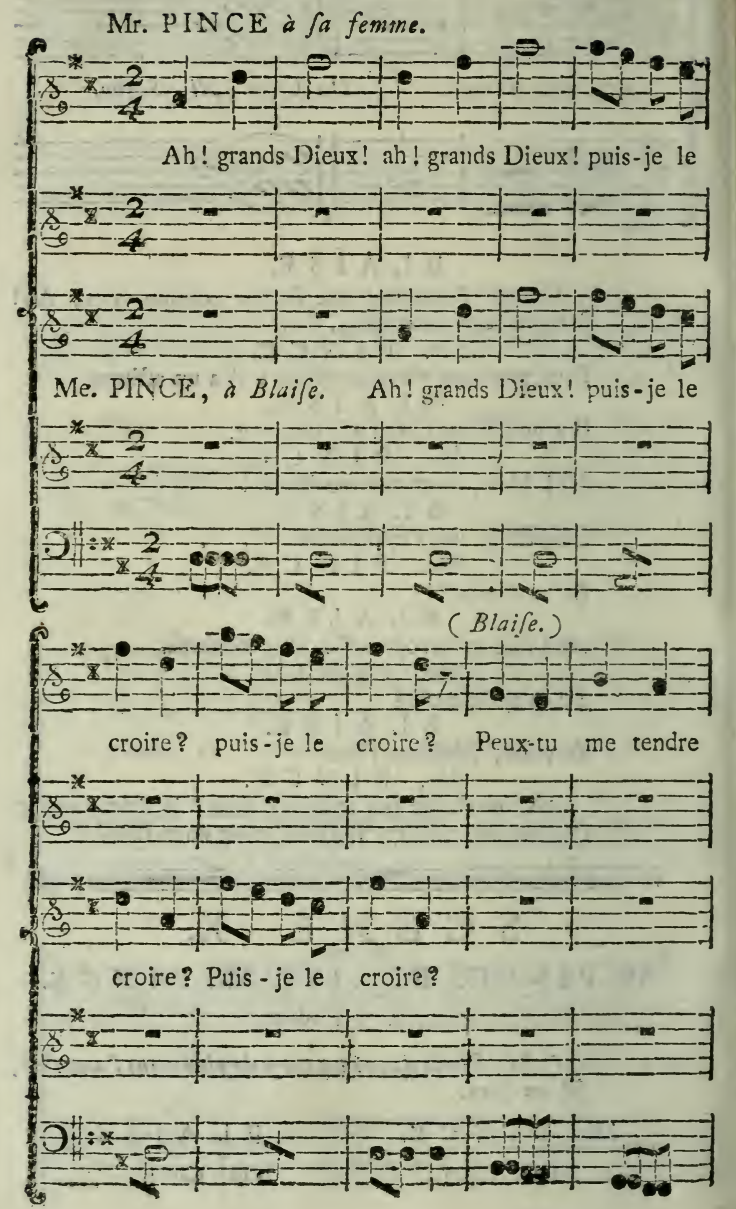
SCENE X.

Mr. PINCE, BLAISE. Me. PINCE. BLASINE.

(*M. Pince donne un coup de pied dans l'armoire, & en sort.*

Me. PINCE.	BLAISE.
Oh! Ciel!	Oh! Ciel!

QUATUOR.


Mr. PINCE à sa femme.
Ah! grands Dieux! ah! grands Dieux! puis-je le
Me. PINCE, à Blaise. Ah! grands Dieux! puis-je le
(Blaise.)
croire? puis-je le croire? Peux-tu me tendre
croire? Puis-je le croire?

un ap - - - pas.

Blaiſe a pour toi des ap - - -

(à ſon mari,)

Oui, je voudrois ton tré - pas.

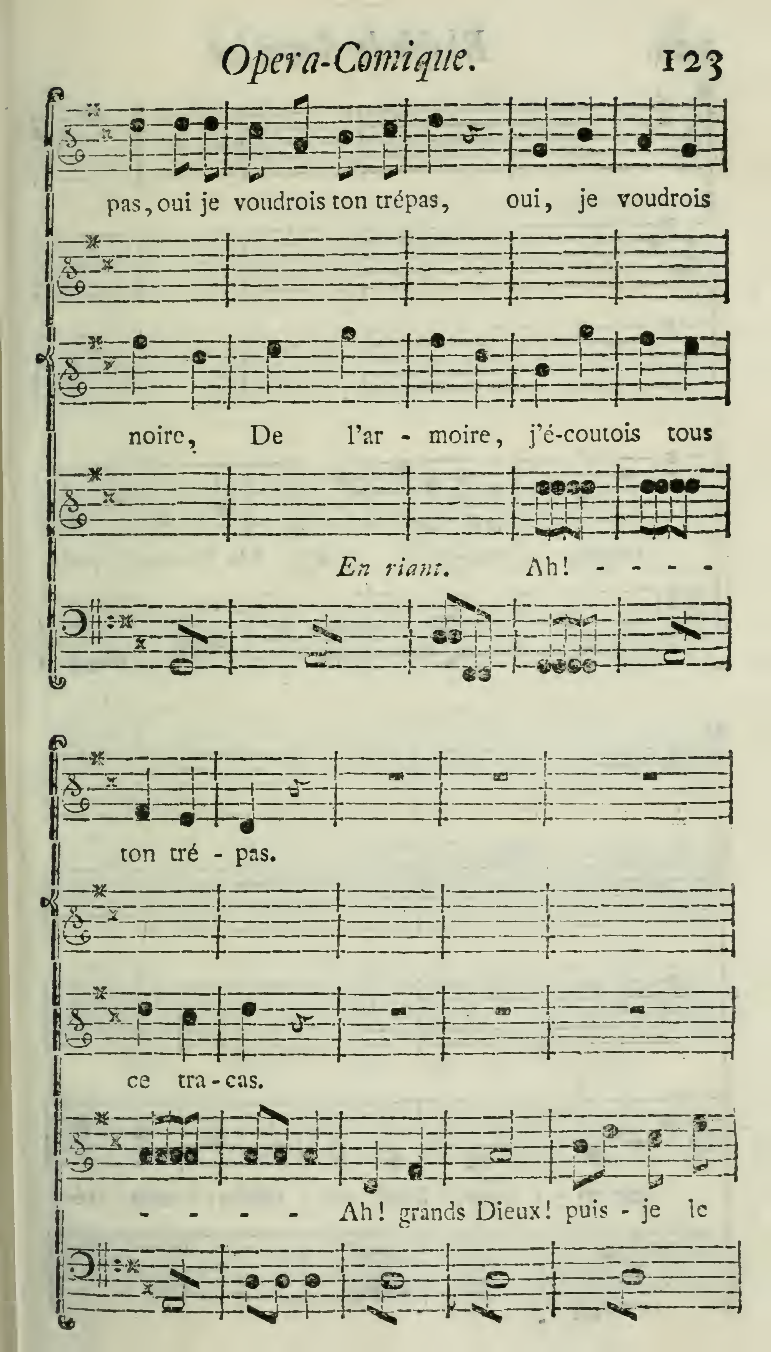
Tu de -

A - me noire cet - te noire,

ſires mon trépas, tu de - ſires mon tré - pas.

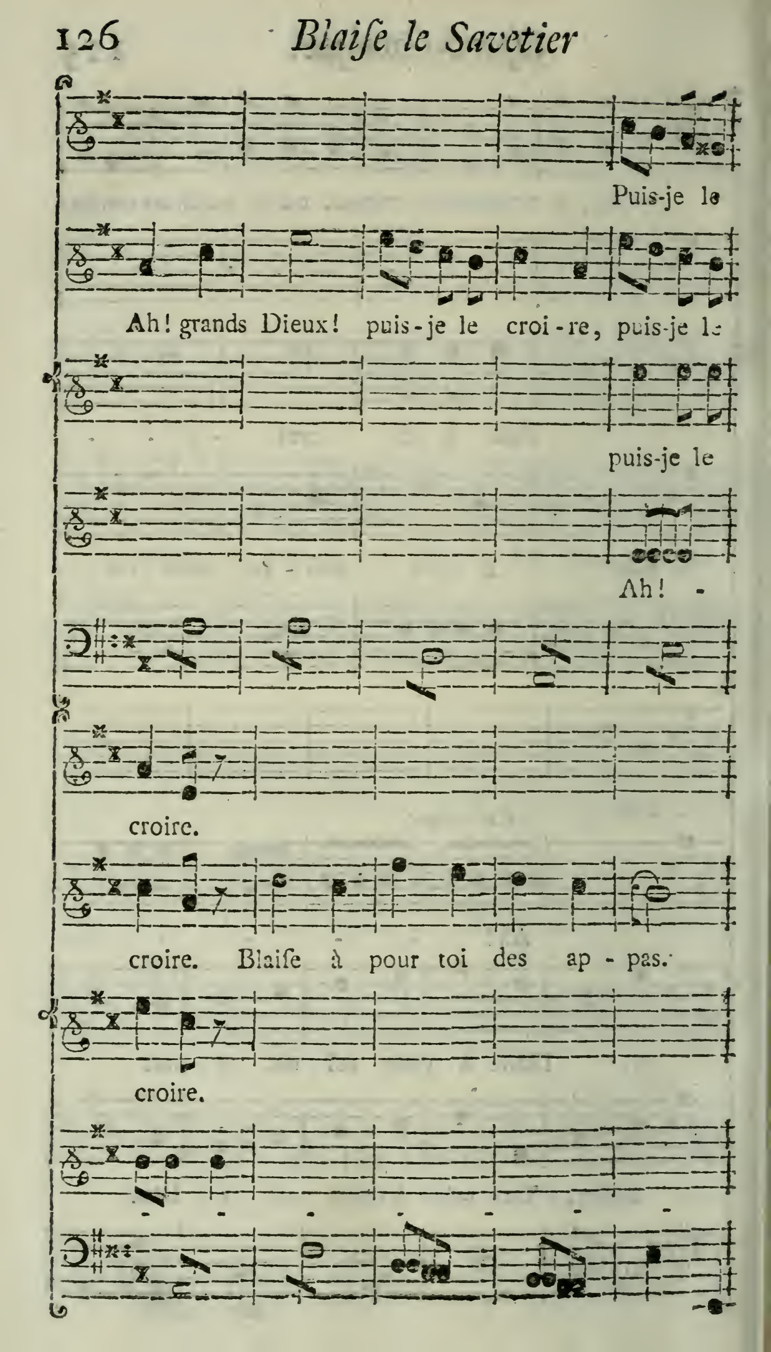
Prouve ton maudit tracas. Oui, je voudrois ton tré-

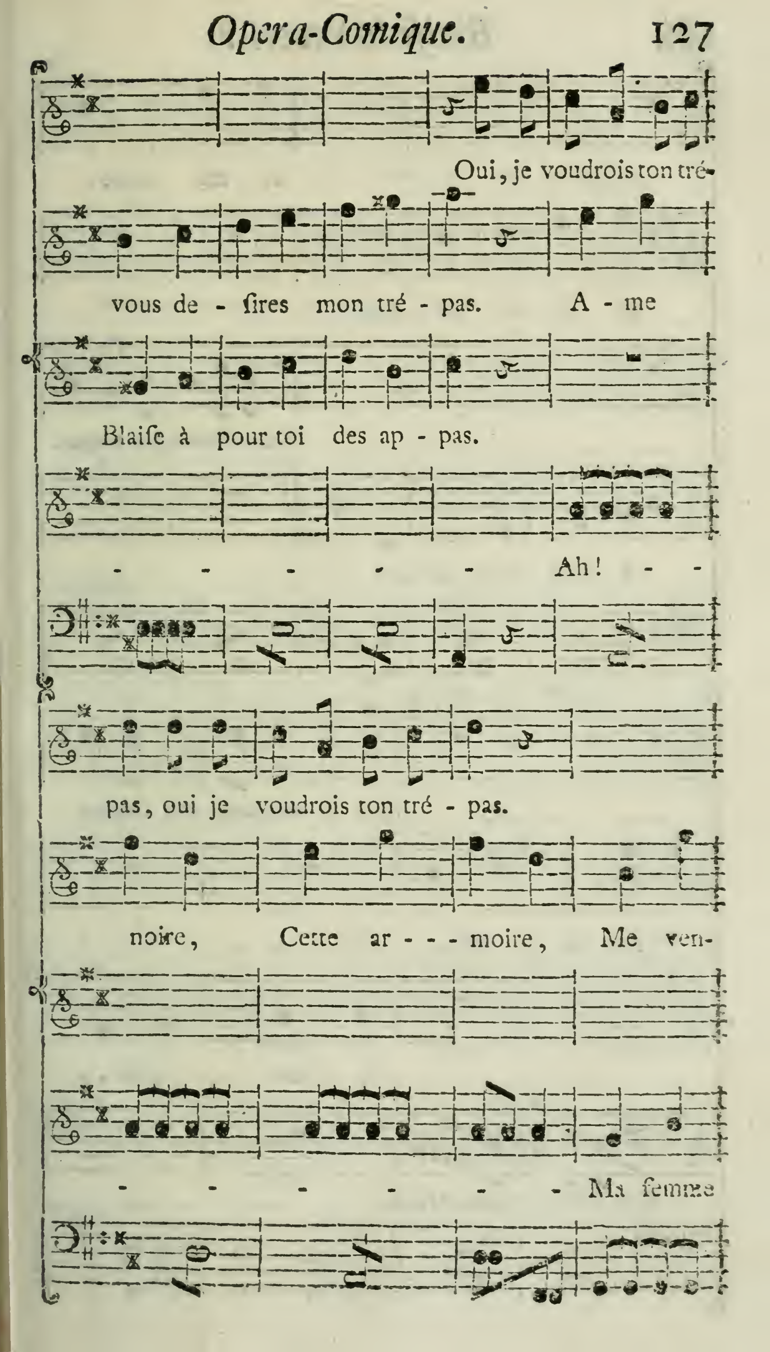
A - me

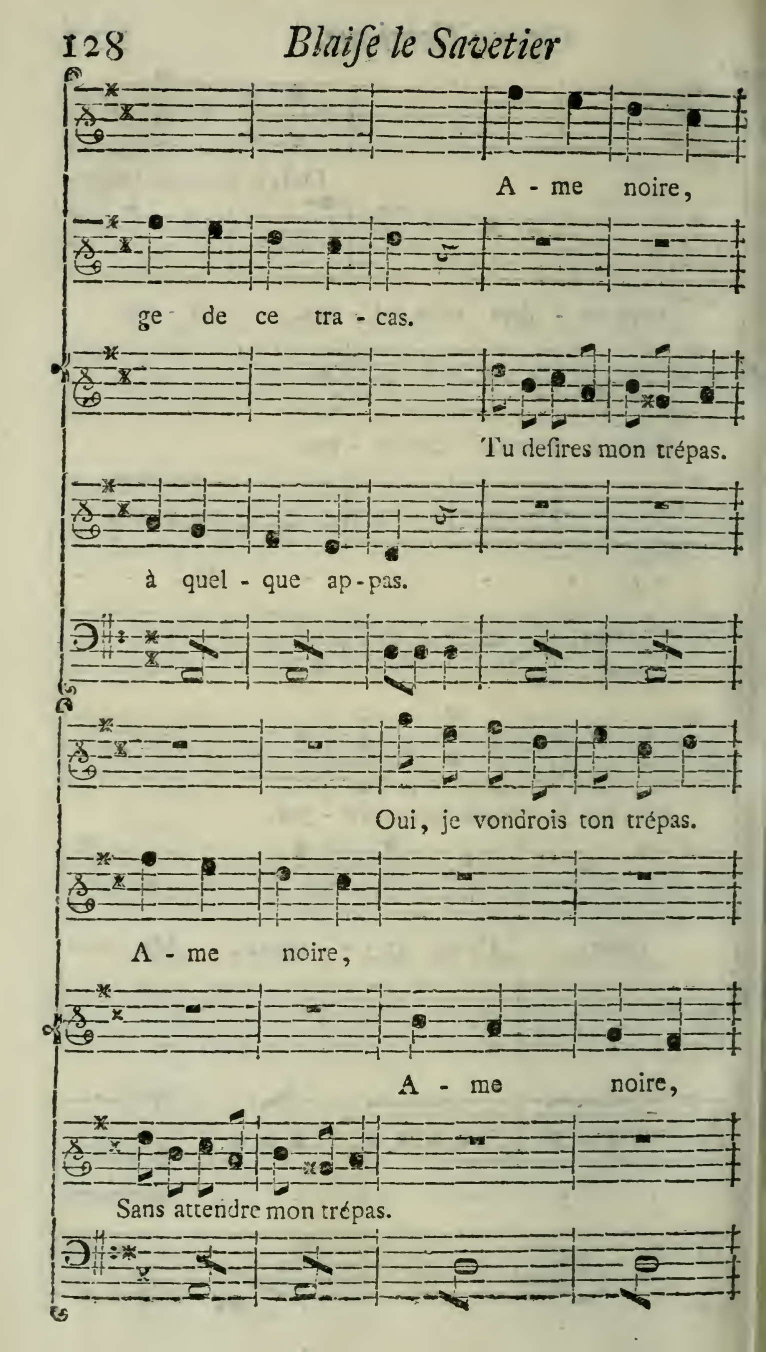

pas, oui je voudrois ton trépas, oui, je voudrois
noire, De l'ar - moire, j'é-coutois tous
En riant. Ah! - - - -
ton tré - pas.
ce tra-cas.
- - - - Ah! grands Dieux! puis - je le


croire, puis-je le croire. Ma femme à quel-
que ap - - - pas, Sans at - tendre mon tré-

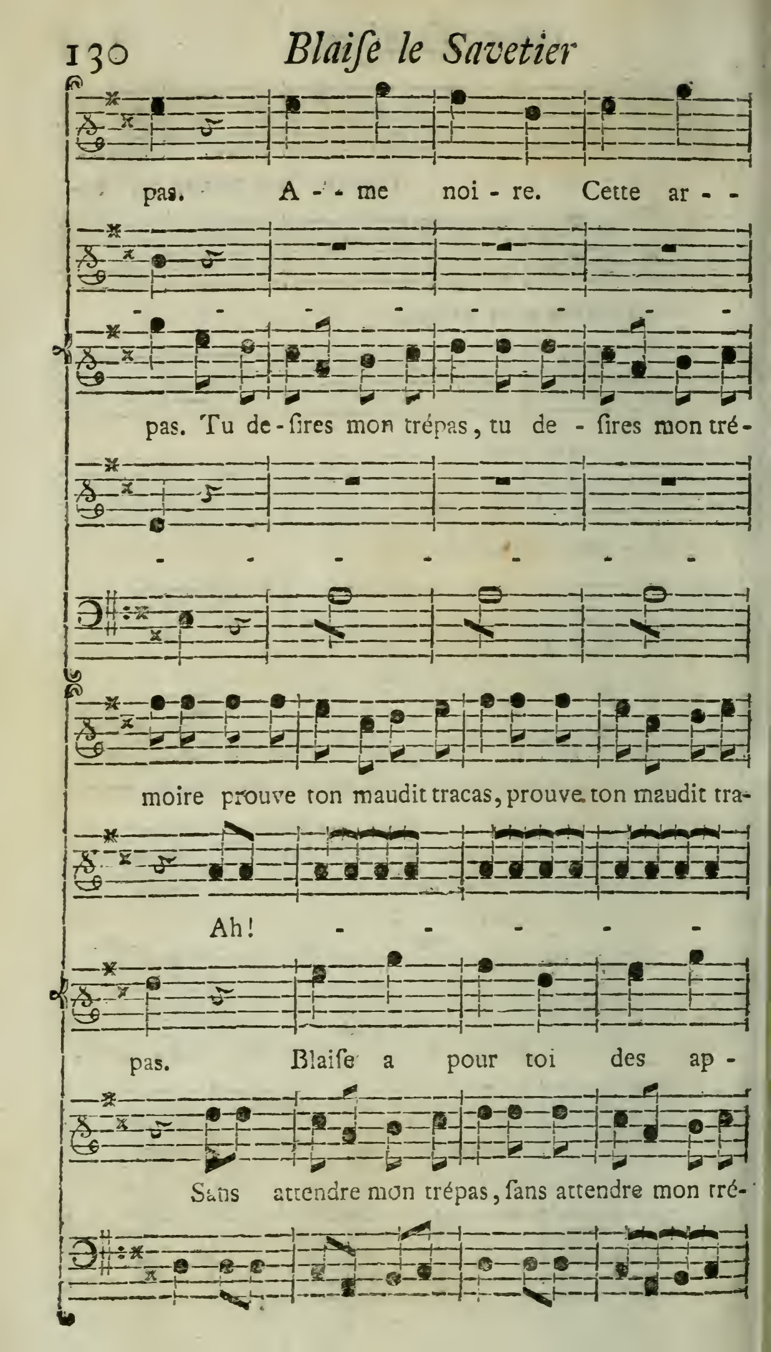

Oui, je voudrois ton trépas, oui je voudrois ton tré-
Puis - je le croi - - -
pas. A - me noi - re dans l'ar - -
pas.
En riant.
Ah! - - - - -
re, Blaiſe à pour toi des ap - pas.
moire, Tu mé - di - tois tes é - bats.

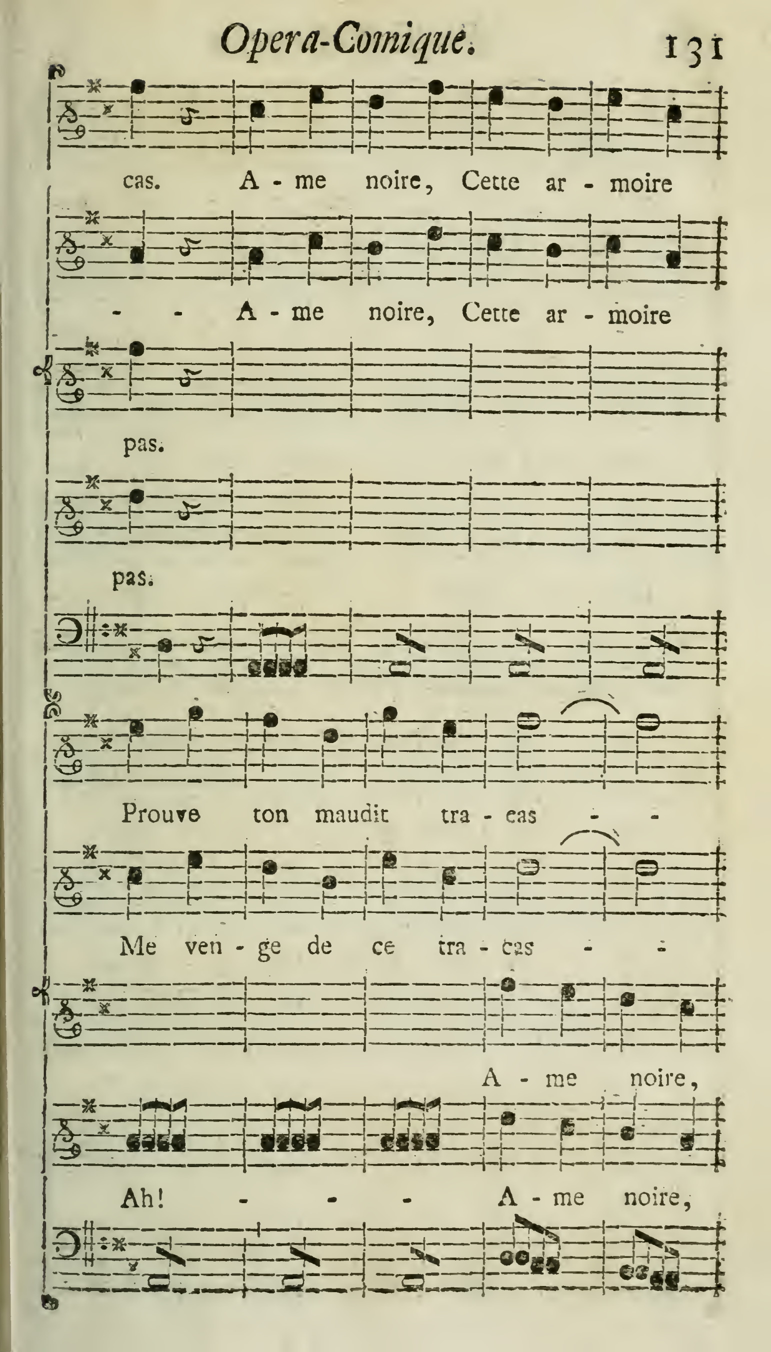

Puis-je le
Ah! grands Dieux! puis-je le croi-re, puis-je le
puis-je le
Ah! -
croire.
croire. Blaiſe à pour toi des ap - pas.
croire.


Oui, je voudrois ton tré-
vous de - ſires mon tré - pas. A - me
Blaiſe à pour toi des ap - pas.
- - - - - Ah ! - -
pas, oui je voudrois ton tré - pas.
noire, Cette ar - - - moire, Me ven-
- - - - - - Ma femme


A - me noire,
ge de ce tra - cas.
Tu deſires mon trépas.
à quel - que ap - pas.
Oui, je vondrois ton trépas.
A - me noire,
A - me noire,
Sans attendre mon trépas.


Peut-tu me tendre un ap-
vous desires mon trépas.
A - me noire.
pas. Oui, je voudrois ton trépas. Oui, je voudrois ton tré-
Ah! - - - -
Blaise a pour toi des ap- -
Ah! - - - -


pas. A - - me noi - re. Cette ar - -
- - - - - - - - -
pas. Tu de - ſires mon trépas, tu de - ſires mon tré-
- - - - - - -
moire prouve ton maudit tracas, prouve ton maudit tra-
Ah! - - - - -
pas. Blaiſe a pour toi des ap -
Sans attendre mon trépas, ſans attendre mon tré-


cas. A - me noire, Cette ar - moire
- - A - me noire, Cette ar - moire
pas.
pas.
Prouve ton maudit tra - cas - -
Me ven - ge de ce tra - cas - -
A - me noire,
Ah! - - - A - me noire,

- - - - - - - - tra-

- - - - - - tra-

De l'ar - moire, j'é - coutois tous ce tra-

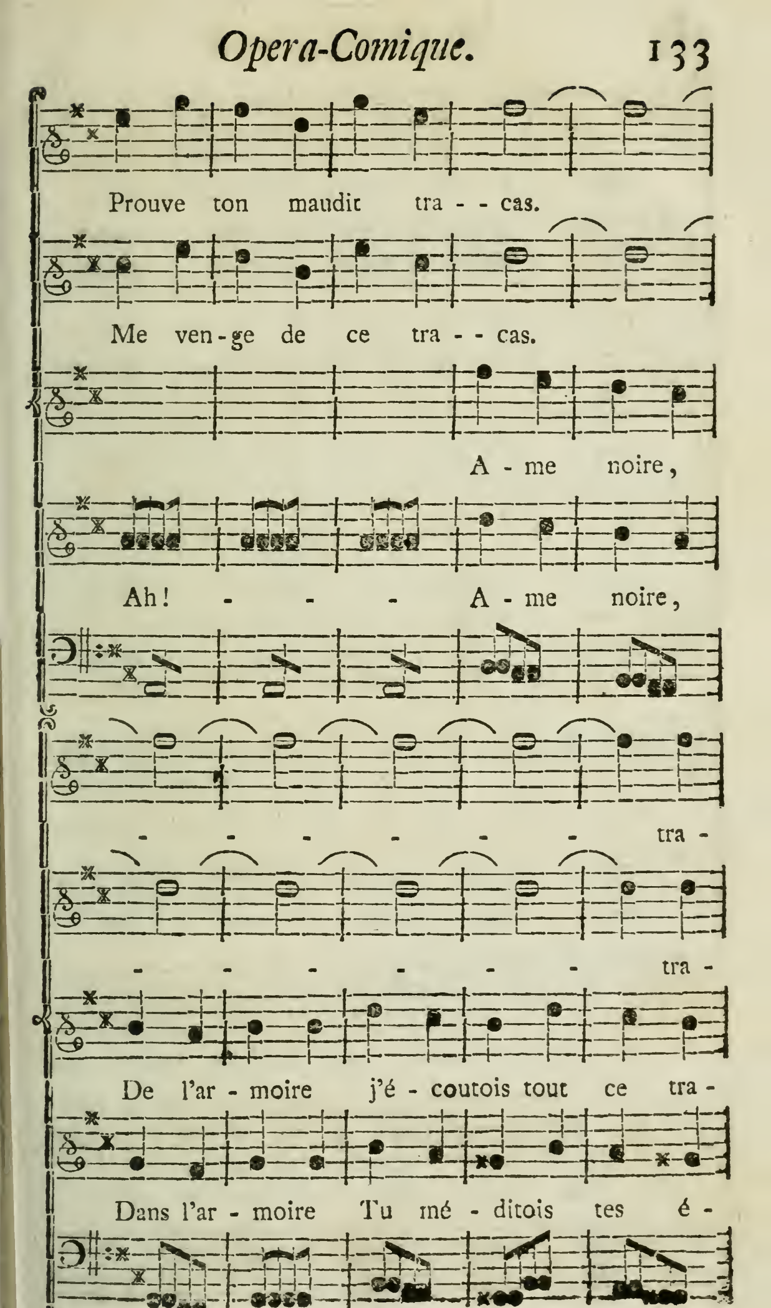
Dans l'ar - moire Tu me - ditois ton tré -

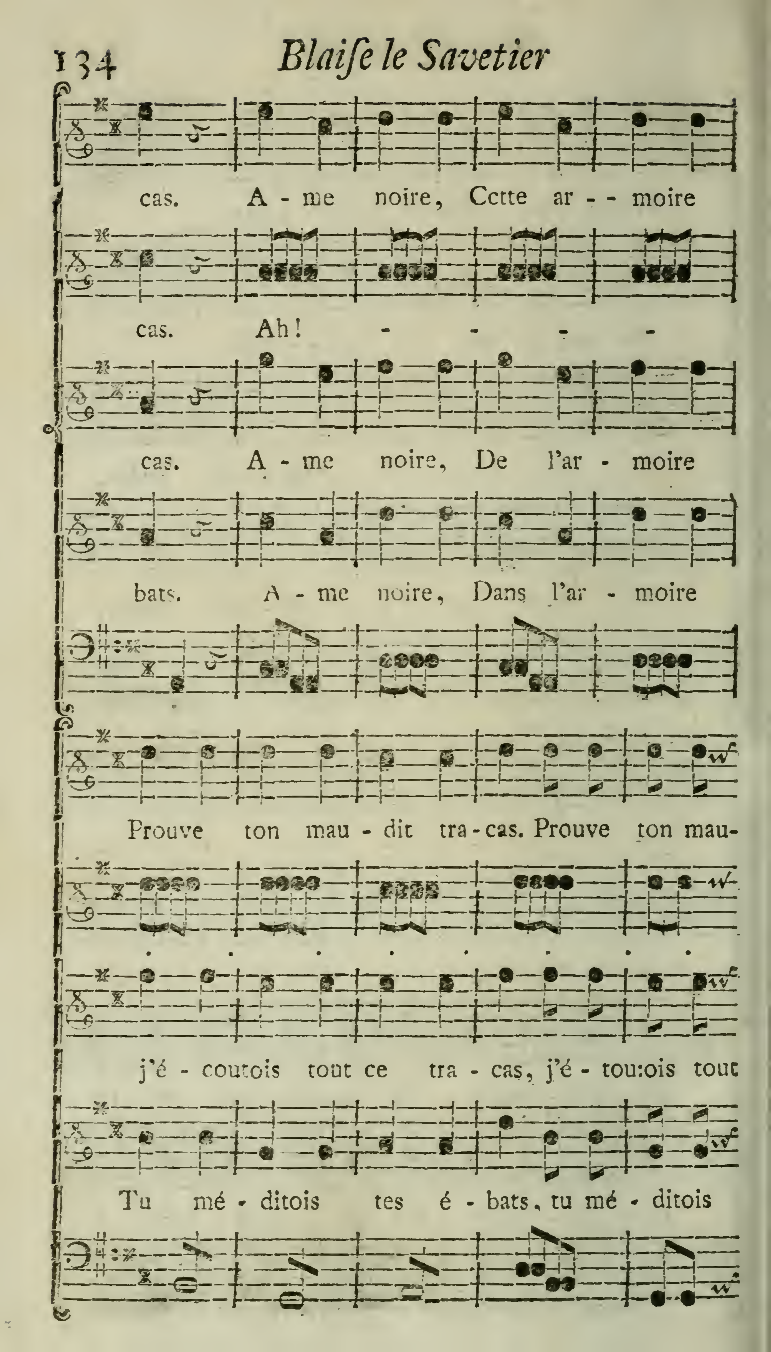
cas. A - me noire, Cette ar - moire

cas. A · me noire, Cette ar - - moire

cas.

pas.


Prouve ton maudit tra - - cas.
Me ven - ge de ce tra - - cas.
A - me noire,
Ah! - - - A - me noire,
- - - - - - tra -
- - - - - - tra -
De l'ar - moire j'é - coutois tout ce tra -
Dans l'ar - moire Tu mé - ditois tes é -


cas. A - me noire, Cette ar - - moire
cas. Ah! - - - -
cas. A - me noire, De l'ar - moire
bats. A - me noire, Dans l'ar - moire
Prouve ton mau - dit tra - cas. Prouve ton mau-
j'é - coutois tout ce tra - cas, j'é - tou:ois tout
Tu mé - ditois tes é - bats, tu mé - ditois



(Blaiſe & Blaiſine mettent Mr. Pince & Me. Pince à la porte. Ils ſortent en ſe menaçant l'un l'autre.)

SCENE XI.

UN GARCON DE CABARET, BLAISE ET BLAISINE.

LE GARCON.

SCavez-vous que Mathurin s'impatiente, & que ſi vous ne venez pas, il va venir lui & toute la nôce.

BLAISE.

Nous y allons.

BLAISINE.

A l'inſtant.

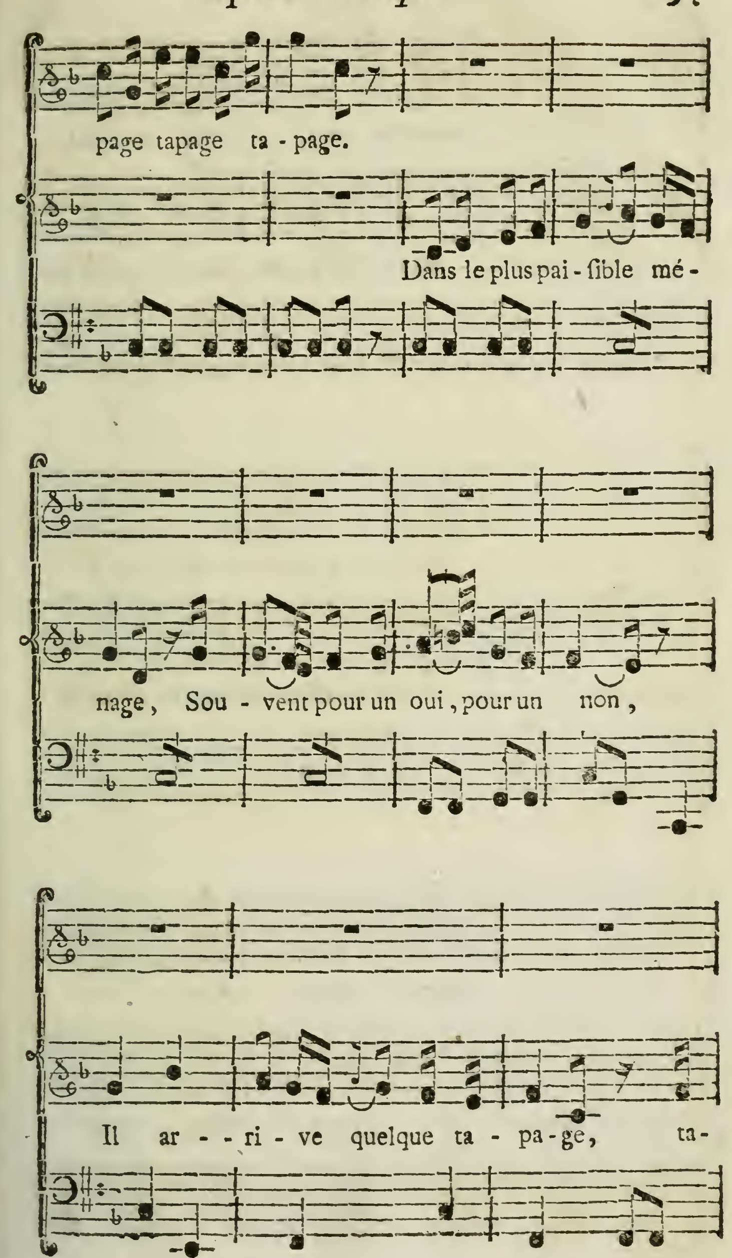
BLAISE *riant.*

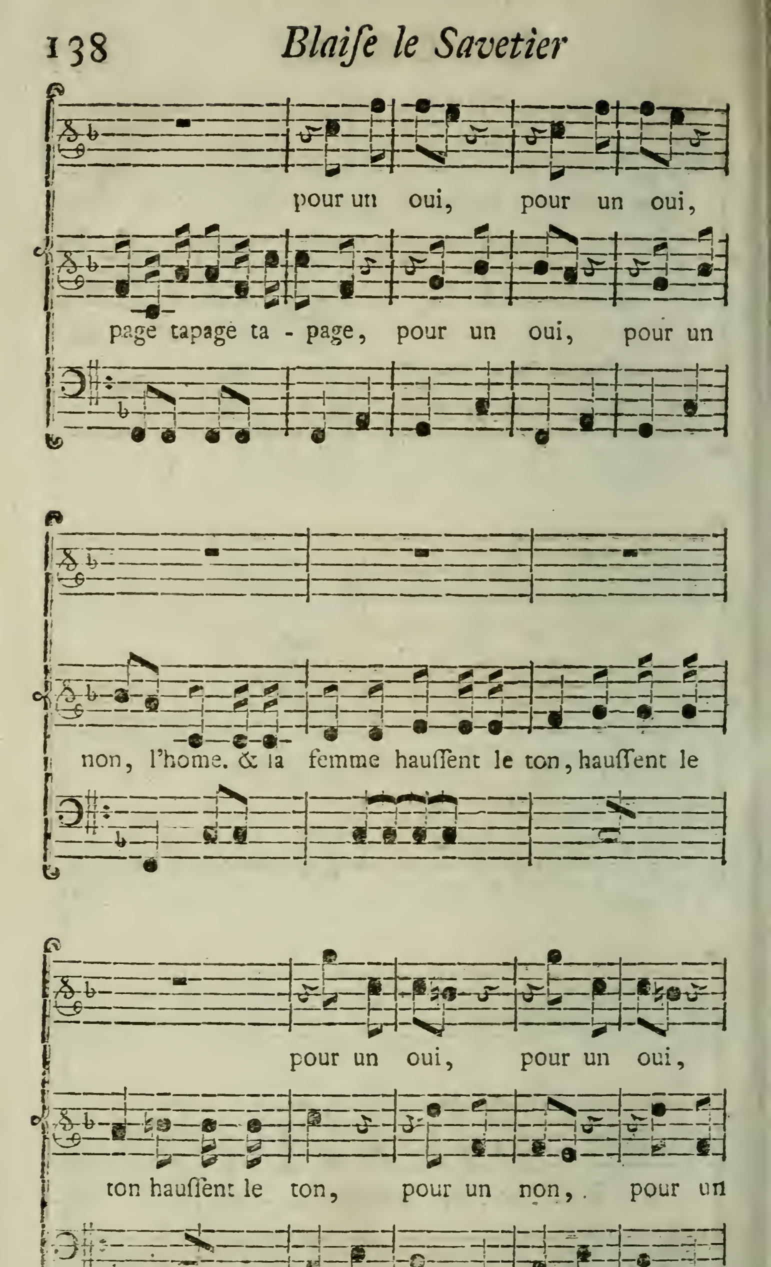
Hé bien ! ma femme, ça ne vas pas mal comme tu vois, nous avons fait une aſſés bonne journée : allons joindre la nôce & ne ſongeons tout aujourd'hui qu'à nous bien divertir.

(Ils s'embraſſent.)

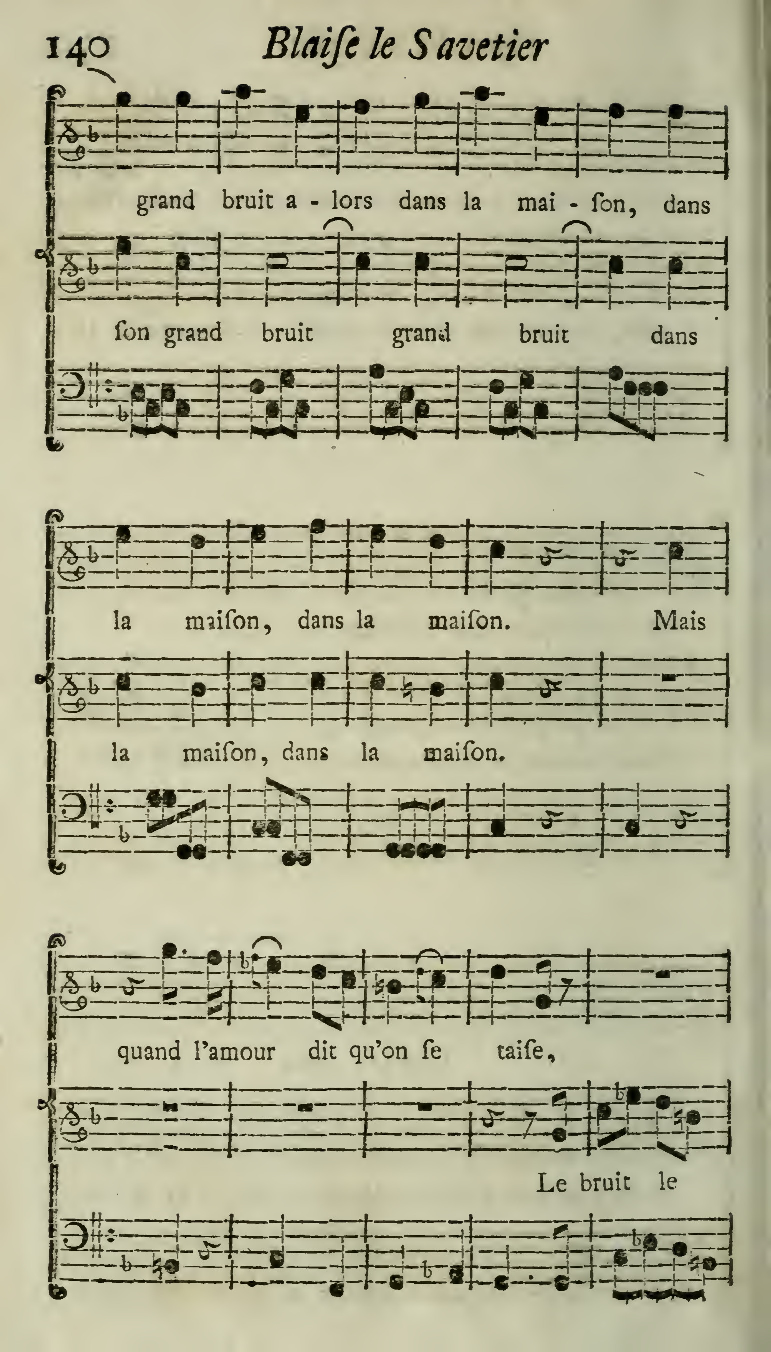
DUO.


BLAISINE.
BLAISE.
BASSO.
ALLEGRO.
Dans le plus pai - ſible mé - -
nage, Sou - vent pour un oui, pour un non,
Il ar - ri - ve quelque ta - page, ta -


page tapage ta - page.
Dans le plus pai - ſible mé -
nage, Sou - vent pour un oui, pour un non,
Il ar - - ri - ve quelque ta - pa - ge, ta-


pour un oui, pour un oui,
page tapage ta - page, pour un oui, pour un
non, l'home. & la femme hauſſent le ton, hauſſent le
pour un oui, pour un oui,
ton hauſſent le ton, pour un non, pour un


pour un oui, pour un non l'home. & la feme. hauſſent le
non, pour un non, pour un non. l'homme & la
ton hauſſent le ton hauſſent le ton,
femme hauſſent le ton hauſſent le ton, Grand bruit a-
Grand bruit grand bruit
lors dans la mai - ſon grand bruit a - lors dans la mai-


grand bruit a - lors dans la mai - ſon, dans
ſon grand bruit grand bruit dans
la maiſon, dans la maiſon. Mais
la maiſon, dans la maiſon.
quand l'amour dit qu'on ſe taiſe,
Le bruit le

bruit s'ap - - pai - - - - -

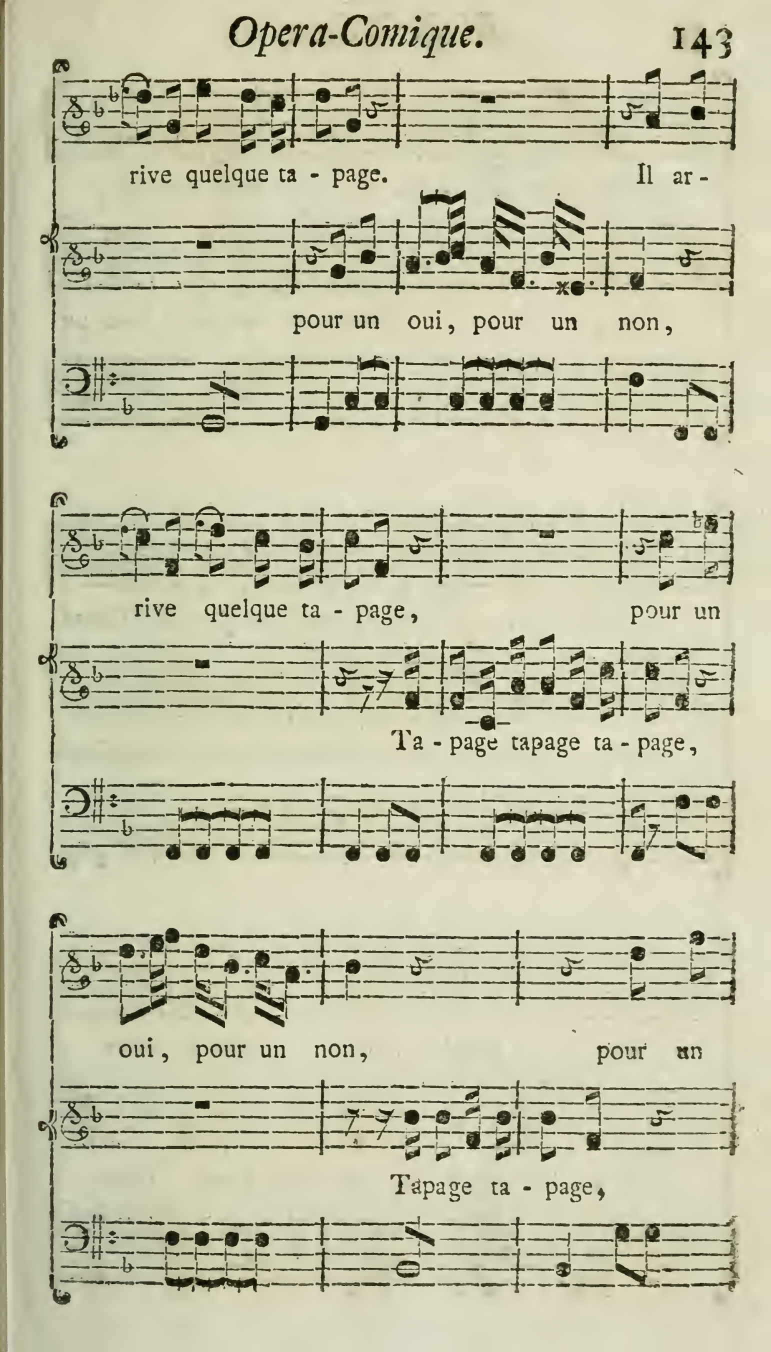
l'homme & la femme baiſſent le ton,

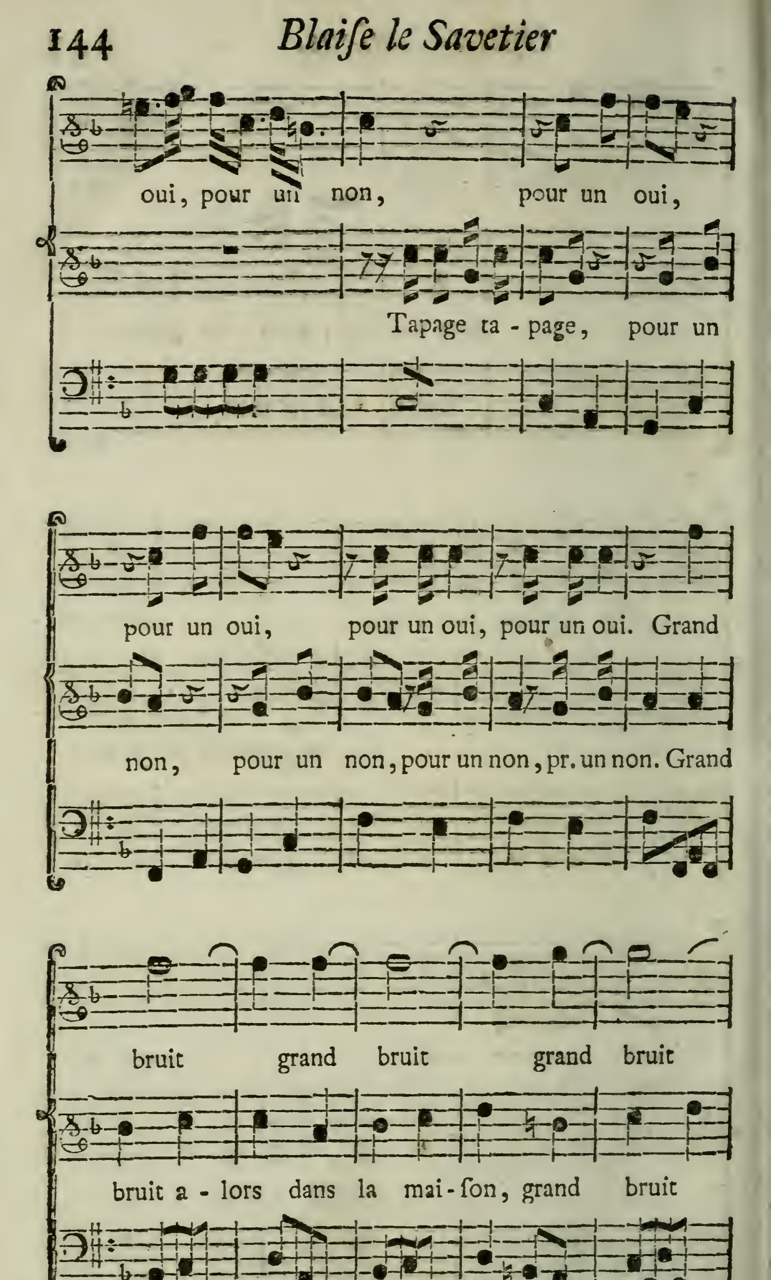
ſe,

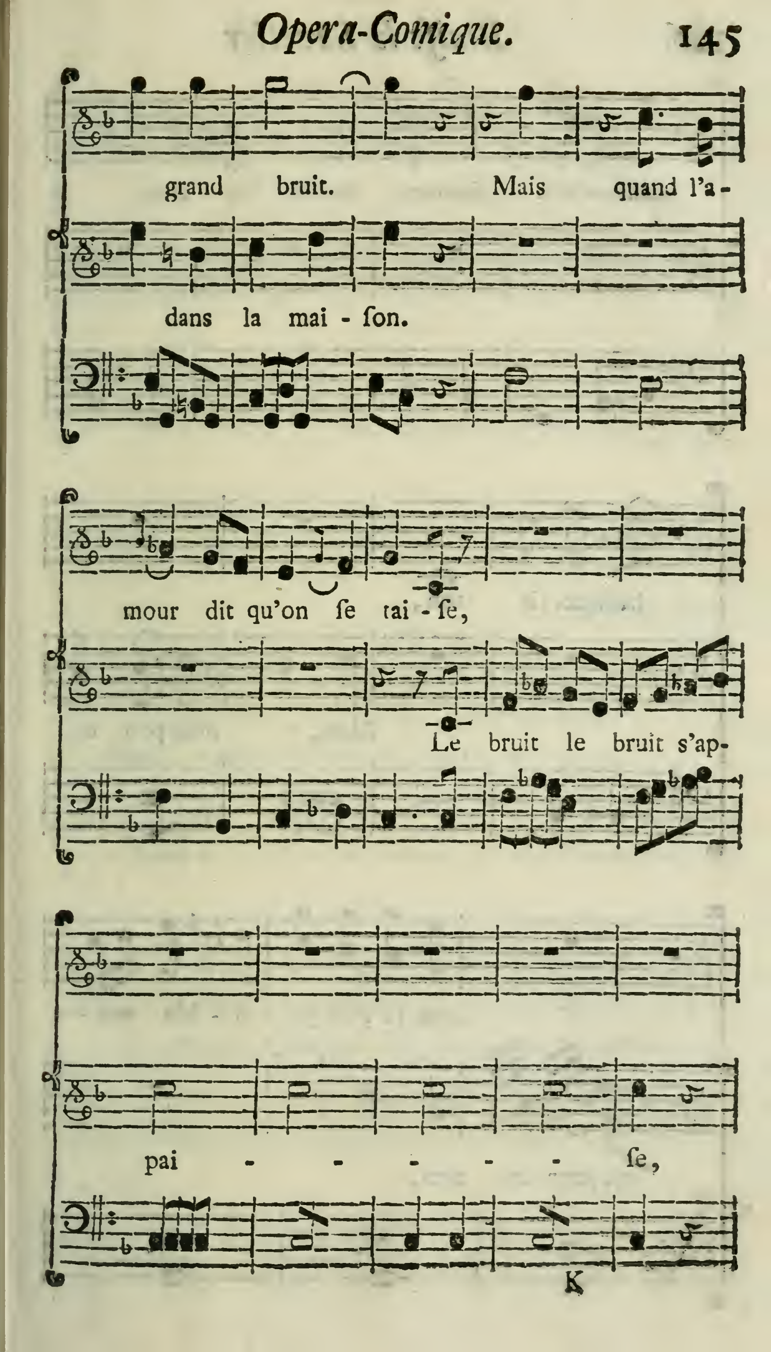
Tout ſe remet à l'uniſſon,

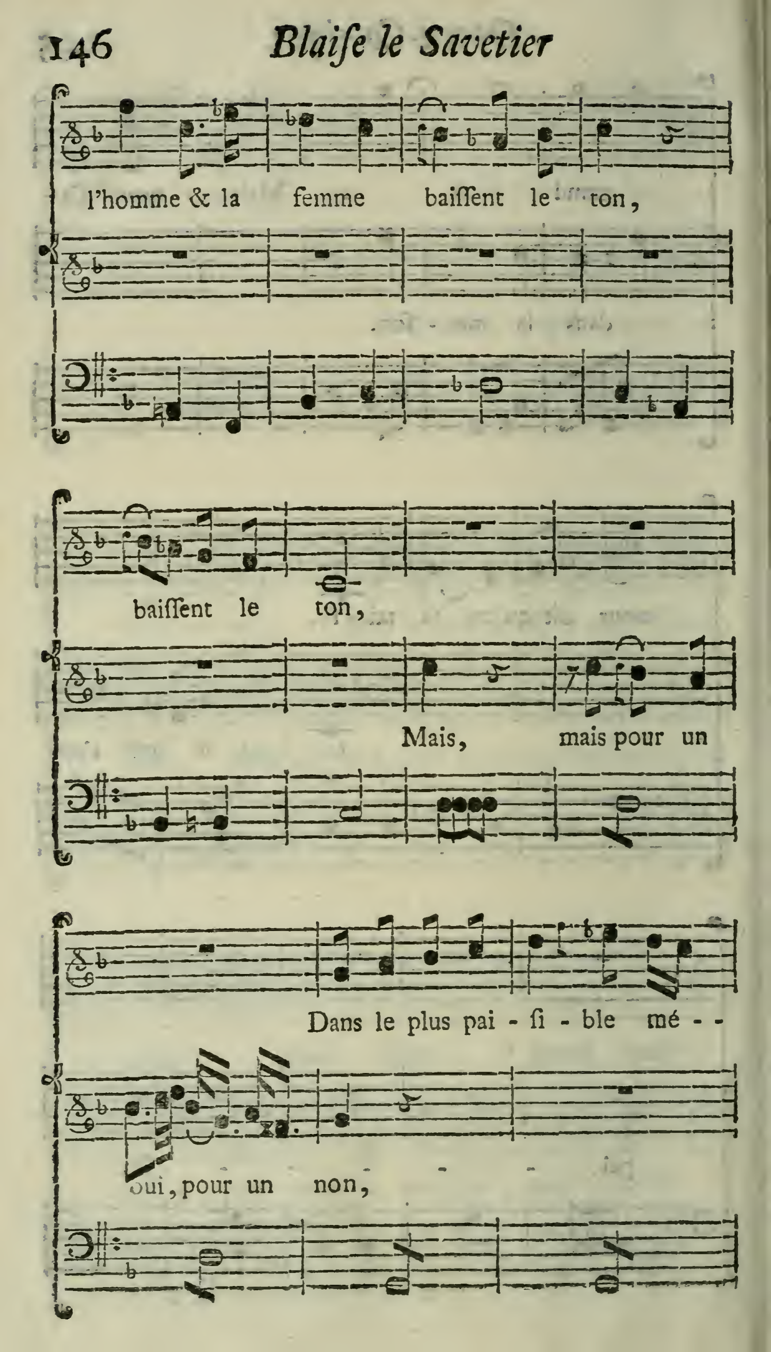
Tout ſe remet à l'uniſ - ſon, à l'uniſ-

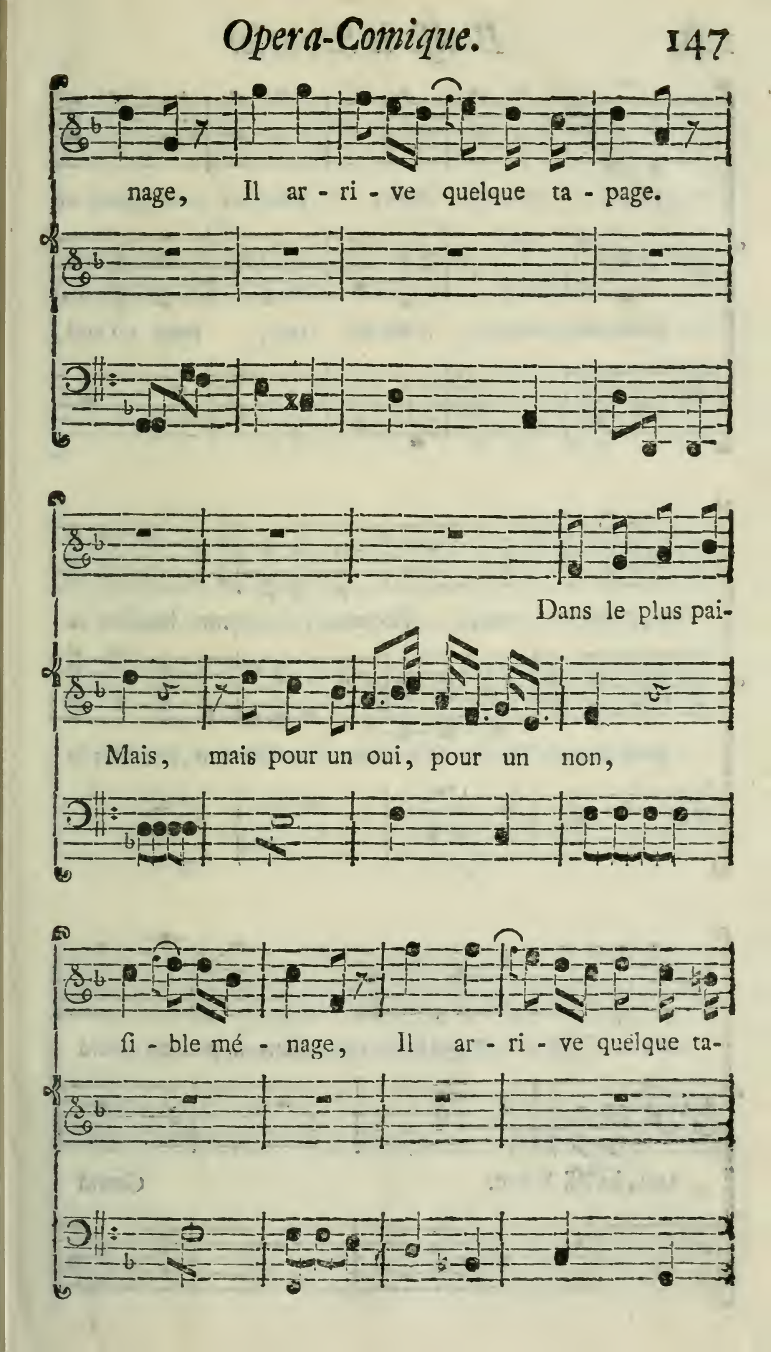

à l'uniſ - - ſon,
ſon à l'uniſ - ſon,
à l'uniſ - ſon, à l'uniſ - ſon, à l'uniſ-
à l'uniſ - ſon, à l'uniſ - ſon, à l'uniſ-
ſon. Il ar-
ſon. Mais ſouvent pour un oui, pour uu - non.

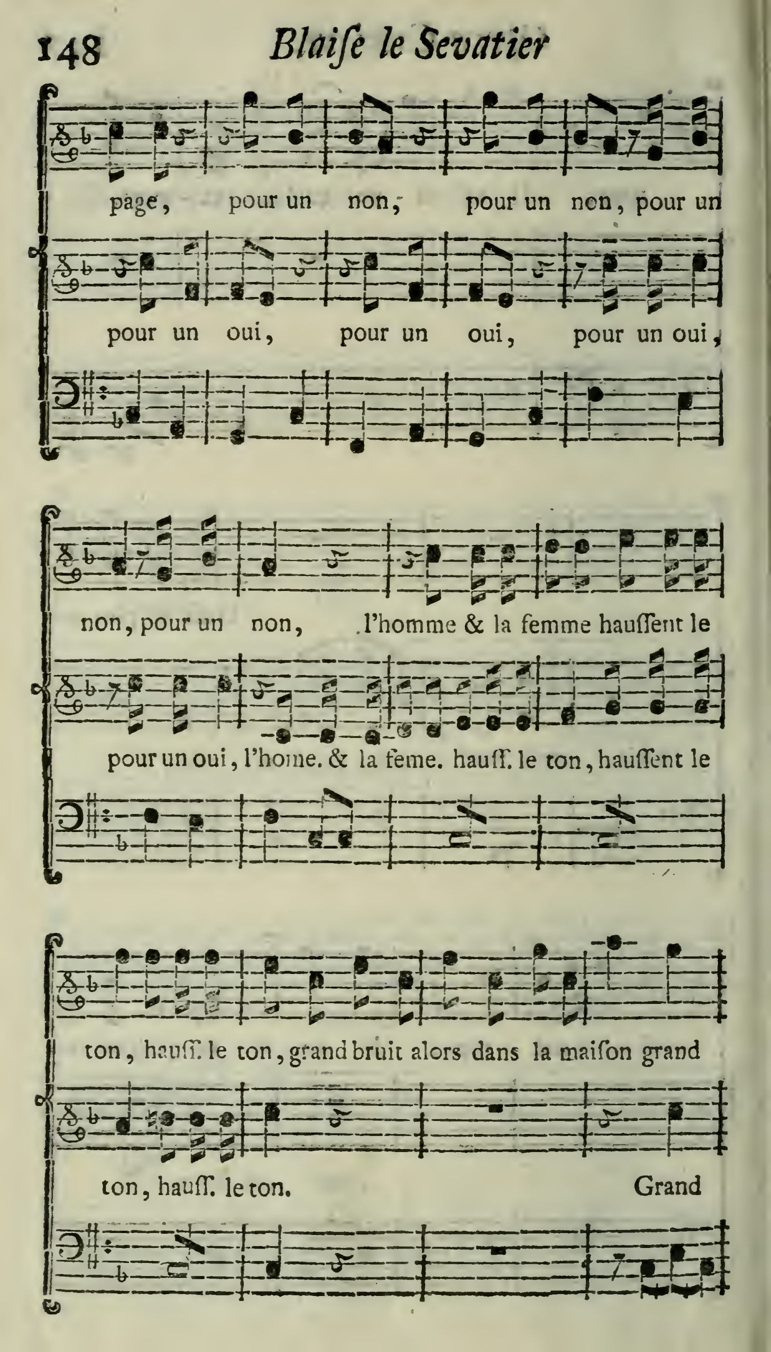

rive quelque ta - page. Il ar -
pour un oui, pour un non,
rive quelque ta - page, pour un
Ta - page tapage ta - page,
oui, pour un non, pour un
Tapage ta - page,

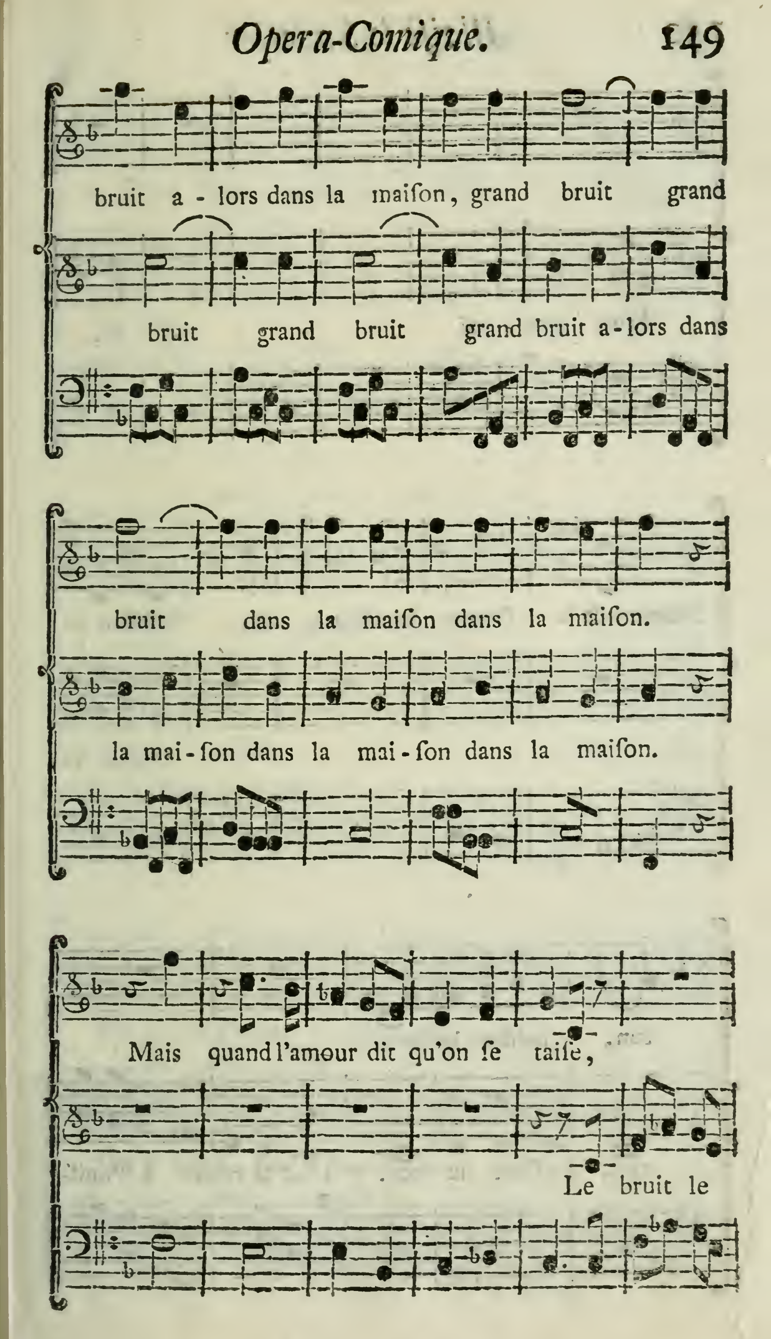

oui, pour un non, pour un oui,
Tapage ta - page, pour un
pour un oui, pour un oui, pour un oui. Grand
non, pour un non, pour un non, pr. un non. Grand
bruit grand bruit grand bruit
bruit a - lors dans la mai - ſon, grand bruit

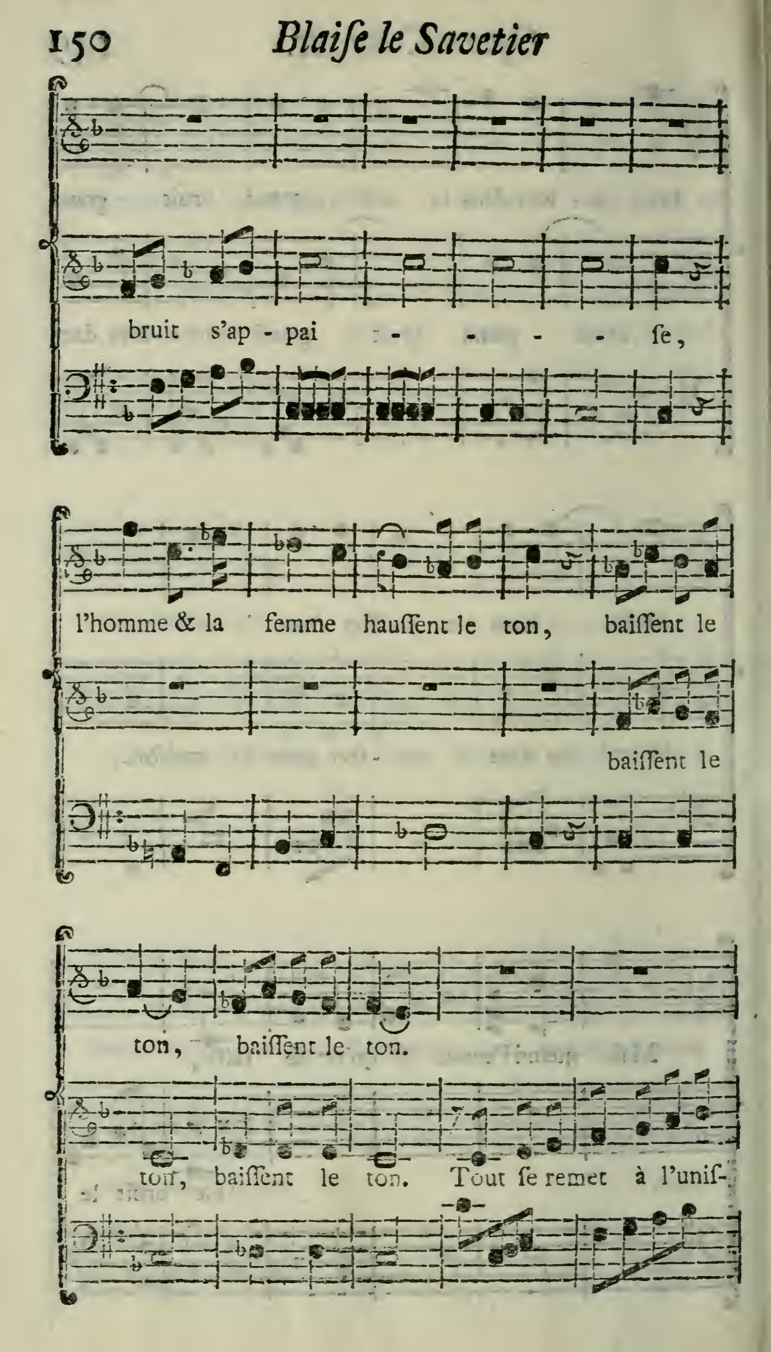

grand bruit. Mais quand l'a-
dans la mai - ſon.
mour dit qu'on ſe tai - ſe,
Le bruit le bruit s'ap-
pai - - - - - ſe,
K


l'homme & la femme baiſſent le ton,
baiſſent le ton,
Mais, mais pour un
Dans le plus pai - ſi - ble mé - -
oui, pour un non,


nage, Il ar - ri - ve quelque ta - page.
Dans le plus pai-
Mais, mais pour un oui, pour un non,
ſi - ble mé - nage, Il ar - ri - ve quelque ta-


page, pour un non, pour un non, pour un
pour un oui, pour un oui, pour un oui,
non, pour un non, l'homme & la femme hauſſent le
pour un oui, l'home. & la feme. hauſſ. le ton, hauſſent le
ton, hauſſ. le ton, grand bruit alors dans la maiſon grand
ton, hauſſ. le ton.
Grand


bruit a - lors dans la maiſon, grand bruit grand
bruit grand bruit grand bruit a-lors dans
bruit dans la maiſon dans la maiſon.
la mai-ſon dans la mai-ſon dans la maiſon.
Mais quand l'amour dit qu'on ſe taiſe,
Le bruit le


bruit s'ap - pai - - - - ſe,
l'homme & la femme hauſſent le ton, baiſſent le
baiſſent le
ton, baiſſent le ton.
ton, baiſſent le ton. Tout ſe remet à l'uniſ-


Tout ſe re - met à l'uniſ - ſon, à l'uniſ-
ſon, à l'uniſ - - ſon
ſon, - - - à l'uniſ- -
à l'uniſſon, - - à l'uniſ - ſon
ſon à l'uniſ - ſon à l'uniſ - ſon.
ſon à l'uniſ - ſon à l'uniſ - ſon.
FIN.

CATALOGUE DE LIVRES DE MUSIQUE,

Qui ſe trouve à Liége, chez F. J. DESOER Libraire & Imprimeur, ſous la Tour St. Lambert, à la Main d'or.

	flor.	ſols
BLaiſe le Savetier, Opera Comique par Mr. S***. la Muſique de M. Phillidor où ſe trouve de Duo, Trio, Quatuor & Quinto, le tout en Muſique 8vo.	2	0
Chanſons Originaire des Francs-Maçon, ſuivies de la Muſe Maçonne, ou recueil de nouvelles Chanſons ſur la Maçonnerie, avec la Muſique, à la Haye, in-8vo.	1	0
Le Jeu de Dez Harmonique ou *Ludus Melothedicus* contenant pluſieurs calculs par leſquels toutes perſonnes peuvent compoſer differens Menuets avec l'accompagnement de Baſſe en jouant avec deux Dez, même ſans ſçavoir la Muſique, in-quarto.	1	0
Le Peintre Amoureux de ſon modele; piéce en deux Actes Parodiée *del Pitore Innamorato*, intermède Italien, par Mr. Anſeaume, avec les Ariettes en Muſique, de la compoſition, *del Signor Duny*. in-8vo.	1	0
Les Ariettes de Ninette à la Cour, Parodie de Bertolde en trois Actes, avec la Muſique in-8vo.	2	5
La Bohemienne, Comedie en deux Actes en vers, & en Muſique, traduite de la *Zingara* intermède Italien, par M. Favart in-8vo.	1	10
La Servante Maîtreſſe, Comédie en deux Actes avec la Muſique traduite de la *Serva Padrona*, intermède Italien in-8vo.	1	10
L'Eloge du Coucou, Cantate Françoiſe a voix ſeule avec la baſſe continue compoſée de trois Airs & deux Recits, le tout dans le goût Italien Liége Folio.	1	0
Nouvelle Methode pour apprendre par Theorie dans un mois de tems à Jouer du Violon diviſé en trois Claſſes; avec des leçons à deux Violon par Gradation par D. C. Teſſarini D. Rimini. folio.	1	10
Nouvelle methode pour apprendre en peu de tems à Jouer de la Flutte Traverſiere à l'uſage des commençans & des perſonnes plus avancées, par Mahaut en Flamand & François enrichie de 12 Tables graveés en taille douce Paris, in-4to.	3	0
Recréations Harmoniques ou Recueil de Chanſons Françoiſes, mêlées d'airs tendres & comique, &c. des plus nouveaux dans le goût Italien, avec la Baſſe continue, leſquels peuvent ſe jouer ſur toutes ſortes d'inſtrumens, 12. Parties, in-quarto *Oblongo*.	7	10



